2072

SÉMITISMES ET LATINISMES
DANS LE
PASTEUR D'HERMAS

A. HILHORST

SÉMITISMES ET LATINISMES
DANS LE PASTEUR D'HERMAS

PROMOTOR:

PROF. DR. CHR. A. E. M. MOHRMANN

SÉMITISMES ET LATINISMES DANS LE PASTEUR D'HERMAS

Proefschrift

ter verkrijging van de graad van
doctor in de letteren
aan de Katholieke Universiteit
te Nijmegen,
op gezag van de rector magnificus
Prof. Dr. A. J. H. Vendrik
volgens besluit van het college van decanen
in het openbaar te verdedigen op
donderdag 24 juni 1976
des namiddags te 2 uur precies
door

ANTONIUS HILHORST

geboren te Soestdijk

*La préparation de cet ouvrage a été rendue possible par l'appui financier
de l'Organisation Néerlandaise pour le développement de la recherche
scientifique (Z.W.O.).*

À MES PARENTS

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	XI
BIBLIOGRAPHIE	XIII
I. HISTOIRE DU PROBLÈME	I
1. L'élément latin	I
2. L'élément sémitique	8
3. Remarques générales	II
II. QUESTIONS PRÉLIMINAIRES	15
1. Le texte	15
2. Un ou plusieurs auteurs?	19
3. Lieu et date d'origine	31
III. SÉMITISMES ET LATINISMES	36
1. Phénomènes d'interférence	36
2. Sémitismes	38
3. Latinismes	45
4. Hermas	47
5. Méthode à suivre	51
IV. LE VERBE	57
1. Le parfait	57
2. Le plus-que-parfait	60
3. L'absence d'optatifs	61

4. L'ἄρχεσθαι périphrastique	66
5. Périphrase avec εἶναι + participe présent	70
6. Εἶναι εἰς	74
7. Προστιθέναι	76
8. Formules avec des verbes signifiant dire	77

V. PRÉPOSITIONS 82

1. Le ἐν instrumental	82
2. Le ὑπέρ comparatif	89
3. Μετά + gén. au lieu du datif simple	94
A. Μετά + gén. au lieu du datif sociatif	94
B. Μετά + gén. «à l'égard de»	100
4. Prépositions impropres	104
A. Ὀπίσω + gén	104
B. Κατέναντι/ἀπέναντι/ἐμπροσθεν + gén.	106

VI. AUTRES PHÉNOMÈNES SYNTAXIQUES 110

1. Le «génitif hébraïque»	110
2. Le redoublement distributif	113
3. La parataxe dans les subordonnées	116
4. Quelques latinismes supposés	122

VII. MOTS ET EXPRESSIONS 126

1. Le pluriel οὐρανοί	126
2. Εἰς...καὶ εἰς, ἡμῖς...καὶ ἡμῖς	129
3. Πᾶς...οὐ	132
4. Le ὡς comparatif	134
5. Ψυχὴ et καρδιά en fonction quasi-pronominale	137
6. Ἐξ ὧν (τῆς) καρδίας	142
7. Οἱ υἱοὶ τῆς ἀνομίας	144
8. Οἱ ἐκλεκτοὶ τοῦ θεοῦ	147
9. Θανάτῳ ἀποδύσκειν	150
10. Καὶ ἰδοὺ	153
11. L'apport sémitique dans le vocabulaire	155
12. Quelques latinismes supposés	160

VIII. EMPRUNTS	163
1. Introduction	163
2. Hermas	165
3. Στατίων	168
4. Οὐαί	179
CONCLUSIONS	183
INDICES	187
Index des mots	187
Index des citations	190
Index analytique	207

PRÉFACE

La langue du *Pasteur* d'Hermas comporte une série de particularités qui remontent soit à l'hébreu et à l'araméen soit au latin. Certains de ces éléments étrangers ont déjà fait l'objet de recherches, mais il manquait jusqu'à présent une étude portant sur l'ensemble du phénomène. Nous voudrions ici essayer de combler cette lacune en répondant aux deux questions qui se posent : quels phénomènes faut-il considérer comme des sémitismes ou des latinismes ? comment expliquer leur présence dans le *Pasteur* ?

Nous citons d'après le texte de Whittaker, paru dans le *Corpus* de Berlin (1967²), sans négliger pour autant l'édition de Joly, dans les *Sources Chrétiennes* (1968²). Lessigles des textes-témoins sont aussi ceux employés par Whittaker, excepté pour le *Codex Sinaiticus*, que nous indiquons par S. Sauf indication contraire, nous citons l'Ancien Testament d'après la Septante, dans l'édition de Rahlfs ; pour le Nouveau Testament, nous avons utilisé l'édition de Nestle-Aland (1963²⁵). Pour les papyrus et les inscriptions, nous nous servons des abréviations de Liddell-Scott-Jones, *Lexicon* et *Supplement* ; IGUR signifie L. Moretti, *Inscriptiones graecae urbis Romae*, Romae 1968sq., CMRDM, E. Lane, *Corpus monumentorum religionis dei Menis*, Leiden 1971sq. Pour les références bibliographiques, nous nous sommes permis d'utiliser trois abréviations : BD pour la *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch* de Blass-Debrunner, SD pour la *Syntax* de Schwyzler-Debrunner et ThWNT pour le *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* de Kittel. À partir du chapitre III, nous employons constamment le terme « apocryphes » : nous visons par là un certain nombre de textes énumérés dans le paragraphe 5 de ce chapitre.

Enfin, qu'il me soit permis d'exprimer ici ma reconnaissance à tous ceux, maîtres, spécialistes, amis, qui, chacun à leur manière, ont contribué à la réalisation de cet ouvrage. Il m'est impossible de les nommer tous. Je voudrais pourtant faire une exception pour ma femme, Caroline, qui, par son jugement, par la part qu'elle a prise à mes travaux et par sa patience, m'a permis de mener à bien ce travail.

BIBLIOGRAPHIE

I. ÉDITIONS, COMMENTAIRES

- ABBADIE, A. D', *Hermæ Pastor, aethiopice primum edidit et aethiopica latine vertit*, Lipsiae 1860.
- ANGER, R. -DINDORF, GUIL., *Hermæ Pastor graece*, Lipsiae 1856.
- BONNER, C., *A papyrus codex of the Shepherd of Hermas (Similitudes 2-9) with a fragment of the Mandates*, Ann Arbor 1934.
- DIBELIUS, M., *Der Hirt des Hermas erklärt*, Tübingen 1923.
- DRESSSEL, A. R. M., *Patrum Apostolicorum Opera*, Lipsiae 1857¹, 1863².
- FUNK, F. X., *Opera Patrum Apostolicorum*, I, Tubingae 1878.
- , *Patres Apostolici*, I, Tubingae 1901.
- GEHARDT, O. DE-HARNACK, A., *Hermæ Pastor graece, addita versione latina recentiore e codice Palatino*, Lipsiae 1877.
- HILGENFELD, A., *Hermæ Pastor graece*, Lipsiae 1866¹, 1881².
- , *Hermæ Pastor, veterem latinam interpretationem e codicibus edidit*, Lipsiae 1873.
- , *Hermæ Pastor graece integrum ambitu*, Lipsiae 1887.
- JOLY, R., *Hermas, Le Pasteur*, Paris 1958¹, 1968².
- LAKE, K., *Facsimiles of the Athos fragments of the Shepherd of Hermas*, Oxford 1907.
- , *Codex Sinaiticus Petropolitanus*, Oxford 1911.
- , *The Apostolic Fathers*, II, London 1913.
- LEFORT, L.-TH., *Les Pères apostoliques en copte*, Louvain 1952.
- LELONG, A., *Le Pasteur d'Hermas*, Paris 1912.
- LIGHTFOOT, J. B.-HARMER, J. R., *The Apostolic Fathers*, London 1891¹, 1893².
- SNYDER, G. F., *The Shepherd of Hermas*, Camden, N.J. 1968.
- TISCHENDORF, AE. FR. C., *Hermæ Pastor graece*, Lipsiae 1856.
- WHITTAKER, M., *Der Hirt des Hermas*, Berlin 1956¹, 1967².

II. GRAMMAIRES, DICTIONNAIRES, INDICES

- ABEL, F.-M., *Grammaire du grec biblique suivie d'un choix de papyrus*, Paris 1927.
- BAUER, W., *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*, Berlin 1958⁵.
- BLASS, FR., *Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen 1896.¹
- BLASS, FR.-DEBRUNNER, A., *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen 1913⁴, 1931⁶, 1954⁹. [BD]
- GESENIUS, W.-KAUTZSCH, E., *Hebräische Grammatik*, Leipzig 1909³⁸.
- GOODSPEED, E. J., *Index patristicus sive clavis Patrum Apostolicorum operum*, Lipsiae 1907¹, Naperville, Ill. 1960².

- HATCH, E.-REDPATH, H. A., *A concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the Old Testament*, Oxford 1897-1906.
- JANNARIS, A. N., *An historical Greek grammar*, London 1897.
- JOÜON, P., *Grammaire de l'hébreu biblique*, Rome 1947².
- KITTEL, G.-FRIEDRICH, G., *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, Stuttgart 1933sq. [ThWNT]
- KOEHLER, L.-BAUMGARTNER, W., *Hebräisches und aramäisches Lexikon zum Alten Testament*, Leiden 1967sq.
- KRAFT, H., *Clavis Patrum Apostolicorum*, Darmstadt 1963.
- KÜHNER, R.-GERTH, B., *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache, II, Satzlehre*, Hannover-Leipzig 1898-1904³.
- LAMPE, G. W. H., *A patristic Greek lexicon*, Oxford 1961-1968.
- LASSO DE LA VEGA, J. S., *Sintaxis griega, I*, Madrid 1968.
- LIDDELL, H. G.-SCOTT, R.-JONES, H. S., *A Greek-English lexicon*, Oxford 1925-1940⁹. *A supplement*, Oxford 1968.
- MAYER, E., *Grammatik der Papyri aus der Ptolemäerzeit*, Berlin-Leipzig 1906-1934.
- MOULTON, J. H., *Einleitung in die Sprache des Neuen Testaments*, Heidelberg 1911.
- MOULTON, J. H.-HOWARD, W. F., *A grammar of New Testament Greek, II, Accidence and word-formation*, Edinburgh 1919-1929.
- MOULTON, W. F.-GEDEN, A. S., *A concordance to the Greek Testament*, Edinburgh 1963⁴.
- PREUSCHEN, E., *Vollständiges Griechisch-Deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*, Giessen 1910¹.
- RADERMACHER, L., *Neutestamentliche Grammatik*, Tübingen 1925².
- SCHWYZER, E.-DEBRUNNER, A., *Griechische Grammatik, II, Syntax und syntaktische Stilistik*, München 1950. [SD]
- SMYTH, H. W.-MESSING, G. M., *Greek grammar*, Cambridge, Massachusetts 1956.
- SZANTYR, A., *Lateinische Syntax und Stilistik*, München 1965.
- TABACHOVITZ, D., *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch, Ergänzungsheft zur 12. Auflage*, Göttingen 1965.
- THACKERAY, H. St. J., *A grammar of the Old Testament in Greek according to the Septuagint, I*, Cambridge 1909.
- Thesaurus Linguae Latinae*, Lipsiae 1900sq.
- TURNER, N., *A grammar of New Testament Greek, III, Syntax*, Edinburgh 1963.
- WINER, G. B.-SCHMIEDEL, P. W., *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms*, Göttingen 1894-1898.

III. TRAVAUX DIVERS

- AERTS, W. J., *Periphraistica, an investigation into the use of εἶναι and εἶναι as auxiliaries or pseudo-auxiliaries in Greek from Homer up to the present day*, Amsterdam 1965.
- ALFONSI, L., *La vite e l'olmo*, Vigiliae Christianae 21, 1967, pp. 81-86.
- ANLAUF, G., *Standard late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Köln 1960.
- anonyme, compte-rendu de Ae. Fr. C. Tischendorf, *Hermae Pastor graece*, Leipziger Repertorium der deutschen und ausländischen Literatur 15¹, 1857, pp. 1-8.

- AUDET, J-P, *Affinités littéraires et doctrinales du Manuel de Discipline (suite)*, *Le «Pasteur» d'Hermas*, *Revue Biblique* 60, 1953, pp 41-82
- , *compte-rendu de G F Snyder, The Shepherd of Hermas*, *Journal of Biblical Literature* 87, 1968, pp 475-477
- BAKEL, H A VAN, *De compositie van den Pastor Hermae*, Amsterdam 1900
- BARDY, G, *La question des langues dans l'Église ancienne*, I, Paris 1948
- BARNARD, L W, *Studies in the Apostolic Fathers and their background*, Oxford 1966
- , *The Shepherd of Hermas in recent study*, *The Heythrop Journal* 9, 1968, pp. 29-36
- BARR, J, *The semantics of biblical language*, Oxford 1961
- BARTELINK, G J M, *Lexicologisch-semantic studie over de taal van de Apostolische Vaders*, Utrecht [1952]
- , *Ellipse und Bedeutungsverdichtung in der christlichen griechischen Literatur*, *Vigiliae Christianae* 10, 1956, pp 1-13
- , *Observations stylistiques et linguistiques chez Isidore de Péluse*, *Vigiliae Christianae* 18, 1964, pp 163-180
- BAUERNEFEIND, O, *art ἀρετή*, *ThWNT* I, 1933, pp 457-461
- BAUMGARTNER, P, *Die Einheit des Hermas-Buchs*, Freiburg i B 1889
- BECKER, J H, *Het begrip nefesj in het Oude Testament*, Amsterdam 1942
- BECKMANN, G A, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, Tübingen 1963
- BEHM, J, *art νῆστις*, *ThWNT* IV, 1942, pp 925-935
- BENOIT, P, *L'inspiration des Septante d'après les Pères*, *L'homme devant Dieu*, *Mélanges offerts au Père Henri de Lubac*, I, Paris 1963, pp 169-187
- BETTINI, L, *Tendenze e problemi nello studio della lingua dei Settanta*, *Atene e Roma NS* 16, 1971, pp 1-12
- BEYER, K, *Semitische Syntax im Neuen Testament*, I, Göttingen 1968²
- BICKERMAN, E J, *The Septuagint as a translation*, *Proceedings of the American Academy for Jewish Research* 28, 1959, pp 1-39
- BIETENHARD, H, *Die himmlische Welt im Urchristentum und Spätjudentum*, Tübingen 1951
- BJÖRCK, G, *Ἡν διδασκων*, *Die periphrastischen Konstruktionen im Griechischen*, Uppsala 1940
- BLACK, M, *An Aramaic approach to the Gospels and Acts*, Oxford 1967³
- BONSIRVEN, J, *Notre statio liturgique est-elle empruntée au culte juif?*, *Recherches de Science Religieuse* 15, 1925, pp 258-266
- BOSCHERINI, S, *Ὁδύνης ὅδς (Menandri, Dysc, v 88)*, *Studi Italiani di Filologia Classica NS* 31, 1959, pp 247-253
- BOYANCÉ, P, *La connaissance du grec à Rome*, *Revue des Études Latines* 34, 1956, pp 111-131
- BRATSIOTIS, N P, *Ἠθῆ - ψυχή*, *Ein Beitrag zur Erforschung der Sprache und der Theologie der Septuaginta*, *Supplements to Vetus Testamentum* 15, 1966, pp 58-89
- BROCK, S P, *The phenomenon of the Septuagint*, *Oudtestamentische Studien* 17, 1972, pp 11-36
- BURNEY, C F, *The Aramaic origin of the fourth gospel*, Oxford 1922
- CADBURY, H J, *Luke - translator or author?*, *American Journal of Theology* 24, 1920, pp 436-455
- , *Lexical notes on Luke - Acts I*, *Journal of Biblical Literature* 44, 1925, pp. 214-227
- CAMERON, A, *Latin words in the Greek inscriptions of Asia Minor*, *The American Journal of Philology* 52, 1931, pp 232-262.

- CASPARI, C. P., *Ungedruckte, unbeachtete und wenig beachtete Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel*, III, Christiania 1875.
- CHAMPAGNY, LE C^{te} DE, *Les Antonins (ans de J.C. 69-180)*, I, Paris 1863¹.
- CHANTRAINE, P., *Histoire du parfait grec*, Paris 1927.
- CHARLES, R. H., *A critical and exegetical commentary on the Revelation of St. John*, Edinburgh 1920.
- COLEBORNE, W., *A linguistic approach to the problem of structure and composition of the Shepherd of Hermas*, dissertation non publiée, Newcastle, N.S.W. 1965.
- , *The Shepherd of Hermas, A case for a multiple authorship and some implications*, *Studia Patristica* 10, Berlin 1969, pp. 65-70.
- , *A linguistic approach to the problem of structure and composition of the Shepherd of Hermas*, *Colloquium* 3^a, 1969, pp. 133-142.
- COLORNI, V., *L'uso del greco nella liturgia del giudaismo ellenistico e la Novella 146 di Giustiniano*, *Annali di Storia del Diritto* 8, 1964, pp. 19-80.
- COSERIU, E., *Das Problem des griechischen Einflusses auf das Vulgärlatein, Sprache und Geschichte*, *Festschrift für Harri Meier zum 65. Geburtstag*, München 1971, pp. 135-147.
- DALMAN, G., *Die Worte Jesu mit Berücksichtigung des nachkanonischen jüdischen Schrifttums und der aramäischen Sprache erörtert*, I, Leipzig 1898¹, 1930².
- DANIÉLOU, J., *Théologie du Judéo-christianisme*, Tournai 1958.
- , *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris 1961.
- , *La littérature latine avant Tertullien*, *Revue des Études Latines* 48, 1970, pp. 357-375.
- DARIS, S., *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, Barcelona 1971.
- DAUTZENBERG, G., *Sein Leben bewahren, Ψυχὴ in den Herrenworten der Evangelien*, München 1966.
- DAWSON, W. R., *Who was who in egyptology*, London 1951.
- DEBRUNNER, A.-SCHERER, A., *Geschichte der griechischen Sprache*, II, Berlin 1969².
- DEEMTER, R. VAN, *Der Hirt des Hermas, Apokalypse oder Allegorie?*, Delft 1929.
- DEISSMANN, (G.) A., *Bibelstudien*, Marburg 1895.
- , *Licht vom Osten*, Tübingen 1923⁴.
- DEKKERS, E., *Tertullianus en de geschiedenis der liturgie*, Brussel-Amsterdam 1947.
- DELEKAT, L., *Ein Septuagintatargum*, *Vetus Testamentum* 8, 1958, pp. 225-252.
- DELLING, G., *Partizipiale Gottesprädikationen in den Briefen des Neuen Testaments*, *Studia Theologica* 17, 1963, pp. 1-59.
- DEMAY, C. E., *Studies in the language of Hermas*, dissertation non publiée, Ann Arbor 1940.
- DEMETZ, P., *The Elm and the vine, Notes toward the history of a marriage topos*, *Publications of the Modern Language Association of America* 73, 1958, pp. 521-532.
- DENNISTON, J. D., *The Greek particles*, Oxford 1954².
- DIHLE, A. et alii, art. ψυχὴ, *ThWNT* IX, 1973, pp. 604-661.
- DINDORF, W.-ANGER, R., *Nachträgliche Bemerkungen zu Hermas*, *Leipziger Repertorium der deutschen und ausländischen Literatur* 14^{III}, 1856, pp. 129-147.
- DINDORF, W., *Nachträgliche Bemerkungen zu Hermas. II*, *Leipziger Repertorium der deutschen und ausländischen Literatur* 15^I, 1857, pp. 65-79.
- DONALDSON, J., *A critical history of Christian literature and doctrine from the death of the Apostles to the Nicene Council, I, The Apostolical Fathers*, London 1864.

- , *The Apostolical Fathers, A critical account of their genuine writings and of their doctrines*, London 1874
- , *The Shepherd of Hermas*, *The Theological Review* 14, 1877, pp 504-519.
- DOUDNA, J C, *The Greek of the Gospel of Mark*, Philadelphia, Pennsylvania 1961.
- ELBOGEN, I, *Der jüdische Gottesdienst in seiner geschichtlichen Entwicklung*, Frankfurt am Main 1931³
- FIEBIG, P, *Der Erzählungsstil der Evangelien im Lichte des rabbinischen Erzählungsstils untersucht*, Leipzig 1925
- FISCHER, J A, compte-rendu de S Giet, *Hermas et les Pasteurs*, *Theologische Revue* 61, 1965, col 304-308
- FITZMYER, J A, *The languages of Palestine in the first century A D*, *The Catholic Biblical Quarterly* 32, 1970, pp 501-531
- FOERSTER, R-MUNSCHER, K, *Libanios*, *Paulys Real-Encyclopadie der classischen Altertumswissenschaft*, Neue Bearbeitung, XII, Stuttgart 1925, col 2485-2551
- FOHRER, G-LOHSE, E et alii, art *υλός*, *ThWNT VIII*, 1969, pp 334-400
- FOUCAULT, J-A DE, *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, Paris 1972.
- FREND, W H C, *Martyrdom and persecution in the early Church*, Oxford 1965.
- FRITSCH, C T, *The anti-anthropomorphisms of the Greek Pentateuch*, Princeton 1943
- GIET, S., *Hermas et les Pasteurs, Les trois auteurs du Pasteur d'Hermas*, Paris 1963.
- GOLDENBERG, G, *Tautological Infinitive*, *Israel Oriental Studies* 1, 1971, pp 36-85
- GONDA, J, *The functions of word duplication in Indonesian languages*, *Lingua* 2, 1949, pp 170-197
- GRANT, R M, compte-rendu de S Giet, *Hermas et les Pasteurs*, *Gnomon* 36, 1964, pp 357-359
- GROBEL, K, *Shepherd of Hermas, Parable II*, *Vanderbilt Studies in the Humanities* 1, 1951, pp 50-55
- GRUNDMANN, W, art *ταπεινός*, *ThWNT VIII*, 1969, pp 1-27
- GÜNTHER, R, *Die Präpositionen in den griechischen Dialektinschriften*, *Indogermanische Forschungen* 20, 1906-1907, pp 1-163
- GUÉRANGER, DOM, *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles*, Paris 1874¹
- HAHN, L, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten*, Leipzig 1906.
- HANSON, A T, *Hodayoth vi and viii and Hermas Sim VIII*, *Studia Patristica* 10, Berlin 1969, pp 105-108
- HARDER, G, art *πονηρία*, *ThWNT VI*, 1959, pp 562-566
- HARL, M, *Y a-t-il une influence du «grec biblique» sur la langue spirituelle des chrétiens? Exemples tirés du psaume 118 et de ses commentateurs d'Origène à Théodoret*, *La Bible et les Pères*, Paris 1971, pp 243-262
- HARNACK, A, *Die Wiederauffindung der Athoshandschrift des Hirten des Hermas*, *Theologische Literaturzeitung* 13, 1888, col 303-305
- , *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius*, II 1, Leipzig 1897
- HARSING, C, *De optativi in chartis Aegyptiis usu*, Bonnæ 1910
- HAUGEN, E, *Bilingualism in the Americas, A bibliography and research guide*, Alabama 1956
- HAUSCHILD, G R, *Die Verbindung finiter und infiniten Verbalformen desselben Stammes in einigen Bibelsprachen*, *Berichte des Freien Deutschen Hochstiftes zu Frankfurt am Main NF* 9, 1893, pp 99-127
- HAUSSLEITER, I, *De versionibus pastoris Hermæ latinis*, *Acta Seminarii Philologici Erlangensis* 3, 1884, pp 399-477

- HAVERS, W., *Enumerative Redeweise*, Indogermanische Forschungen 45, 1927, pp. 229-251.
- , *Handbuch der erklärenden Syntax*, Heidelberg 1931.
- HELBING, R., *Die Kasussyntax der Verba bei den Septuaginta*, Göttingen 1928.
- HELFMEYER, F.-J., «Gott nachfolgen» in den Qumrantexten, *Revue de Qumran*, 7¹, 25, 1969, pp. 81-104.
- HENGEL, M., *Die Synagogenschrift von Stobi*, Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 57, 1966, pp. 145-183.
- , *Judentum und Hellenismus*, Tübingen 1973².
- HERING, J., *Lateinisches bei Appian*, Weida i. Thür. 1935.
- HILGENFELD, A., compte-rendu de A. Link, *Die Einheit des Pastor Hermas* et de P. Baumgärtner, *Die Einheit des Hermas-Buchs*, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 32, 1889, pp. 363-373.
- HOFMANN, J. B., *Beiträge zur Kenntnis des Vulgärlateins*, Indogermanische Forschungen 43, 1926, pp. 80-122.
- , *Lateinische Umgangssprache*, Heidelberg 1951³.
- HUMBERT, J., *La disparition du datif en grec (du I^{er} au X^e siècle)*, Paris 1930.
- HUNKIN, J. W., «Pleonastic» ἄρροι in the New Testament, *The Journal of Theological Studies* 25, 1924, pp. 390-402.
- JALLABERT, P. J., *Hermas et Simonidès, Étude sur la controverse récemment soulevée en Allemagne par la découverte d'un manuscrit grec*, Paris-Lyon 1858.
- JEREMIAS, J., *Die Muttersprache des Evangelisten Matthäus*, Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 50, 1959, pp. 270-274.
- JÖRNS, K.-P., *Das hymnische Evangelium, Untersuchungen zu Aufbau, Funktion und Herkunft der hymnischen Stücke in der Johannesoffenbarung*, Gütersloh 1971.
- JOHANNESSEN, M., *Der Gebrauch der Kasus und der Präpositionen in der Septuaginta*, I, Berlin 1910.
- , *Der Gebrauch der Präpositionen in der Septuaginta*, Berlin 1925.
- , *Das biblische καὶ ἰδού in der Erzählung samt seiner hebräischen Vorlage*, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 66, 1939, pp. 145-195; 67, 1942, pp. 30-84.
- , *Die biblische Einführungsformel καὶ ἔσται*, Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft N.F. 18, 1942-1943, pp. 129-184.
- , *Et ecce und sein Ersatz in der Vulgata*, *Glotta* 33, 1954, pp. 125-156.
- JOLY, R., *Judaïsme, christianisme et hellénisme dans le Pasteur d'Hermas*, *La Nouvelle Cléo* 5, 1953, pp. 396-406.
- , compte-rendu de M. Whittaker, *Der Hirt des Hermas*, *L'Antiquité Classique* 27, 1958, pp. 188-190.
- , *Le Tableau de Cébès et la philosophie religieuse*, Bruxelles 1963.
- , *Hermas et le Pasteur*, *Vigiliae Christianae* 21, 1967, pp. 201-218.
- JONGE, M. DE, *The Testaments of the Twelve Patriarchs*, Assen 1953.
- JOÜON, P., *Respondit et dixit*, *Biblica* 13, 1932, pp. 309-314.
- KATZ, P., *Philo's Bible*, Cambridge 1950.
- KAUPEL, H., *Beobachtungen zur Übersetzung des Infinitivus absolutus in der Septuaginta (G)*, Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft N.F. 20, 1945-1948, pp. 191-192.
- KIECKERS, E., *Zur oratio recta in den indogermanischen Sprachen I*, Indogermanische Forschungen 35, 1915, pp. 1-93.
- KÖSTER, H., *Synoptische Überlieferung bei den Apostolischen Vätern*, Berlin 1957.
- KRAPP, F., *Der substantivierte Infinitiv abhängig von Präpositionen und Präpositionsadverbien in der historischen Gracität (Herodot bis Zosimus)*, Heidelberg 1892.

- KRAUSS, S, *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum*, Berlin 1898-1899
- , *Talmudische Archäologie* Leipzig 1910-1912
- LA PIANA, G, *Foreign groups in Rome during the first centuries of the Empire*, The Harvard Theological Review 20, 1927, pp 183-403
- LEE, J A L, *A neglected sense of μένος*, Antichthon 6, 1972, pp 39-42
- LEON, H J, *The Jews of ancient Rome*, Philadelphia 1960
- LINK, A, *Die Einheit des Pastor Hermas*, Marburg 1888
- LIPSIUS, R A, compte-rendu de Ae Fr C Tischendorf, *Hermas Pastor graece*, Literarisches Centralblatt für Deutschland 1856, col 745-748
- , *Der Hirte des Hermas und der Montanismus in Rom*, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 8, 1865, pp 266-308
- , *Duplik gegen Herrn von Tischendorf*, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 9, 1866, pp 122-130
- LJUNGVİK, H, *Beiträge zur Syntax der spätgriechischen Volkssprache*, Uppsala 1932
- , *Zum Gebrauch einiger Adverbien im Neuen Testament*, Eranos 62, 1964, pp 26-39
- , *Aus der Sprache des Neuen Testaments*, Eranos 66, 1968, pp 24-51
- LOBECK, CHR A, *Paralipomena grammaticae graecae*, Lipsiae 1837
- LÖFSTEDT, E, *Late Latin*, Oslo 1959
- LOWE, A D, *The origin of οὐαί*, Hermathena 105, 1967, pp 34-39
- LUCKE, FR, *Versuch einer vollständigen Einleitung in die Offenbarung Johannis und in die gesamte apokalyptische Litteratur*, Bonn 1832
- LYKURGOS, A, *Enthüllungen über den Simonides Dindorfschen Uranios*, Leipzig 1856²
- LYS, D, *The Israelite soul according to the LXX*, Vetus Testamentum 16, 1966, pp 181-228
- MANDILARAS, B G, *The verb in the Greek non-literary papyri*, Athens 1973
- MARROU, H-I, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris 1965⁸
- MARTIN, R A, *Syntactical evidence of Semitic sources in Greek documents*, Cambridge, Massachusetts 1974
- MASSINGBERD FORD, J, *A possible liturgical background to the Shepherd of Hermas*, Revue de Qumran 6⁴, 24, 1969, pp 531-551
- MASSON, O, *A propos de deux formules redoublées au locatif mycénien weterweter «chaque année», chypriole amatamati «chaque jour»*, Živa Antika 15, 1966, pp 257-266
- McKAY, K L, *The use of the ancient Greek perfect down to the second century A D*, Bulletin of the Institute of Classical Studies of the University of London 12, 1965, pp 1-21
- MEERSHOEK, G Q A, *Le latin biblique d'après saint Jérôme, Aspects linguistiques de la rencontre entre la Bible et le monde classique*, Nijmegen-Utrecht 1966
- MEILLET, A, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris 1965⁷
- MERKX, P A H J, *Zur Syntax der Kasus und Tempora in den Traktaten des hl Cyprian*, Nijmegen 1939
- MEUWESE, A P M, *De rerum gestarum divi Augusti versione graeca*, Buscoduci 1920
- , *De versione graeca Monumenti Ancyran quaestiones*, Mnemosyne NS 54, 1926, pp 224-233
- MOHRMANN, CHRISTINE, *Quelques traits caractéristiques du latin des chrétiens*, Miscellanea Giovanni Mercati, I, Città del Vaticano 1946, pp 437-466 = Études I, pp 21-50

- , *Les origines de la latinité chrétienne à Rome*, Vigiliae Christianae 3, 1949, pp 67-106, 163-183 = Études III, pp 67-126
- , *Quelques observations sur l'originalité de la littérature latine chrétienne*, Rivista di Storia della Chiesa in Italia 4, 1950, pp 153-163 = Études I, pp 139-150
- , *Le dualisme de la latinité médiévale*, Revue des Études Latines 29, 1952, pp. 330-348
- , *Statio*, Vigiliae Christianae 7, 1953, pp 221-245 = Études III, pp 307-330
- , *Problèmes philologiques et littéraires*, Augustinus Magister, III, Paris 1954, pp 27-41
- , *Problèmes stylistiques dans la littérature latine chrétienne*, Vigiliae Christianae 9, 1955, pp 222-246 = Études III, pp 147-170
- , *The Latin of Saint Patrick, Four lectures*, Dublin 1961
- , *Études sur le latin des chrétiens, I, Le latin des chrétiens*, Roma 1961²
- , *Études sur le latin des chrétiens, II, Latin chrétien et médiéval*, Roma 1961
- , *Études sur le latin des chrétiens, III, Latin chrétien et liturgique*, Roma 1965
- MOMMSEN, T, *Beitrag zu der Lehre von den griechischen Präpositionen*, Berlin 1895
- MONTEIL, P, *La phrase relative en grec ancien*, Paris 1963
- MORETTI, L, *Inscriptiones graecae urbis Romae*, Romae 1968sq
- MORTON, A Q-MCLEMAN, J, *Christianity and the computer*, London 1964
- MOULTON, J H, *Grammatical notes from the papyri*, The Classical Review 15, 1901, pp 31-38, 434-442
- MURAOKA, T, *The use of ὡς in the Greek Bible*, Novum Testamentum 7, 1964-1965, pp 51-72
- MUSSIES, G, *The morphology of koine Greek as used in the Apocalypse of St John, A study in bilingualism*, Leiden 1971
- MUSURILLO, H A, *The need of a new edition of Hermas*, Theological Studies 12, 1951, pp 382-387
- NACHMANSON, E, *Syntaktische Inschriftenstudien*, Eranos 9, 1909, pp 30-81
- NORDEN, E, *Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert v Chr bis in die Zeit der Renaissance*, Leipzig-Berlin 1909²
- ORBÁN, Á P, *Les dénominations du monde chez les premiers auteurs chrétiens*, Nijmegen 1970
- PAPANIKOLAOU, A D, *Chariton-Studien, Untersuchungen zur Sprache und Chronologie der griechischen Romane*, Göttingen 1973
- PAX, E, *Die syntaktischen Semitismen im Neuen Testament, Eine grundsätzliche Erwägung*, Studia Biblica Franciscana Liber Annuus, 13, 1962-1963, pp 136-162
- PERCY, E, *Die Probleme der Kolosser- und Epheserbriefe*, Lund 1946.
- PERNVEDEN, L, *The concept of the Church in the Shepherd of Hermas*, Lund 1966
- PETERSON, E, *Frühkirche, Judentum und Gnosis, Studien und Untersuchungen*, Freiburg 1959
- , *Giudaismo e Cristianesimo culto giudaico e culto cristiano*, Rivista di Storia e Letteratura Religiosa 1, 1965, pp 367-391
- PETIT, F, compte-rendu de M WHITTAKER, *Der Hirt des Hermas*, Recherches de Théologie Ancienne et Médiévale 24, 1957, pp 380-382
- PFITZNER, V C, *Paul and the agon motif, Traditional athletic imagery in the Pauline literature*, Leiden 1967
- PHILONENKO, M, *Joseph et Aseneth, Introduction, texte critique, traduction et notes*, Leiden 1968
- , *La littérature intertestamentaire et le Nouveau Testament*, Revue des Sciences Religieuses 47, 1973, pp 270-279

- PINKSTER, H., *On Latin adverbs*, Amsterdam-London 1972.
- PSICHARI, J., *Essai sur le grec de la Septante*, Revue des Études Juives 55, 1908, pp. 161-208.
- QUELL, G.-SCHRENK, G., *art. ἐκλέγομαι*, ThWNT IV, 1942, pp. 147-181.
- RABIN, CH., *The translation process and the character of the Septuagint*, Textus 6, 1968, pp. 1-26.
- RADERMACHER, L., *Griechischer Sprachbrauch*, Philologus 68, 1909, pp. 449-455.
- , *compte-rendu de J. H. Moulton, Einleitung in die Sprache des Neuen Testaments*, Indogermanische Forschungen 31, 1913, Anzeiger pp. 6-10.
- RAMSAY, W. M., *The cities and bishoprics of Phrygia*, I, Oxford 1895-1897.
- RAPALLO, U., *Per una definizione diacronica e tipologica dei calchi ebraici nelle antiche versioni del Levitico (Studio sui LXX, la Vulgata e la Vetus)*, Rendiconti dell' Istituto Lombardo, Classe di Lettere, Scienze morali e storiche 103, 1969, pp. 369-437.
- , *Calchi ebraici nelle antiche versioni del «Levitico»*, Roma 1971.
- RECKENDORF, H., *Über Paronomasie in den semitischen Sprachen, Ein Beitrag zur allgemeinen Sprachwissenschaft*, Giessen 1909.
- REICHMANN, V., *Römische Literatur in griechischer Übersetzung*, Leipzig 1943.
- REILING, J., *Hermas and Christian prophecy, A study of the eleventh Mandate*, Leiden 1973.
- REINDL, J., *Das Angesicht Gottes im Sprachgebrauch des Alten Testaments*, Leipzig 1970.
- REINHOLD, H., *De graecitate Patrum Apostolicorum librorumque apocryphorum Novi Testamenti quaestiones grammaticae*, Halis Saxonum 1898.
- RENGSTORF, K. H., *art. ἀπόστολος*, ThWNT I, 1933, pp. 406-446.
- RESCH, A., *Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien gesammelt und untersucht*, Leipzig 1893-1897.
- , *Agrapha*, Leipzig 1906².
- RODENBUSCH, E., *Präsentia in perfektischer Bedeutung*, Indogermanische Forschungen 28, 1911, pp. 252-285.
- ROSÉN, H. B., *Palestinian κοινή in rabbinic illustration*, Journal of Semitic Studies 8, 1963, pp. 56-72.
- , *Ἡ διδασκαλία et questions apparentées, Mises au point sur les contacts linguistiques néotestamentaires*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris 62, 1967, pp. XXI-XXVI.
- RYDBECK, L., *Fachprosa, vermeintliche Volkssprache und Neues Testament, Zur Beurteilung der sprachlichen Niveauunterschiede im nachklassischen Griechisch*, Uppsala 1967.
- , *Bemerkungen zu Periphrasen mit εἶναι + Präsens Partizip bei Herodot und in der Koine*, Glotta 47, 1969, pp. 186-200.
- SALONIUS, A. H., *Zur Sprache der griechischen Papyrusbriefe*, Helsinki 1927.
- SCHLÄGER, G., *Der Hirt des Hermas eine ursprünglich jüdische Schrift*, Nieuw Theologisch Tijdschrift 16, 1927, pp. 327-342.
- SCHLIER, H., *art. γόνο*, ThWNT I, 1933, pp. 738-740.
- SCHRENK, G., *art. δικαιοσύνη*, ThWNT II, 1935, pp. 194-214.
- , *art. ἐκλεκτός*, ThWNT IV, 1942, pp. 186-197.
- SCHRIJNEN, J.-MOHRMANN, CHRISTINE, *Studien zur Syntax der Briefe des hl. Cyprian*, Nijmegen 1936-1937.
- SCHÜMMER, J., *Die altchristliche Fastenpraxis mit besonderer Berücksichtigung der Schriften Tertullians*, Münster in Westf. 1933.
- SCHULZE, GUIL., *Graeca Latina*, Göttingen 1901.
- SCHWAB, M., *Transcription de mots grecs et latins en hébreu, aux premiers siècles de J.-C.*, Journal Asiatique IX 10, 1897, pp. 414-444.

- SCHWARTZ, J., *Survivances littéraires païennes dans le «Pasteur» d'Hermas*, Revue Biblique 72, 1965, pp. 240-247.
- SEVENSTER, J. N., *Do you know Greek? How much Greek could the first Jewish Christians have known?*, Leiden 1968.
- SHERK, R. K., *Roman documents from the Greek East, Senatus Consulta and Epistulae to the age of Augustus*, Baltimore, Maryland 1969.
- SOISALON-SOININEN, I., *Die Infinitive in der Septuaginta*, Helsinki 1965.
- SOLÁ-SOLÉ, J. M., *L'infinitif sémitique*, Paris 1961.
- SOLIN, H., *Beiträge zur Kenntnis der griechischen Personennamen in Rom*, I, Helsinki 1971.
- SPEYER, W., *Die literarische Fälschung im heidnischen und christlichen Altertum*, München 1971.
- SPITTA, FR., *Zur Geschichte und Litteratur des Urchristentums, II, Der Brief des Jakobus; Studien zum Hirten des Hermas*, Göttingen 1896.
- STEEN, H. A., *Les clichés épistolaires dans les lettres sur papyrus grecques*, Classica et Mediaevalia 1, 1938, pp. 119-176.
- STRACK, H. L.-BILLERBECK, P., *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch*, München 1922-1928.
- SÜSS, W., *Studien zur lateinischen Bibel, I, Augustins Locutiones und das Problem der lateinischen Bibelsprache*, Tartu 1932.
- SUGGS, M. J., *The Christian two ways tradition: its antiquity, form and function*, Studies in New Testament and Early Christian Literature, Essays in Honor of Allen P. Wikgren, Leiden 1972, pp. 60-74.
- TABACHOVITZ, D., *Die Septuaginta und das Neue Testament*, Stilstudien, Lund 1956.
- TANNER, R. G., *Latinisms in the text of Hermas*, Colloquium 4⁴, 1972, pp. 12-23.
- TCHERIKOVER, V. A., *Jewish apologetic literature reconsidered*, Eos 48³, 1956, pp. 169-193.
- , *Corpus Papyrorum Judaicarum*, I, Cambridge, Massachusetts 1957.
- TEEUEWEN, ST. W. J., *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian, Ein Beitrag zum Studium der christlichen Sondersprache*, Paderborn 1926.
- THACKERAY, H. ST. J., *Renderings of the infinitive absolute in the LXX*, The Journal of Theological Studies 9, 1908, pp. 597-601.
- , *An unrecorded «aramaism» in Josephus («He began to say unto them»)*, The Journal of Theological Studies 30, 1929, pp. 361-370.
- THIERSCH, H. W. J., *Die Kirche im apostolischen Zeitalter und die Entstehung der neutestamentlichen Schriften*, Frankfurt am Main-Erlangen 1852¹, 1858².
- THÖRNELL, G., *compte-rendu de St. W. J. TEEUEWEN, Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian*, Gnomon 3, 1927, pp. 48-50.
- THUMB, A., *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus, Beiträge zur Geschichte und Beurteilung der κοινή*, Strassburg 1901.
- TORM, F., *Der Pluralis οὐρανῶν*, Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 33, 1934, pp. 48-50.
- TORREY, C. C., *The composition and date of Acts*, Cambridge 1916.
- TRAPP, E., *Der Dativ und der Ersatz seiner Funktionen in der byzantinischen Vulgärdichtung bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts*, Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft 14, 1965, pp. 21-34.
- TRAUB, H., *art. οὐρανός*, ThWNT V, 1954, pp. 496-501, 509-536.
- TRENKNER, S., *Le style xal dans le récit attique oral*, Assen 1960².
- TREU, K., *Ein neuer Hermas-Papyrus*, Vigiliae Christianae 24, 1970, pp. 34-39.
- , *Die Bedeutung des Griechischen für die Juden im römischen Reich*, Kairos N.F. 15, 1973, pp. 123-144.

- TURNER, C. H., *The Shepherd of Hermas and the problem of its text*, The Journal of Theological Studies 21, 1920, pp. 193-209.
- TURNER, N., *The «Testament of Abraham»: problems in Biblical Greek*, New Testament Studies 1, 1954-1955, pp. 219-223.
- UNNIK, W. C. VAN, *Zur Bedeutung von Ταπεινὸν τὴν ψυχὴν bei den apostolischen Vätern*, Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 44, 1952-1953, pp. 250-255.
- , *Dominus vobiscum: the background of a liturgical formula*, New Testament Essays, Studies in Memory of Thomas Walter Manson 1893-1958, Manchester 1959, pp. 270-305.
- VERGOTE, J., *Grec biblique*, Dictionnaire de la Bible, Supplément III, Paris 1938, col. 1320-1369.
- VILDOMEČ, V., *Multilingualism*, Leyden 1963.
- VÖLTER, D., *Die Visionen des Hermas, die Sibylle und Clemens von Rom*, Berlin 1900.
- , *Die Apostolischen Väter neu untersucht*, Leiden 1904-1910.
- WACKERNAGEL, J., *Hellenistica*, Gottingae 1907.
- , *Vorlesungen über Syntax mit besonderer Berücksichtigung von Griechisch, Lateinisch und Deutsch*, Basel 1926-1928².
- WÆRN, I., Γῆς ὁστέα, *The kenning in pre-christian Greek poetry*, Uppsala 1951.
- WALDIS, J., *Die Präpositions-Adverbien mit der Bedeutung «vor» in der Septuaginta*, Luzern 1922.
- WEINREICH, U., *Languages in contact, Findings and problems*, New York 1953.
- WEINRICH, H., *Tempus, Besprochene und erzählte Welt*, Stuttgart 1971².
- WENSINCK, A. J., *Un groupe d'aramaïsmes dans le texte grec des évangiles*, Amsterdam 1936.
- WHITTAKER, M., *Hermas, Shepherd of*, New Catholic Encyclopedia 6, New York 1967, p. 1074.
- WIEMKEN, H., *Der griechische Mimus*, Bremen 1972.
- WILCOX, M., *The semitisms of Acts*, Oxford 1965.
- WILLIS, W. H., *A census of the literary papyri from Egypt*, Greek, Roman and Byzantine Studies 9, 1968, pp. 205-241.
- WILSON, W. J., *The unity of the Aramaic Acts*, The Harvard Theological Review 11, 1918, pp. 322-335.
- , *The career of the prophet Hermas*, The Harvard Theological Review 20, 1927, pp. 21-62.
- WOLF, K., *Studien zur Sprache des Malalas*, II, München 1912.
- YOUNG, D., *Theognis*, Lipsiae 1961.
- ZAHN, TH., *Der Hirt des Hermas untersucht*, Gotha 1868.
- ZOBEL, J., *Der bildliche Gebrauch der Verwandtschaftsnamen im Hebräischen mit Berücksichtigung der übrigen semitischen Sprachen*, Halle (Saale) 1932.

HISTOIRE DU PROBLÈME

I. L'ÉLÉMENT LATIN

Bien que le *Pasteur* présente beaucoup moins de latinismes que de sémitismes, l'élément latin a été plus souvent mis en question que l'élément sémitique. C'est lui aussi qui, le premier, attira l'attention. Aussitôt après la découverte du texte grec on se demanda en effet si l'on avait bien affaire au texte original ou à une rétroversion tardive de la version (ou d'une version) latine du texte original. On comprend mal aujourd'hui que des spécialistes réputés comme Constantin Tischendorf n'aient pas hésité à défendre la deuxième thèse et l'on peut en effet se demander si les motifs qui déterminèrent leur prise de position étaient bien seulement d'ordre scientifique. Un bref exposé des circonstances dans lesquelles le texte fut découvert nous aidera à mieux comprendre leur attitude¹.

Jusqu'en 1851, on ne possédait du *Pasteur* qu'une version latine complète, dite *Vulgate*, ainsi qu'une série de citations grecques chez les Pères de l'Église². Cette même année, le Grec Konstantinos Simonidès découvrit dans le couvent de Saint Grégoire, sur le mont Athos, un manuscrit du XV^e siècle comprenant neuf feuillets qui, sur les 114 chapitres du *Pasteur*, comportaient le texte intégral de 1,1 à 107,2. Il emporta le cinquième, le sixième et le neuvième feuillet et une copie des six autres et, en juillet 1855, il montra les 3 feuillets au professeur Anger de Leipzig. Or, il faut savoir que Simonidès s'adonnait depuis

1. Les données suivantes sont empruntées à R. Anger, *Hermae Pastor graeco*, Lipsiae 1856, pp.V-XXV; A. Lykurgos, *Enthüllungen über den Simonides-Dindorfschen Uranios*, Leipzig 1856², pass.; Ae.Fr.C. Tischendorf, *Hermae Pastor graeco*, Lipsiae 1856, pp.V-XVI (repris presque sans changement dans A. R. M. Dressel, *Patrum Apostolicorum Opera*, Lipsiae 1857¹, 1863²; dans la suite nous désignons cette édition par «1857»). Bibliographie sur Simonidès chez W. R. Dawson, *Who was who in egyptology*, London 1951, p.148; W. Speyer, *Die literarische Fälschung im heidnischen und christlichen Altertum*, München 1971, p.323 n.4.

2. Pour la tradition manuscrite du *Pasteur* voir *infra*, pp.15-17.

des années à la recherche de manuscrits en vue de les vendre et qu'il ne reculait pas devant la fabrication de manuscrits quasi-anciens (de préférence des palimpsestes) d'après des textes existants ou même des textes de pure invention. Ses pratiques n'avaient pas manqué de porter des fruits ; mais, à plusieurs reprises on avait démasqué l'escroquerie et sa réputation n'était plus à faire en Allemagne. Anger savait à qui il avait affaire et, bien que le manuscrit qu'on lui présentait le passionât, il eut des soupçons et pensa aussitôt qu'il pourrait s'agir d'un faux. Simonidès n'avait pas pu fabriquer lui-même le texte à partir de la version latine du *Pasteur*, car les trois feuillets du manuscrit étaient indubitablement du XV^e siècle et le caractère du texte de la copie était en parfaite concordance avec celui des feuillets. Mais il s'agissait peut-être d'une rétroversion du texte du moyen âge, et c'est sur ce point qu'Anger examina le texte qu'on lui présentait. Ce faisant, il tomba dans le piège tendu par Simonidès. Ce dernier, en effet, outre les trois feuillets, n'avait pas donné la copie qu'il avait faite du reste au mont Athos, mais une copie de cette copie où, à dessein, il avait fait un certain nombre de modifications afin d'éviter, entre autres, qu'on ne pensât précisément que c'était une rétroversion du latin. C'est ainsi que partout il avait remplacé par des mots grecs authentiques les mots d'emprunt latins qui, à une exception près, se présentaient tous dans la partie qu'il avait recopiée. Anger, qui, on peut le supposer, espérait voir s'évanouir ses craintes, ne trouva rien qui prouvât de façon convaincante qu'il s'agissait d'une rétroversion du latin¹. Il accepta le texte et, assisté par son collègue Wilhelm Dindorf, il prépara aussitôt l'édition princeps. Dès décembre le livre était prêt à être envoyé aux libraires (la page de titre portait déjà 1856). C'est peu après que la fraude fut découverte. Au début de février, la police retrouva dans les papiers de Simonidès la copie originale. Anger et Dindorf s'en servirent pour publier les nombreux écarts du texte imprimé par rapport à elle. Mais leur foi dans l'originalité du texte grec du *Pasteur* n'en fut pas ébranlée².

Entre-temps, un autre collègue d'Anger, Tischendorf, se proposait d'éditer l'*Hermas* grec. Bien qu'il ne disposât d'aucune autre source manuscrite que le manuscrit d'Anger, l'idée lui semblait justifiée : d'une part, son édition était destinée à compléter une nouvelle édition des Pères Apostoliques que publiait Dressel ; d'autre part, il estimait

1. Voir Anger, *Hermas Pastor*, pp.XI-XXIII.

2. W. Dindorf-R. Anger, *Nachträgliche Bemerkungen zu Hermas*, Leipziger Repertorium der deutschen und ausländischen Literatur 14^{III}, 1856, pp.129-147.

que personne ne pouvait s'acquitter mieux que lui de cette tâche. C'était en outre un coup de chance que la falsification de Simonidès ait été découverte au bon moment : pour la partie copiée il pouvait aussi utiliser la première copie. Son édition parut séparément, dès 1856, dans un petit tirage, puis, en 1857, dans l'édition de Dressel¹.

Au cours de l'automne de 1855, Simonidès, encouragé par son succès auprès d'Anger, se risqua à produire plusieurs autres faux. Dans la mesure où il avait pu examiner personnellement ces fabrications, Tischendorf était convaincu de leur inauthenticité et il se crut obligé de le dire. Il mit en garde Dindorf contre une pièce pour laquelle celui-ci montrait un intérêt particulier : un palimpseste qui aurait contenu une histoire complète des rois d'Égypte par Uranios, auteur à peu près inconnu jusqu'alors. Ce fut en vain : au contraire, dans cette mise en garde, Dindorf trouva une raison de plus de précipiter l'édition aussi bien d'Hermas que d'«Uranios». Mais Tischendorf put bientôt confirmer son point de vue, et, non sans satisfaction, il publia un texte d'Hermas débarrassé des fautes qui avaient échappé à Anger et Dindorf. Il ne s'en contenta pas : il crut devoir s'opposer aux premiers éditeurs trop crédules jusque sur la question de savoir si le texte d'Hermas était original. Dans l'introduction de son édition, il affirmait que le texte retrouvé par Simonidès n'était autre chose qu'une rétroversion médiévale du latin.

Mais ses arguments étaient peu solides². Il joua de malheur notamment avec un symptôme de rétroversion qu'il croyait avoir trouvé dans 11,5, où le manuscrit du mont Athos comportait πανούργος εἰ περὶ τὰς γραφάς³. Les éditions de la *Vulgate* lisent : *versutum te esse circa structurās*, ce qui donne un texte facile. Il semblait évident qu'au cours de la tradition de la *Vulgate* un copiste avait par distraction remplacé *structurās* par *scripturās*, beaucoup plus fréquent dans les écrits bibliques et patristiques et que le texte grec de l'Athos avait été traduit d'après un manuscrit comportant *scripturās*. Malheureusement, Tischendorf n'avait pas examiné de près les bases de la leçon *structurās* dans les manuscrits. Bientôt R. A. Lipsius, dans son compte-rendu de l'édition de Tischendorf, fit savoir que tous les manuscrits com-

1. Cf. *supra* p. 1 n. 1.

2. P. J. Jallabert en donne une ample réfutation, *Hermas et Simonidès*, Paris-Lyon 1858, surtout pp. 92-124.

3. Ce passage avait déjà suscité la méfiance d'Anger. On ne voit pas très bien, ni dans la préface d'Anger, ce qu'on comprend, ni dans Lykurgos, *Enthüllungen*, pp. 4-5, comment malgré tout Simonidès est parvenu, dans l'édition princeps, à faire remplacer ce passage par πανούργος εἰ περὶ τὴν ἔννοιαν τοῦ πύργου.

portaient *scripturas* et que *structuras* n'était probablement qu'une émendation du premier éditeur reprise par tous les éditeurs suivants¹.

L'affaire prit un tour décisif en 1859, lorsque Tischendorf lui-même découvrit le *Codex Sinaiticus* du IV^e siècle, qui comporte le premier quart du *Pasteur* dans un texte qui est essentiellement le même que celui du *Codex Athous*. Il retira alors sa théorie d'une rétroversion médiévale, mais il refusa de reconnaître avoir commis une faute, en tant qu'il prétendait qu'un certain nombre de passages avaient été révisés d'après une version latine².

Les deux interprétations de Tischendorf n'ont, en général, suscité aucune réaction si ce n'est des réactions négatives. Le seul à se ranger à son avis fut l'Écossais Donaldson. Il commença par reprendre la théorie de la rétroversion et refusa même de l'abandonner lorsque Tischendorf y renonça. Il se débarrassa du *Codex Sinaiticus* en le reléguant à une époque plus tardive que le IV^e siècle³. Plus tard, tout comme Tischendorf, il mitigea la théorie, mais en la compliquant considérablement à d'autres égards. Tout bien considéré, il estima alors que l'hypothèse la plus vraisemblable était: «that we have, as the basis of our present Greek manuscripts, a recension and modernized version belonging to the sixth or seventh century, and that the editor used all the materials at his command, having probably in his possession large portions of the original text, but filling up gaps from some Latin translation, introducing parts from some modifications of the text, such as those of pseudo-Athanasius, and clothing the whole in the language current among the Christian populace of his day»⁴. Dans la formation de son point de vue, Donaldson a-t-il été influencé, lui aussi, de façon négative par le personnage de Simonidès? Simonidès, en tout cas, lui fit des avances avec ce qu'il disait être la fin grecque

1. R. A. Lipsius, dans son compte-rendu de Tischendorf, *Hermae Pastor*, Literarisches Centralblatt für Deutschland 1856, col (745-748) 747. La discussion sur ce point traîna encore pendant de longues années, voir, par exemple, R. A. Lipsius, *Duplik gegen Herrn von Tischendorf*, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 9, 1866, pp 122-130.

2. Voir, entre autres, Dressel, *Patrum Apostolicorum Opera*², pp III-IV. Dès 1856, il avait soumis cette idée à ceux qui ne pourraient admettre sa théorie d'une rétroversion (*Hermae Pastor*, p XV = 1857, p LIV).

3. J. Donaldson *A critical history of Christian literature and doctrine from the death of the Apostles to the Nicene Council*, I, London 1864, pp 308-311. De même, mais çà et là en termes plus prudents, dans la deuxième édition, sous le titre *The Apostolical Fathers, A critical account of their genuine writings and of their doctrines*, London 1874, pp 383-384, 387-391.

4. J. Donaldson, *The Shepherd of Hermas*, *The Theological Review* 14, 1877, p (504-519) 514.

du *Pasteur*. Donaldson pourtant flaira aussitôt le faux et lorsque, dans les années 80, cette fin donna lieu, une fois de plus, à une polémique en Allemagne, il fit savoir dans une lettre à Harnack ce qui lui était arrivé¹.

Dans les discussions que nous venons de résumer on avait utilisé trois groupes d'arguments: mots et formes de mots tardifs, passages qui, en latin, semblaient plus originaux qu'en grec (comme la formule *περὶ τὰς γραφάς* que nous avons déjà citée) et latinismes véritables. Nous ne nous arrêterons pas longtemps aux deux premiers groupes: les mots et les formes tardives venaient de fautes dans les copies de Simonidès ou s'avérèrent en fin de compte des formes plus anciennes qu'on ne l'avait cru; quant aux «passages traduits», ils s'expliquaient aussi bien ou mieux d'une autre manière. En ce qui concerne les latinismes, la plupart de ceux qui s'occupaient de la question ne signalaient comme tels dans le texte d'Hermas que les emprunts de vocabulaire. Tischendorf mentionna en outre des phénomènes comme l'asyndète, *φησὶν* dans la fonction d'*inquit*, le génitif absolu là où on s'attendrait à un *participium coniunctum* et une ou deux expressions dont nous ne parlerons pas ici².

Entre-temps, on avait retrouvé non seulement la plus grande partie du texte grec, mais aussi une deuxième version latine, dite *Palatine*, et une version éthiopienne qui furent publiées l'une en 1857 par Dressel, l'autre en 1860 par Abbadie³. Mettant à profit ces trouvailles, Hilgenfeld prépara la première édition vraiment critique du *Pasteur*, qui parut en 1866⁴. On disposait maintenant d'un instrument de travail pratique. Du même coup se trouvait dépassé le stade de la vraisemblance d'une rétroversion: les latinismes pouvaient être étudiés sous un jour meilleur. Deux questions se posaient: quels latinismes trouve-t-on dans le *Pasteur*? Comment faut-il les expliquer si leur présence n'est pas due à une traduction trop littérale d'un texte latin qui, à son tour, serait une traduction du texte grec original?

1. A. Harnack, *Die Wiederauffindung der Athoshandschrift des Hirten des Hermas*, Theologische Literaturzeitung 13, 1888, col (303-305) 305.

2. Voir Anger, *Hermas Pastor*, p. XXIII; Dindorf-Anger, *Nachträgliche Bemerkungen*, p. 131; Tischendorf, *Hermas Pastor*, pp. XIII-XIV (= 1857, pp. LII-LIII; ici, en outre, l'addition p. LV, n. 12, 3^e alinéa); Lipsius, compte-rendu de Ae. Fr. C. Tischendorf, *Hermas Pastor graece*, col. 746.

3. *Palatine*: Dressel, *Patrum Apostolicorum Opera*¹, pp 409-571 (pages impaires). Version éthiopienne: A. d'Abbadie, *Hermas Pastor, aethiopice primum edidit et aethiopica latine vertit*, Lipsiae 1860.

4. A. Hilgenfeld, *Hermas Pastor*, Lipsiae 1866.

Pour la première question, si l'inventaire que Tischendorf avait commencé fut contesté sur certains points, il prit néanmoins petit à petit plus d'ampleur¹. Quant à la deuxième question, elle ne reçut qu'un petit nombre de réponses, et encore le plus souvent d'une façon rudimentaire. Zahn, Caspari, Baumgärtner et Debrunner semblent considérer que l'auteur avait comme langue le grec, mais qu'il a été influencé par son entourage latin de Rome². D'autres le virent comme un auteur dont la première langue est le latin et qui ne peut s'en départir complètement lorsqu'il utilise le grec. Dès 1856, Lipsius notait incidemment: «Wir wollen hierbei nicht die Frage aufwerfen, ob denn bei einem Griechisch schreibenden Römer einzelne Latinismen wirklich etwas ganz unerhörtes wären»³. Après lui, cette opinion fut exprimée, mais avec plus de prudence, en 1877, par Donaldson et, en 1920, par C. H. Turner⁴. Mais ce n'est qu'en 1949 que Christine Mohrmann lui donna un fondement circonstancié⁵.

Les latinismes qu'elle-même et d'autres signalent lui permettent d'abord de conclure qu'Hermas connaissait le latin et même probablement qu'il le connaissait mieux que le grec. L'emprunt *σταρίων* en particulier lui révèle le fait que le latin était familier non seulement à Hermas mais aussi à la communauté chrétienne de Rome en général. Ce mot, en effet, s'emploie dans le sens spécifiquement chrétien de «jeûne». Il semble donc que les Chrétiens de Rome étaient déjà

1. Voir Th. Zahn, *Der Hirt des Hermas untersucht*, Gotha 1868, p.487, n.2; C. P. Caspari, *Ungedruckte, unbeachtete und wenig beachtete Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel*, III, Christiania 1875, note p.298; Fr. Blass, *Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen 1896, pp.33 (n.1), 76, 225 (n.2); E. Preuschen, *Vollständiges Griechisch-Deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*, Giessen 1910, s.vv. ἐσθῶ IIb et μὲλα 1; A. Debrunner dans Fr. Blass-A. Debrunner, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen 1913⁴, § 197 et 1931⁶, § 347^a et 360⁴; C. H. Turner, *The Shepherd of Hermas and the problem of its text*, *The Journal of Theological Studies* 21, 1920, p.(193-209) 198; M. Dibelius, *Der Hirt des Hermas*, Tübingen 1923, p.435; Chr. Mohrmann, *Les origines de la latinité chrétienne à Rome*, *Études* III, pp.(67-126) 75-76; W. Coleborne, *A linguistic approach to the problem of structure and composition of the Shepherd of Hermas*, dissertation non publiée, Newcastle, N.S.W. 1965, pp. 49, 227, 372, 377, 382, 420, 439, 444, 592-593.

2. Zahn, *Hirt*, p.487; Caspari, *Quellen*, note p.298; P. Baumgärtner, *Die Einheit des Hermas-Buchs*, Freiburg i.B. 1889, p.50; Blass, *Grammatik*, p.33 n.1.

3. Lipsius, compte-rendu de Ae. Fr. C. Tischendorf, *Hermas Pastor graece*, col. 746.

4. Donaldson, *Shepherd*, p.512. Mais p.514 cette opinion a fait place à celle dont nous avons parlé plus haut p.4. Turner, *Shepherd*, p.198.

5. Mohrmann, *Origines*, pp.74-78.

latinisés au point de s'être formé des termes techniques latins¹. Mais dès lors, la question se pose de savoir pourquoi un auteur qui possédait le latin et qui écrivait dans une communauté pour une bonne part latine, s'adresse à son public en grec.

Nous abordons ici un autre problème auquel le *Pasteur* nous confronte : celui de l'époque à laquelle il a été écrit. Les avis à ce sujet sont partagés et nous y reviendrons plus loin en détail. Contentons-nous ici de signaler que Christine Mohrmann opte pour l'hypothèse qu'Hermas écrivait vers le milieu du II^e siècle, mais se faisait passer pour un contemporain de Clément de Rome, qui vivait un bon demi-siècle plus tôt. Cette fiction impliquait qu'il utilisât la langue employée chez les Chrétiens de Rome à l'époque de Clément, c'est-à-dire le grec. D'autre part, il ne parvint pas à effacer entièrement les traces du latin, qui lui était plus familier, d'où les latinismes.

À l'exception de Tischendorf et Donaldson, tous les auteurs cités plus haut ont supposé que le texte grec qui nous est parvenu est l'œuvre du «Père Apostolique» Hermas lui-même. La théorie de la rétroversion était, surtout après la découverte du *Codex Sinaiticus*, condamnée à mourir de sa belle mort ; aussi, après 1877, personne ne l'a plus défendue. Seul Resch, en 1893, estima, sans d'ailleurs fournir l'ombre d'une preuve, qu'il s'agissait d'une forme très spéciale de rétroversion. Il ne doutait pas, il est vrai, de l'originalité du texte d'Hermas que nous connaissons, mais il supposait que les nombreuses allusions aux évangiles qui se rencontrent dans le *Pasteur* étaient dues à la rétroversion d'un très ancien texte latin des évangiles ; cela expliquerait aussi pourquoi on eut tant de peine à les retrouver². Resch ne trouva personne pour le suivre.

D'ailleurs, l'idée que notre texte d'Hermas est une traduction du latin n'a pas sombré définitivement. Au Congrès Patristique d'Oxford, en 1967, l'Australien Tanner soutint l'hypothèse d'un original latin du *Pasteur*³. Il s'en tint aux *Préceptes*, dont il estimait que Coleborne avait prouvé que c'était la plus ancienne partie du *Pasteur*. Trois passages des *Préceptes*, à savoir 34,6, 35,2-3 et tout le chapitre 27, contiendraient, à son avis, des obscurités qui disparaîtraient si l'on reconstitue le texte

1. Pour plus de détails à ce sujet voir son article *Statio*, Études III, pp. (307-330) 308-310.

2. A. Resch, *Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien*, I 1, Leipzig 1893, p.40.

3. R. G. Tanner, *Latinisms in the text of Hermas*, Colloquium 4⁴, 1972, pp.12-23. Nous tenons à remercier M. Tanner qui a eu la bonté de nous procurer une copie de son article.

original. Voici à titre d'exemple deux points de son commentaire de 27,3: *πονηρὰ ἢ καταλαλιά· ἀκατάστατον δαιμόνιον ἐστίν, μηδέποτε εἰρηνεῦον, ἀλλὰ πάντοτε ἐν διχοστασίαις κατοικοῦν*. Il considère l'expression *ἀκατάστατον δαιμόνιον* comme une réminiscence d'Horace, *Ep.* 2,2,187-189:

*scit genius, natale comes qui temperat astrum,
naturae deus humanae, mortalis in unum
quodque caput, vultu mutabilis, albus et ater.*

Vu sous le jour de ce passage d'Horace, il est clair, à son avis, que *ἀκατάστατον* indique non pas tant l'inconstance que l'hypocrisie (*vultu mutabilis, albus et ater*). L'expression *κατοικεῖν ἐν* serait une fade traduction de *colere aliquid*, que le traducteur comprend à tort dans le sens de «habiter dans» au lieu du sens beaucoup plus fondamental de «cultiver». Il construit l'original latin de ce passage comme ceci: *Prava est maledictio; «genius mutabilis» est; numquam conciliat, semper seditionem colit.*

En introduisant son raisonnement, Tanner invoque les latinismes dans le *Pasteur*; il se réfère à ce sujet à Turner et Mohrmann. Mais, dans sa propre argumentation, ces latinismes ne jouent aucun rôle: il se fonde alors sur des fragments de phrases qu'il appelle bien des latinismes, mais qui, en réalité, ne contiennent rien qui ne soit pas grec. Ce sont, en effet, des «erroneous renderings of a Latin original» *en un grec qui est correct en soi*. C'est pourquoi son analyse ne peut avoir d'utilité pour l'étude des latinismes que si la thèse principale – à savoir que le *Pasteur* a d'abord été écrit en latin – a été démontrée d'une façon probante. Or, ce n'est pas plus le cas que ce ne le fut pour la thèse de Tischendorf avant lui.

2. L'ÉLÉMENT SÉMITIQUE

Pendant les premières années qui suivirent la publication du texte grec du *Pasteur*, la *fraus Simonidis* et la théorie de Tischendorf occupèrent tellement les esprits que l'attention ne se porta guère sur la question des sémitismes. Tischendorf lui-même parle incidemment d'influence sémitique lorsque'il dit considérer comme un latinisme la manière dont 17,3 est formulé: *τῶν δὲ μὴ ἔχόντων ἐδέσματα, λυμαίνεται ἡ σὰρξ αὐτῶν*, étant donné qu'«ad hebraismos Graecae dictionis Hermae vix concludere licet»; mais il laisse ignorer au lecteur la raison pour laquelle «ce n'est guère permis»¹. L'auteur anonyme qui commente l'œuvre de

1. Tischendorf, *Hermae Pastor*, p.XIV (= 1857, p.LIII).

Tischendorf dans le *Leipziger Repertorium* de 1857, s'il est disposé à admettre la chose, signale pourtant deux autres cas d'influence sémitique: le pléonasme οὐ τὸ ὄνομα αὐτοῦ (23,4 cod. Ath.) et la reduplication distributive τάγματα τάγματα (68,8)¹. En 1865, Lipsius fournit des données nouvelles, surtout des expressions bibliques ou des mots à sens biblique².

L'étude de loin la plus importante est celle de Zahn, qui parut trois ans plus tard. Dans ce livre, Zahn ajoute un appendice où il énumère la plus grande partie de la documentation de Lipsius, quelques dizaines d'autres mots et expressions «judéo-grecques» et un certain nombre de sémitismes syntaxiques comme le datif au lieu de l'accusatif de relation, εἰς dans le sens de ἐν, des génitifs du type ῥήματα δικαιοσύνης, un goût de la parataxe avec καί, ἐν et μετά construits avec une proposition infinitive, des constructions participiales «manquées» et l'absence de l'optatif³. Étant donné que, juste avant, il avait examiné les rapports entre Hermas et le Nouveau Testament, il ne s'occupait pas ici des réminiscences néotestamentaires qu'il avait rencontrées dans le *Pasteur*. Ce qui restait donc en fait d'expressions sémitisantes, il le considérait comme du «judéo-grec», c'est-à-dire comme appartenant à l'idiome des milieux juifs où la langue usuelle était le grec, mais où souvent aussi c'était l'araméen et où l'on connaissait l'hébreu, où, en tout cas, le grec était marqué par l'influence de ces deux langues. La langue du *Pasteur* montrait donc que l'auteur avait grandi dans un milieu juif.

Voici ce qu'en dit Zahn: «...so wird die Behauptung zu Recht bestehn, dass Hermas nicht nur kein gebildeter, sondern überhaupt kein aus dem Geist der griechischen Sprache heraus seine Rede gestaltender Schriftsteller ist. Er hat sie vielleicht von Jugend auf gesprochen; aber seine Muttersprache im vollen Sinn des Worts ist sie nicht. Entweder er hat sie in einer Gestalt überkommen, welche auf der Grundlage hebräischer Gedanken- und Begriffsbildung ruht, oder er hat gar neben ihr die πατριος γλῶσσα der damaligen Juden gehört und gesprochen und deren ältere Grundlage gekannt. Seine Sprache böte der Annahme kein Hindernis, dass das Haus, in welchem er gross geworden ist, ein echt jüdisches gewesen sei und selbst auf palästinien-

1. *Leipziger Repertorium der deutschen und ausländischen Literatur* 15¹, 1857, p (1-8) 4.

2. R. A. Lipsius, *Der Hirte des Hermas und der Montanismus in Rom*, *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie* 8, 1865, p.(266-308) 270 n.2.

3. Zahn, *Hirt*, pp.485-497.

sischem Boden gestanden habe»¹. Nous avons tenu à citer le passage en entier pour que ne se perdent pas les nuances. Nous y distinguons deux idées essentielles: (1) l'idiome «judéo-grec» s'écarte à tel point du grec courant qu'on peut à peine dire de ceux dont c'était la langue véhiculaire que leur langue maternelle est le grec; (2) cet idiome «judéo-grec» sert aussi bien de langue parlée que de langue écrite.

L'étude de Zahn a très longtemps fait autorité. Mais sur certains points la controverse ne se fit pas attendre. Tout d'abord, le caractère sémitisant d'une partie des matériaux qui servaient de preuve s'avéra douteux. À cet égard, Donaldson commença par éliminer *εἰς* au sens de *ἐν*; plus tard, Dibelius rejeta en outre la parataxe, le datif de relation, l'absence de l'optatif². Ensuite, le bien-fondé de la notion de «judéo-grec», telle que la concevait Zahn, fut de plus en plus mis en doute³. Et enfin, on se demanda, même indépendamment des deux considérations précédentes, s'il était indispensable de supposer l'existence d'un milieu juif pour expliquer la langue d'Hermas, étant donné qu'on pouvait déjà relever dans la Septante et chez les plus anciens Chrétiens tout ce que signalait Zahn⁴.

Après Zahn, on n'a guère apporté de données nouvelles⁵. La dernière étude originale est de Grobel et est datée de 1951⁶. Il signale au c.51 deux phénomènes qui, selon lui, sont courants dans la littérature juive de langue grecque, mais qui, dans le *Pasteur* et, en général, dans les écrits des premières générations chrétiennes, font complètement défaut, si ce n'est dans des passages d'origine juive: ce sont le stichochiasme (qui consiste à disposer en chiasme des membres de phrase) et l'emploi du mot *πένης*. Il en conclut que le c.51 n'est pas de l'auteur chrétien du *Pasteur*, mais est emprunté par celui-ci à un auteur juif⁷.

1. Zahn, *Hirt*, pp.495-496.

2. Donaldson, *Shepherd*, pp.509-510; Dibelius, *Hirt*, p.424.

3. Cf. H. Reinhold, *De graecitate Patrum Apostolicorum librorumque apocryphorum Novi Testamenti quaestiones grammaticae*, Halis Saxonum 1898, pp.20-21.

4. Comme le fit remarquer déjà Donaldson, *Shepherd*, p. 509.

5. Quelques remarques seulement chez Baumgärtner, *Einheit*, p.50; D. Völter, *Die Apostolischen Väter neu untersucht*, I, Leiden 1904, pp.208 (n.2), 228-229, 293-294.

6. K. Grobel, *Shepherd of Hermas, Parable II*, Vanderbilt Studies in the Humanities 1, 1951, pp.(50-55)51-52.

7. Le raisonnement est très discutable. En ce qui concerne les faits: le «stichochiasme» se présente aussi chez Hermas, par exemple dans 66,7 et 108,5, et on trouve aussi *πένης*, en plus des passages qui sont peut-être d'origine juive comme *Did.* 5,2 et *Ps. Barn.* 20,2; chez Polycarpe 6,1.

3. REMARQUES GÉNÉRALES

Les études dont nous avons parlé ci-dessus sont en général de peu d'étendue. Elles font en général partie d'études d'une plus grande ampleur et elles n'étaient pas l'essentiel pour leurs auteurs. Voilà sans doute la raison pour laquelle les sémitismes et les latinismes n'ont jamais été traités ensemble. C'est ainsi qu'il arrivait qu'un «latiniste» relevât comme un échantillon d'influence latine ce qu'un «sémitiste» attribuait à une influence sémitique et vice versa. Tischendorf, par exemple, avait vu un latinisme dans la construction 6,8: τοὺς δὲ πρότερον ἀρνησαμένους, ... ὡς ἐγένετο αὐτοῖς. Neuf ans plus tard, la même construction trahissait pour Lipsius une influence sémitique¹. C'est ainsi que le datif de relation qui, chez Hermas, prend régulièrement la place de l'accusatif de relation du grec classique, est relevé par Zahn comme un sémitisme, mais est ramené par Debrunner à l'ablatif latin correspondant². Malheureusement, nous ne voyons jamais fournir les raisons qui déterminent un auteur à prendre le contre-pied d'un prédécesseur.

Les exemples que nous avons choisis invitent à une autre remarque: nombre de phénomènes linguistiques ont été attribués à une influence sémitique ou latine en un temps où ce qu'on appelait «le grec» était censé être encore identique au grec classique du V^e ou IV^e siècle avant J.-C. Mais cette erreur n'allait plus durer longtemps: le développement de la linguistique, ainsi qu'une connaissance plus approfondie du grec tardif, allaient bientôt ouvrir la voie à des conceptions plus justes. Du coup tombèrent bon nombre de prétendus sémitismes et latinismes. C'est ainsi qu'après Tischendorf et Lipsius, personne ne s'avisa de voir dans 6,8 une construction non grecque; on retrouva des constructions parallèles non seulement dans d'autres langues, mais aussi dans les papyrus grecs et même chez les grands classiques. Le datif de relation continua à choquer, comme il le fait encore chez Giet en 1963; mais, dans une grammaire comme celle de Mayser, il est mentionné depuis longtemps comme un élément authentique du grec tardif³.

1 Tischendorf, *Hermas Pastor*, p XIV (= 1857, p LIII); Lipsius, *Montanismus*, p 270, n 2 Lipsius lit avec le *Codex Sinaiticus*: τοῖς ἀρνησαμένοις, mais cela ne semble pas avoir fait de différence pour la manière de juger

2 Dans Fr Blass-A Debrunner, *Grammatik*⁴, § 197 Voir aussi *infra* p 123

3 S Giet, *Hermas et les Pasteurs*, Paris 1963, p 284, E Mayser, *Grammatik der Papyri aus der Ptolemäerzeit*, II 2,1, Berlin-Leipzig 1933, pp 149-150 (note 1b. p 150 «Vom Einfluss des lateinischen Ablat limitationis kann in ägyptischen Texten nicht die Rede sein»), voir aussi SD II, p 168

Schématiquement, la présence de sémitismes et de latinismes peut s'expliquer de trois manières: 1^o notre texte grec est la version d'un original sémitique (ou bien latin); 2^o l'auteur s'exprime en grec, mais il a plus l'habitude d'une langue sémitique (ou du latin); 3^o l'auteur s'exprime dans la langue qui lui est la plus familière, le grec, mais utilise des sémitismes et des latinismes parce que le grec de son époque ou du moins de son milieu les avait déjà adoptés.

La première explication se trouve, pour les latinismes, chez Tischendorf et Donaldson. Ils tenaient notre texte pour la traduction d'une traduction latine du texte original; mais ils abandonnèrent presque entièrement cette hypothèse lorsqu'il apparut que le texte du *Codex Athous*, du XV^e siècle, concordait essentiellement avec celui du *Codex Sinaiticus*, du IV^e siècle; plus tard, on devait d'ailleurs trouver encore des fragments de papyrus du III^e et du II^e siècles. Récemment, Tanner essaya de faire admettre un original latin pour au moins les *Préceptes*; il ne tirait pas ses arguments du caractère non idiomatique du grec, mais de traductions erronées en un grec correct en soi.

Personne ne s'est jamais avisé de prendre à son compte l'hypothèse d'un original sémitique. Au contraire, les rares auteurs dont l'esprit en fut effleuré les rejetèrent aussitôt¹, et W. J. Wilson, celui-là même qui admettait un original araméen derrière *Actes* 1-15 rangeait résolument Hermas parmi les Chrétiens d'origine païenne².

Jusqu'à ce jour, la deuxième et la troisième explication restent en présence. C'est d'après les faits qu'il faudra décider quelle est la plus vraisemblable.

Enfin, signalons les études qui, sans parler expressément de la langue d'Hermas, arrivent à des conclusions telles qu'il faut supposer qu'Hermas connaissait parfaitement l'hébreu et l'araméen, ou le latin. Nous ne parlerons que des plus récentes. Dans un article de 1953, Audet se dit frappé par les analogies dans la pensée théologique entre Hermas et le *Manuel de discipline* de Qumran, connu depuis peu à cette date. Il estime que la meilleure explication est de considérer Hermas comme le fils d'un membre de la communauté de Qumran, qui, après la guerre de 70 après J.-C., a été emmené en esclavage à

1. A. Hilgenfeld, *Hermas Pastor*, Lipsiae 1881², p. XXXI; H. J. Cadbury, *Luke - translator or author?*, American Journal of Theology 24, 1920, p. (436-455) 447.

2. W. J. Wilson, *The career of the prophet Hermas*, The Harvard Theological Review 20, 1927, pp. (21-62) 41, 61, 62. Cf. le même, *The unity of the Aramaic Acts*, The Harvard Theological Review 11, 1918, pp. 322-335. Cf. aussi M. Black, *An Aramaic approach to the Gospels and Acts*, Oxford 1967², pp. 56-57, 61.

Rome¹. Au c.51, Hermas utilise l'image de la vigne qui pousse contre l'orme. Cette manière de cultiver la vigne était coutumière en Italie, et c'est pourquoi Grobel voyait dans cette image la preuve qu'il fallait chercher l'auteur en Italie². Alfonsi, de son côté, fait un pas de plus: étant donné que, dans la littérature latine, il est souvent question de la vigne qui grimpe contre l'orme, soit pour rapporter le fait, soit pour en tirer un sens symbolique, il en conclut qu'Hermas a dû trouver son inspiration chez les auteurs latins, de sorte qu'il est évident «che Erma anche da questo indizio dimostra di essere un latino»³. Peu de temps avant, Schwartz avait déjà acquis la certitude qu'Hermas, du moins l'auteur de 24-77 et III-III, «est un lettré qui connaît les *Bucoliques* de Virgile»⁴, comme de nombreuses réminiscences en témoigneraient. C'est ainsi que 67,1: ἐδεῖξέ μοι ἱτέαν σκεπάζουσιν πεδία καὶ ὄρη, καὶ ὑπὸ τὴν σκέπην τῆς ἱτέας πάντες ἐληλύθασι οἱ κεκλημένοι ἐν ὀνόματι κυρίου, par exemple, lui faisait penser irrésistiblement à des passages comme *Ecl.* 10,40:

mecum inter salices lenta sub vite iaceret,

vers à propos duquel, pour être juste, il faut remarquer que la chose est d'autant plus frappante qu'il y est question de la vigne dont Hermas parle lui-même ailleurs. Nous avons déjà dit que Tanner signale que notre auteur cite Horace⁵.

Toutes ces conclusions nous laissent une impression d'insatisfaction. Ou bien on utilise un petit nombre de données, parfois même une seule, qui plaident en faveur de la thèse à établir, ou bien on se réclame d'une documentation qui ne suffit pas à prouver ce qu'on prétend. Lorsqu'on

1 J-P Audet, *Affinités littéraires et doctrinales du Manuel de Discipline (suite)*, *Le «Pasteur» d'Hermas*, Revue Biblique 60, 1953, p (41-82)82 Cf J Reiling, *Hermas and Christian prophecy*, Leiden 1973, pp 25-26, 134 (n 1), 173

2 Grobel, *Parable II*, pp 52-55 D'ailleurs, sa conclusion va déjà trop loin, cf, par exemple, les citations dans H G Liddell-R Scott-H S Jones, *A Greek-English Lexicon*, Oxford 1940⁹, s v ἀναδενδράς 1 (de même dans la Septante *Ps* 79,11, *Ez* 17,6) et S Krauss, *Talmudische Archäologie*, II, Leipzig 1911, pp 229-230, 605

3 L Alfonsi, *La vite e l'olmo*, Vigiliae Christianae 21, 1967, pp (81-86)85-86.

4 J Schwartz, *Survivances littéraires païennes dans le «Pasteur» d'Hermas*, Revue Biblique 72, 1965, p (240-247)246 Mais sa conclusion ne concerne que l'auteur de 25-77 et III-III, il s'agit en cela Giet, *Les Pasteurs, pass*, qui, à son avis, a démontré «d'une manière définitive» que le *Pasteur* est dû à trois auteurs Nous parlons de la théorie de Giet plus loin, pp 20-21

5 Nous laissons évidemment au compte de Schwartz et de Tanner la supposition des vastes lectures d'Hermas Nous n'en avons en tout cas aucune preuve, cf les remarques sur les sources littéraires chez Christine Mohrmann, *Problèmes philologiques et littéraires*, Augustinus Magister, III, Paris 1954, pp (27-41)34-38.

examine séparément la valeur probante de chaque fait et qu'ensuite on les rassemble, on ne tarde pas à se convaincre, qu'à s'en tenir à des données non linguistiques, il est impossible de découvrir le pays d'origine d'Hermas ou les langues qu'il connaissait, du moins d'après le *Pasteur*.

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES

I. LE TEXTE

La plus grande partie du texte du *Pasteur* nous est connue sous la forme grecque; nous disposons, en outre, de plusieurs anciennes versions, qui nous sont parvenues plus ou moins complètes¹.

La tradition grecque comprend trois manuscrits incomplets: le *Codex Athous* (A), du XV^e siècle, contient 95% du texte (I,1-107,2), le *Codex Sinaiticus* (S), du IV^e siècle, le premier quart (I,1-31,6) et le *Michigan Codex* (M), du III^e siècle, le troisième quart (51,8-82,1). Dans de nombreux cas, A diffère de S et M de telle sorte qu'il est difficile de dire quelle est la meilleure leçon et, dans beaucoup d'autres cas, A s'avère plus classique et plus littéraire que S et M; dans un nombre beaucoup plus restreint de cas, ce sont S et M qui sont plus classiques. Ensuite, nous connaissons le texte grec par de nombreux fragments sur papyrus et sur parchemin² et par des citations chez des auteurs ultérieurs.

En latin, nous possédons deux versions complètes, la *Vulgate* (L₁) et la *Palatine* (L₂). D'habitude, – mais les preuves sont faibles –, on les date l'une de la fin du II^e siècle, l'autre du IV^e ou du V^e siècle.

1. Pour plus de détails sur la tradition manuscrite, voir C. Bonner, *A papyrus codex of the Shepherd of Hermas (Similitudines 2-9) with a fragment of the Mandates*, Ann Arbor 1934, pp.1-32; C. E. Demaray, *Studies in the language of Hermas*, dissertation non publiée, Ann Arbor 1940, pp.17-21, 134; Giet, *Les Pasteurs*, pp.47-63 et les introductions des éditions critiques. De notre côté, nous n'avons consulté la tradition grecque et latine que sous sa forme publiée et la tradition copte et éthiopienne dans ses traductions modernes. Pour ce qui est de l'étude de M. Demaray, l'auteur a eu l'extrême amabilité de nous prêter une copie de sa thèse: qu'il en soit vivement remercié.

2. D'aucun autre texte patristique on n'a retrouvé autant de fragments, cf. W. H. Willis, *A census of the literary papyri from Egypt*, Greek, Roman and Byzantine Studies 9, 1968, pp.(205-241)212, 227. À ses fragments s'ajoute un quinzième, un papyrus contenant 32,4-33,4 publié par K. Treu, *Ein neuer Hermas-Papyrus*, Vigiliae Christianae 24, 1970, pp.34-39.

Lorsque l'édition critique des deux versions, qui est en préparation¹, sera prête, il faudra soumettre la question à un nouvel examen. Leur qualité, en tout cas, est telle qu'elles peuvent fort bien être utilisées pour reconstituer le texte original. Il existe aussi deux versions en copte, l'une akhmîmique (C₁) et l'autre sahidique (C₂), mais qui ne nous sont parvenues que par fragments d'ailleurs importants. Elles datent de l'Antiquité: C₁ se trouve dans un codex du IV^e siècle, C₂ en partie dans un codex du V^e et en partie dans un codex du VI^e-VII^e siècle. Ces versions, elles aussi, sont considérées comme des témoins précieux du texte. Ensuite, nous avons une version éthiopienne complète qui, sans doute, date du IV^e siècle, mais dont la valeur est limitée par des modifications, d'inspiration dogmatique, dans le texte et par une tendance à traduire d'une manière souvent libre et abrégée. Pour être complet, citons encore les restes peu importants et peu utilisables d'une traduction en moyen-perse.

En comparaison de l'*Épître à Diognète*, par exemple, ou des œuvres de Justin, qu'on ne connaît que par un seul manuscrit de la fin du moyen âge, nous avons là une tradition enviable. Cependant, pour reconstituer le texte original, on se heurte à deux difficultés: en beaucoup de passages, les témoins du texte divergent et il est impossible de classer la tradition en familles, ce qui permettrait d'éliminer une partie des témoins. Pour certains ces difficultés paraissent insurmontables. Musurillo pense que, dans la mesure où les textes diffèrent, il n'y a rien d'autre à faire qu'à les imprimer en colonnes parallèles². Audet est d'avis qu'étant donné la diversité de la tradition, le nombre des témoins du texte est trop petit pour qu'on puisse faire un choix³. Mais ne voir que cette diversité serait injuste. Il est bien vrai que les témoins présentent de nombreuses différences; mais ces différences sont pour la plupart insignifiantes: variantes morphologiques, petits changements dans l'ordre des mots, additions ou suppressions de particules, articles, prépositions, pronoms personnels. En outre, on peut établir des critères qui permettent de choisir les meilleures leçons. Parmi ceux-ci, les deux les plus importants nous semblent être les suivants:

(a) S et M sont à préférer à A. D'abord, ils sont plus «vulgaires»; or, la normalisation ultérieure d'un texte vulgaire est plus vraisemblable

1. Par R. A. B. Mynors d'Oxford.

2. H. A. Musurillo, *The need of a new edition of Hermas*, Theological Studies 12, 1951, pp.(382-387)386-387.

3. Audet, *Pasteur*, p.50 n.1.

que le contraire¹. En outre, dans le temps, ils sont considérablement plus près du texte original que A.

(b) Lorsque sont en face l'une de l'autre deux leçons de valeur égale, les autres témoins tranchent souvent dans un sens ou dans l'autre, précisément parce qu'ils sont indépendants les uns des autres.

Quelques années après les remarques faites par Musurillo et Audet, parurent deux éditions critiques du *Pasteur*, celle de Whittaker et celle de Joly², qui fournissaient la preuve qu'il était parfaitement possible d'arriver à une reconstruction satisfaisante du texte. Il est vrai que, pour 175 passages, elles présentent des divergences, mais il s'agit presque toujours de points peu importants, qui n'altèrent pas le sens et n'affectent que superficiellement le style³. Dans l'ensemble on a l'impression d'une concordance fondamentale. Et le nombre des divergences peut, à n'en pas douter, être encore réduit. Nous croyons pouvoir conclure en disant que, pour le *Pasteur*, nous disposons d'un texte qui présente suffisamment de garanties pour qu'on puisse y étudier la langue de l'auteur.

Voyons maintenant comment les deux éditeurs modernes, Whittaker et Joly, ont procédé et comment nous devons juger les résultats qu'ils ont obtenus. Dans l'ensemble, ils ont bien utilisé la tradition manuscrite. Pourtant, ils n'ont pas tiré tout le parti qu'il fallait des matériaux disponibles, étant donné qu'ils ont seulement pris connaissance de la tradition manuscrite sous sa forme éditée⁴. Cela signifie deux choses : d'abord, étant donné qu'ils n'ont pas vu eux-mêmes les manuscrits, les différentes leçons qu'ils donnent ne sont pas à mettre à leur compte ; ensuite, les textes témoins qui n'ont pas encore été publiés, à savoir un certain nombre de manuscrits latins et un manuscrit éthiopien, n'ont pas été utilisés. En outre, il semble bien que les éditeurs n'aient consulté les textes éthiopiens et coptes déjà publiés que dans des traductions modernes⁵.

1. Cf. Bonner, *Papyrus codex*, pp.22-31.

2. M. Whittaker, *Der Hirt des Hermas*, Berlin 1956¹, 1967²; R. Joly, *Hermas, Le Pasteur*, Paris 1958¹, 1968². H. Stegemann, de Marbourg, prépare une nouvelle édition.

3. Comme on le voit aisément dans la liste des variantes de l'édition Whittaker que Joly a insérée dans sa propre édition. On s'étonne de voir qu'il affirme ailleurs (compte-rendu de M. Whittaker, *Der Hirt des Hermas*, L'Antiquité Classique 27, 1958, p.[188-190]189) qu'il n'y a qu'environ 60 passages où il s'écarte de Whittaker.

4. Comme on peut le conclure de leurs éditions; cf. également Whittaker, *Hirt*, pp.IX (n.3), X, XVI; Joly, *Pasteur*, p.67.

5. Cf. F. Petit, compte-rendu de M. Whittaker, *Der Hirt des Hermas*, Recherches de Théologie Ancienne et Médiévale 24, 1957, p.(380-382)381.

Voilà ce que les éditions ont en commun. Passons aux différences. L'apparat critique de Whittaker est beaucoup plus détaillé que celui de Joly, comme ce dernier le souligne lui-même à plusieurs reprises. Les éditeurs ne donnent pas de détails sur la façon dont ils ont établi le texte, mais les résultats permettent d'en juger. Alors que, dans beaucoup de cas, Whittaker choisit, là où la chose est raisonnablement possible, la *lectio difficilior*, la tendance de Joly est de préférer une variante tardive, une variante qui n'a été transmise qu'en traduction, une conjecture sans fondement aucun dans la tradition. Il en résulte que le texte de Joly, là où il s'écarte de celui de Whittaker, est souvent plus coulant, plus littéraire, ce qui se manifeste par les formes plus classiques et les particules de liaison qu'il y intègre. Il ne donne pas les raisons de cette manière de procéder. On le soupçonne de vouloir montrer qu'Hermas a plus de talent littéraire qu'on ne lui en accorde en général¹. S'il en est ainsi, il donne dans un cercle vicieux : Hermas a du talent, donc il faut donner au texte qu'on reconstruit à partir des manuscrits un tour littéraire; le texte est relativement littéraire, donc Hermas avait du talent. Jusqu'à présent, l'édition de Whittaker nous semble plus près du texte original que celle de Joly.

Whittaker l'emporte donc sur Joly tant pour l'apparat critique que pour le texte. Il n'empêche que son ouvrage contient, lui aussi, quelques erreurs². C'est pourquoi, à l'aide des éditions des différents textes-témoins, nous avons vérifié nous-même tous les passages d'Hermas que nous étudions. Dans la mesure du possible, nous citons d'après Whittaker. Là où sa leçon est inacceptable, nous donnons le texte tel que nous avons cru devoir le reconstituer nous-même, en indiquant chaque fois que nous nous écartons de Whittaker. Remarquons enfin qu'en général nous avons traité comme des textes authentiques d'Hermas, sauf preuve du contraire, les fragments de provenances diverses qui font suite à 107,2, là où A s'arrête.

1. Cf. Joly, *Pasteur*, pp.55-57.

2. Son appréciation des témoins du texte n'est pas tout à fait conséquente (par exemple dans 4,3 et 13,1 elle choisit avec S -*av* au lieu du -*ov* de A, dans 10,7 avec A -*ov* au lieu du -*av* de S), elle a trop de clémence pour des émendations (cf. par exemple pour les optatifs *infra* pp.62-63) et des *lectiones faciliores* (par exemple 27,3 *ἔξεις*, 37,5 *αὐτοῖς*); trop de scrupule au sujet des «vulgarismes» (par exemple l'accusatif -*ες* 21,3; 72,5,6). L'apparat critique n'est pas complet en ce qui concerne les variantes morphologiques (quelques omissions: *ἀντεσπασάμην* 23,2 S; 25,1 S; *ἀπολήψεσθε* 25,7 A; *ἠνέχθησαν* 68,1 A) et il ne cite pas toujours les témoins de façon correcte (par exemple dans 57,5; 63,6; 67,18, les prétendues leçons du manuscrit sont en réalité des reconstructions de Bonner).

2. UN OU PLUSIEURS AUTEURS?

Le *Pasteur* contient, dans le fond et dans la forme, tant de différences d'accent et tant d'inégalités que Snyder ne craignit pas de parler d'un «masterpiece of inconsistencies»¹. Voici quelques exemples, qu'on pourrait multiplier: dans 26,1 Dieu est dit ἀχώρητος à titre exclusif, mais dans 91,5 c'est le Fils de Dieu qui reçoit ce prédicat. Dans 1,6, c'est à cause de l'Église, dans 47,2, à cause de l'homme, que le monde a été créé. La vision de la construction de la tour des *Visions* revient sur le tapis dans *Similitude* 9. *Sim.* 5 présente des traits d'adoptianisme qui s'accordent mal avec ce qui est dit dans *Sim.* 9 au sujet du Fils de Dieu. La morphologie et le vocabulaire sont remarquablement capricieux.

On pourrait penser que cette diversité est le propre d'un écrivain qui a peu de métier. Mais, depuis la deuxième moitié du siècle dernier, plusieurs spécialistes ont pensé qu'il faut l'expliquer en attribuant le *Pasteur* à deux ou à plusieurs auteurs. Du reste, pareille hypothèse ne s'appuyait pas seulement sur les inégalités de l'ouvrage lui-même, elle pouvait aussi invoquer les contradictions dans les traditions qui, de l'Antiquité, sont parvenues jusqu'à nous au sujet de l'auteur². Le premier argument a pris de plus en plus le pas sur l'autre. Lorsqu'en 1852, Thiersch situa le *Pasteur* original au 1^{er} siècle après J.-C. et la rédaction finale au milieu du II^e siècle, il n'avait d'autre souci que de réconcilier les traditions anciennes³. Mais de Champagny et Guéranger, qui donnent les mêmes dates d'abord aux *Visions* puis aux *Préceptes* et aux *Similitudes*, utilisèrent aussi des critères internes⁴. Et la tentative la plus complète pour attribuer le *Pasteur* à plusieurs auteurs, celle de Hilgenfeld en 1881, vise déjà avant tout à expliquer les divergences dans le livre même⁵. Hilgenfeld propose une solution tripartite: «Hermas pastoralis» écrivit, vers 100 après J.-C., *Vis.* 5-*Sim.* 7, «Hermas apocalypticus» y ajouta, à l'époque d'Hadrien, *Vis.* 1-4, et

1. G. F. Snyder, *The Shepherd of Hermas*, Camden, N.J. 1968, p.6. Voir aussi *infra* p.142 n. 3.

2. Voir *infra* pp.32-33. Pour un aperçu plus circonstancié des différentes hypothèses voir Giet, *Les Pasteurs*, pp.63-70.

3. H. W. J. Thiersch, *Die Kirche im apostolischen Zeitalter und die Entstehung der neutestamentlichen Schriften*, Frankfurt am Main-Erlangen 1852¹, p.352; 1858², p.352.

4. Le C^{te} de Champagny, *Les Antonins*, I, Paris 1863¹, p.134 n.1; Dom Guéranger, *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles*, Paris 1874¹, pp.128-129, 193.

5. Hilgenfeld, *Hermes Pastor*², pp.XXI-XXIX, 138.

«Hermas secundarius» enfin apporta *Sim.* 8-10, à l'époque de Pie I^{er} (140-155). Peu de temps après, Haussleiter date le *Pasteur* proprement dit (*Vis.* 5-*Sim.* 10) de 150 environ et les quatre premières *Visions*, qui, à son avis, sont l'œuvre d'un autre auteur, d'environ 200¹. Aucune de ces théories ne s'est imposée et, lorsque deux élèves de Harnack, Adolf Link et P. Baumgärtner, réfutèrent les idées de Hilgenfeld dans deux publications différentes, il sembla bien que les recherches dans ce sens étaient définitivement abandonnées².

Vers la fin du XIX^e siècle, certains commentateurs, tout en tenant compte des critiques faites à la thèse de Hilgenfeld et autres, se mirent à la défendre sous une nouvelle forme: Spitta, van Bakel, Völter et Schläger pensèrent que le *Pasteur* était un écrit juif dans lequel des Chrétiens avaient fait des interpolations plus ou moins importantes. Mais ils ne purent s'accorder sur les détails et, en moins de huit ans, Völter modifia jusqu'à deux fois sa théorie³. On ne s'étonne donc pas que celle-ci rencontrât un refus presque général. Au cours du XX^e siècle, l'idée que le *Pasteur* était l'œuvre d'un seul auteur finit par s'imposer comme allant de soi. En 1958, Joly exprimait l'opinion générale quand il écrivait: «l'œuvre est une et les thèses – différentes, contradictoires – d'une pluralité d'auteurs méritent à peine d'être mentionnées»⁴. Nous ne nous arrêterions pas plus longtemps à ce problème si, récemment, on n'avait essayé de démontrer avec plus d'arguments que jamais que le *Pasteur* est une œuvre composite. Il s'agit des études du Français Giet et de l'Australien Coleborne. Examinons d'abord ces études. Nous développerons ensuite notre propre point de vue sur les disparates que présente le *Pasteur*.

En 1963, Stanislas Giet lança l'idée que nous trouvons dans le *Pasteur* un assemblage des œuvres de trois auteurs⁵. Il imaginait la genèse de notre texte de la façon suivante. Dans le premier quart du

1. I. Haussleiter, *De versionibus pastoris Hermæ latinis*, Acta Seminarii Philologici Erlangensis 3, 1884, pp.(399-477)471-476.

2. A. Link, *Die Einheit des Pastor Hermæ*, Marburg 1888; Baumgärtner, *Einheit*. Voir également le compte-rendu de ces livres par Hilgenfeld dans *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie* 32, 1889, pp.363-373.

3. Fr. Spitta, *Zur Geschichte und Litteratur des Urchristentums*, II, Göttingen 1896, pp.241-437; H. A. van Bakel, *De compositie van den Pastor Hermæ*, Amsterdam 1900, *pass.*; D. Völter, *Die Visionen des Hermas, die Sibylle und Clemens von Rom*, Berlin 1900, *pass.*; le même, *Die apostolischen Väter*, I, pp. 173-327; II 1, pp.61-69; G. Schläger, *Der Hirt des Hermas eine ursprünglich jüdische Schrift*, *Nieuw Theologisch Tijdschrift* 16, 1927, pp.327-342.

4. Joly, *Pasteur*, p.16. Cf. Musurillo, *New edition*, p.383 n.5.

5. Giet, *Les Pasteurs*, *pass.*

II^e siècle, Hermas écrivit son appel à la conversion, ce qui représente *Visions* 1-4. Vers le milieu du siècle, le succès de ce petit ouvrage incita un autre auteur à ajouter à cet appel sa doctrine sur le Fils de Dieu. C'est ainsi qu'apparut le *Pasteur*, qui correspond à notre *Similitude* 9. Un troisième auteur enfin, qui voulut remplacer les vues de son prédécesseur par ses idées adoptianistes, inséra, quelques années plus tard, sa contribution, le *Pseudo-Pasteur* comme l'appelle Giet, en partie entre l'ouvrage du premier et du deuxième auteur (*Vis.* 5-*Sim.* 8) et en partie à la suite du deuxième (*Sim.* 10). Notre texte se divise donc en trois parties: Hermas (*Vis.* 1-4 = 1-24), *Pasteur* (*Sim.* 9 = 78-110) et *Pseudo-Pasteur* (*Vis.* 5-*Sim.* 8 et *Sim.* 10 = 25-77.111-114).

Giet n'a pu convaincre les spécialistes¹, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre. Comment, en effet, se représenter sa construction dans la réalité historique? Avec un peu de bonne volonté on pourrait encore comprendre la façon d'agir du deuxième auteur qui voulait exploiter au profit de ses idées le succès des *Visions*. Mais qu'est-ce qui a pu inciter l'adoptianiste à insérer son œuvre dans ce produit composite? S'il voulait une polémique, il ne fallait pas qu'elle passât inaperçue. Mais si on la remarquait, sa supercherie littéraire était inévitablement découverte et c'en était fait de sa crédibilité².

Ces objections valent à fortiori pour la théorie de William Coleborne qui, dans une étude volumineuse³, donne au *Pasteur* non moins de six auteurs. Ceux-ci auraient écrit successivement, au cours de la période qui va de 60 à environ 100 après J.-C., les parties 26,1-46,3, 50-66, 25.46,4-49,5, 1-24, 67-77 et 78-107 (les derniers chapitres du *Pasteur*, qui ne nous sont pas parvenus en grec, ne sont pas pris en considération). Coleborne ne semble pas se rendre compte qu'il nous présente là une sorte de miracle de l'histoire littéraire. Ses arguments, qu'il tire

1. Cf. par exemple le compte-rendu de R. M. Grant, *Gnomon* 36, 1964, pp.357-359; le compte-rendu de J. A. Fischer, *Theologische Revue* 61, 1965, col.304-308; L. Pernveden, *The concept of the Church in the Shepherd of Hermas*, Lund 1966, p.13, cf. p.70; M. Whittaker, *Hermas, Shepherd of*, *New Catholic Encyclopedia* 6, New York 1967, p.1074; L. W. Barnard, *The Shepherd of Hermas in recent study*, *The Heythrop Journal* 9, 1968, pp.(29-36)31-32; Snyder, *Shepherd*, pp.6, 23; J.-P. Audet, compte-rendu de G. F. Snyder, *The Shepherd of Hermas*, *Journal of Biblical Literature* 87, 1968, p.(475-477)475; Reiling, *Hermas*, p.23; mais surtout R. Joly, *Hermas et le Pasteur*, *Vigiliae Christianae* 21, 1967, pp.201-218.

2. Giet ne semble pas voir de difficulté ici, cf. *Les Pasteurs*, p. 306.

3. Coleborne, *Linguistic approach*, pass. Sommaire chez le même, *The Shepherd of Hermas, A case for a multiple authorship and some implications*, *Studia Patristica* 10, Berlin 1969, pp.65-70, et *A linguistic approach to the problem of structure and composition of the Shepherd of Hermas*, *Colloquium* 3^a, 1969, pp.133-142.

en partie d'inconséquences offertes par le contenu, en partie des indices fournis par la tradition manuscrite, ne suffisent pas, et de loin, à nous convaincre. L'auteur cependant soumet sa théorie à une vérification linguistique.

Il établit notamment ce qu'il appelle un *apparatus discernendi*, liste de 162 formes d'expression linguistiques que les six auteurs étaient susceptibles d'utiliser plus ou moins souvent : genres, temps et modes des verbes, place des mots, pronoms, prépositions etc., et compte dans chacun des morceaux dans lesquels il partage le *Pasteur* la fréquence de ces 162 éléments. Si les différences sont grandes, c'est que les auteurs sont différents. Ce critère, juste en soi, n'est cependant pas précisé. L'auteur ne nous dit pas quand les différences deviennent significatives, combien d'éléments doivent présenter des différences significatives, de quel ordre de grandeur les textes à comparer doivent être au minimum. C'est ainsi que Coleborne trouve déjà «révélateur» que l'auteur de 26,1-46,3 (21 pages chez Whittaker) a une préférence trois fois plus grande pour l'aoriste passif en -θην au lieu de -ην que l'auteur de 46,3-49,5 (3 pages chez Whittaker)¹. En général, il semble que seule une très grande égalité de fréquence dans les 162 éléments puisse le dissuader de conclure à une différence d'auteur. Mais les concordances elles-mêmes ne l'embarrassent pas. Lorsque, par exemple, l'auteur de 67-77 et celui de 78-107 se distinguent du reste par un emploi répété de εὐλοχεσθαι + adjectif, cela s'explique aisément : c'est que l'un imite l'autre². Peu importe au critique, dirait-on, qu'en disant des choses pareilles, il affaiblisse sa méthode. Il va même encore beaucoup plus loin. Car, après avoir contrôlé à l'aide de son *apparatus discernendi* son hypothèse des six auteurs et l'avoir jugée confirmée, il examine la valeur de l'*apparatus* lui-même. À cette fin, il partage en deux la partie écrite par le premier auteur, 26,1-43,6, et compare la fréquence des différents éléments dans les deux tronçons. Comme résultat, il obtient des chiffres très divergents, et son commentaire c'est que travailler avec l'*apparatus discernendi* n'a de sens que lorsqu'*a priori* il s'y ajoute d'autres indices permettant d'attribuer l'ouvrage à plusieurs auteurs³. Nous nous trompons fort ou, en disant cela, l'auteur déclare sa méthode sans utilité. Dans ces conditions, nous ne nous occuperons plus désormais de la théorie de Coleborne.

Ailleurs, les recherches statistiques sur les questions d'authenticité

1. Coleborne, *Linguistic approach*, p. 86.

2. Coleborne, *Linguistic approach*, pp.388-389.

3. Coleborne, *Linguistic approach*, pp.472-476.

ont permis d'enregistrer des résultats impressionnants. L'étude quantitative du style d'un texte pour en dépister l'auteur ou les auteurs s'est développée en une branche autonome de la linguistique et on peut supposer qu'un jour ou l'autre, ses méthodes permettront de trouver une solution satisfaisante aux problèmes qui nous occupent. Dans son étude sur l'authenticité des épîtres de saint Paul, Morton a déjà examiné le *Pasteur* dans ce sens¹. Il semble arriver à la conclusion que l'ouvrage est d'un seul auteur, mais ce qu'il en dit est malheureusement trop sommaire et ne peut être contrôlé. Nous choisirons une manière plus traditionnelle pour déterminer notre position.

Pour commencer, il ne faut pas attacher trop d'importance à l'inconséquence dans le choix des mots. Le style ancien avait à cet égard d'autres normes que le style moderne. La fantaisie qu'Hermas montre dans son vocabulaire est, en tout cas, aussi fréquente dans les textes d'auteurs indiscutés. D'autre part, un auteur n'a pas besoin d'être d'une harmonie exemplaire en son œuvre au point que Giet et Coleborne semblent exiger. Il est possible que son style laisse à désirer, qu'il oublie ce qu'il a dit précédemment, qu'il parle de choses qu'il ne connaît pas suffisamment. Une grande partie, sinon la totalité de ce qui a choqué chez Hermas s'explique de la sorte. Par exemple, le peu de logique dans sa langue est caractéristique à cet égard. C'est ce qui donne à cette langue les traits typiques du style oral: parataxe omniprésente, génitifs absolus nombreux au lieu de *participia coniuncta*, anacoluthes, disposition des mots dans l'ordre affectif. On ne peut pas être sûr que l'auteur tienne toujours compte de ce que le lecteur est censé savoir ou non, et nous pouvons nous estimer heureux lorsqu'il rattrape par une correction épexégétique ce qu'il avait écrit sans réfléchir², comme dans 3,1: ἀλλὰ ἰάσεται σου πάντα τὰ προγεγονότα πονηρὰ ἐν τῷ οἴκῳ σου, où les quatre derniers mots doivent effacer l'impression erronée faite par le premier σου: il ne s'agit pas de péchés commis par Hermas, mais par ses enfants; ou comme dans 82,1: ἐκέλευσαν δὲ αὐτοὺς οἱ ἐξ ἄνδρες τοὺς οἰκοδομοῦντας ἀναχωρῆσαι, où αὐτοὺς, qui est obscur est élucidé après coup par τοὺς οἰκοδομοῦντας. Mais dans 61,2: ἕως ταῦτα ἐν ἑμαυτῷ λαλῶ, βλέπω αὐτὸν ἐξαίφνης παρακαθήμενόν μοι le contexte ne parvient déjà plus à faire comprendre qui αὐτόν veut désigner, et c'est d'une négligence encore bien plus frappante qu'il se rend coupable dès le premier paragraphe du livre

1. A. Q. Morton-J. McLeman, *Christianity and the computer*, London 1964, pp.31, 84-85.

2. Cf. W. Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax*, Heidelberg 1931, pp.48-51.

où il raconte sans transition qu'il fut vendu à une certaine Rhodè et qu'il la reconnut bien des années plus tard; c'est à nous de deviner qu'entre les deux événements il y eut une séparation. Dès lors nous ne nous étonnons pas qu'un auteur qui, dans des courts passages, a déjà tant de peine à se mettre à la place du lecteur, soit souvent en défaut quand il s'agit d'ensembles plus vastes.

Mais sa maladresse se manifeste de bien d'autres manières. Dans 6,2-7,4, on trouve le texte littéral de la lettre dont Hermas doit faire la lecture aux fidèles. Mais cette lettre s'adresse presque continuellement à Hermas lui-même, et ceux à qui elle est réellement destinée sont le plus souvent désignés par la troisième personne du pluriel. En outre, il n'y a pas la moindre recherche pour faire trancher le style de la lettre sur le reste du livre. Et la seule citation littérale qui se présente dans le *Pasteur*, 7,4: ἐγγὺς κύριος τοῖς ἐπιστρεφομένοις, ὡς γέγραπται ἐν τῷ Ἑλδὰδ καὶ Μωδάτ, se trouve dans cette lettre céleste, donc dans une révélation divine directe, là où on s'attendrait le moins à trouver un recours à des écrits. Dans 23,1, où l'Église est présentée comme une παρθένος κεκοσμημένη ὡς ἐκ νυμφῶνος ἐκπορευομένη, les trois derniers mots sont sans aucun doute un lapsus pour εἰς νυμφῶνα εἰσπορευομένη¹. Dans *Similitude* 5, l'auteur a la malencontreuse idée de représenter, dans une parabole, le Fils de Dieu comme un esclave du maître et le Saint Esprit comme le fils du maître, ce qui a créé d'énormes difficultés pour l'exégèse. Dans 56,7, le Pasteur désigne les instructions qu'il a données précédemment de vive voix par τὰ προγεγραμμένα (L₂ corrige par: *quae audisti*). Dans 88,2, le Voyant, au lieu de passer la nuit chez les vierges, veut rentrer chez lui, oubliant que depuis 78,4 il se trouve non pas à Rome tout près de chez lui, mais en Arcadie. On peut signaler aussi les détails qu'on trouve dans les paraboles, mais qui sont omis dans l'explication et inversement, et les déclarations sur la μετάνοια, qui doivent à leur caractère abscons plus qu'à tout autre chose d'avoir été l'objet de tant de discussions. Ces exemples montrent de combien de négligences, de disparates et de contradictions est capable notre auteur ou, si l'on veut, chacun des auteurs de Coleborne et de Giet.

D'un autre côté, son style montre nombre de constantes remarquables. En voici une sélection. Les exemples que nous citons pourraient servir à contester toutes sortes de théories soutenant la pluralité des auteurs, mais il nous a paru plus utile de les confronter plus

1. Voir Funk et Dibelius *ad loc.*

spécialement avec la théorie de Giet. Nous les présentons en deux parties. Dans la première, nous montrons que, dans l'ensemble, les exemples que nous avons choisis sont singulièrement fréquents dans le *Pasteur* par rapport au Nouveau Testament, et, dans la deuxième partie, qu'ils se présentent tout de même chez les trois auteurs de Giet. Si, pour la comparaison qui fait l'objet de la première partie, nous avons choisi le Nouveau Testament, c'est qu'il comporte une multiplicité de textes traitant de sujets apparentés: il donne une image d'autant plus représentative du grec des premières générations chrétiennes qu'il offre un grand nombre d'auteurs et de genres; en outre, on peut se fier au texte. Pour le calcul de la fréquence relative, nous avons tenu compte du fait que le Nouveau Testament est 5 fois plus volumineux que le *Pasteur*. Dans la deuxième partie, nous nous sommes contenté des chiffres absolus. Si, ici aussi, on voulait calculer la fréquence relative, il faudrait tenir compte du fait que 25-77.III-II4 constituent plus de la moitié du *Pasteur* et que les morceaux des deux autres auteurs sont à peu près équivalents. Après les tables que voici, nous commenterons quelques-uns des exemples cités.

	I HERMAS - NT			II LES 3 AUTEURS DE GIET		
	Hermas	NT	Hermas: NT	I-24	78-110	25-77.III-II4
1 -ώδης ¹	14 ×	7 ×	10:1	3 ×	4 ×	7 ×
2 -τατος ²	20 ×	4 ×	25:1	4 ×	3 ×	13 ×
3 οὖν	317 ×	493 ×	3:1	56 ×	72 ×	189 ×
4 εἶτα	29 ×	13 ×	11:1	5 ×	11 ×	13 ×
5 λίαν	45 ×	12 ×	19:1	2 ×	13 ×	31 ×
6 δλως	31 ×	4 ×	39:1	1 ×	10 ×	20 ×
7 πάντως	8 ×	8 ×	5:1	1 ×	1 ×	6 ×
8 ὕπαγε καί	4 ×	1 ×	20:1	2 ×	1 ×	1 ×
9 μετά + inf. ³	25 ×	15 ×	8:1	7 ×	9 ×	9 ×
10 εἰς = ἐν ⁴	47 ×	30 ×	8:1	9 ×	24 ×	14 ×
11 ἀνθρώπος οὐ δύναται + inf. ⁵	9 ×	1 ×	45:1	2 ×	2 ×	5 ×
12 ἤθελον γυνῶναι ⁶	8 ×	0 ×	—	3 ×	1 ×	4 ×
13 φημί pléonastique dans le discours direct ⁷	11 ×	0 ×	—	1 ×	6 ×	4 ×
14 participe présent adjectivé comme attribut ⁸	37 ×	34 ×	5:1	6 ×	12 ×	19 ×
15 promesse, précédée et suivie d'une condition ⁹	12 ×	1 ×	60:1	4 ×	6 ×	2 ×

1. Chez Hermas αἱματώδης (22,10; 24,3), ἀκανθώδης (35,3.4; 62,6), ἐρημώδης (78,9; 103,1.3), θανατώδης (45,3), κρημνώδης (1,3; 62,6; donc chez deux des auteurs de Giet), κροκώδης (61,5), μαστώδης (78,4) et τριβολώδης (62,6). (Deux de ces mots, ἐρημώδης et τριβολώδης, ne se trouvent dans aucun autre texte de

Ad 3. Ici, la fréquence s'écarte relativement moins de celle du Nouveau Testament que dans le cas des autres exemples; en revanche, la fréquence absolue est très élevée; il ne peut s'agir ici d'une coïncidence. Les données du Nouveau Testament sont encore plus frappantes lorsqu'on sait que, sur 493 cas, il y en a 194 qui se présentent dans l'évangile de saint Jean. Si l'on compare le *Pasteur* au Nouveau Testament sans l'évangile de saint Jean, le rapport devient de 5 à 1.

Ad 7. Dans les trois parties, sans distinction, ce mot a en outre le sens exceptionnel de «peut-être»¹.

l'Antiquité). Dans le Nouveau Testament γραῶδης (1 Tim. 4,7), δαιμονιώδης (Jac. 3,15), θειώδης (Apo. 9,17) et πετρώδης (Mc. 4,5.16; Mt. 13,5.20).

2. Chez Hermas ἀγαθώτατος (2,3), γλυκύτατος (33,6), δεινότητος (40,2), ἐκπρεπέστατος (18,5), εὐειδέστατος (8,1; 86,5), εὐπρεπέστατος (51,1; 55,4; 78,10; 87,3), ἱκανώτατος (48,3), λαμπρότατος (2,2), πιστότατος (36,7; 55,2), πονηρότατος (28,5; 34,8; 36,8; 38,4), σεμνότητος (25,2; 33,7); εὐειδέστατος et εὐπρεπέστατος chez deux des auteurs de Giet; le dernier peut-être chez les trois, car A lit aussi dans 18,5 εὐπρεπεστάτη (S ἐκπρεπεστάτη; cf. 1,3 A εὐπρεπεῖς, S ἐκπρεπεῖς). Pour le Nouveau Testament cf. BD § 60¹.

3. Chez Hermas 2,1; 3,3; 5,3; 6,4; 9,8; 17,5; 23,1; 29,7; 61,5; 67,3; 68,5.6.8.9; 72,1; 77,1; 78,1; 79,5; 82,2; 86,6; 94,5; 95,3bis.4; 106,4. Pour le Nouveau Testament voir W. F. Moulton-A. S. Geden, *A concordance to the Greek Testament*, Edinburgh 1963⁴, s.v. μετά c. acc. (2).

4. Chez Hermas 1,2; 2,2; 8,3; 9,9; 15,5; 17,7bis; 19,4; 24,1; 25,1; 32,3; 42,3; 50,2.3.7; 51,1; 53,2; 54,1; 55,2; 65,3; 66,1; 70,6; 72,6; 73,3bis.5; 74,2.3bis; 75,2.4; 76,1.4; 78,3.8; 79,1.3bis; 83,1.2bis.4; 90,2.4.5; 92,1; 103,7. Dans le Nouveau Testament Mc. 1,9; 5,34; 10,10; 13,3.9.16; Lc. 4,23.44; 7,50; 8,48; 9,61; 11,7; 21,37; Joh. 1,18; Act. 2,5.27.39; 4,5; 7,4.12; 8,23.40; 9,21; 14,25; 19,22; 21,13; 23,11bis; 25,4; 1 Petr. 5,12.

5. Chez Hermas 1,3; 3,3; 46,4bis.5.6; 47,1; 89,5; 90,2. Dans le Nouveau Testament Joh. 3,27.

6. 12,3; 16,6; 19,4; 33,7; 46,1; 51,2; 63,4; 82,3. Une formule analogue, γῶρισόν μοι, se trouve également dans les trois parties: 24,1; 38,2; 44,3; 51,5; 69,1; 82,4.

7. 1,8; 30,2; 53,1; 57,3; 62,1; 63,2; 77,3; 81,8; 82,2; 84,4; 87,4. Dans 57,3 M a un deuxième φησὶν et lit aussi λέγω...φημί dans 64,1. A a un deuxième φησὶν dans 66,7. Dans 69,5 L₁ traduit λέγω par dico...inquam; L₁₂ ont en outre le pléonasmе dans 111,1-2.

8. Chez Hermas 2,1.4; 10,8; 12,2; 13,5; 19,2; 34,3series; 36,4; 43,6.8.12bis; 46,4; 50,10bis; 61,1.6bis; 70,6; 73,4; 78,5.6.8; 83,4ter; 98,1bis.2; 99,1; 101,1; 105,3. Dans le Nouveau Testament Mt. 3,15; 5,25; 12,4; 19,22; 27,33; Mc. 9,3; 10,22; Lc. 1,20bis; 9,29; 13,11bis; 19,17; Act. 2,29; 9,9; 13,11; 18,7; 19,36; Rom. 15,14; 1 Cor. 11,13; 2 Cor. 6,14; 9,12bis; 12,1.4; Gal. 1,22; 4,24; Col. 2,23; Hebr. 5,12; Jac. 2,15; 3,15; Apo. 1,8bis; 3,2.

9. Chez Hermas 7,2; 13,5; 21,4; 23,5; 26,2; 39,4; 50,7; 56,3; 60,4; 77,3; 100,5; 105,3. Dans le Nouveau Testament Apo. 2,5; cf. Joh. 13,17.

1. Dans 25-77.111-114, en tout cas 39,7. Pour cette signification voir H. J. Cadbury, *Lexical notes on Luke - Acts*, I, Journal of Biblical Literature 44, 1925, pp. (214-227)226-227.

Ad 8. Cette formule s'emploie pour introduire un ordre, comme par exemple 77,1: ὑπαγε καὶ πᾶσι λέγε ἵνα μετανοήσωσι καὶ ζήσωσι τῷ θεῷ. D'autre part, dans le Nouveau Testament, ὑπαγε sans καὶ ne s'emploie pas moins de 14 fois dans cette fonction¹, ce qu'on ne rencontre pas dans le *Pasteur*.

Ad 10. On ne peut toujours établir si εἰς a bien la fonction visée ici. C'est ainsi que dans *Hermas* 1,1: ὁ θρέψας με πέπρακέν με ῥόδῃ τινὶ εἰς ῥώμην, on peut se demander si les deux derniers mots signifient «vers Rome» ou «à Rome», et, chez *Mc.* 1,39: καὶ ἦλθεν (v.l. ἦν) κηρύσσων εἰς τὰς συναγωγὰς αὐτῶν εἰς ὅλην τὴν Γαλιλαίαν καὶ τὰ δαιμόνια ἐκβάλλων, si les groupes de prépositions se rattachent à ἦλθεν, si telle est la leçon correcte, ou à κηρύσσων. Mais de telles ambiguïtés ne sont pas assez nombreuses pour compromettre les statistiques.

Ad 12. On rencontre cette formule lorsque *Hermas* demande des explications sur le détail d'une révélation, par exemple, 19,4: διατί οὖν ἐν καθέδρᾳ ἐκάθητο, ἦθελον γινῶναι, κύριε.

Ad 15. Prenons comme exemple 77,3: ὅσοι, φησίν, μετανοήσωσιν ἐξ ὅλης καρδίας αὐτῶν καὶ καθαρίσωσιν ἑαυτοὺς ἀπὸ τῶν πονηριῶν αὐτῶν τῶν προειρημένων καὶ μηκέτι προσθήσῃ μηδὲν ταῖς ἀμαρτίαις αὐτῶν, λήμψονται ἴσιν παρὰ τοῦ κυρίου τῶν προτέρων ἀμαρτιῶν, ἐὰν μὴ διψυχήσωσιν ἐπὶ ταῖς ἐντολαῖς ταύταις. De telles phrases traduisent la crainte que le lecteur ne tire pas la conclusion souhaitée, scrupule qui, dans chacune des trois parties, conduit celui qui pose des questions rhétoriques à y répondre².

On pourrait encore étendre le champ d'investigation aux constantes lexicologiques (qui invitent pourtant plus facilement à l'imitation et, de ce fait, sont sans doute moins probantes) et à des particularités qu'on trouve chez deux des trois auteurs de *Giet*³. Mais les matériaux que nous avons retenus justifient, semble-t-il, la conclusion que nous avons bien affaire à un seul auteur.

Mais nous nous voyons obligé de revenir encore une fois sur les inconséquences dans son ouvrage. Avec les défenseurs de l'auteur

1. *Mt.* 5,24; 8,4.13; 19,21; 21,28; 27,65; 28,10; *Mc.* 1,44; 6,38; 10,21; 16,7; *Joh.* 4,16; 9,7; *Apoc.* 10,8.

2. 1,8; 43,12.19; 109,4-5.

3. C'est ainsi qu'en ce qui concerne l'usage fréquent de formules de généralisation comme 30,4: ζήση, φησίν, ἐὰν τὰς ἐντολάς μου φυλάξῃς καὶ πορευθῇς ἐν αὐταῖς.. καὶ ὅς ἂν ἀκούσας τὰς ἐντολάς ταύτας φυλάξῃ, ζήσεται τῷ θεῷ et de l'imprécatif «conditionnel» comme 18,6: νήστευσον οὖν, καὶ λήμψῃ δ' αἰτεῖς, les auteurs de 1-24 et 25-77.111-114 s'accordent. On trouve beaucoup d'autres exemples chez Link, *Einheit*, pp.40-43.

unique nous croyons devoir les attribuer en partie à des sources hétérogènes que l'auteur a incorporées à son œuvre, mais sans les harmoniser suffisamment. La question se pose dès lors de savoir si les passages que l'auteur a pris ailleurs peuvent servir pour étudier sa langue: à quoi nous pourrions répondre que le recours à des sources permet tout un éventail de possibilités, dont la citation littérale ou presque littérale n'est qu'un cas extrême. Or, le *Pasteur* contient un seul passage dont l'auteur dit lui-même que c'est une citation (voir *supra*, p. 24), mais presque partout ailleurs, il est à peu près impossible de départager ce qui est à lui et ce qu'il emprunte¹. Si, à certains endroits, on a l'impression d'être sur la piste d'un corps étranger, on y décèle aussi cependant une conformité avec le reste du livre. En voici quelques exemples.

D'abord 3,4. Dans ce qui précède, Hermas raconte que la vieille femme qui lui est apparue lui lit un livre. La dernière partie de cette lecture est reproduite littéralement. En voici le texte: ἰδοὺ ὁ θεὸς τῶν δυνάμεων, ὁ ἀοράτῳ δυνάμει καὶ κραταιᾷ καὶ τῇ μεγάλῃ συνέσει αὐτοῦ κτίσας τὸν κόσμον καὶ τῇ ἐνδόξῳ βουλῇ περιθεὶς τὴν εὐπρέπειαν τῇ κτίσει αὐτοῦ, καὶ τῷ ἰσχυρῷ ῥήματι πῆξας τὸν οὐρανὸν καὶ θεμελιώσας τὴν γῆν ἐπὶ ὑδάτων καὶ τῇ ἰδίᾳ σοφίᾳ καὶ προνοίᾳ κτίσας τὴν ἀγίαν ἐκκλησίαν αὐτοῦ, ἣν καὶ ἠλόγησεν, ἰδοὺ μεθιστάνει τοὺς οὐρανοὺς καὶ τὰ ὄρη καὶ τοὺς βουνοὺς καὶ τὰς θalάσσας, καὶ πάντα ὁμαλὰ γίνεται τοῖς ἐκλεκτοῖς αὐτοῦ, ἵνα ἀποδοῖ αὐτοῖς τὴν ἐπαγγελίαν, ἣν ἐπηγγείλατο, μετὰ πολλῆς δόξης καὶ χαρᾶς, ἐὰν τηρήσωσιν τὰ νόμιμα τοῦ θεοῦ καὶ παρέλαβον ἐν μεγάλῃ πίστει.

Dans son commentaire, Dibelius consacre un petit *excursus* à ce passage. Il est d'avis que le texte est un tout, que ce tout est un hymne et que cet hymne, tout comme les morceaux hymniques de l'Apocalypse de Jean, vient certainement de la tradition liturgique pour l'essentiel. À notre avis, les trois points sont contestables. Le texte est évidemment un dans la mesure où il se donne pour une citation littérale. Mais sa cohérence interne n'est pas très grande: Dieu est d'abord loué pour avoir bien façonné sa création et ensuite pour avoir débarrassé d'obstacles cette même création en faveur de ses élus. Et la subordonnée conditionnelle de la fin nous transporte dans une tout autre atmosphère encore. Mais s'agit-il d'un hymne? Il y a, en effet, des indices qui laissent supposer qu'Hermas entendait le texte comme tel:

1. Cf. Zahn, *Hirt*, p. 486; M. J. Suggs, *The Christian two ways tradition: its antiquity, form and function*, Studies in New Testament and early Christian literature, essays in honor of Allen P. Wikgren, Leiden 1972, p. (60-74) 72 n. 2.

la vieille femme parle elle-même de τὰς δόξας τοῦ Θεοῦ (3,3), les œuvres de la toute-puissance divine sont citées en manière de louange et on trouve l'élément hymnique de la série de participes qui définissent l'action de Dieu. Mais c'est tout autant une révélation prophétique: les paroles s'adressent de la part de Dieu à un être humain, dans la citation on trouve jusqu'à deux fois le ἰδοὺ prophétique (et non hymnique), au fur et à mesure le texte prend davantage le caractère d'une promesse, et, après la lecture, la vieille femme confirme en insistant qu'elle a révélé un message: ταῦτα τὰ ἔσχατα τοῖς δικαίοις, τὰ δὲ πρῶτα τοῖς ἔθνεσιν καὶ τοῖς ἀποστάταις (4,2). Ce qu'il y a de caractéristique dans ce texte nous paraît être précisément cet enchevêtrement d'éléments hymniques et prophétiques, qui font qu'on ne peut pas non plus le considérer comme un texte liturgique autonome. Et les nombreuses phrases et expressions traditionnelles qu'on a remarquées dans notre texte¹ prouvent une seule chose: c'est qu'Hermas fait partie d'une tradition; elles ne prouvent pas qu'il n'a pas rassemblé lui-même ces éléments. D'ailleurs, dans une étude récente sur les morceaux hymniques de l'Apocalypse, Jörns arrive à une conclusion analogue².

Un certain nombre de particularités qui nous sont connues par le reste du *Pasteur* confirment que le texte est bien d'Hermas. Par exemple, si l'insistance lourde, pour ne pas dire excessive, sur la création divine est frappante, elle surprend moins dans le cas d'Hermas, car ailleurs aussi il revient sans cesse sur Dieu en tant que Créateur³. Nous retrouvons ailleurs dans le *Pasteur* le lien entre l'Église et la création au lieu de la rédemption⁴. Nous avons déjà signalé la tendance qu'a Hermas de faire suivre une condition, suivie d'une promesse, d'une autre condition (voir *supra*, pp.25 et 27). Nous ne pouvions pas citer le passage en question à ce propos, car ici la promesse n'est pas précédée d'une condition. La phrase avec ἐάν, qui termine la révélation de la vieille femme, rappelle pourtant irrésistiblement cette tendance. De même dans le choix des mots nous retrouvons les préférences

1. Surtout des réminiscences des Psaumes. Cf. Giet, *Les Pasteurs*, pp.82-83 et les commentaires *ad loc.*

2. K.-P. Jörns, *Das hymnische Evangelium, Untersuchungen zu Aufbau, Funktion und Herkunft der hymnischen Stücke in der Johannesoffenbarung*, Gütersloh 1971, pp.178-179.

3. Voir Snyder, *Shepherd*, ad 1,6; G. Dellings, *Partizipiale Gottesprädikationen in den Briefen des Neuen Testaments*, *Studia Theologica* 17, 1963, pp.(1-59)25-26, 45. C'est un trait typiquement juif, cf. M. Philonenko, *Joseph et Aséneth*, Leiden 1968, pp.58-59.

4. Voir Pernveden, *Church*, chap. I.

d'Hermas: σύνεσις, ἐνδοξος, θεμελιούν, ὁμαλός et οἱ ἐκλεκτοί tont partie de son vocabulaire favori¹. Tout cela amène à conclure ou bien que le texte a été écrit spécialement pour cette occasion ou bien qu'il a été si bien retravaillé qu'Hermas en est tout de même moralement propriétaire.

Pour le passage que nous venons d'examiner, nous avons eu quelque difficulté à voir clair du fait qu'en dehors du *Pasteur*, nous ne disposions pas de textes comparables. Mais pour les deux exemples qui suivent nous trouvons d'autres textes chrétiens à peu près contemporains qui permettent une comparaison.

Dans 35,2-4, Hermas utilise le motif, certainement traditionnel, de la double voie². Dans sa version-standard, ce motif, pour citer le texte de la *Didachè* (1-5), s'énonce ainsi: ὁδοὶ δύο εἰσὶ, μία τῆς ζωῆς καὶ μία τοῦ θανάτου, διαφορὰ δὲ πολλὴ μεταξὺ τῶν δύο ὁδῶν. ἡ μὲν οὖν ὁδὸς τῆς ζωῆς ἐστὶν αὕτη· πρῶτον ἀγαπήσεις τὸν θεόν (suivent d'autres commandements et interdictions). ἡ δὲ τοῦ θανάτου ὁδὸς ἐστὶν αὕτη· πρῶτον πάντων πονηρὰ ἐστὶ καὶ κατάρας μεστή· φόνοι, μοιχεῖαι, ἐπιθυμῖαι (suivent d'autres péchés et pécheurs, avec l'exhortation à les fuir). Ce morceau se retrouve en grande partie sous la même forme chez le Ps.-Barnabé 18-20 et dans d'autres textes. Chez Hermas, il n'est cependant pas question de citation. Il se borne à glisser l'idée maîtresse, l'image des deux voies, dans sa propre parénèse: σὺ οὖν πίστευε τῷ δικαίῳ, τῷ δὲ ἀδικῳ μὴ πιστεύσης· τὸ γὰρ δίκαιον ὁρθὴν ὁδὸν ἔχει, τὸ δὲ ἀδικον στρεβλὴν. ἀλλὰ σὺ τῇ ὁρθῇ ὁδῷ πορεύου καὶ ὁμαλῇ, τὴν δὲ στρεβλὴν ἔασον. ἡ γὰρ στρεβλὴ ὁδὸς τρίβους οὐκ ἔχει, ἀλλ' ἀνοδίας καὶ προσκόμματα πολλά, καὶ τραχεῖά ἐστὶ καὶ ἀκανθώδης. βλαβερά οὖν ἐστὶ τοῖς ἐν αὐτῇ πορευόμενοις. οἱ δὲ τῇ ὁρθῇ ὁδῷ πορευόμενοι ὁμαλῶς περιπατοῦσι καὶ ἀπροσκόπως· οὔτε γὰρ τραχεῖά ἐστὶν οὔτε ἀκανθώδης. Ce faisant, il se permet un écart remarquable par rapport à la forme-standard. La *Didachè* et le Ps.-Barnabé ne se prononcent pas sur la viabilité des deux routes³. Dans l'évangile de Matthieu, qui puise aussi dans la

1. Σύνεσις 13 × Hermas, 7 × Nouveau Testament, un rapport de 9 à 1, ἐνδοξος 44 ×, 4 ×, 55 à 1, θεμελιούν 7 ×, 5 ×, 7 à 1, ὁμαλός 6 × Hermas, aucun dans le Nouveau Testament, οἱ ἐκλεκτοί 9 × dans les *Visions*.

2. Voir W. Rordorf, *Un chapitre d'éthique judéo-chrétienne: les deux voies*, Recherches de Science Religieuse 60, 1972, pp.109-128; Suggs, *Two ways*, pass. et la littérature citée dans ces études.

3. On peut supposer que dans Ps. Barn. 20,1: ἡ δὲ τοῦ μέλανος ὁδὸς ἐστὶν σχολιά καὶ κατάρας μεστή le terme σχολιάς, qui généralement peut signifier tant «tortueux» que «mauvais», n'a d'autre signification que le terme πονηρός du passage correspondant de la *Didachè* (5,1): ἡ δὲ τοῦ θανάτου ὁδὸς ἐστὶν αὕτη· πρῶτον πάντων πονηρὰ ἐστὶν καὶ κατάρας μεστή.

tradition des deux voies, nous voyons même que le mauvais chemin est représenté comme plus aisé et le bon plus difficile à pratiquer (*Mt.* 7,13-14). Hermas pourtant affirme le contraire: le bon chemin est plus aisé, le mauvais plus difficile¹. Nous retrouvons la manière d'Hermas dans la formulation: tournures comme *οὐ οὖν* et *πορεύεσθαι* (*ἐν*) *ὁδῷ*, mots comme *βλαβερός*, *ἀνοδία*, *ὁμαλός*², le suffixe *-ώδης* (voir *supra* p. 25), tendance à exprimer chaque chose à la fois positivement et négativement³. Dans l'ensemble, le passage en question se présente comme un exemple classique de l'intégration d'une source.

Dans 27,4-6, le document original est laissé en grande partie intact: *πᾶσιν δίδου· πᾶσιν γὰρ ὁ θεὸς δίδοσθαι θέλει ἐκ τῶν ιδίων δωρημάτων. οἱ οὖν λαμβάνοντες ἀποδώσουσιν λόγον τῷ θεῷ, διατὶ ἔλαβον καὶ εἰς τί· οἱ μὲν γὰρ λαμβάνοντες θλιβόμενοι οὐ δικασθήσονται, οἱ δὲ ἐν ὑποκρίσει λαμβάνοντες τίσουσιν δίκην. ὁ οὖν διδοὺς ἀθῶός ἐστιν, comme il apparaît lorsqu'on le compare à *Did.* 1,5⁴: *παντὶ τῷ αἰτοῦντί σε δίδου καὶ μὴ ἀπαίτει· πᾶσι γὰρ θέλει δίδοσθαι ὁ πατήρ ἐκ τῶν ιδίων χαρισμάτων. μακάριος ὁ διδοὺς κατὰ τὴν ἐντολήν· ἀθῶος γάρ ἐστιν. οὐαὶ τῷ λαμβάνοντι· εἰ μὲν γὰρ χρεῖαν ἔχων λαμβάνει τις, ἀθῶος ἔσται· ὁ δὲ μὴ χρεῖαν ἔχων δώσει δίκην, ἵνα τί ἔλαβε καὶ εἰς τί.* Mais, ici aussi, la main de l'auteur semble se trahir: *διατὶ* au lieu de *ἵνα τί* (nulle part on ne trouve *ἵνα τί* chez Hermas, alors que *διατὶ* se présente 27 fois), *ἐν ὑποκρίσει* (également dans 14,1 et 72,2), *οὖν* maladroit.*

Nous pouvons conclure que les matériaux étrangers repris dans le *Pasteur* y sont intégrés de telle sorte qu'ils ne détonnent pas du point de vue stylistique. Dans son ensemble, nous pensons être en droit de traiter le *Pasteur* comme un document qui nous donne la langue d'un seul écrivain.

3. LIEU ET DATE D'ORIGINE

On admet généralement que le *Pasteur* a été écrit à Rome. Certains détails topographiques (1,1-3; 5,1; 22,2) l'indiquent; de plus, Origène, *Comm. in Rom.* 10,31 et le *Canon de Muratori* 73-75, s'ils divergent sur

1. Cf. Dibelius et Joly *ad loc.* et Giet, *Les Pasteurs*, p 202

2. *Σὺ οὖν* en outre dans 24,6, 36,6, 39,4 8 12, 45,4 5, 50,4 5, 53,5 *Πορεύεσθαι* (*ἐν*) *ὁδῷ* 6 x chez Hermas, 2 x dans le Nouveau Testament, un rapport de 15 à 1 *Βλαβερός* 5 x Hermas, 1 x Nouveau Testament, 25 à 1 *Ἀνοδία* 5 x Hermas, aucun dans le Nouveau Testament Pour *ὁμαλός* voir *supra* p 30 n 1

3 En outre 15,6, 25,7, 33,5, 77,3, 90,9

4 Cf. A. Resch, *Agrapha*, Leipzig 1906², pp 194-196, E. Peterson, *Giudaismo e Cristianesimo culto giudaico e culto cristiano*, Rivista di Storia e Letteratura Religiosa 1, 1965, pp (367-391) 388-391

la date, concordent sur ce point¹. Il est plus difficile de savoir si l'auteur est né et a été élevé à Rome. On lui a prêté comme lieu d'origine Aquilée, Cumes, Éphèse, l'Arcadie, la Palestine et l'Égypte, mais aucun argument valable n'a pu être produit à ce sujet. Souvent on invoque la première phrase du *Pasteur*: ὁ θεράπων με πέπραχέν με Ἰδὼν τινὲς εἰς Ἰώμην, pour prouver qu'Hermas au moins est né hors de Rome, mais ici non plus l'argument n'est pas assez solide. Ce qui fait question est le sens de εἰς. Si le mot signifie «vers», Hermas vient d'ailleurs. Si, au contraire, il signifie «à», comme c'est souvent le cas chez Hermas (cf. *supra*, pp.25 et 27) et comme le veulent aussi les deux versions latines, il n'est pas question de lieu d'origine. On ne peut pas dire non plus que, si Hermas habitait déjà à Rome, ajouter «à Rome» serait superflu², car la mention du Tibre dans 1,2 sans qu'au préalable la scène ait été localisée à Rome, aurait rendu le récit encore plus abrupt qu'il ne l'est. Le nom d'Ἑρμῆς non plus ne nous avance guère; car, à cette époque, à Rome, un nom grec ne certifiait pas l'origine ethnique du porteur de ce nom³. La seule chose sur laquelle nous puissions tabler, c'est qu'Hermas était un Chrétien. Comme Chrétien, il appartenait, en effet, selon toute vraisemblance, au groupe de la population qui venait de la moitié orientale de l'Empire. Mais on ne saura jamais si c'est lui qui est venu en Occident ou si sa famille y était déjà établie depuis une ou plusieurs générations.

Comme pour tant d'autres œuvres de la plus ancienne littérature paléochrétienne et de la littérature juive apocryphe, il est difficile de dater avec précision le *Pasteur*. Trois données qui remontent à l'Antiquité jouent un rôle dans la discussion: une phrase d'Origène, une mention dans le *Pasteur* lui-même et une information dans le *Canon de Muratori*. Dans *Comm. in Rom.* 10,31, Origène formule l'hypothèse que le Hermas salué par saint Paul dans *Rom.* 16,14 est l'auteur du *Pasteur*. Étant donné que l'Épître aux Romains date de 57 ou 58 après J.-C., le *Pasteur* remonterait à la deuxième moitié du I^{er} siècle. Bien qu'actuellement le témoignage d'Origène ne soit plus pris au sérieux, il s'accorde

1. Voir *infra* pp.32-33. E. Peterson, *Frühkirche, Judentum und Gnosis*, Freiburg 1959, pp.274-275, 282-283, 284 et 308 n.93 dénie l'historicité de la localisation à Rome. Selon lui, les détails topographiques ne servent qu'à déguiser le milieu palestinien juif d'Hermas, et le *Canon de Muratori* reflète une polémique contre les apocalypses qui devrait nous rendre méfiant à l'égard de ses déclarations. Mais dans son *Giudaismo e Cristianesimo*, p.381, l'auteur le situe, lui aussi, à Rome.

2. Ainsi Harnack *ad loc.*

3. H. Solin, *Beiträge zur Kenntnis der griechischen Personennamen in Rom*. I, Helsinki 1971, p.158.

avec la deuxième donnée, que nous avons trouvée dans le *Pasteur* lui-même. Dans 8,3, il est, en effet, question d'un Κλήμης qui doit envoyer une copie de la révélation céleste εἰς τὰς ἔξω πόλεις, au sujet de quoi il est noté: ἐκείνῳ γὰρ ἐπιτέτραπται. On a pensé ici à Clément de Rome, qui a été évêque de Rome pendant la dernière décennie du I^{er} siècle, mais cette identification est très loin d'être sûre¹. Elle ne peut donc être un argument pour dater le *Pasteur* d'environ 95 après J.-C. Le *Canon de Muratori* enfin, nous fait savoir, 1.73-77, qu'Hermas a écrit le *Pasteur* sous l'épiscopat de Pie, c'est-à-dire dans les années quarante du II^e siècle. Mais cette affirmation n'est peut-être pas tout à fait désintéressée, car l'auteur du *Canon* tient à présenter le *Pasteur* comme un ouvrage non-canonique (1.77-80). Une date tardive devait plaider en faveur de cette idée². On ne peut donc guère se fier à ces indications sur la date. En outre, les deux premières excluent la dernière et vice versa. Des théories ont pourtant été échafaudées pour essayer de les réconcilier.

Ceux qui estiment que le *Pasteur* a été écrit par plus d'un auteur ont moins de peine que les autres à y réussir. C'est ainsi que Giet, pour ne nommer que lui, n'applique ce que dit le *Canon de Muratori* qu'à l'auteur de 78-110 et, sans se laisser embarrasser par le *Canon*, donne pour ses deux autres auteurs les dates qui lui semblent les plus appropriées³. À notre avis, ce n'est pas de ce côté que nous pouvons trouver la solution: ni la tradition antique ni la langue et le style du *Pasteur* ne justifient l'hypothèse de plusieurs auteurs. Mais il y a d'autres théories qui cherchent à combiner les indications sur la date sans renoncer à l'idée d'un auteur unique.

La première de ces théories veut que le *Pasteur* ait été conçu graduellement à une époque qui va de l'épiscopat de Clément à celui de Pie⁴. Mais il est difficile d'imaginer une genèse d'un demi-siècle, et ceux qui défendent cette thèse ne la rendent pas plus vraisemblable lorsqu'ils raccourcissent cette période en reportant l'année de la mort de Clément à 110 ou plus tard.

La deuxième théorie consiste à dire que le *Pasteur* a été écrit à l'époque de Pie, mais veut se donner un cachet de respectabilité en se

1. Joly, *Pasteur*, p.14; Giet, *Les Pasteurs*, p.283; Pernveden, *Church*, p.145.

2. Cf. Snyder, *Shepherd*, pp.22-23.

3. Giet, *Les Pasteurs*, p.280-305.

4. Ainsi par exemple A. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, II 1, Leipzig 1897, pp.257-267; R. van Deemter, *Der Hirt des Hermas*, Delft 1929, pp.58-59.

faisant passer pour une œuvre de l'époque de Clément¹. Cette théorie, elle aussi, suscite des objections. Tout d'abord, elle vaut ce que vaut l'identification de Κλήμης de 8,3 avec Clément de Rome, identification qui est parfaitement douteuse. En outre, si déjà le *Pasteur* est une mystification, pourquoi néglige-t-il quelques subterfuges élémentaires : le livre n'est pas mis au nom d'un personnage célèbre des premiers temps du christianisme, au début de l'ouvrage rien n'est tenté pour l'antidater (mais on y trouve toutes les données personnelles sur Hermas), de même, après 8,3, il n'y a aucune référence évidente à l'époque de Clément de Rome. Est-ce naïveté de la part de l'écrivain ou raffinement ? Pour notre part, nous trouvons qu'il est plus simple d'admettre qu'il n'est pas question de mystification. L'hypothèse devient d'ailleurs encore plus discutable si elle doit aussi prendre en compte le témoignage d'Origène, mais il n'est pas nécessaire de le prouver².

Les seules données vraiment solides sont qu'Hermas parle de persécutions de la part des autorités romaines³ et qu'Irénée, *Haer.* 4,20,2, cite le *Pasteur*. L'ouvrage doit donc avoir été écrit entre 65 et 180. Mais, selon toute probabilité, on peut écourter cette période, tant au début qu'à la fin, de 30 à 35 ans. Nous fixons le *terminus post quem* d'après ce qu'Hermas dit des persécutions. Si, traditionnellement, on considère la persécution des Chrétiens par Néron comme la première, les fidèles d'alors ne virent probablement pas les choses de la même façon. C'est seulement lorsque le phénomène se reproduisit et cette fois sous des empereurs plus responsables – ce fut pour la première fois, pour autant que nous sachions, en 95, sous Domitien –, que l'idée d'une « persécution des Chrétiens » se sera formée dans leur esprit. Or, de toute évidence, pour les lecteurs du *Pasteur*, les persécutions étaient une notion familière et, en outre, Hermas les met en garde contre une nouvelle persécution imminente. Il est donc raisonnable de ne pas situer le *Pasteur* avant la fin du I^{er} siècle. Le *terminus ante quem* est la citation qu'on trouve chez Irénée. Le respect avec lequel celui-ci parle du *Pasteur* nous laisse supposer que ce n'est pas un ouvrage qui date de peu avant l'*Adversus Haereses*. Mais, chose plus importante encore,

1. Ainsi déjà, par exemple, Fr. Lücke, *Versuch einer vollständigen Einleitung in die Offenbarung Johannis und in die gesamte apokalyptische Litteratur*, Bonn 1832, pp.142-143, et beaucoup d'autres après lui. À l'époque moderne, par exemple, Mohrmann, *Origines*, pp.77-78.

2. Cf. Van Deemter, *Hirt*, pp.57-58.

3. Les passages chez O. de Gebhardt-A.Harnack, *Hermas Pastor graece*, Lipsiae 1877, pp.LXXVII-LXXVIII.

le *Canon de Muratori*, qui est contre une datation trop précoce du *Pasteur*, le situe pourtant sous l'épiscopat de Pie, donc au plus tard vers le milieu du II^e siècle. Il n'est pas possible, à notre avis, de préciser davantage. Ce qu'Herma dit des persécutions est trop vague pour que nous puissions le rapprocher des persécutions que nous connaissons, par exemple celle de Trajan¹; le développement des fonctions ecclésiastiques au temps des premières générations chrétiennes est si peu connu que les données du *Pasteur* à ce sujet ne peuvent servir à une datation, et le silence sur Marcion, qui, vers 145 après J.-C., a dû susciter tant de remous à Rome, est un argument *ex silentio* et de ce seul fait trop faible. Tout ce que nous pouvons affirmer – et telle sera notre conclusion – c'est donc que le *Pasteur* a été écrit dans la première moitié du II^e siècle après J.-C.

1. W. H. C. Frend, *Martyrdom and persecution in the early Church*, Oxford 1965, p. 194.

SÉMITISMES ET LATINISMES

I. PHÉNOMÈNES D'INTERFÉRENCE

Quand on parle deux ou plusieurs langues on a parfois de la peine à garder les cloisons étanches entre les systèmes de ces langues. Au moment où l'on utilise une d'entre elles, on est porté à s'écarter de ses normes à cause de la connaissance qu'on a des autres. Ces écarts sont ce qu'on appelle des phénomènes d'interférence¹. Les sémitismes et les latinismes sont les phénomènes d'interférence qui se présentent en grec sous l'influence soit de langues sémitiques soit du latin. L'interférence peut aussi être produite par l'influence de plusieurs langues à la fois². C'est ainsi qu'il faudra peut-être considérer certains phénomènes comme étant à la fois des sémitismes et des latinismes.

On peut diviser les phénomènes d'interférence en deux grands groupes qui relèvent l'un de la *substitution*, l'autre de l'*importation*³. Il y a *substitution* lorsque des éléments d'une langue, qui sont en partie identiques à ceux d'une autre, s'identifient à eux entièrement ou du moins dans une plus large mesure. Souvent l'interférence consiste seulement en ce que, sous l'influence stimulante d'une autre langue, un phénomène devient plus fréquent. La *substitution* se présente dans tous les domaines de la langue: phonétique, morphologie, syntaxe et vocabulaire. Il y a *importation* lorsque, au lieu que les éléments existants reçoivent une fonction nouvelle, ce sont des éléments nouveaux qui se trouvent tout simplement importés. La forme la plus fréquente est le mot d'emprunt.

Les problèmes qui se présentent pour l'étude des sémitismes et des latinismes sont évidemment ceux qui sont inhérents à l'étude de l'interférence. Mais à cela s'ajoute que ce sont des phénomènes qui ont

1. U. Weinreich, *Languages in contact*, New York 1953, p.1.

2. Cf. V. Vildomec, *Multilingualism*, Leyden 1963, pp.79-80, 85, 146, 160, 171, 200, 212-213, 232.

3. E. Haugen, *Bilingualism in the Americas*, Alabama 1956, p.50.

eu lieu dans un lointain passé. Nous ne connaissons vraiment bien aucune des langues en cause, le grec, l'hébreu, l'araméen, le latin, et pour compléter nos connaissances nous ne disposons que de corpus de textes qui sont clos¹. On ne peut, comme il le faudrait, consulter ceux dont c'est la langue maternelle. Aussi, les résultats seront-ils forcément plus hypothétiques que lorsqu'on étudie les interférences dans les langues modernes. Dans la plupart des cas, nous devons nous contenter de raisonnements fondés sur des probabilités. Nous nous trouvons à chaque fois confrontés à deux questions: 1. un phénomène donné est-il un phénomène d'interférence ou le résultat d'une évolution interne de la langue? 2. s'il s'agit bien d'un phénomène d'interférence, est-ce, dans un texte donné, le résultat d'une influence directe de la langue donnante ou bien s'agit-il d'un élément déjà intégré dans la langue réceptrice? Les deux questions demandent quelques éclaircissements.

Ad 1. Dans le cas d'*importation*, l'interférence est évidemment facile à reconnaître: les emprunts de mots, de suffixes, etc. sont généralement repérables, en grec, avec certitude. En revanche, il est souvent difficile de savoir si l'on a affaire à des *substitutions*. En effet, il ne suffit pas de montrer que, dans deux langues, certains éléments se mettent à présenter une ressemblance plus grande qu'avant, mais aussi que cette ressemblance accrue est due à l'influence d'une langue sur l'autre. Voilà une difficulté parfois insoluble. Tout d'abord, il arrive que, par manque d'information, nous nous fassions une idée fausse de l'époque à laquelle un phénomène linguistique a pris naissance et s'est répandu. C'est ainsi que, dans une langue donnée, on pourrait en venir à imputer à de l'interférence certains phénomènes linguistiques que cette langue présentait en réalité bien avant la prétendue langue donnante. Mais, même si le phénomène est postérieur à son pendant dans l'autre langue, rien ne nous autorise, sans plus, à parler d'interférence. En principe, on peut poser que des phénomènes qui sont contraires au système de la langue sont probablement dus à l'interférence et que ceux qui s'y accordent sont probablement le résultat d'un développement autonome. Mais il n'est pas toujours facile de savoir si un phénomène s'accorde bien ou moins bien au système et, en tout cas, le principe ne nous dispense pas de tenir compte, autant que possible, à chaque fois des circonstances particulières dans lesquelles le phénomène se produit.

1. Cf. pour ce problème H. Pinkster, *On Latin adverbs*, Amsterdam-London 1972, pp.9-13.

Ad 2. En général, il nous semble raisonnable d'écarter l'interférence directe lorsqu'on peut supposer que l'auteur utilise des éléments déjà admis. Il est possible aussi que les renseignements disponibles sur un auteur nous permettent de supposer que ce qui, chez d'autres, n'est qu'éléments plus ou moins adoptés, soit dû, chez lui, à son polyglotisme, ou bien que ce qui chez d'autres était possible, mais peu usuel, soit stimulé par sa connaissance d'une autre langue. Voilà ce que nous nous proposons d'examiner chez Hermas. Nous commencerons par voir dans quelle mesure, à l'époque d'Hermas, l'influence sémitique et latine s'est exercée, en grec, sur la langue courante ou éventuellement sur la ou les langues de groupe que connaissait Hermas. Ensuite, nous chercherons à voir s'il connaissait lui-même les langues sémitiques et le latin.

2. SÉMITISMES

Bien que, de tout temps, les peuples sémitiques aient été en rapport avec les Grecs, les traces que leurs langues ont laissées sur le grec sont infimes. C'est à peine si quelques emprunts sémitiques sont passés dans la langue courante, même quand, après Alexandre, les contacts entre Grecs et Sémites s'intensifiaient. Il y a pourtant eu, à n'en pas douter, des milieux – îlots de langue grecque dans un entourage sémitique et îlots de langue sémitique dans un entourage grec – où l'on parlait un grec beaucoup plus sémitisé. En général, nous connaissons si mal leurs conditions de vie que pour étudier leur langue il ne nous reste que les conjectures¹. Pour un groupe cependant nous disposons d'une documentation abondante: les Juifs de Palestine et ceux de la diaspora occidentale, y compris les premières générations de Chrétiens, dans la mesure où ils étaient issus du judaïsme. Ce groupe nous a laissé des textes si nombreux et si variés que nous ne manquons pas d'informations, du moins pour la langue écrite.

Les textes dont il est question peuvent se diviser en trois groupes. Tout d'abord la Bible grecque et les écrits de Juifs et de Judéochrétiens qui y sont apparentés. Les œuvres de Philon, Flavius Josèphe et autres auteurs juifs hellénistiques forment un deuxième groupe. Et troisièmement, nous disposons d'une quantité de documents non littéraires: inscriptions et papyrus. Le grec vraiment sémitisant se

1. Pour des inscriptions sémitico-grecques dans les territoires linguistiques grecs voir M. Hengel, *Judentum und Hellenismus*, Tübingen 1973², p. 110 n. 6.

trouve seulement dans le premier groupe; c'est pourquoi nous nous occuperons plus spécialement de celui-ci. Dans une certaine mesure, ce groupe forme un tout. À l'époque où ces écrits ont vu le jour, la ligne de démarcation entre ce qui était juif et chrétien, canonique et non canonique n'était pas encore très marquée.¹ Si nous voulons comprendre la démarche linguistique des auteurs de ce groupe, nous devons, nous aussi, nous tenir à cette idée d'unité. C'est pourquoi, dorénavant, nous traiterons comme faisant partie d'un tout relativement un les livres proto- et deutérocanoniques de la Septante, le Nouveau Testament et les apocryphes paléo- et néotestamentaires jusqu'à environ 200 après J.-C.²

L'ensemble de ces textes doit avoir fait sur le Grec moyen une impression d'exotisme³. Les idées fondamentales de ces écrits venaient d'un tout autre monde culturel et les procédés de présentation étaient, eux aussi, très différents des normes littéraires habituelles. Mais il y avait autre chose encore. Le fondement de cette littérature se trouvait dans des traductions. En général, on le sait, traduire favorise les phénomènes d'interférence, mais ici l'interférence eut un terrain d'autant plus favorable que les traducteurs croyaient devoir rendre le plus fidèlement possible non seulement le fond, mais aussi la forme⁴. Aussi, leur méthode se distingue-t-elle par un littéralisme qui, au cours des temps, alla croissant plutôt que décroissant. Elle consistait à rendre un mot du texte par un mot grec; à toujours traduire autant que pos-

1 Pensons, par exemple, à des citations de textes non canoniques dans le Nouveau Testament, cf M Philonenko, *La littérature intertestamentaire et le Nouveau Testament*, Revue des Sciences Religieuses 47, 1973, pp (270-279) 272-273

2 Par «apocryphes», nous entendons les écrits qui ne figurent pas dans la Bible grecque, cf *infra* p 53 Nous n'utilisons donc pas le terme pour les livres deutérocanoniques de la Septante. La limite de 200 après J.-C. a été choisie parce que, d'une part, le canon des livres bibliques commence à prendre forme et que d'autre part, l'époque d'Irénée est définitivement passée. Sur la nécessité d'étudier aussi le grec biblique dans les apocryphes, voir N Turner, *The 'Testament of Abraham' problems in biblical Greek*, New Testament Studies 1, 1954-1955, pp 219-223 et surtout Philonenko, *Littérature intertestamentaire*

3 Cf Christine Mohrmann, *Problèmes stylistiques dans la littérature latine chrétienne*, Études III, pp (147-170) 148-149, E J Bickerman, *The Septuagint as a translation*, Proceedings of the American Academy for Jewish Research 28, 1959, pp (1-39) 11-12, 36-37, G J M Bartelink, *Observations stylistiques et linguistiques chez Isidore de Péluse*, Vigiliae Christianae 18, 1964, pp (163-180) 169-170

4 Le littéralisme des traducteurs peut cependant être dû aussi, en partie, à une connaissance insuffisante de l'hébreu, voir Ch Rabin, *The translation process and the character of the Septuagint*, Textus 6, 1968, pp (1-26) 23-24

sible un mot de l'original, quelqu'en fût la nuance, par le même équivalent grec; à tendre à choisir des mots grecs dont la consonance rappelât l'équivalent sémitique; à s'en tenir scrupuleusement à l'ordre des mots de l'original¹. Ce littéralisme a fortement accentué le caractère exotique de la Bible grecque. Les phénomènes d'interférence qui en résultèrent, en l'occurrence les sémitismes, devinrent les signes distinctifs de la littérature biblique naissante.

Les traducteurs du Pentateuque avaient fait œuvre de pionniers. Ils avaient été les premiers à s'attaquer aux difficultés que présente la traduction de textes sémitiques. Ils avaient aussi été les premiers à mettre le grec au service des besoins d'une littérature religieuse juive. On comprend donc que les traducteurs ultérieurs aussi bien que les auteurs d'œuvres originales ne se privèrent pas de profiter de ces acquisitions. L'autorité dont jouissait la traduction de la Bible juive était une raison de plus pour l'imiter. Chez les Juifs de langue grecque et chez les Chrétiens, la Septante prenait, en effet, la place que le texte original avait chez les Juifs de langue sémitique et passait généralement chez eux pour un texte inspiré². En adoptant la forme de la Bible grecque, on pouvait manifester une conformité d'esprit avec elle et avoir part à l'autorité qui s'attachait aux livres traduits de l'hébreu³. Or, étant donné que le style de ces livres était particulièrement marqué par les sémitismes, les sémitismes passèrent, eux aussi, dans ce qui s'y ajouta de textes écrits directement en grec.

Mais les sémitismes qui s'étaient glissés dans les traductions ne furent pas tous conservés. Pour le comprendre, il faut considérer la fonction que les sémitismes ont successivement remplie dans les traductions et dans les ouvrages ultérieurs écrits en grec. Dans le premier groupe, ils furent pour ainsi dire dictés par les exigences du texte à traduire; dans le deuxième, ils étaient utiles dans la mesure où

1. Sommaire chez H. St. J. Thackeray, *A grammar of the Old Testament in Greek*, Cambridge 1909, pp.25-55. Voir aussi, entre autres, Bickerman, *Septuagint*, pp.16-26; Rabin, *Septuagint*; S. P. Brock, *The phenomenon of the Septuagint*, Oud-testamentische Studiën 17, 1972, pp.11-36.

2. Voir D. Tabachovitz, *Die Septuaginta und das Neue Testament*, Lund 1956, pp.7-8; V. A. Tcherikover, *Corpus Papyrorum Judaicarum*, I, Cambridge Massachusetts 1957, pp.42-43; P. Benoit, *L'inspiration des Septante d'après les Pères*, L'homme devant Dieu, Mélanges offerts au Père Henri de Lubac, I, Paris 1963, pp.169-187. Chez les Juifs, on ne juge inspiré que la Septante au sens étroit, donc le Pentateuque, chez les Chrétiens, la Septante au sens plus large, voir Bickerman, *Septuagint*, pp.5-6.

3. Cf. Tabachovitz, *Septuaginta*, pp. 14, 16-23; Brock, *Septuagint*, p.36 (avec des parallèles dans d'autres littératures).

ils pouvaient servir de signes distinctifs de la littérature biblique¹. Car, ce que cherchaient les auteurs de cette deuxième catégorie d'ouvrages, c'étaient des «signes distinctifs», non des «sémitismes». D'une part, certains sémitismes qu'on trouve dans les traductions font défaut, soit qu'ils aient passé inaperçus, soit qu'ils aient été jugés inutilisables ou qu'ils aient été évités parce qu'incompréhensibles². D'autre part, partout dans la Bible grecque et dans des ouvrages apparentés, nous trouvons des particularités linguistiques qui n'ont rien en soi de sémitique et qu'une influence sémitique n'explique d'aucune manière, mais dont la fréquence extrême tient à ce qu'on les considérait comme typiques du style de la Bible. Nous pensons à des phénomènes comme l'attraction du relatif, le présent avec une valeur de futur avec des verbes signifiant aller, le présent historique avec λέγειν et ὁρᾶν.

C'est ainsi que le grec biblique devint une langue de groupe qui, d'une part, s'écartait de la langue de tous les jours – nous en reparlerons –, d'autre part, se rattachait à un genre littéraire. Elle prit, pour employer un terme de la philologie classique, les traits d'une *langue stylisée* (*Kunstsprache*). Une comparaison avec ce qu'on pourrait appeler le prototype d'une langue stylisée, le grec de la poésie hexamétrique, est instructive³. Ces langues stylisées sont toutes deux traditionnelles. Toutes deux s'inspirent d'une grande œuvre littéraire (Homère, le Pentateuque grec) qui, du moins pour les générations ultérieures, est à l'origine du développement. Toutes deux utilisent des éléments hétérogènes, des formes artificielles, des tournures stéréotypées. Toutes deux passent par un développement qui, tout comme la langue courante, est influencé par la communauté où elles remplissent leur fonction. Mais le parallèle le plus intéressant, c'est que les deux langues stylisées ne s'écartent que *plus ou moins* de la langue de la vie

1. Dans des cas pareils, on parle de «septuagintismes» ou de «biblismes». Il serait intéressant de suivre leur histoire ultérieure, histoire qui, pour certains d'entre eux, se poursuit jusqu'à nos jours. Du moins faudrait-il établir d'abord quelles anomalies sont des sémitismes: c'est ce que nous nous proposons de faire dans cette étude.

2. Sur l'embarras des commentateurs grecs devant ces sémitismes «incompréhensibles», voir M. Harl, *Y a-t-il une influence du «grec biblique» sur la langue spirituelle des chrétiens? Exemples tirés du psaume 118 et de ses commentateurs d'Origène à Théodore*, La Bible et les Pères, Paris 1971, pp 243-262.

3. Christine Mohrmann, *Le dualisme de la latinité médiévale*, Revue des Études Latines 29, 1952, pp.(330-348)336-337 fait une comparaison entre cette langue stylisée et le latin médiéval. Mais l'analogie du grec épique avec le grec biblique est encore plus grande dans la mesure où l'un et l'autre se sont développés dans un milieu grec, tandis que le latin médiéval a pris forme dans un milieu où le latin n'était la langue maternelle de personne.

quotidienne. Du fait que la langue hexamétrique est liée au mètre des vers, il est plus facile de déterminer la frontière qui la sépare du grec courant que pour le grec biblique, où les caractéristiques se présentent à tous les degrés de dilution. Mais, dans les textes hexamétriques aussi, l'écart par rapport à la langue courante est très variable.

Une langue stylisée s'écarte de la langue courante. Qu'il en soit ainsi pour le grec biblique, c'est, malgré les efforts de Deissmann et son école, chose facile à démontrer si nous le comparons à la langue commune. Mais le problème se situe ailleurs. Ne se peut-il pas que ce que nous considérons comme une langue stylisée ait été en réalité la langue courante des milieux qui ont produit la littérature biblique? Les sémitismes n'auraient-ils pas existé déjà dans le grec que parlaient les Juifs? Grec biblique ne serait-il pas synonyme de grec des Juifs? Malheureusement, la langue parlée s'est tue à jamais. Mais, des données indirectes peuvent nous aider à nous faire une certaine idée. Que peuvent-elles nous apprendre?

En Palestine, le grec a pénétré à une date très précoce et, comme cela apparaît de plus en plus clairement, des groupes importants de Juifs l'utilisaient comme langue véhiculaire. D'autre part, les langues sémitiques s'y conservèrent fortement, l'araméen dans la vie quotidienne, l'hébreu dans la religion et, à certains endroits, comme langue parlée¹. Il y a indubitablement eu de nombreux milieux bi- et trilingues, et les phénomènes d'interférence dans le grec des Juifs palestiniens ont dû être chose courante. Il se peut que des traces de cette interférence aient pénétré aussi les produits littéraires des Juifs palestiniens. Mais pour nous, ce ne sont là que choses d'une importance secondaire. Une petite partie seulement de la littérature biblique a été écrite en Palestine², guère plus sans doute qu'*Esther*, 1 *Maccabées*, les évangiles synoptiques et l'*Épître de Jacques*, écrits dont une partie remonte elle-même à des originaux sémitiques, de sorte que les sémitismes qu'on y rencontre peuvent s'expliquer par le littéralisme.

Dans la diaspora³, la masse des Juifs, dès le début de l'époque

1. Voir J. A. Fitzmyer, *The languages of Palestine in the first century A.D.*, The Catholic Biblical Quarterly 32, 1970, pp 501-531. (ib. pp.528-531 sur l'hébreu comme langue parlée).

2. Voir Hengel, *Judentum und Hellenismus*, pp.186-190; Fitzmyer, *Languages of Palestine*, pp.503 (n.6), 510. Il est très probable qu'une revision du texte de la Septante d'après l'hébreu a été faite par des Juifs palestiniens.

3. Pour ce qui suit, voir V. Coloni, *L'uso del greco nella liturgia del giudaismo ellenistico e la Novella 146 di Giustimano*, Annali di Storia del Diritto 8, 1964, pp.19-80; J. N. Sevenster, *Do you know Greek?*, Leiden 1968, pp 82-87; K. Treu,

hellénistique, ne parlait plus que le grec¹. Les papyrus et les inscriptions en donnent une preuve éloquente: à côté de quelques restes insignifiants de textes sémitiques, on trouve des textes grecs en abondance². Pour continuer à remplir sa fonction, il faut alors que la Bible soit traduite. Les services dans la synagogue se font en grec. On est encore loin de la réhébraïsation, qui commença à se dessiner dans les derniers siècles de l'Antiquité. Au contraire, on assiste, par rapport à la culture profane, à un rapprochement qui allait devenir inconcevable plus tard. Pour ne parler que de littérature, il suffit de penser à la prose de Philon, aux œuvres du poète Ézéchiel et du Pseudo-Phocylide, aux *Livres Sibyllins* écrits par des Juifs, aux épitaphes métriques³.

Pour les Juifs, le choix du grec était déjà, en soi, un acte d'assimilation. Et, à en juger d'après l'abandon des langues sémitiques qui s'ensuivit et le rapprochement de la culture profane, les circonstances étaient peu favorables pour le développement d'une forme de grec sémitisante⁴. D'un autre côté, il est difficile d'admettre que la langue des Juifs ait été en tout point identique à celle de leur entourage païen. Il est probable que, bien avant que les traducteurs de la Septante ne commencent leur travail, il s'est au moins formé un vocabulaire religieux inspiré sans nul doute du modèle sémitique. Pour la terminologie, les traducteurs ont donc certainement pu puiser dans un vocabulaire déjà constitué. Mais, pour les sémitismes syntaxiques, l'explication est beaucoup moins recevable; elle ne l'est pas notamment pour les phénomènes qui étaient des hébraïsmes sans être en même temps des aramaïsmes. Les Juifs de la diaspora étaient passés, pour la langue courante, non pas de l'hébreu au grec, mais de

Die Bedeutung des Griechischen für die Juden im römischen Reich, Kairos N F 15, 1973, pp (123-144) 125-131

1 Selon certains, les Juifs d'Égypte faisaient aussi un grand usage de l'égyptien et un certain nombre de sémitismes supposés de la Septante seraient aussi, pour une part du moins, des égyptianismes, voir U Rapallo, *Per una definizione diacronica e tipologica dei calchi ebraici nelle antiche versioni del Levitico*, Rendiconti dell' Istituto Lombardo, Classe di Lettere, Scienze morali e storiche 103, 1969, pp (369-437) 377-378, Brock, *Septuagint*, pp 33-35 Sur la connaissance des langues sémitiques chez les Juifs d'Égypte, voir Thackeray, *Grammar*, p 28, L Delekat, *Ein Septuagintatargum*, Vetus Testamentum 8, 1958, pp (225-252) 225-228

2 Hengel, *Judentum und Hellenismus*, p 109, Treu, *Bedeutung des Griechischen*, pp 128-129

3 Voir aussi Tcherikover, *Corpus Papyrorum Judaicarum*, I, pp 25-47

4 Cf Christine Mohrmann, *Quelques observations sur l'originalité de la littérature latine chrétienne*, Études I, pp (139-150) 143

l'araméen. Le passage de l'hébreu à l'araméen avait eu lieu beaucoup plus tôt, encore en Palestine. Il est vrai qu'en Palestine, comme nous l'avons déjà dit, l'hébreu s'était perpétué dans le culte et, à certains endroits, comme langue parlée, mais pas au point qu'il faille tenir compte, chez les Juifs de la diaspora, d'une minorité de langue hébraïque de quelque importance. Nous pouvons donc poser en principe que tout sémitisme dû au bilinguisme général dans la diaspora devrait être un aramaisme¹. Plus tard, lorsque la Septante eut une fois pour toutes conquis sa place dans le judaïsme de la diaspora, certaines interactions se produisirent peut-être, qui firent que la traduction biblique influença la langue courante et qu'alors celle-ci agit à son tour sur la langue de la littérature biblique ultérieure. Mais on peut se demander si cela concerna plus qu'une série de termes et d'expressions.

En fin de compte, le grec parlé ne semble avoir contribué que pour une part modeste aux sémitismes qu'on trouve dans la littérature biblique. À cet égard, il est intéressant de voir qu'il n'y a pas de sémitismes dans la littérature judéo-hellénistique dite apologétique. Autrefois, on expliquait la chose par la destination de ces écrits : ceux à qui ils s'adressaient auraient été des non-Juifs qu'il valait mieux ne pas irriter d'avance par des singularités de langue. Or, Tcherikover a montré de façon plausible que les auteurs destinaient cette littérature à leur propre communauté juive². Il n'allait donc pas tellement de soi que les Juifs, quand dans leurs écrits ils s'adressaient à des Juifs, le fissent en grec sémitisant. Lorsqu'ils le faisaient, c'était parce qu'ils tenaient à donner une teinte biblique à ce qu'ils écrivaient plutôt que parce que le grec qu'ils parlaient les y portait.

En résumé : l'influence sémitique en grec se réduit, dans la langue commune, à quelques emprunts. Nous pouvons supposer que, dans certains milieux bilingues, on parlait une langue plus sémitisante, mais il ne nous est plus possible de la ressaisir. Enfin, un grec sémitisant s'est développé pour devenir la langue d'un genre littéraire, la littérature biblique. Cette langue a pu s'appuyer sur la langue commune des milieux bilingues dont nous avons parlé ; mais elle devait essentiellement son existence tout d'abord au littéralisme des traductions et ensuite à l'imitation de ce grec de traduction dans des œuvres écrites en grec. C'est ainsi qu'elle a pu se maintenir chez des auteurs

1. Voir Brock, *Septuagint*, pp.31-33.

2. V. Tcherikover, *Jewish apologetic literature reconsidered*, Eos 48³, 1956, pp.(169-193)171-183.

qui ignoraient les langues sémitiques et n'avaient pas non plus de contact, dans leur entourage quotidien, avec une forme quelconque de grec sémitisant.

3. LATINISMES

Aux premiers siècles de l'Empire, il y eut des rapports extrêmement suivis entre le monde de langue grecque et celui de langue latine. D'une façon générale, les Romains furent sensibles aux stimulants culturels qui leur venaient du monde grec. En outre, à certains endroits, en Occident, les Grecs et les Orientaux de langue grecque formaient une minorité importante de la population. L'attitude des Grecs à l'égard de l'influence romaine était moins bienveillante, surtout chez les gens cultivés, mais il était impossible de l'ignorer complètement, même en Orient. Les Romains n'étaient-ils pas les maîtres du monde? Partout on rencontrait des marchands, des soldats, des fonctionnaires romains. Le latin était la langue officielle du droit, de l'armée et de l'administration.

Nous trouvons des exemples frappants d'interférence latine dans des textes traduits, surtout les textes juridiques: traités, décrets, testaments. Mais selon toute vraisemblance, ces latinismes n'ont pas dépassé le stade du grec de traduction. Ils n'invitaient pas à l'imitation dans des documents grecs originaux. Ils n'intéressent guère notre recherche. On peut considérer comme indubitable que les interférences étaient nombreuses dans la langue parlée; mais nous n'avons guère de documents où nous pourrions, pour ainsi dire, les prendre sur le fait. Quoi qu'il en soit, des latinismes se sont introduits dans le grec post-classique. Il faut néanmoins distinguer l'*importation* et la *substitution*. L'*importation* se vérifie par la présence d'emprunts latins en matière de mots et de suffixes dans le grec de l'époque impériale. Il est vrai qu'il y avait une forte tendance à refuser ces latinismes en grec¹, mais cette résistance met le fait d'autant mieux en évidence. La *substitution* est déjà, en soi, plus difficile à déceler, mais nous confronte ici à des problèmes supplémentaires.

Le grec post-classique présente, en effet, une série de particularités qui, d'une part, n'existent pas en grec classique et qui, d'autre part, sont usuelles dans le latin classique contemporain. Ici se pose donc la question de savoir s'il s'agit d'un développement interne ou d'une

1. Voir V. Reichmann, *Römische Literatur in griechischer Übersetzung*, Leipzig 1943, pp. 1-16.

influence externe, question dont nous avons parlé plus haut, p.37. Plusieurs hypothèses sont possibles: les particularités en question seraient dues à une influence latine, ou bien, au contraire, le latin aurait été influencé par le grec post-classique, ou bien la même évolution aurait eu lieu indépendamment dans les deux langues¹. Il nous semble que souvent on a opté un peu trop prématurément pour la première solution. Il y a, en tout cas, quelques remarques à faire qui nous incitent à la prudence avant de conclure aux latinismes.

Tout d'abord, il faut se rappeler qu'au cours d'un processus qui a duré de nombreux siècles, le grec était devenu un moyen de communication d'une extrême souplesse, capable de s'adapter à toute circonstance nouvelle. Le latin, au contraire, pour suivre l'exemple du grec précisément, faisait des efforts laborieux pour acquérir la même malléabilité, efforts qui, selon des Romains compétents en la matière, n'aboutissaient que partiellement. Vu sous ce jour, le rôle de fournisseur revient plutôt au grec. Ensuite, nous devons tenir compte des tendances classicistes qui se manifestaient de plus en plus dans le grec post-classique. Les auteurs grecs étaient beaucoup plus que les latins entravés dans le recours à la langue de leur temps, car les moyens d'expression à employer devaient, si possible, exister déjà dans les modèles littéraires vieux de trois à six siècles. Il faut ajouter que, quand ils n'ont pas assez tenu compte des normes classicisantes, l'oubli des siècles les en a le plus souvent punis. Ce n'est pas sans raison que nous sommes obligés d'élaborer en grande partie l'image que nous avons du grec post-classique à partir de documents qui, ou bien ont été retrouvés par hasard, comme des papyrus et des inscriptions, ou bien ont été conservés pour l'importance du fond, malgré la forme, comme la Bible. La littérature officielle est peu représentative de la langue du temps. Enfin, il se peut aussi que l'état actuel de nos connaissances nous amène à conclure trop vite aux latinismes. Les anciens manuels portent encore souvent les traces de l'idée que le grec post-classique normal est à peu près identique au grec classique. Tout ce qui n'est pas classique et présente des analogies avec le latin est tout naturellement ramené à une influence latine. Mais, même indépendamment de ce malentendu, on pense trop facilement au latin parce que, jusqu'à aujourd'hui, on connaît beaucoup mieux le latin

1. Cf. E. Löfstedt, *Late Latin*, Oslo 1959, pp.88-119; E. Coseriu, *Das Problem des griechischen Einflusses auf das Vulgärlatein*, Sprache und Geschichte, Festschrift für Harri Meier zum 65. Geburtstag, München 1971, pp.135-147. Pour des développements parallèles dans les langues sémitiques et le grec cf. K. Beyer, *Semitische Syntax im Neuen Testament*, I, Göttingen 1968², p.11.

classique que le grec post-classique qui lui était contemporain. Des recherches plus poussées pourraient montrer que ce qu'on tient jusqu'ici pour latinisme se trouve dans des sources grecques pour lesquelles il ne peut être question d'influence latine.

4. HERMAS

Lorsque nous étudions des phénomènes d'interférence dans la langue de nos contemporains, nous tenons compte de leur milieu, de leur culture et autres données de ce genre sans oublier, bien entendu, leur connaissance des langues. Nous obtenons ces données simplement en nous informant. Mais s'il s'agit, comme dans cette étude, de personnes qui ont vécu dans un lointain passé, nous sommes obligés de nous livrer à une laborieuse reconstitution. C'est ce que nous allons essayer de faire pour Hermas.

Il existe un certain lien entre degré de culture et interférence. Plus un locuteur est illettré, moins châtiée sera sa langue. Il ne se rend pas bien compte des influences qui agissent sur son langage et son écriture. Ainsi un terrain favorable s'offre aux phénomènes d'interférence. Une personne plus cultivée connaît généralement mieux sa langue, et son sens plus raffiné des normes s'oppose au libre jeu des interférences. On fait bien de se le rappeler dans le cas d'Hermas, dont on taxe en général le style de simple et naïf¹. Car quoi qu'on pense de ses talents d'écrivain, il n'est pas tout à fait sans avoir des lettres. Dibelius a signalé des passages qui s'inspirent de romans grecs, Joly a montré les analogies avec le *Tableau de Cébès* et Reiling a prouvé que les éléments hellénistiques dans le passage sur la prophétie chrétienne sont plus qu'une forme de s'exprimer².

Un des passages où se révèlent certains rapports avec la littérature profane, le chapitre 51, nous amène d'emblée à la question de sa connaissance des langues. En effet, l'image qu'il y emploie, la comparaison de l'orme et de la vigne, revient régulièrement chez les auteurs latins, mais, pour autant que nous sachions, est étrangère à la littérature grecque³. On pourrait supposer qu'il l'a rencontrée dans ses

1 Plus nuancé chez Joly, *Pasteur*, pp 55-57

2 Dibelius, *Hirt*, pp 429-430, 618-619, R Joly, *Judaïsme, christianisme et hellénisme dans le Pasteur d'Hermas*, La Nouvelle Clio 5, 1953, pp (394-406)402-405, le même, *Pasteur*, pp 51-53, le même, *Le Tableau de Cébès et la philosophie religieuse*, Bruxelles 1963, pp 46, 49, 60, 81-83, Reiling, *Hermas, pass*

3 Voir P Demetz, *The elm and the vine, Notes toward the history of a marriage topos*, Publications of the Modern Language Association of America 73, 1958, pp 521-532, Alfonsi, *La vite*, pp 83-85, cf *supra* p 13

lectures des auteurs latins; donc qu'il connaissait le latin. Mais cette supposition n'est pas contraignante. Tout d'abord, il peut avoir emprunté lui-même directement l'image à la réalité vivante. Mais même s'il utilise là un motif existant, il ne l'a pas nécessairement rencontré dans des textes latins, l'image a pu s'introduire dans le grec, même si les textes dont nous disposons n'en témoignent pas. Pour savoir si notre auteur n'aurait pas connu d'autres langues nous aurions besoin de plus de renseignements.

Or, ni le *Pasteur* ni les témoignages de l'Antiquité ne nous disent la langue ou les langues qu'Hermas connaissait outre le grec. Nous devons laisser hors de cause ici les indications données par sa langue elle-même. C'est pourquoi nous devons ramener la question à celle de son milieu. Mais pour commencer, quel était le milieu d'Hermas? Comme nous l'avons vu, Hermas écrit son œuvre à Rome, dans la première moitié du II^e siècle après J.-C. Il était, à n'en pas douter, Chrétien. Mais son œuvre abonde en idées et en façons de penser juives¹, à tel point, qu'il est un de nos principaux témoins du judéo-christianisme non hétérodoxe. Les liens entre Juifs et Chrétiens sont vraisemblablement si étroits encore que les données que nous possédons sur les Juifs de Rome peuvent s'appliquer grosso modo au milieu d'Hermas.

La langue que parlaient les Juifs et les Chrétiens de Rome était le grec. Les Juifs étaient originaires de la moitié orientale de l'Empire, soit de naissance, soit de descendance. Il en était de même pour la plupart des Chrétiens, qu'ils fussent d'origine païenne ou juive. De nombreux autres groupes de Grecs et d'Orientaux vivaient également à Rome. À eux tous, ils formaient une fraction importante de la population et la langue de cette fraction était le grec². Leur fidélité au grec ne s'explique d'ailleurs pas seulement par leur nombre. Les communautés orientales se distinguaient aussi par une grande solidarité

1 Voir, par exemple, J. Daniélou, *Théologie du Judéo-christianisme*, Tournai 1958, *pass*, le même, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris 1961, *pass*, Pernveden, *Church*, pp 282-291, L W Barnard, *Studies in the Apostolic Fathers and their background*, Oxford 1966, pp 157-163, Snyder, *Shepherd*, pp 16-17, J. Massingberd Ford, *A possible liturgical background to the Shepherd of Hermas*, *Revue de Qumran* 6⁴, 24 1969, pp 531-552, A T Hanson, *Hodayoth vi and viii and Hermas Sim VIII*, *Studia Patristica* 10, Berlin 1969, pp 105-108 Joly, *Judaïsme*, pp 394-406 et Reiling, *Hermas*, pp 25-26, 173-174 mettent en garde contre la tentation de ne penser qu'à l'influence juive

2 Voir G. La Piana, *Foreign groups in Rome during the first centuries of the Empire*, *The Harvard Theological Review* 20, 1927, pp 183-403

et un certain isolement par rapport à la population autochtone. En outre, à Rome, on faisait grand cas du grec et nombreux étaient ceux qui, ayant le latin comme langue maternelle, le parlaient couramment¹. Et enfin, n'oublions pas que le grec, comme nous l'avons déjà remarqué, était un moyen de communication qui s'adaptait facilement à des circonstances nouvelles. En conséquence, nous pouvons présumer que parmi les Orientaux de Rome beaucoup n'ont parlé que grec jusqu'à la fin de leurs jours².

Cela ne signifie pas que, dans ces milieux, on ignorait complètement les langues sémitiques et le latin. Chez les Chrétiens, on connaissait sans doute peu les langues sémitiques. Mais loin de nous l'idée d'être apodictique. C'était là un monde mouvant, où l'on voyageait beaucoup. C'est ainsi qu'Hégésippe, Juif converti, qui connaissait l'hébreu et l'araméen (Eusèbe, *H.E.* 4,22,8), habita longtemps à Rome³. Chez les Juifs, ces langues, comme on pouvait s'y attendre, avaient été mieux conservées. Un certain nombre d'inscriptions juives sont entièrement ou partiellement en araméen et en hébreu et ce, en lettres hébraïques. Après la chute de Jérusalem et à différentes autres occasions, l'élément de langue sémitique parmi les Juifs de Rome a probablement été renforcé par l'arrivée de prisonniers qu'on vendait comme esclaves. Le Talmud babylonien parle du séjour à Rome, au premier quart du II^e siècle après J.-C., du *tanna* palestinien R. Mattiah ben Heresh, qui y aurait même fondé une école⁴.

En outre, le latin entraît de plus en plus dans l'usage. Pour les Chrétiens, il n'en est encore que peu de traces au début du II^e siècle. Les données fournies par le *Pasteur* à cet égard sont discutables (cf. nos conclusions *infra*, p.185). Mais si on peut dater la version latine de la *Prima Clementis* d'environ 160 après J.-C., l'emploi du latin parmi les Chrétiens de Rome a certainement dû commencer à l'époque

1. Voir P. Boyancé, *La connaissance du grec à Rome*, Revue des Études Latines 34, 1956, pp.111-131; H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris 1965⁶, pp.362-363, 378-388.

2. Cf. Coseriu, *Vulgarlatein*, p.139. Pour le grec des Juifs et des Chrétiens de Rome voir H. J. Leon, *The Jews of ancient Rome*, Philadelphia 1960, pp.75-92 et Caspari, *Quellen*, III, pp.267-466; Mohrmann, *Origines*, pp.67-73.

3. Voir aussi G. Bardy, *La question des langues dans l'Église ancienne*, I, Paris 1948, pp.88-90.

4. Sur lui Colorni, *Usa del greco*, p.30 n.52, cf. *ib.* pp.63-64. Sur la solidarité des Juifs de Rome avec le judaïsme de langue sémitique M. Hengel, *Die Synagogeninschrift von Stobi*, Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 57, 1966, pp.(145-183)181-182. Au temps de saint Jérôme, les Juifs de Rome disposent de manuscrits hébreux de la Bible, cf. Jérôme, *Ep.* 32,1; 36,1.

d'Hermas¹. Sur les Juifs cependant nous sommes mieux renseignés. Un quart de leurs inscriptions est en latin; mais il faut reconnaître qu'il est impossible de les dater avec précision et que les inscriptions latines sont probablement en grande partie du III^e et IV^e siècles. Des auteurs romains décrivent les Juifs dans des situations où ils auraient difficilement pu parler autre chose que le latin. Plusieurs Juifs se risquèrent à la poésie métrique traditionnelle. Martial déjà s'attaque à un rival «né au cœur de Jérusalem» (II,94). Dans la catacombe juive de Monteverde, on a trouvé une épitaphe hexamétrique de treize vers (CIJud 1,476) qui, selon certains, date du début du II^e siècle après J.-C.

Tous ces faits confirment l'usage de plusieurs langues parmi les Juifs et les Chrétiens de Rome. Mais ce qu'on peut constater dans le groupe ne s'applique pas nécessairement à Hermas lui-même. En effet, certaines choses nous amènent à penser qu'il ne faut pas trop se hâter de croire qu'il connaissait les langues sémitiques et le latin. Pour ce qui est des langues sémitiques, langues d'ailleurs peu répandues chez les Chrétiens, la langue du *Pasteur* est, de l'avis général, étroitement apparentée à celle de la Bible grecque, ce qui n'étonne guère pour un ouvrage qui s'était presque fait une place dans le canon. Il n'y a donc aucune raison d'imputer à une connaissance personnelle des langues sémitiques des sémitismes qui peuvent remonter au grec biblique. Est-ce l'explication de tous ces sémitismes? C'est ce que la suite devra nous apprendre.

Pour les latinismes d'Hermas, le problème se pose différemment. Ici, point de modèles littéraires. Qu'il ait lu des écrivains latins, nous semble peu probable. Pour autant que nous le sachions, il n'existe pas, à son époque, de textes latins d'auteurs juifs ou chrétiens². Ce qu'on suppose être des réminiscences d'auteurs profanes latins peut fort bien être en réalité des réminiscences d'auteurs grecs, si réminiscences il y a³. S'il est vrai que, comme nous l'avons dit plus haut, p.31, les détails topographiques qu'il fournit permettent de le localiser à Rome, il y en a parmi eux qui surprennent: ainsi les «promenades» à Cumes (I,3; 5,1), le voyage aérien en Arcadie (78,4, cf. *supra* p.24). Un autre détail est encore plus frappant: alors qu'un texte comme l'évangile de

1. Cf. Mohrmann, *Origines*, pp.78-106.

2. Du moins, l'existence d'une traduction latine juive de la Bible est parfaitement hypothétique, voir Colomi, *Usa del greco*, pp.75-77. La date précoce que J. Daniélou, *La littérature latine avant Tertullien*, Revue des Études Latines 48, 1970, pp.357-375 propose pour 5 *Esdras* et autres textes latino-chrétiens n'est pas convaincante.

3. Cf. *supra* p.13.

Matthieu, qui a pourtant certainement vu le jour en Orient, utilise une mesure de longueur romaine, *μίλιον* (5,41), Hermas, en pleine Italie, s'exprime en employant une mesure de longueur grecque, *στάδιον* (22,2.5). C'est là plus qu'une question de choix de mot. Cela indique un manque d'intégration dans la communauté romaine. Nous soupçonnions déjà que les habitants de Rome d'origine orientale, surtout dans les communautés plus ou moins étanches, se tiraient fort bien d'affaire avec comme seule langue le grec. Si nous combinons tous ces éléments nous sommes amenés à la conclusion suivante: bien qu'il ait vécu à Rome, nous ne pouvons pas supposer qu'Hermas ait été plus influencé par le latin que n'importe quel autre auteur grec de son temps. Il est possible que l'étude de sa langue nous forcera à reviser ce jugement. Mais *a priori*, on n'a pas le droit, nous semble-t-il, du seul fait qu'il habitait Rome, de voir des latinismes dans ce qu'en d'autres textes nous jugerions être du grec courant¹.

5. MÉTHODE À SUIVRE

Pour autant que nous sachions, personne jusqu'à présent n'a attribué les phénomènes d'interférence dans le *Pasteur* à d'autres langues que l'hébreu, l'araméen et le latin. Nous aussi, nous partons du principe que tout ce qui n'est pas grec dans le *Pasteur* est dû à l'influence d'une ou de plusieurs de ces langues. La question se pose maintenant de savoir comment procéder pour dépister ces éléments non grecs. En théorie, la réponse devrait être qu'une comparaison du système de la langue grecque avec celui des trois autres langues (toutes trois au degré de développement qu'elles avaient dans la première moitié du II^e siècle après J.-C.) nous permettrait de prévoir quels sémitismes et latinismes sont possibles en grec: il ne resterait plus qu'à vérifier ceux qui se trouvent chez Hermas. Mais la chose est impossible par définition; car, comme nous l'avons montré plus haut, pp.36-37, nous ne connaissons pas – et nous ne connaissons jamais – suffisamment les systèmes en question. Nous ne devons pas pour autant renoncer à l'étude des sémitismes et des latinismes. Même pour les langues aujourd'hui vivantes il n'existe pas encore de descriptions complètes. Cela n'a pas été une raison pour renoncer à étudier les interférences dans le présent.

1. Nous nous opposons ici à une habitude de Blass-Debrunner entre autres, par exemple BD § 5¹ n.1: «bei Hermas (der in Rom schrieb!) συμψέλ(λ)ιον *subsellium* (auch Pap., s. Bauer s.v.)»; § 462¹: «Auch sonst erzählt Hermas gern asyndetisch, wohl unter lat. Einfluss»; voir aussi *ib.* §§ 60¹, 347².

Et puis nous n'ignorons pas les langues en question ici au point de ne pouvoir porter un jugement valable sur les sémitismes et les latinismes, comme on le suggère parfois¹.

La méthode que nous avons suivie est la suivante. En lisant et relisant le *Pasteur*, nous avons noté toutes les particularités linguistiques qui nous semblaient s'écarter des normes du grec de l'époque. En présumant que tous les phénomènes non grecs sont dus ici à une influence de l'hébreu, de l'araméen ou du latin ou des trois combinés, nous avons obtenu un premier inventaire des sémitismes et des latinismes dans le *Pasteur*. Nous avons complété cette liste avec les données fournies par les grammaires, les dictionnaires et les monographies. Nous avons ensuite soigneusement examiné la collection ainsi constituée en éliminant ce qui, à y regarder de plus près, s'avérait conforme aux normes du grec contemporain : ce qui est resté est ce que nous supposons constituer les sémitismes et les latinismes du *Pasteur* d'Hermas.

Nous avons alors entrepris une comparaison avec un certain nombre d'autres textes grecs, classiques et post-classiques. Tant qu'il s'agissait d'un seul phénomène linguistique, il n'était pas difficile de trouver de bonnes sources. Mais le choix diminuait considérablement lorsqu'il s'agissait de trouver des textes d'une certaine longueur, qui devaient donner une image-type du grec tel qu'on l'écrivait au temps d'Hermas. Papyrus, inscriptions et auteurs d'une date incertaine étaient à écarter²; certaines tendances classicisantes diminuaient l'utilité de tel ou tel texte; et le reste des auteurs, d'après ce que nous savions de leur vie, éveillait le soupçon de n'avoir pas échappé, dans leur langue, à l'interférence soit sémitique soit latine. C'est ainsi que nous n'avons pas cru pouvoir considérer comme représentative la prose du contemporain d'Hermas, Lucien de Samosate, Syrien de naissance, qui dit lui-même qu'il n'a appris le grec que comme seconde langue (*Bis Acc.* 27). Au II^e siècle après J.-C., tout sujet de l'Empire romain avait fatalement affaire au latin; en outre, la plupart des auteurs de ce

1. Cf. I. Soisalon-Soininen, *Die Infinitive in der Septuaginta*, Helsinki 1965, p.9; L. Bettini, *Tendenze e problemi nello studio della lingua dei Settanta*, Atene e Roma N.S. 16, 1971, pp.(1-12) 9-10.

2. Des textes comme la *Vie d'Ésope* et l'*Historia Alexandri Magni*, qu'on cite dans des grammaires du Nouveau Testament pour contester les sémitismes, sont suspects pour deux raisons: ils n'ont pris la forme que nous leur connaissons qu'à la fin de l'Antiquité et la Bible grecque leur a déjà servi de modèle. On ne peut évidemment pas non plus invoquer les apocryphes néotestamentaires plus tardifs pour contester les sémitismes.

temps ont séjourné plus ou moins longtemps à Rome. Du reste, si cela est un inconvénient décisif, il n'y a plus qu'à renoncer à trouver un texte représentatif.

Mais nous n'avons pas été jusque là. Pour savoir ce qu'il en était du grec courant à l'époque où le *Pasteur* a été écrit, nous avons choisi quelques textes pour y dépister tous les phénomènes qui nous intéressent. Ce sont: Épictète, livre I, Plutarque, *De sera numinis vindicta* et *Vie de Lycurgue*, Appien, livre 12, Pausanias, livre 2 et Achille Tatius, livres 1-4. Les auteurs de ces textes ne sont ni des Juifs ou des Chrétiens, ni des Romains. Abstraction faite des phénomènes d'*importation*, leur langue ne présentera donc généralement pas de sémitismes et de latinismes. Ce groupe de textes a donc une fonction négative: les phénomènes qui, dans le *Pasteur*, donnent l'impression d'être des sémitismes et des latinismes devront être considérés comme du grec courant s'ils se rencontrent dans les textes en question.

En outre, nous avons fait une étude systématique de la Septante, du Nouveau Testament et des apocryphes paléo- et néotestamentaires jusqu'à la fin du II^e siècle environ. Parmi les apocryphes paléotestamentaires nous comptons l'*Apocalypse de Moïse*, 1 *Hénoch*, le *Testament d'Abraham* (A et B), *Joseph et Aséneth*, les *Testaments des Douze Patriarches*, les *Paralipomènes de Jérémie*, l'*Apocalypse grecque de Baruch*, les *Vies des Prophètes*, l'*Apocalypse grecque d'Esdras* et le *Testament de Job*. Parmi les apocryphes néotestamentaires, nous comptons le *Protévangile de Jacques*, l'*Évangile de Pierre*, 3 *Corinthiens*, les *Actes de Paul et Thècle*, les *Actes de Paul*, le *Martyre de Paul*, l'*Épître du Pseudo-Barnabé*, l'*Apocalypse de Pierre*, la *Didachè* et la 11^e *Ode de Salomon*. Pour les latinismes, cet ensemble de textes, à quelques exceptions près, remplit la même fonction que le groupe de textes profanes. Quant aux sémitismes, il faudra vérifier dans ces textes dans quelle mesure les phénomènes qui se présentent chez Hermas étaient d'un usage courant en grec biblique.

Il est évident que, dans l'unité relative de la Bible grecque et des écrits apparentés, on peut remarquer une grande diversité, suivant l'époque et le lieu d'origine, suivant le fond et suivant la forme. La différence essentielle dans cette étude est celle qui existe entre les traductions et les livres originairement grecs. Dans la première catégorie, les sémitismes sont dus surtout au littéralisme, dans la deuxième à l'imitation du style des traductions (cf. *supra*, pp. 40-41). Aussi, dans les chapitres suivants, nous comparerons continuellement entre elles ces catégories. Font partie de la première catégorie tous les livres

dont nous possédons l'original sémitique complet. Elle comprend donc en réalité les livres protocanoniques de la Septante. La deuxième catégorie embrasse tous les autres textes. Il est vrai qu'une partie de ces textes – des livres entiers comme 1 *Maccabées* et des passages de certains livres comme probablement les évangiles synoptiques –, remontent d'une manière ou d'une autre à des documents sémitiques. Mais, premièrement, il n'est plus possible, en général, de savoir avec exactitude quelle a été leur relation à ces documents; deuxièmement, on peut présumer que, dans ces textes aussi, l'imitation du style des plus anciens livres de la Septante a été d'une importance décisive. Dans les chapitres suivants, lorsque nous citerons des passages des livres dont il existe deux versions: les *Juges*, *Tobie*, *Suzanne*, *Daniel* et *Bel*, nous indiquerons à chaque fois les passages de l'une et l'autre version, comme si chacune d'elles était un livre à part. Compte tenu de cela, d'après nos calculs, les livres protocanoniques de la Septante représentent environ 54% de l'ensemble des textes formé par la Bible grecque et les apocryphes. Le reste comporte donc 46%, dont les livres deutérocanoniques constituent 13%, le Nouveau Testament 18%, les apocryphes paléotestamentaires 9% et les apocryphes néotestamentaires 6%. Ces chiffres montrent en même temps que le gros du corpus en question, à savoir 85%, est formé par la Bible grecque.

La plupart des sémitismes et des latinismes ont trouvé accès dans le grec grâce au fait qu'ils se raccrochaient à un usage qui existait ou semblait exister déjà¹. S'ils s'écartent du grec usuel, c'est seulement à cause de leur fréquence beaucoup plus grande. En pareil cas, nous parlons de sémitismes et latinismes «secondaires» ou «partiels». Ceux-ci, évidemment nous mettent devant de grands problèmes: où placer la limite? On a remarqué que, dans des textes traduits, la fréquence ne peut être un critère, puisqu'elle y est dictée en une certaine mesure par le texte de base². Mais, quand il s'agit des sémitismes de la littérature biblique, la fréquence nous permet souvent de mesurer le degré auquel un élément est étranger, et ce, en étudiant l'imitation dans les livres écrits originairement en grec: ces livres, en effet, utilisent un certain nombre de sémitismes avec une fréquence qui se situe entre celle des livres traduits et celle du grec profane. De toute évidence leur exotisme

1. C'est ainsi qu'on peut penser que les traducteurs de la Septante se sentirent autorisés à employer le *év* instrumental du fait qu'ils entendaient les tournures homériques comme *ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι* au sens instrumental, cf. *infra* pp. 82-83.

2. Soisalon-Soininen, *Infinitive*, pp. 13, 208.

a frappé les auteurs, qui les jugèrent typiquement propres au grec biblique, et c'est bien pourquoi ils invitaient à l'imitation; d'un autre côté, le grec profane contemporain pouvait exercer là un rôle modérateur plus que dans le cas des textes traduits. Nous aurons l'occasion, dans les chapitres suivants, de revenir à plusieurs reprises sur ce rapport de fréquence caractéristique.

Pour certains sémitismes, nous disposons d'un deuxième moyen de détection: les déclarations faites à cet égard par les auteurs paléochrétiens. À plusieurs reprises, surtout dans la littérature exégétique, nous voyons faire la remarque que tel phénomène linguistique est particulier au grec biblique ou est inusité en grec profane. De pareils témoignages ne doivent évidemment pas être exploités sans circonspection; mais ils peuvent être utiles, en tout cas comme argument d'appoint. Il n'en existe pas de relevé systématique¹; mais nous ne manquerons pas d'invoquer ceux que nous pourrions découvrir, dans la mesure où ils s'appliquent aux phénomènes à examiner.

Après avoir inventorié les sémitismes et les latinismes isolés, il nous restera à en expliquer la présence dans le *Pasteur*. Dans ce qui précède, nous avons déjà parlé de plusieurs raisons possibles: le texte a été écrit dans un milieu où l'on parlait plusieurs langues; il peut avoir été soumis à des conventions littéraires où certains éléments exotiques étaient de mise; il peut avoir été écrit par une personne plurilingue; il peut être une traduction. À chacune de ces raisons correspondra une situation particulière. Pouvons-nous la prévoir? C'est ce qu'il faut essayer de faire, non sans les réserves nécessaires et la claire conscience que de pareilles remarques restent forcément vagues.

Si les textes ont vu le jour dans un milieu polyglotte ou ont été écrits selon certaines conventions stylistiques, ils seront, en général, d'une aisance raisonnable dans le maniement de la langue. Ce ne sera pas par incapacité que les auteurs retomberont dans des phénomènes d'interférence: ils possèdent le jargon et font intervenir les phénomènes d'interférence de telle sorte que même les lecteurs unilingues puissent comprendre. L'interférence se limitera surtout au lexique. Dans les cas de conventions littéraires, il peut s'y ajouter des particularités stylistiques; mais, pour la syntaxe, l'interférence n'interviendra que dans une série d'expressions stéréotypées et ne deviendra pas productive.

Les traductions littérales, au contraire, donneront des entorses à la

1. Quelques références bibliographiques *supra* p.39 n.8 et p.41 n.2.

syntaxe sans faire acception de personne et, tant qu'on ne saura pas que ce sont des traductions, elles donneront l'illusion que l'interférence est bel et bien devenue productive. Il en résultera souvent une certaine obscurité. Le traducteur, en effet, cherche à se plier à la langue du texte original, non à celle de ses lecteurs; et ceux-ci, à leur tour, sont prêts à montrer une tolérance remarquable parce qu'ils partagent le respect du traducteur pour le texte original¹.

Quand l'interférence est due au fait que l'auteur utilise une langue qui lui est moins familière, elle se manifeste d'une autre façon encore. L'auteur alors s'exprime avec précision dans un domaine restreint, mais avec incertitude et maladresse aussitôt qu'il le quitte; il a du mal à sentir la valeur stylistique des mots et des expressions, à manier les particules et autres finesses de la langue²; il se sert peu de mots empruntés à la langue qu'il connaît le mieux de peur de se trahir aussitôt³.

À la fin de notre étude, nous reviendrons sur ces observations pour les confronter au texte du *Pasteur*. Il s'agit maintenant d'examiner les différents phénomènes qui ont l'apparence de sémitismes ou de latinismes.

1. Cf. Brock, *Septuagint*, pp 16-31, 32. On trouve un essai pour fixer des critères du grec traduit de l'hébreu et l'araméen chez R. A. Martin, *Syntactical evidence of Semitic sources in Greek documents*, Cambridge, Massachusetts 1974, pass

2. Cf. Christine Mohrmann, *The Latin of Saint Patrick*, Dublin 1961, pp 9-12

3. Cf. Vildomec, *Multilingualism*, pp 96, 103, 157, 208, 213, 231

LE VERBE

I. LE PARFAIT

Dans le *Pasteur* nous rencontrons un certain nombre de fois le parfait là où, selon les règles du grec classique, on s'attendrait à trouver plutôt un aoriste, par exemple dans 1,1: ὁ θρέψας με πέπραχέν με Ἐόδη τινὶ εἰς Ῥώμην, 9,2: αὐτῇ τῇ νυκτὶ μοι ὤπται ἡ πρεσβυτέρα καὶ εἰπέν μοι. Le parfait est employé ici de la même façon que le parfait latin. S'agit-il là d'une influence latine?¹ Pour répondre à cette question, il nous faudrait nous arrêter un moment à l'histoire du parfait dans le grec post-classique.

Dès la période classique, le parfait avait subi une évolution qui le rapprochait de l'aoriste. Si, anciennement, il indiquait un état qui était le résultat du processus exprimé par la racine du verbe, on se mit de plus en plus à l'employer comme l'aoriste, pour désigner le processus lui-même, à cette différence près que l'aoriste s'employait pour un processus accompli sans plus et le parfait pour un processus accompli qu'on désirait représenter comme concernant encore le présent. Il ne nous est plus guère possible aujourd'hui, en bien des cas, de percevoir pourquoi un auteur ancien choisit le parfait plutôt que l'aoriste. Cela ne nous autorise pas pour autant à conclure que le parfait est devenu un doublet de l'aoriste. Pour arriver à une telle conclusion il faut des preuves positives².

Or ces preuves, nous pouvons effectivement les donner, au moins

1. Comme le présume, entre autres, L. Radermacher, *Neutestamentliche Grammatik*, Tübingen 1925², p.150, pas spécialement pour Hermas d'ailleurs.

2. Ainsi, à bon droit, K. L. McKay, *The use of the ancient Greek perfect down to the second century A.D.*, Bulletin of the Institute of Classical Studies of the University of London 12, 1965, pp.(1-21)4-5, 21 n.1. Mais son zèle à réfuter les preuves des chercheurs qui l'ont précédé fait craindre qu'il ne fasse parfois violence aux textes. C'est ainsi qu'il considère comme fautes des graveurs de pierre les parfaits qui l'embarrassent (p.8), ou qu'il choisit les *lectiones faciliores* (p.3, cf. p.15).

pour le grec post-classique. Pour ce faire, il faut distinguer entre un contexte narratif et un contexte non narratif, disons un contexte de constatation. Dans le premier cas, le présent des faits rapportés est évoqué comme se situant avant le présent du narrateur; dans le second cas, ce présent coïncide avec celui du narrateur¹. Or, l'essentiel est qu'en grec classique, pour autant que nous sachions, le parfait ne s'emploie pas dans un contexte narratif². Le parfait se réfère à un état dans le présent et, bien qu'*a priori* on ne puisse en inférer qu'il ne peut donc se présenter dans un contexte narratif, qui se situe forcément dans le passé du narrateur, c'est bien ce qui se produit en fait. Il n'a pas d'emploi en ce cas: l'aoriste sert à désigner des actions accomplies purement et simplement, le plus-que-parfait des actions qui, par leurs conséquences, continuent à exister dans le présent du récit. Or, lorsque, dans des textes post-classiques, nous trouvons des verbes au parfait dans un contexte manifestement narratif, c'est la preuve que le parfait a pris une valeur d'aoriste.

On trouve en fait des parfaits de ce genre. Ils sont rares dans les textes littéraires, où la norme attique, même chez les auteurs non atticistes, continue à être respectée à cet égard³. On trouve pourtant déjà des exemples chez Polybe, comme 3,116,7: τοὺς μὲν φεύγοντας παραδédωκε τοῖς Νομάσι, πρὸς δὲ τὴν τῶν πεζῶν μάχην ἤγεῖτο. Ils sont plus nombreux dans les textes sans prétentions stylistiques, comme les papyrus non-littéraires et la Bible grecque. On en trouve déjà des exemples dans la Septante, comme *Jud.* A 20,39: καὶ ἀνέστρεψαν ἀνὴρ Ἰσραὴλ ἐν τῷ πολέμῳ, καὶ Βενιαμὴν ἤρκεται τοῦ τύπτειν τραυματίας, *Dan.* 1xx4,33^b: ἐνὺπνιον εἶδον, καὶ ὑπόνοιαί με εἰλήφασιν, καὶ διὰ χρόνου ὕπνος με ἔλαβε (!) πολὺς καὶ νυσταγμὸς ἐπέπεσέ μοι, 5,30: καὶ τὸ βασίλειον ἐξήρται ἀπὸ τῶν Χαλδαίων καὶ ἐδόθη τοῖς Μήδοις καὶ τοῖς Πέρσαις, et ils deviennent de plus en plus fréquents dans le Nouveau Testament, mais surtout dans les apocryphes⁴.

Dans un contexte narratif, le parfait peut donc prendre une valeur d'aoriste. Ce résultat obtenu, nous pouvons faire un pas de plus. Il

1 Sur cette matière voir l'étude de H. Weinrich, *Tempus*, Stuttgart 1971^a, pass.

2 Cf. R. Kühner-B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, II 1, Hannover-Leipzig 1898^a, p.167; J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*, I, Basel 1926^a, p. 170; SD II, p.287; Weinrich, *Tempus*, pp.289-290.

3. P. Chantraine, *Histoire du parfait grec*, Paris 1927, p. 214.

4. Par exemple *Mt.* 13,46; *Apoc.* 5,7; 7,14; 8,5; 19,3; *Apoc. Mos.* 1; 1 *Hen.* 13,3; 21,2-3,7; 22,5; 24,4; 26,2; 32,1; 107,1; *Test. Abr.* A 6.16.20; *Jos. et As.* 2,1; 9,1; *Test. Jud.* 12,4; *Test. Gad* 2,3; *Test. Benj.* 1,3; *Par. Jer.* 3,16; 7,17; *Vit. Proph. Is.* 3; *Jer.* 7.13; *Ez.* 19; *Test. Job* 7,1.3; 16,4.5; 18,2.8; 28,4; 40,6; 44,2.5; 46,9; 50,2; *Ev. Petri* 23,31.

est extrêmement improbable qu'un parfait indiquant un état dans le présent soit devenu un parfait tel qu'il fonctionne dans un contexte narratif, sans passer par une phase intermédiaire. Il est quasi certain que cet emploi a été préparé par une adaptation du parfait à l'aoriste dans un contexte de constatation. Cela confirme l'idée que, dans des textes post-classiques et peut-être déjà dans des textes classiques tardifs où s'énonce une constatation, pour les passages où le choix d'un parfait plutôt qu'un aoriste ne s'expliquait pas d'après les règles classiques, nous pouvons parler en fait d'un parfait aoristique. De tels passages ont été inventoriés depuis longtemps dans toutes sortes d'études¹, et il est superflu d'en citer ici de nouveau des exemples. Une chose est certaine, c'est que, si notre raisonnement est juste, le parfait aoristique est employé si tôt et si fréquemment qu'il n'est plus nécessaire d'envisager une influence latine.

Peut-être avons-nous suggéré dans ce qui précède que le parfait, dans sa valeur traditionnelle, tomba en désuétude. Ce serait là une erreur. Vers les débuts de notre ère, la situation, à notre avis, est plutôt la suivante: dans la plupart des cas, le parfait est conforme aux règles du grec classique; dans des cas moins nombreux, il peut à la rigueur s'expliquer d'après les normes classiques et, dans une minorité de cas, il a pris une valeur purement aoristique.

La langue du *Pasteur* correspond exactement à ce tableau. Dans la grande majorité des cas les parfaits répondent aux règles classiques. En voici quelques exemples: 23,4: *μεγάλῃν θλίψιν ἐκπέφευγας* «tu as échappé à un grand malheur», 55,4: *ταύτην τὴν ἐντολὴν τοῦ κυρίου τετέλεκα* «j'ai accompli cet ordre du Seigneur», 87,4: *πάντα... κεκάθαρται* «tout est rendu propre». Dans des passages comme 27,7: *φύλασσε οὖν τὴν ἐντολὴν ταύτην, ὥς σοι λελάληκα*, 66,6: *πορεύου ταῖς ἐντολαῖς μου ἅς σοι ἐντέταλμαι*, on perçoit dans le parfait comme nuance l'idée qu'à partir du moment où ils ont été donnés, les commandements restent définitivement valables. Un bel exemple de l'emploi fonctionnel d'un aoriste et d'un parfait côte à côte se trouve dans 109,3: *ἰμάτιόν σοι ὑγιὲς ἔδωκα· διὰ τί αὐτὸ ἔσχισας καὶ πεποίηκας ἄχρηστον*; L'acte de déchirer est un événement qui se produit dans l'instant, mais le fait d'être inutilisable est un état permanent.

1. Par exemple A P M Meuwese, *De rerum gestarum divi Augusti versione graeca*, Buscoduci 1920, pp 87-92, N Turner, *A grammar of New Testament Greek, III, Syntax*, Edinburgh 1963, pp 69-71; B G Mandilaras, *The verb in the Greek non-literary papyri*, Athens 1973, p 226; A D Papanikolaou, *Chariton-Studien*, Gottingen 1973, pp 72-74.

Hermas connaît, en outre, le parfait aoristique. Les passages que nous avons cités au début de cette analyse en étaient des exemples. Il est intéressant aussi de comparer les deux passages exactement parallèles, 14,2: τοὺς δὲ ἑτέρους (sc. λίθους) οὓς ἑώρακας πολλοὺς κειμένους, οὗτοι...εἰσὶν et 15,1: τοὺς δὲ ἑτέρους λίθους οὓς εἶδες μακρὰν ἀπὸ τοῦ πύργου ῥιπτομένους...οὗτοι εἰσιν. Dans 72,3, nous trouvons un autre bon exemple d'emploi mêlé dans le cas de participes: οἱ πιστεύσαντες καὶ εἰληφότες τὴν σφραγίδα καὶ τεθλακότες αὐτὴν καὶ μὴ τηρήσαντες ὑγῇ. Signalons aussi que le *Codex Athous*, qui a tendance à donner au grec du *Pasteur* un tour plus classique¹, met à plusieurs reprises un aoriste là où le *Codex Sinaiticus* ou le *Michigan Codex* a un parfait², 30,2: ὅτι πεποίηκεν (S; ἐποίησε A) τὸ πονηρόν, 61,2 τί διψυχεῖς περὶ τῶν ἐντολῶν ὧν σοι ἐντέταλμαι (M; ἐνετελάμην A).

Que l'évolution du parfait dans le sens d'un aoriste se soit faite indépendamment du latin, le grec du *Pasteur* nous porte aussi à le penser. Hermas utilise, en effet, le parfait aoristique non seulement là où le latin utiliserait un parfait – nous en avons déjà cité des exemples –, mais aussi là où ce serait impossible en latin, à savoir pour exprimer un passé antérieur, 8,2: ἡρώτησέν με εἰ ἤδη τὸ βιβλίον δέδωκα, 82,6: καὶ μετ' ὀλίγας ἡμέρας ἦλθομεν εἰς τὸν τόπον οὗ κεκαθήκαμεν, et dans le cas d'un irréel du passé, 92,6: εἰ μὴ ταῦτα τὰ πνεύματα μετ' αὐτῶν ἐσχέκισαν, ο[ὗκ ἂν] εὐχρηστοὶ γεγόνασι (γεγόνεισαν edd.³), 105,6: εἰ μὴ πεπόνθατε ἔνεκεν τοῦ ὀνόματος κυρίου, διὰ τὰς ἀμαρτίας ὑμῶν τεθνήκειτε [ἂν] τῷ θεῷ. Nous croyons donc pouvoir conclure en fin de compte que ce n'est pas l'influence du latin qui a donné naissance au parfait avec valeur d'aoriste classique, que ce soit dans le grec post-classique en général ou chez Hermas en particulier.

2. LE PLUS-QUE-PARFAIT

Ce que nous avons remarqué en grec post-classique au sujet du parfait s'applique aussi au plus-que-parfait: dans la plupart des cas, il s'emploie selon les règles du grec classique; à certains autres endroits, il peut à la rigueur s'expliquer selon ces règles et, à d'autres endroits

1. Voir *supra* pp. 15 et 16-17.

2. Outre les passages cités, il y a aussi 8,2; 9,2; 69,5.

3. L'émendation est superflue, voir A. N. Jannaris, *An historical Greek grammar*, London 1897, p. 439; W. J. Aerts, *Periphrastica*, Amsterdam 1965, p. 180. C'est à bon droit que Joly et Whittaker n'ont pas donné suite à la suggestion de BD § 360⁴ de changer aussi le πεπόνθατε de 105,6 en πεπόνθειτο (lire πεπόνθειτε ?), à l'exemple du γεγόνεισαν de 92,6 (qui résulte déjà d'une émendation).

encore, la valeur classique a manifestement disparu. L'évolution s'est faite parallèlement à celle du parfait. Ici aussi, on a supposé une influence latine¹, et apparemment avec des raisons plus valables. Car, alors que le parfait se mit à partager sa valeur aoristique avec le parfait latin, le plus-que-parfait donna l'impression de se mettre à partager avec le plus-que-parfait latin non seulement sa valeur aoristique, mais aussi l'expression du passé antérieur. Cette impression était cependant erronée. De même que le parfait indiquait une action accomplie dont les conséquences persistaient dans le présent, le plus-que-parfait en faisait autant par rapport au passé. En réalité, il se référait donc à un passé, antérieur à un point donné dans le passé; en d'autres termes: le plus-que-parfait grec classique, lui aussi, impliquait une antériorité dans le passé. Mais c'était un phénomène concomitant dans l'expression des conséquences d'une action. Or, lorsque plus tard la valeur classique du plus-que-parfait s'affaiblit ou disparut, l'élément d'antériorité dans le passé resta pour ainsi dire isolé et ne pouvait donc manquer d'attirer l'attention. Mais ce n'était pas nouveau.

De même que pour le parfait, l'ancienneté de l'évolution plaide contre une influence latine. Cette évolution a été moins étudiée que celle du parfait. C'est pourquoi nous citons quelques exemples anciens. Xénophon, *An.* 5,4,18, à propos d'une défaite des Grecs, raconte qu'ils μάλα ἤχθοντο ὅτι τοὺς τε πολεμίους ἐπεποιήκεσαν θρασυτέρους καὶ ὅτι οἱ ἐξελθόντες "Ἕλληνες... ἐπεφεύγεσαν μάλα ὄντες συχνοί· ὁ οὐπω πρόσθεν ἐπεποιήκεσαν ἐν τῇ στρατείᾳ. Le premier plus-que-parfait, ἐπεποιήκεσαν, s'explique facilement à partir du grec classique: l'audace accrue des ennemis est un facteur dont ils devront tenir compte dorénavant. Le deuxième plus-que-parfait, ἐπεφεύγεσαν, peut s'expliquer comme une manière d'insister sur leur responsabilité: à partir de maintenant ils avaient une fuite à leur nom². Mais on ne voit guère ce que le troisième plus-que-parfait, ἐπεποιήκεσαν, nous apprend de plus que ne l'aurait fait un aoriste. On peut penser ici qu'il s'agit d'un cas de persévération: les plus-que-parfaits qui précèdent immédiatement entraînent l'auteur à continuer à employer ce temps alors que le sens ne l'exige plus. Mais cette explication ne tient plus pour des passages comme Polybe³ 4,55,5: ἐξαπέστειλαν Πολυρρήνιοι... τοῖς Ἀχαιοῖς πενταχοσίους Κρήτας, Κνώσιοι δὲ μικρῷ πρότερον ἐξαπεστάλκει-

1. Par exemple J. Hering, *Lateinisches bei Appian*, Weida i. Thür. 1935, pp. 59-66; cf. Meuwese, *De rerum gestarum divi Augusti versione graeca*, pp. 92-94.

2. Chantraine, *Parfait*, pp. 164-165.

3. Cf. J.-A. de Foucault, *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, Paris 1972, p. 143.

σαν χιλίους τοῖς Αἰτωλοῖς, Appien 12,567: on est rempli d'admiration pour les victoires de Pompée sur Mithridate: οὐ γάρ πώ τις ἐχθρὸν τηλικούτον ἐλὼν τοσάδε ὁμοῦ καὶ μέγιστα ἔθνη προσειλήφει καὶ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἐπὶ τὸν Εὐφράτην ὥρκει.

À propos de l'usage dans le *Pasteur*, Blass-Debrunner remarquent: «Hermas setzt das Ppf. in Nachahmung des Lat. oft für Vorvergangenes; z.B. V II 1₃ βλέπω... τὴν πρεσβυτέραν, ἣν καὶ πέρυσιν ἐωράκειν (*videram*), ebenso ἐωράκειν III 1₆, S VI 1₁, VII 1₁, VIII 1₃»¹. Mais cette remarque est contestable. L'«imitation du latin» n'est pas prouvée; comme nous l'avons montré plus haut, il ne va pas de soi qu'on puisse considérer comme un latinisme le parfait post-classique, qui a cessé d'indiquer la permanence des effets d'une action passée. «Souvent» est chose relative; en tout cas, sur un total de six passages, cinq sont cités avec les exemples donnés. Ces cinq passages ont tous ἐωράκειν, le sixième, 22,7, a ἀκηκόειν. Nous ne savons pas s'il faut attacher de l'importance au fait que ce soient précisément ces formes-là qui aient été utilisées²; en tout cas, pour des actions qui se situent dans un passé antérieur, Hermas emploie généralement, c'est-à-dire plus de 30 fois, et pour toutes sortes de verbes, l'aoriste, comme c'était l'usage depuis toujours en grec, par exemple, 9,4: ἦλθον εἰς τὸν τόπον οὗ διεταξάμην αὐτῇ ἐλθεῖν, 55,11: ἀπήγγειλεν αὐτοῖς τὴν πράξιν τοῦ δούλου, ἣν ἐπραξεν ἐπὶ τοῖς ἐδέσμασιν οἷς ἔλαβεν.

Outre les sept passages que nous venons de citer, le plus-que-parfait se présente encore 15 fois chez Hermas³, et, dans tous ces cas, il est utilisé précisément comme en grec classique, par exemple 78,6: τινὲς δὲ βοτάναι, ὅταν ὁ ἥλιος ἐπικεκαύκει («sous l'action du soleil brûlant»), ξηραὶ ἐγίνοντο, 80,2: ἐκπεπετάκεισαν («tenaient tendues») δὲ τὰς χεῖρας αἱ παρθένοι ὡς μέλλουσαι τι λαμβάνειν.

3. L'ABSENCE D'OPTATIFS

Dans les manuscrits du *Pasteur*, on rencontre cinq fois un optatif:

1. BD § 347². De même Coleborne, *Linguistic approach*, pp.372, 444, 592; G. Mussies, *The morphology of koine Greek as used in the Apocalypse of St. John*, Leiden 1971, p.277.

2. Turner, *Syntax*, p.84, remarque que «the resultative pf. was becoming lifeless, fossilized in a few verbs only». Parmi ceux-ci les parfaits de ὁρᾶν et de ἀκούειν. Voir aussi Mandilaras, *Papyri*, pp.218, 226-227.

3. 54,2; 67,2; 78,6; 79,3bis.5; 80,2; 81,1; 82,7; 84,3bis; 88,5; 96,6bis; 105,6.

22,3: ἀξιώ τὸν κύριον... ἵνα με ἰσχυροποιήσῃ καὶ δώῃ (A¹; δῶ S) τὴν μετάνοιαν τοῖς δούλοις αὐτοῦ

36,8: ἐὰν δὲ πάλιν πονηρότατός τις εἴῃ (ἥ edd.) ἀνὴρ ἢ γυνή, καὶ ἀναβῇ ἐπὶ τὴν καρδίαν αὐτοῦ τὰ ἔργα τοῦ ἀγγέλου τῆς δικαιοσύνης, ἐξ ἀνάγκης δεῖ αὐτὸν ἀγαθόν τι ποιῆσαι

48,4: ἀποχωρεῖ ἀπ' αὐτῶν μὴ ἔχων τόπον, ποῦ εἰσελθοῖ (corrigé par une autre main ἐν εἰσελθῇ)

89,4: εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ οὐδεὶς εἰσελεύσεται, εἰ μὴ λάβοι τὸ ὄνομα τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ

103,6: καὶ τοῦτο οὐκ εἰς ταύτας τὰς ἡμέρας λέγω, ἵνα τις ἀρνησάμενος μετάνοιαν λάβοι (corrigé par le copiste lui-même de λάβῃ).

On peut se demander combien de ces passages remontent à Hermas. Quatre de ces optatifs se trouvent dans les parties du *Pasteur* que seul le *Codex Athous* nous a conservées et le cinquième passage 22,3 comporte chez les autres témoins le subjonctif au lieu de l'optatif. Il faudra donc avoir une grande confiance dans la qualité de A pour croire que les optatifs sont d'origine. Cette confiance ne va pas sans dire. Tout d'abord, en deux des cinq passages, 48,4 et 103,6, A montre lui-même une certaine hésitation. Ensuite, à l'époque où le *Codex Athous* fut écrit, il n'y avait plus de différence depuis longtemps entre la prononciation des optatifs δώῃ, εἴῃ, εἰσελθοῖ et λάβοι et les subjonctifs correspondants δῶῃ, ῃ, εἰσελθῇ et λάβῃ. Les formes ont donc pu facilement se substituer les unes aux autres au cours de la transmission. Et enfin, le *Codex Athous* se caractérise par de petites retouches données au texte pour lui donner un air plus classique et l'optatif était un excellent moyen de le faire.

Mais il est vrai qu'en revanche – nous en parlerons plus loin – on continue à trouver des optatifs dans les textes post-classiques, même pour les formes phonétiquement différentes des subjonctifs correspondants; souvent, en pareil cas, les deux s'emploient indifféremment. Dès lors, les optatifs du *Pasteur* que nous venons de citer ont des chances sérieuses d'être d'origine².

Mais cinq optatifs dans un ouvrage qui a les dimensions du *Pasteur*, c'est peu, et, à plusieurs reprises, on y a vu le signe qu'Hermas connaissait mal le grec et se sentait plus à l'aise dans une langue qui ne

1. Ainsi chez les éditeurs. Mais d'après la transcription de K. Lake, *Facsimiles of the Athos fragments of the Shepherd of Hermas*, Oxford 1907, A a le subjonctif δῶῃ. Cf. Reinhold, *Quaestiones grammaticae*, pp.90-91; BD § 95².

2. Les éditeurs ne gardent en général l'optatif que dans 89,4. Chez Joly et Whittaker les variantes dans 48,4 et 103,6 ne sont même pas enregistrées.

disposait pas d'une catégorie comme l'optatif grec: une langue sémitique ou le latin¹. C'est là une idée acceptable dans la mesure où on juge la langue du *Pasteur* d'après les critères du grec attique. Mais si on la compare au grec en usage à l'époque d'Hermas, on voit les choses tout autrement.

En grec post-classique, l'optatif se perd de plus en plus². C'est dans l'expression du souhait qu'il résiste le mieux; les autres fonctions passent à différents autres moyens d'expression, substitutions ou périphrases. À partir du I^{er} siècle avant J.-C. son emploi connaît une recrudescence sous l'influence du mouvement atticiste, influence qui s'exerce surtout sur les textes littéraires, mais qui atteint aussi, par exemple, la langue des papyrus non-littéraires. Mais il ne s'agit là que d'une floraison artificielle. À voir que les fautes contre les règles attiques sont nombreuses, même chez les Atticistes, qu'on se limite souvent à des formules stéréotypées et que des formes d'expression concurrentes coexistent, on s'aperçoit que l'emploi de l'optatif n'était plus soutenu par un sens vivant de la langue.

Cette histoire de l'optatif se reflète dans le grec de la Bible³. Dans la Septante, ce mode s'emploie encore régulièrement pour exprimer un vœu; mais, à part cela, il est rare, sauf dans le *Quatrième livre des Maccabées*, dont on sait les tendances littéraires. Dans le Nouveau Testament, il fait complètement défaut chez Matthieu, chez Jean (évangile et épîtres) et dans l'*Apocalypse*, et on ne le rencontre qu'une seule fois chez Marc et dans l'*Épître aux Hébreux*. La grande majorité des optatifs se rencontre chez Luc (11 fois dans son évangile, 17 fois dans les *Actes*) et chez Paul (31 fois), mais la plupart du temps, il s'agit là aussi de formules stéréotypées. Cette régression de l'optatif est bien illustrée par une citation de Ps. 108,8: τὴν ἐπισκοπὴν αὐτοῦ λάβοι ἕτερος dans Act. 1,20: τὴν ἐπισκοπὴν αὐτοῦ λαβέτω ἕτερος, où l'optatif de la Septante est remplacé par un impératif.

1 Une langue sémitique selon Zahn, *Hirt*, pp 495-496 (cf *supra* pp 9-10 Le latin selon Mohrmann, *Origines*, pp 75-76, G J M Bartelink, *Lexicologisch-semantiche studie over de taal van de Apostolische Vaders*, Utrecht [1952], p 66, Giet, *Les Pasteurs*, p 284 (si l'on peut en croire ces auteurs, Hermas n'emploie pas d'optatif du tout) Dibelius, *Hirt*, p 424 et Demaray, *Hermas*, p 76, au contraire, estiment superflu de supposer une influence étrangère

2. Voir, entre autres, A Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris 1965⁷, pp 289-294, G Anlauf, *Standard late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Köln 1960, *pass*; A Debrunner-A Scherer, *Geschichte der griechischen Sprache*, II, Berlin 1969³, pp 117-122, De Foucault, *Polybe*, pp 145-155, Mandilaras, *Papyrus*, pp 271-287 3 Voir Turner, *Syntax*, pp 119-133, Anlauf, *Optativgebrauch*, pp 75-94, Reinhold, *Quaestiones grammaticae*, pp 109-113

À la lumière de ces données, il n'y a aucune raison de supposer que l'emploi parcimonieux qu'Hermas fait de l'optatif soit dû à l'influence de langues étrangères. Cet usage est parfaitement conforme au grec de l'époque. Il nous faut insister sur les points suivants :

1. selon les règles attiques, la construction d'ἐάν avec l'optatif, comme dans 36,8, est impossible, et l'optatif après une proposition principale avec un temps primaire, comme dans 48,4, 89,4 et 103,6, est pour le moins inhabituel. Mais en grec post-classique cela l'est moins¹; on peut même citer des parallèles pour ἐάν + l'optatif².

2. l'emploi de l'optatif post-classique se distingue aussi par le flottement. Constamment on trouve un mélange d'optatifs et de subjonctifs³. C'est ainsi que, dans 22,3 et 36,8, Hermas emploie indistinctement l'un après l'autre un subjonctif et un optatif et conclut le chapitre où l'on trouve 89,4: οὐδεὶς εἰσελεύσεται, εἰ μὴ λάβοι τὸ ὄνομα παρ δὲ ἂν τὸ ὄνομα αὐτοῦ μὴ λάβῃ, οὐκ εἰσελεύσεται.

3. Hermas fait un usage abondant des moyens d'expression qui remplacent l'optatif en grec post-classique⁴; ainsi, par exemple, dans 12,3, au lieu du potentiel: κυρία, ἤθελον γυνῶναι τῶν λίθων τὴν ἑξοδον⁵, 17,10: πῶς ὑμεῖς παιδεύειν θέλετε; Dans les subordinées, il remplace l'optatif, qui, même en attique, n'était pas obligatoire dans tous les cas, par l'indicatif ou le subjonctif. L'optatif de souhait ne se rencontre pas, mais il n'est pas non plus remplacé, étant donné qu'aucun souhait n'est formulé dans le *Pasteur*.

4. le petit nombre d'optatifs dans un ouvrage qui a les dimensions du *Pasteur* n'est pas chose anormale à cette époque. Nous avons déjà donné quelques chiffres pour le Nouveau Testament; pour les Pères Apostoliques signalons, par exemple, que la *Didachè*, l'*Épître du Ps. Barnabé* et la *Deuxième Épître de Clément* n'ont chacun qu'un seul optatif⁶.

Enfin, il est peut-être intéressant de signaler que la conclusion que nous tirons pour le *Pasteur*, d'autres l'ont tirée pour des textes qu'on s'attendrait beaucoup plus à voir touchés par l'interférence, c'est-à-dire les documents romains officiels rédigés en grec jusqu'à l'époque

1. Voir Radermacher, *Grammatik*, pp.163-164; SD II, pp.331-333.

2. Voir Radermacher, *Grammatik*, p.200; Anlauf, *Optativgebrauch*, pp.9, 111, 118, 119, 141, 146-147, 156.

3. Cf. Anlauf, *Optativgebrauch*, pp.74-75.

4. Voir Debrunner-Scherer, *Geschichte*, II, pp.119-120; Anlauf, *Optativgebrauch*, pass.; cf. aussi Adrien 98.

5. Cf. *supra* pp.25 et 27.

6. *Did.* 5,2; *Ps. Barn.* 21,5; 2 *Clem.* 12,3.

d'Auguste inclusivement. La rareté de l'optatif fut, ici aussi, attribuée à une influence étrangère, celle du latin en l'occurrence; mais c'était à une époque où l'on n'avait pas encore pu se faire une idée très nette du caractère particulier du grec post-classique¹.

4. Ἀρχεσθαι PÉRIPHRASTIQUE

Le verbe ἀρχεσθαι, «commencer», construit avec un infinitif se présente toujours chez Hermas avec un sens plus ou moins affaibli². Bien que, formellement, il indique le début d'une action, il ne sert pas à opposer le début à la suite, mais il inclut le suite de l'action dans la formulation. La construction n'est guère plus qu'une périphrase du verbe qui se trouve à l'infinitif. C'est ainsi que le traducteur de la version *Palatine* pouvait rendre 87,5: ἡρξάμην αὐτὸν ὀρκίζεῖν κατὰ τοῦ κυρίου par *rogavi eum per dominum*, et 88,5: ἡρξάμην καὶ αὐτὸς παύειν par *etiam ipse ludebam*. Cette traduction est d'autant plus frappante que le latin, qui ne disposait pas d'un équivalent de l'aoriste ingressive grec, avait, d'une façon générale, plus besoin que le grec d'une périphrase avec un verbe marquant un commencement. Dans la suite, nous désignerons ce phénomène comme «ἀρχεσθαι périphrastique».

Étant donné que cet ἀρχεσθαι périphrastique est fréquent dans les évangiles synoptiques, il a depuis longtemps attiré l'attention dans l'étude philologique du Nouveau Testament. En 1898, Dalman, se fondant sur une forme d'expression analogue dans la littérature rabbinique, déclara que c'était un aramaisme³ et, depuis, on est allé répétant cette affirmation, sans fournir de nouvelles preuves. Un article d'Hunkin, de 1924, qui contenait des données qui auraient dû mener à une revision de la *communis opinio*, n'y changea rien⁴. On crut si bien à l'origine araméenne du phénomène que l'ἀρχεσθαι périphrastique devint de son côté un critère qui permettait d'établir les origines araméennes de certains textes de tradition grecque. C'est ainsi que Black et Wilcox s'en servent pour déceler d'éventuelles sources araméennes chez les Synoptiques et dans les *Actes*, et que Thackeray l'utilise pour dépister l'origine araméenne de Flavius

1. Cf. A. Thumb, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, Strassburg 1901, p.153.

2. 1,1.3; 5,2; 22,4.5.7; 47,2; 55,10; 83,2; 87,5; 88,4bis.5.

3. G. Dalman, *Die Worte Jesu*, Leipzig 1898¹, 1930², pp.21-22, 29, cf. *ib.* p.370.

4. J. W. Hunkin, «Pleonastic» ἀρχομαι in the New Testament, *The Journal of Theological Studies* 25, 1924, pp.390-402.

Josèphe¹. Donc, même sans compter le *Pasteur*, les raisons d'examiner le phénomène ne manquent pas. Dans ce qui suit, nous donnons les résultats de nos recherches, qui nous conduisent à des conclusions très différentes de celles de Dalman et de ses disciples. Nous pouvons résumer de la façon suivante ce que nous espérons démontrer: il y a fort peu de raisons de parler d'un aramaïsme; il y en a plus, mais pas beaucoup plus, pour parler d'un hébraïsme; il y a, au contraire, de bonnes raisons de penser à un latinisme; mais toutes ces hypothèses sont superflues, car le phénomène peut s'expliquer comme une évolution interne du grec.

En *araméen*, nous n'avons rencontré jusqu'à présent que trois exemples convaincants de notre périphrase: deux dans l'ouvrage appelé *Apocryphe de la Genèse* et un autre dans un fragment d'un *Testament de Lévi* en araméen². Le phénomène fait défaut dans les parties araméennes de l'Ancien Testament et dans les Targums; les trois passages du Talmud de Jérusalem, dont Dalman se réclamait, ne peuvent, eux non plus, servir de référence³. Dalman signalait en outre la grande fréquence de la périphrase dans la version éthiopienne du texte de base supposé araméen de 1 *Hénoch* 85-90. Mais ce sont là des preuves peu solides, car la périphrase a pu être introduite par le traducteur. C'est souvent le cas, par exemple, dans le latin des *Vitae Patrum*⁴, qui ont été traduites du grec à peu près à la même époque que le texte éthiopien d'Hénoch.

En *hebreu*, le nombre de passages où l'on trouve la périphrase est un peu plus grand. Bien que le plus souvent – de nouveau à la suite de Dalman – on prétende qu'on n'en trouve pas d'exemples dans l'Ancien Testament, nous croyons pouvoir parler avec quelque raison d'une

1 Black, *Aramaic approach*, pp 125-126; M Wilcox, *The semitisms of Acts*, Oxford 1965, pp 125-127. H St J. Thackeray, *An unrecorded «aramaism» in Josephus*, *The Journal of Theological Studies* 30, 1929, pp (361-370)364-370. L Radermacher, compte-rendu de J H Moulton, *Einleitung in die Sprache des Neuen Testaments*, *Indogermanische Forschungen* 31, 1912, Anzeiger p (6-10)10, avait déjà mis en garde contre pareille argumentation

2 1QapGn 19,18, *Test Lévi* araméen 13 25-26. Nombreux sont ceux qui pensent d'ailleurs qu'un modèle hébreu est à la base du *Testament de Lévi* araméen

3 Voir Hunkin, «Pleonastic» ἄρχομαι, pp 395-399

4 Voir J B Hofmann, *Beiträge zur Kenntnis des Vulgärlateins*, *Indogermanische Forschungen* 43, 1926, pp (80-122)95. On sait moins que, dans les deux versions latines d'Hermas, elles aussi, on a souvent introduit un *coepi* périphrastique. Les deux versions l'ont dans 55,4, 63,6, 74,2, 75,4, 86,6 7, 109,4, en outre L₁ 9,3 5, 75,4, 80,1 5, 90,7 et L₂ 1,2, 9,5, 32,1, 55,5, 88,1, 89,4. Le contraire, c'est-à-dire la non-translation de la périphrase de l'original du *Pasteur*, est chose beaucoup plus rare, cf *supra* p 66

périphrase dans une douzaine de cas¹. Dans l'hébreu des textes de Qumran, nous n'en avons pas trouvé d'exemples; mais trois des quatre passages que Dalman signale dans la littérature rabbinique nous semblent, au contraire, convaincants².

Mais, en *latin*, la fréquence est considérablement plus grande qu'en hébreu. On peut citer des centaines d'exemples, dans des textes de tous genres, à partir du II^e siècle avant J.-C.³. À ce propos, il faut mentionner un aspect stylistique qui requerra aussi notre attention pour le grec. La périphrase, en effet, semble s'employer de préférence dans le style narratif et, en particulier, pour décrire des actions qui sont en liaison avec des émotions. À titre d'exemple, citons

Lucrèce, I, 125-126: *commemoratur speciem lacrimas effundere salsas
coepisse et rerum naturam expandere dictis*

César, *Gal.* I, 20, 1: *Diviciacus multis cum lacrimis Caesarem complexus obsecrare coepit ne quid gravius in fratrem statueret*

Aulu-Gelle I, 26, 7: *postremo vociferari inter vapulandum incipit*.

Par commodité, nous nommerons la périphrase, dans ce genre de contexte, périphrase dramatique.

En *grec*, l'ἄρχεσθαι périphrastique se présente déjà à l'époque classique⁴, surtout chez Xénophon, par exemple dans *Cyr.* I, 1, 5: ὅποι

1. Pour יָלַח *hi Deut.* 1, 5, pour לָלַח *hi Gen.* 9, 20; 41, 54; *Num.* 25, 1; *Deut.* 2, 24. 25. 31bis; *Jud.* 10, 18; 16, 19; 2 *Regn.* (LXX 4 *Regn.*) 15, 37; *Jon.* 3, 4. Partout la Septante traduit par ἄρχεσθαι ou ἐνᾶρχεσθαι, sauf *Num.* 25, 1.

2. *JBer.* 7^a; 13^a (refusé, à notre avis à tort, par Hunkin, «Pleonastic» ἄρχομαι, p. 397); *JPes.* 33^a. Dalman cite aussi *Koh. R.* 5, 10, mais ce passage ne date pas d'avant le VIII^e siècle après J.-C.

3. Voir, par exemple, *Thesaurus Linguae Latinae s.vv. coepi* II A 1, *incipio* III B; Hunkin, «Pleonastic» ἄρχομαι, p. 401 n. 1; W. Havers, *Enumerative Redeweise*, Indogermanische Forschungen 45, 1927, pp. (229-251) 238, 240; A. Szantyr, *Lateinische Syntax und Stilistik*, München 1965, p. 319, cf. *ib.* pp. 308, 313.

4. Outre le passage cité, par exemple Xénophon, *An.* 7, 2, 24; 7, 6, 15; *HG* 2, 1, 32; *Cyr.* 8, 1, 2; plus tard, par exemple Polybe 18, 21, 3; Longus 3, 18, 3. Pour Flavius Josèphe voir Thackeray, *Aramaism*, pp. 366-369, pour les Synoptiques Hunkin, «Pleonastic» ἄρχομαι, pp. 391-395; J. C. Doudna, *The Greek of the gospel of Mark*, Philadelphia 1961, pp. 52-53. Dans la Septante, un certain nombre de cas sont dus à une traduction incorrecte de l'hébreu: *Gen.* 2, 3; 18, 27; 2 *Regn.* 7, 29; 1 *Par.* 17, 27; 2 *Par.* 3, 3; *Os.* 5, 11; 6, 11; 7, 5; *Mich.* 6, 13; *Ez.* 13, 6. Ensuite, dans la Septante on peut citer: *Gen.* 6, 1; 41, 54; 3 *Regn.* 2, 46^e; 2 *Par.* 36, 4^a; 1 *Esdr.* 2, 25; 4, 1, 13; *Tob.* BA 8, 5; S 8, 5; 1 *Macc.* 9, 66; 13, 42; 15, 40; 4 *Macc.* 5, 15; *Prov.* 19, 10; cf. Tabachovitz, *Septuaginta*, pp. 25-29; Doudna, *Mark*, pp. 112-116. Dans le Nouveau Testament: *Act.* 24, 2; 2 *Cor.* 3, 1, dans les apocryphes *Apoc. Mos.* 21; *Test. Abr.* A 7; *Test. Naphth.* 1, 5; *Apoc. Esdr.* pp. 24. 32bis; *Test. Job* 28, 5 et dans les textes chrétiens ultérieurs, par exemple *Pass. Perp.* 4, 10; 9, 1, 2; 10, 7, 11. 12. 13; 11, 2; 13, 8; *Acta Thomae* 27, 52. Voir aussi les passages cités *supra* n. 1 et *infra* p. 69 n. 1 et 3.

ἀν ἄρξηται τις πορεύεσθαι. Il ne peut s'agir ici d'influence sémitique ou latine. Il en va autrement pour la sous-catégorie, la périphrase dramatique. Nous ne la trouvons qu'à partir du II^e siècle avant J.-C., donc à une époque où l'influence sémitique et latine ne peut être exclue *a priori*. Nous en trouvons des exemples chez Polybe, dans le livre de *Tobie*, chez les Synoptiques, Flavius Josèphe, Hermas etc.¹. Mais l'influence éventuelle d'une langue étrangère sur cet usage ne peut être que celle du latin; car, dans les langues sémitiques, nous n'avons pas trouvé d'exemples de la périphrase dramatique. D'autre part, nous pouvons limiter le dépistage d'éventuelles influences étrangères au plus ancien auteur chez qui on en trouve, c'est-à-dire Polybe. En effet, si, chez lui, elle n'est pas due à une influence étrangère, on peut admettre que, dans les textes ultérieurs, cette influence n'existe pas non plus.

Chez Polybe, on ne peut exclure sans plus une éventuelle influence latine, car il a fréquenté des Romains et il a habité à Rome². Mais si nous considérons que Polybe est un auteur hautement cultivé, qui passa les trente premières années de sa vie en Grèce, qu'au II^e siècle avant J.-C., le latin n'avait pas encore produit de modèles de style auxquels un historien grec pût se référer, et que la périphrase dramatique, considérée comme phénomène d'interférence, fait partie de l'*substitution*, qui s'insinue beaucoup moins facilement dans une langue que la *importation*, alors il est difficile de croire que Polybe ait emprunté la périphrase dramatique au latin.

À cela s'ajoute l'existence d'indices suivant lesquels la périphrase dramatique s'est organiquement développée, dans le cadre du grec, à partir du ἄρχεσθαι périphrastique général. Dans le cas de la périphrase dramatique, les actions liées à des émotions sont souvent des actions qui consistent à parler: ὀρχιζέιν, ἀναθεματίζειν, ὀμνύναι, εὐχαριστεῖν. Or, c'est précisément pour dire qu'on va parler que l'ἄρχεσθαι périphrastique, fût-ce sans contexte dramatique, est déjà en usage à l'époque classique³, chez Xénophon par exemple, *An.* 3,1,34: ἤρχετο λέγειν ὧδε.

1. Polybe 28,27,4; *Tob.* S 3,1; 8,5; 10,3; *Mt.* 26,22,74; *Mc.* 8,32; 10,41; 11,15; 14,19,33,71; *Lc.* 7,38,49; *Apoc. Mos.* 11 (ἀπάρχεσθαι); *Test. Zab.* 2,4; *Ev. Petri* 25; Hermas 1,3; 5,2; 22,4,5; 55,10; 87,5; 88,4bis,5.

2. Cf. à ce sujet L. Hahn, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten*, Leipzig 1906, pp.40-50; De Foucault, *Polybe*, pp.57-62.

3. Sauf les passages cités, par exemple Xénophon, *An.* 5,6,28; plus tard, par exemple Polybe 15,6,4; Flavius Josèphe, *AJ* 4,133; 7,289; 8,3,276,295; 9,129; 10,237; 11,38,43,55,300; 13,289; Chariton 1,3,1; 3,4,13; 4,3,1; Achille Tatius 8,9,1; Longus 3,22,4; 4,19,3. Cf. E. Rodenbusch, *Präsentia in perfektischer Bedeutung*, Indogermanische Forschungen 28, 1911, p.(252-285)277.

Nous aboutissons donc à la conclusion que l'ἄρχεσθαι périphrastique sous toutes ses formes est issu du grec lui-même; ce n'est ni un sémitisme ni un latinisme. Que ce phénomène ait fort bien pu être engendré par un développement interne se trouve confirmé par le fait que des périphrases analogues se sont élaborées dans d'autres langues à d'autres époques¹. Si, en grec, la périphrase dramatique fut beaucoup moins fréquente qu'en latin, c'est que le grec post-classique était prisonnier d'une tradition classique, qui ignorait cette façon de s'exprimer. L'œuvre de Flavius Josèphe nous en donne une illustration. Dans les parties où des collaborateurs formés à l'école atticiste l'ont assisté, il évite la périphrase: quand il est laissé à lui-même, elle revient au galop². Puis, les temps qui suivirent contribuèrent à faire disparaître la périphrase dramatique de notre horizon: les textes qui ne se souciaient pas des prescriptions atticistes ne faisaient généralement pas partie de ceux que l'on conservait. Ce n'est donc pas par hasard si le phénomène est plus fréquent dans des textes qui ont été recopiés non pour leur style, mais, malgré leur style, pour leur contenu: Flavius Josèphe et la littérature biblique³. Enfin, en ce qui concerne Hermas: aucune raison ne nous force à considérer chez lui l'ἄρχεσθαι périphrastique comme un latinisme alors qu'ailleurs il peut être pris pour du grec usuel. Dans le *Pasteur* non plus, ce n'est ni un sémitisme ni un latinisme.

5. PÉRIPHRASE AVEC εἶναι + PARTICIPE PRÉSENT

Les constructions périphrastiques avec εἶναι font, depuis quelques décennies, l'objet d'une attention particulière⁴. Néanmoins, on est

1. Voir Havers, *Redeweise*, pp.238-239; Hunkin, «Pleonastic» ἄρχεσθαι, p.399. Explication psychologique chez Rodenbusch, *Präsentia*, p.277; Havers, *Syntax*, pp.168-169.

2. Voir Thackeray, *Aramaism*, pp.364-370. Pour lui, l'ἄρχεσθαι périphrastique est un aramaïsme; il suffit pourtant de supposer que les collaborateurs de Flavius Josèphe considéraient la chose comme non classique. Les théories de Thackeray sur ces collaborateurs n'ont d'ailleurs pas été généralement admises, voir, par exemple, Sevenster, *Greek*, p. 75.

3. Tabachovitz, *Septuaginta*, pp.24-29, en explique la présence chez les Synoptiques par la seule imitation du style de la Septante. Il ne faut pas négliger ce facteur, mais il perd beaucoup de son importance du fait qu'on trouve la périphrase en grec profane et chez Flavius Josèphe.

4. Citons seulement G. Björck, *Hv δίδασκων, Uppsala 1940, *pass.*; Aerts, *Periphrastica*, *pass.*; H. B. Rosén, *Hv δίδασκων et questions apparentées, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris 62, 1967, pp.XXI-XXVI; L. Rydbeck, *Bemerkungen zu Periphrasen mit εἶναι + Präsens Partizip bei*

encore loin d'être d'accord sur leur origine et leurs fonctions; et les conditions d'une *communis opinio*, c'est-à-dire la prospection relativement exhaustive des textes à ce sujet, sont, elles aussi, loin d'être remplies. Pour notre part, nous examinerons la périphrase avec εἶναι + un participe présent dans le *Pasteur*. En guise d'introduction, voici quelques remarques générales.

La grande difficulté en cette matière ce sont les limites. On s'accorde en général à penser qu'on ne peut parler de périphrase partout où εἶναι et un participe présent se trouvent réunis; mais il n'est pas facile de distinguer entre les différents cas, étant donné que nous ne disposons pas de moyens formels pour le faire. Seule l'interprétation du sens d'une phrase peut nous apprendre de quelle catégorie relève le passage en question.

Lorsque εἶναι est construit avec un participe, on peut se trouver, grosso modo, en présence de deux possibilités:

I. εἶναι est une copule; le participe est adjectivé; à eux deux, ils expriment une qualité, ainsi Hérodote 1,57,2: ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βάρβαρον γλῶσσαν ἴντες (= βαρβαρόφωνοι), Hermas 78,8: καὶ ὅλον τὸ ὅρος εὐθηνοῦν ἦν.

II. εἶναι est un verbe auxiliaire; le participe est purement verbal; à eux deux, ils expriment un état ou une action: Hérodote 9,15,4: ἦν δὲ τὸ δεῦπνον ποιούμενον ἐν Θήβῃσι, Hermas 81,2: ἡ δὲ πέτρα καὶ ἡ πύλη ἦν βαστάζουσα ὅλον τὸν πύργον.

Dans le premier groupe, on peut faire la distinction entre, d'une part, des participes devenus définitivement adjectifs: dérivés d'impersonnels comme δέων, termes de métier comme δάκνων (à propos de médicaments) et d'autres participes devenus termes stéréotypés, comme ἀκμάζων, et, d'autre part, des participes incidemment adjectivés, tels qu'ils sont utilisés dans les citations du groupe I¹. C'est surtout la frontière entre les participes incidemment adjectivés et les participes «verbaux» qui est difficile à déterminer. En effet, posséder une qualité peut être équivalent à se trouver dans un état. Il faudrait examiner la question en détail, en faisant attention au temps d'εἶναι, à la diathèse du participe, au sens du verbe dont le participe dérive et au sujet de la phrase. Dans le cadre de cette étude ce n'est malheureusement pas possible. Mais nous tenons à dire que nous nous rangeons à

Herodot und in der Koine, Glotta 47, 1969, pp.186-200; Mussies, *Koine Greek*, pp.302-308.

1. Björck, *Hv διστάσων, parle successivement de *Daueradjektivierung* (p.17) et de *Gelegenheitsadjektivierung* (p.23).

l'avis des auteurs qui ne reconnaissent comme périphrases que les cas du groupe II¹.

L'emploi de participes adjectivés a toujours été courant en grec². Il n'y a aucune raison d'attribuer leur présence en grec biblique à l'influence d'autre langues. La périphrase authentique est moins fréquente³. En grec classique, elle sert le plus souvent à insister sur la notion que renferme le verbe (périphrase expressive), comme, par exemple, chez Sophocle, *Aj.* 1324: δρῶν γὰρ ἦν τοιαῦτά με. Il est extrêmement rare qu'elle exprime une durée (périphrase durative), comme, par exemple, chez Platon, *Phd.* 118a: ἦν τὰ περὶ τὸ ἥτρον ψυχόμενα. Le grec profane post-classique n'a pas encore été l'objet d'études poussées, mais, à en juger d'après les données disponibles, la périphrase durative reste un moyen d'expression extrêmement rare⁴.

La Septante, au contraire, utilise la périphrase durative à de nombreux endroits⁵, par exemple, dans 2 *Esdr.* 11,4: ἡμην νηστεύων καὶ προσευχόμενος ἐνώπιον θεοῦ τοῦ οὐρανοῦ. Dans la plupart de ces cas, c'est la traduction de ׀׀ ou ׀׀ + participe; parfois l'hébreu n'a que le participe. Certains passages ne peuvent s'expliquer par un texte original hébreu, ce qui veut dire que la construction commence à acquérir droit de cité⁶. Dans le Nouveau Testament, elle se présente surtout chez Luc (évangile et *Actes*)⁷, ce qui peut s'expliquer comme une imitation du style de la Septante plutôt que comme une influence de l'araméen⁸. Après le Nouveau Testament, nous trouvons abondamment la périphrase durative dans les actes apocryphes⁹, ce qui prouve, une fois de plus, que la construction était perçue comme caractéristique du grec biblique.

Dans le *Pasteur*, le participe adjectivé est remarquablement fréquent¹⁰. Au contraire, il n'y a qu'un seul exemple incontestable de périphrase, à savoir dans le passage déjà cité, 81,2: ἡ δὲ πέτρα καὶ ἡ

1. Cf. Björck, *Hv διδάσκων, pp. 9-10, 28-29, 63; Aerts, *Periphrastica*, pp.12-17.

2. Cf. Björck, *Hv διδάσκων, pp. 17-40; Aerts, *Periphrastica*, pp.12-17.

3. Cf. Aerts, *Periphrastica*, p.26.

4. Voir BD § 353; Aerts, *Periphrastica*, p.56; Rydbeck, *Periphrasen*, p.196; Papanikolaou, *Chariton-Studien*, p.79-81.

5. Voir Tabachovitz, *Septuaginta*, pp.42-45; Doudna, *Mark*, pp.106-109; Aerts, *Periphrastica*, pp.62-69.

6. Cf. Aerts, *Periphrastica*, pp.66-67.

7. Voir Björck, *Hv διδάσκων, pp.44-49.

8. Cf. Tabachovitz, *Septuaginta*, pp.41-47; Aerts, *Periphrastica*, pp.57-58, 62. Autrement Mussies, *Koine Greek*, pp.305-306.

9. Voir Aerts, *Periphrastica*, pp.54-55.

10. Voir *supra* p.25.

πύλη ἦν βασιτάζουσα ὅλον τὸν πύργον. Trois autres passages pourtant demandent qu'on s'y arrête: l'un avec l'imparfait d'εἶναι et les deux autres avec le futur. Le passage avec l'imparfait, 61,6, s'énonce ainsi: καὶ τὰ πρόβατα ταῦτα ὥσει τρυφῶντα ἦν καὶ λίαν σπαταλῶντα καὶ ἱλαρὰ ἦν σκιρτῶντα ὧδε καὶ ἐκεῖ. Nous entendons les deux premiers participes à la façon d'adjectifs: «ces brebis étaient comme folâtres et très gourmandes». On peut comprendre le reste de la citation comme: «elles allaient de-ci de-là gambadant joyeusement», ἦν σκιρτῶντα étant une périphrase durative et ἱλαρὰ prédicat; mais on peut l'entendre aussi comme «et elles étaient joyeuses, à en juger par le fait qu'elles gambadaient de-ci de-là». Nous aurions tendance à préférer la première interprétation. L'ἱλαρὰ prédicatif est quelque peu inhabituel¹, mais peut avoir été suscité par une contamination de ἱλαρὰ ἦν et ἦν σκιρτῶντα, cf. 62,3: εἶδες πρόβατα λίαν ἱλαρὰ καὶ σκιρτῶντα, et d'autre part Lc. 9,29: ἐγένετο... ὁ ἱματισμὸς αὐτοῦ λευκὸς ἕξαστράπτων. Dans cette interprétation, notre passage présente un cas de la *loi des membres croissants*: τρυφῶντα – λίαν σπαταλῶντα – ἱλαρὰ σκιρτῶντα ὧδε καὶ ἐκεῖ.

Le futur d'εἶναι s'accompagne dans deux passages de participes, dont il est difficile de dire s'ils sont adjectivaux ou «verbaux»:

34,8: ἀντίστα τῇ δέσυχολιᾳ καὶ τῇ πικρίᾳ, καὶ ἔση εὐρισκόμενος μετὰ τῆς σεμνότητος τῆς ἡγαπημένης ὑπὸ τοῦ κυρίου

90,2: εἰς μάτην ἔση τὸ ὄνομα αὐτοῦ φορῶν.

Nous inclinons à croire qu'il s'agit, dans 34,8, d'une valeur verbale et, dans 90,2, d'une valeur adjectivale; mais, il nous semble que la frontière entre valeur adjectivale et valeur verbale est ici encore plus difficile à définir du fait que les choses qu'on dit concernent l'avenir.

En résumé, nous pouvons dire qu'Hermas connaît la périphrase εἶναι + participe présent, mais qu'il ne l'emploie que très incidemment. Quel jugement porter sur ces faits? Hermas emploie cette construction si parcimonieusement que, sous ce rapport, sa langue ne diffère pas du grec profane. Sachant d'un autre côté que le grec biblique, en définitive sous l'influence sémitique, fait un emploi beaucoup plus fréquent de cette périphrase, qu'elle a été imitée dans les livres ultérieurs de la Septante, dans le Nouveau Testament et dans les apocryphes, et qu'on connaît chez Hermas d'autres exemples de sémitismes utilisés incidemment, il y a quelque raison de parler d'un sémitisme dans son cas. Nous signalons les deux hypothèses sans pouvoir fournir un seul

1. Dans cette fonction, le grec post-classique n'emploie généralement que des adjectifs de temps et leurs pareils, cf. SD II, pp.178-179.

argument qui rende l'une plus vraisemblable que l'autre. Ici le *non liquet* s'impose.

6. Εἶναι εἰς

Le verbe hébreu *היה*, comme copule, signifie à la fois «être» et «devenir». Il serait naturel que la Septante rende ces sens l'un par *εἶναι* l'autre par *γίνεσθαι* et, en général, c'est ce qui arrive¹. Mais, dans les passages qui parlent de l'avenir, on utilise toujours *εἶναι*². Si l'on considère que, généralement, la différence entre «ils seront» et «ils deviendront» est négligeable, c'est parfaitement admissible. Dans *Agg.* 2,9, par exemple: *μεγάλη ἔσται ἡ δόξα τοῦ οἴκου τούτου*, cela ne changerait rien si *ἔσται* était remplacé par *γενήσεται*. Le parti-pris de traduire toujours un mot par le même mot correspond d'ailleurs à la tendance générale des auteurs de la Septante à uniformiser leur traduction.

Au lieu de la seule copule *היה*, l'hébreu emploie souvent la combinaison *לִיהיה*³. Les traducteurs de la Septante ont généralement rendu ce *לִיהיה* littéralement: on traita *היה* de la même manière que le *היה* simple, et *לִ* fut traduit par *εἰς*, qui en est l'équivalent à peu de chose près. C'est ainsi qu'à de nombreux endroits de la Septante on rencontre les expressions *γίνεσθαι εἰς* et *εἶναι εἰς*, le verbe de la première étant généralement à l'aoriste et celui de la deuxième au futur⁴, par exemple, dans *Gen.* 2,7: *καὶ ἐγένετο ὁ ἄνθρωπος εἰς ψυχὴν ζῶσαν*, *Ez.* 17,23: *καὶ ἔσται εἰς κέδρον μεγάλην*.

En grec, ces expressions n'étaient pas d'un usage courant. *Εἰς* peut

1 Cf J Barr, *The semantics of biblical language*, Oxford 1961, p 59 n 1; Beyer, *Semitische Syntax*, pp 31, 64 Nous n'avons pas pu consulter l'étude annoncée de Barr sur le verbe «être» en hébreu et grec bibliques

2 Cf M Johannessohn, *Die biblische Einführungsformel καὶ ἔσται*, *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* N F 18, 1942-1943, pp (129-184) 137-138, et des passages comme *Gen.* 18,18 *γινόμενος ἔσται*, 1 *Regn.* 9,6 *παραγινόμενον παρέσται*, 3 *Regn.* 13,32 *γινόμενον ἔσται*

3 Le plus souvent l'expression signifie «devenir», mais pas toujours, cf par exemple *Ez.* 37,22 *לִיהיה* peut avoir d'autres significations encore, voir L. Koehler-W. Baumgartner, *Hebraisches und aramaisches Lexikon zum Alten Testament*, Leiden 1967 sq., v *היה* *qal* 7 Nous ne parlerons pas ici de ces significations et leur traduction éventuelle par *εἶναι εἰς*. Chez Hermas, *εἶναι εἰς* ne se présente pas dans ces significations

4 Cf M Johannessohn, *Der Gebrauch der Kasus und der Präpositionen in der Septuaginta*, I, Berlin 1910, pp 2-5, R. Helbing, *Die Kasussyntax der Verba bei den Septuaginta*, Göttingen 1928, pp 64-65 Voir aussi *infra* p 75 n 5

s'employer pour indiquer une destination¹, par exemple Hérodote 3,135,3: τὴν μέντοι ὀλκάδα, τὴν οἱ Δαρεῖος ἐπαγγέλλεται εἰς τὴν δωρεὴν τοῖσι ἀδελφεοῖσι. Par analogie, on le trouve parfois aussi accompagnant γί(γ)νεσθαι², par exemple Théognis 162: τὸ κακὸν δοκέον γίνεται εἰς ἀγαθόν, Platon, *Lg.* 961d: νοῦς μετὰ τῶν καλλίστων αἰσθήσεων κραθεῖς, γενόμενός τε εἰς ἓν. Mais auprès d'εἶναι il fait complètement défaut³. Il faut croire que le sens d'εἶναι, qui indique l'existence d'un état, et le sens d'εἰς, dans la mesure où il indique le passage à un autre état, étaient incompatibles. C'est ainsi qu'εἶναι εἰς est un des cas relativement peu nombreux de sémitisme primaire.

On ne peut cependant prétendre que l'expression ait réellement acquis droit de cité. Il est vrai qu'on trouve plusieurs fois, dans la Septante, εἶναι εἰς là où l'hébreu, du moins dans notre texte, a seulement הָיָה, mais le contraire, εἶναι pour ἦν הָיָה, est plus fréquent⁴. On trouve encore l'expression surtout dans les livres traduits de la Septante (plus de 100 fois)⁵; hors de là, on ne peut citer de la Septante que *Sap.* 4,19. Dans le Nouveau Testament, on ne la trouve que dans des citations de la Septante⁶: *Mt.* 19,5 = *Mc.* 10,8 = *1 Cor.* 6,16 = *Eph.* 5,31: ἔσονται οἱ δύο εἰς σάρκα μίαν (*Gen* 2,24) et *Lc.* 3,5: καὶ ἔσται τὰ σκολιὰ εἰς εὐθείας καὶ αἱ τραχεῖαι εἰς ὁδοὺς λείας (d'après *Is.* 40,4). Dans les apocryphes paléotestamentaires, nous ne trouvons plus que trois cas (dans les *Testaments des Douze Patriarches*⁷), dans les apocryphes néotestamentaires nous n'en trouvons plus.

Dans notre texte grec d'Hermas, εἶναι εἰς se présente une fois, dans

1 Voir Radermacher, *Grammatik*, p 21, Helbing, *Kasussyntax*, pp 61-64, Mayser, *Grammatik*, II 2, pp 362-366

2 D'autres passages chez Helbing, *Kasussyntax*, p 64

3 Du moins, il ne se présente nulle part dans le groupe de textes profanes que nous avons cités plus haut, p 53. Nous n'en avons trouvé d'exemple ni dans d'autres textes, ni non plus dans la littérature que nous avons consultée à ce sujet

4 Johannessohn, *Kasus*, pp 3-5

5 *Gen* 2,24, 9,15, 18,18, 48,19bis, *Num* 5,27, 14,3, *Jud* 10,18, 11,6 8 9, 1 *Regn* 4,9, 14,40bis, 2 *Regn* 5,2, 7,8, 14,17, 15,33, 3 *Regn* 1,35, 2,2, 9,7, 4 *Regn* 22,19, 1 *Par* 11,2 6, 17,7, 2 *Par* 6,5, 12,8, 16,8, 2 *Esdr* 15,14, *Judith* 5,21 24, 7,18 27, 8,22, 1 *Macc* 1,41, *Ps* 18,15, 36,26, *Job* 27,14, *Mich* 1,2, 5,1, 7,10 13, *Joel* 4,19bis, *Abd* 1,18, *Zach* 2,9, 8,10, 14,9, *Is* 4,6, 5,5bis 9, 8,18, 10,17, 14,23 25, 17,1, 22,23; 31,8, 34,12, 35,7bis, 40,4, 55,13, 59,6, 60,22, 66,24, *Jer* 5,13, 7,34, 9,21, 16,4, 21,9, 22,5, 24,9, 25,11, 26,19, 27,13, 28,26 37, 30,7 18 27, 31,9 26, 32,33, 37,16, 45,2, 46,18, 49,5 18, 51,12, *Bar* 2,23, 4,34, *Ez* 5,16, 12,20, 14,15 16, 17,8 23, 20,12 20, 34,22, 37,19 22, 47,12, *Dan* Th2,5, 3,96

6 Dans les passages *Act* 8,23, 1 *Thess* 3,5, 1 *Joh* 5,8, qu'on cite parfois, l'expression a une autre fonction

7 *Test Sim* 5,6, *Test Levi* 10,4, 16,5

90,5: οὕτω καὶ οἱ πιστεύσαντες τῷ κυρίῳ διὰ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ καὶ ἐνδιδυσκόμενοι τὰ πνεύματα ταῦτα, ἔσονται εἰς ἓν πνεῦμα, ἓν σῶμα, καὶ μία χροὰ τῶν ἱματίων αὐτῶν. C'est indubitablement l'influence du style de la Septante qui se manifeste ici, cf. Ez. 37,19: καὶ ἔσονται εἰς ῥάβδον μίαν ἐν τῇ χειρὶ Ἰούδα, 1 Macc. 1,41: καὶ ἔγραψεν ὁ βασιλεὺς πάσῃ τῇ βασιλείᾳ αὐτοῦ εἶναι πάντας εἰς λαὸν ἓνα, en particulier «devenir une seule chair» de Gen. 2,24, texte qui, comme nous venons de le voir, est cité quatre fois dans le Nouveau Testament¹. Chose remarquable d'ailleurs, lorsque Hermas, dans 95,4, s'exprime en des termes semblables², il emploie la copule simple εἶναι: μετὰ τὸ τούτους ἀποβληθῆναι ἔσται ἡ ἐκκλησία τοῦ θεοῦ ἓν σῶμα, μία φρόνησις, εἰς νοῦς, μία πίστις, μία ἀγάπη.

Il est possible que 108,4 comportait aussi εἶναι εἰς. Dans le texte qui nous est parvenu: καλὸν ἔστι...γενέσθαι ἐν πνεῦμα, on ne trouve pas d'εἰς, il est vrai, mais nous ne connaissons ce texte que comme citation chez Antiochus et souvent Antiochus cite assez librement. En revanche, les deux versions latines et la version éthiopienne comportent la préposition: *dico autem omnibus vobis... in unum quoque spiritum fieri* L₁, *in uno spiritu*³ *efficiemini* L₂, *estote in uno spiritu* E (traduction d'Abbadie).

7. Προστιθέναι

Le verbe hébreu **הוּב**, «ajouter», peut être suivi d'un infinitif ou de **וְ** + infinitif, et exprime alors que l'acte de l'infinitif se continue. Les traducteurs de la Septante rendaient ordinairement **הוּב** par *προστιθέναι* ou *προστίθεσθαι*, même lorsqu'il était construit avec un infinitif; **וְ** était alors le plus souvent rendu par *τοῦ*⁴. Or, *προστιθέναι* / *-θεσθαι*, «ajouter», est courant en grec, mais pour *προστιθέναι* / *-θεσθαι* + (*τοῦ* +) infinitif «continuer à», «de nouveau commencer à», on ne trouve pas de parallèles profanes⁵. C'est donc un sémitisme ou, étant donné qu'une

1. Voir aussi Daniélou, *Judéo-christianisme*, pp.331-334.

2. Cf. aussi 90,7; 94,4.5; 95,3; *Test. Jud.* 25,3 et Reiling, *Hermas*, pp.131-132.

3. Pour l'ablatif au lieu d'un accusatif voir Szantyr, *Syntax*, pp.276-278. Dans 90,5 L₂ a même *erunt in uno spiritu et in unum corpus*.

4. **הוּב** est en outre rendu six fois par *προσθεῖς/προσθέμενος* et l'infinitif par un *verbum finitum*, formulation que Luc, entre autres, imite, mais qui ne se trouve pas chez Hermas. Pour la traduction de **הוּב** dans la Septante, voir aussi Helbing, *Kassussyntax*, pp.300-302; Soisalon-Soininen, *Infinitive*, pp.23-24, 44-45, 47-48, 136, 140, 158; pour le latin, J. H. Moulton-W. F. Howard, *A grammar of New Testament Greek, II, Accidence and word-formation*, Edinburgh 1919-1929, p.445; U. Rapallo, *Calchi ebraici nelle antiche versioni del «Levitico»*, Roma 1971, p.130; pour le copte, Brock, *Septuagint*, p.35.

5. Cf. BD § 435°.

construction analogue fait défaut en araméen, un hébraïsme. Dans la Septante, il est très fréquent, 109 fois; mais, dans les textes grecs originaux, cet emploi n'a guère été repris. À part un passage du *Pasteur* que nous aurons à citer tout à l'heure, nous ne connaissons que les cas suivants: *Lc.* 20,11.12: προσέθετο... πέμψαι (là où *Mt.* 21,36 et *Mc.* 12,4 ont: πάλιν ἀπέστειλεν), *Mc.* 14,25D: οὐ μὴ προσθῶ πείν, *Ps. Barn.* 2,5: πατεῖν μου τὴν αὐλὴν οὐ προσθήσεσθε (citation d'*Is.* 1,12-13), et deux variantes de manuscrits dans des apocryphes plus tardifs: *Pass. Andr.* 12: προσετίθη τοῦ λέγειν et *Mart. Matth.* 13: προσέθηκεν ἀποστεῖλαι ἄλλους δέκα στρατιώτας. Dans les passages qu'on donne souvent aussi comme exemples de cette signification, *Act.* 12,3: προσέθετο συλλαβεῖν καὶ Πέτρον et *1 Clem.* 12,7: προσέθεντο αὐτῇ δοῦναι σημεῖον, le verbe pourrait cependant signifier aussi «charger de». La forme active de προσιθέναι a déjà ce sens chez Hérodote, 5,30,6: ταῦτα ἀκούσαντες οἱ Νάξιοι προσέθεσαν τῷ Ἀρισταγόρῃ πρήσσειν τῇ δύναιτο ἄριστα καὶ ὑπίσχεσθαι δῶρα ἐκέλευον.

Hermas utilise la construction dans 31,1: ἔτι, φημί, κύριε, προσθήσω τοῦ ἐπερωτῆσαι. Étant donné ce qui précède, il est incontestable, nous semble-t-il, qu'Hermas ait emprunté l'expression à la Septante. Il y a même différents endroits de la Septante où se retrouvent non seulement la forme active de προσιθέναι accompagné de τοῦ, mais aussi la particule ἔτι: *Gen.* 8,21: οὐ προσθήσω ἔτι τοῦ καταράσασθαι τὴν γῆν, 2 *Regn.* 7,20: καὶ τί προσθήσει Δαυὶδ ἔτι τοῦ λαλῆσαι πρὸς σέ; *Ps.* 76,8: καὶ οὐ προσθήσει τοῦ εὐδοκῆσαι ἔτι, *Am.* 8,2: οὐκέτι μὴ προσθῶ τοῦ παρελθεῖν αὐτόν, *Nah.* 2,1: οὐ μὴ προσθήσωσιν ἔτι τοῦ διελθεῖν διὰ σοῦ. Comme la construction n'a pas de pendant en araméen, l'emploi que nous examinons ici indiquerait qu'Hermas doit ses sémitismes à la lecture de la Septante et non à la pratique d'une langue sémitique parlée de son époque. À cet égard, il rappelle Luc qui, dans le Nouveau Testament, est le seul chez qui l'hébraïsme en question se rencontre¹.

8. FORMULES AVEC DES VERBES SIGNIFIANT DIRE

Lorsque nous citons littéralement les paroles de quelqu'un nous les annonçons par une pause, et souvent nous marquons la citation par l'intonation. Dans les textes écrits, nous nous servons de deux points et de guillemets. Il faut que les citations soient mises en évidence. Cela dérouterait complètement l'auditeur ou le lecteur s'il prenait les pa-

1. Cf. *supra* p. 72.

roles citées pour le récit du narrateur lui-même. Pour éviter cette confusion, on se sert parfois de moyens supplémentaires pour attirer l'attention sur la modification qui intervient dans le texte¹. C'est ainsi que le narrateur, au lieu d'un simple «il dit», peut introduire le discours direct par une combinaison de verbes signifiant dire. Chez Homère, on trouve des formules comme ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν, τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη, καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα. On pourrait citer aussi quantité de combinaisons utilisées en grec classique et en grec post-classique. D'un autre côté, les langues sémitiques connaissent aussi cet emploi. Dans ce qui suit, nous nous occuperons de deux formules du grec biblique qui remontent à des originaux sémitiques.

Dans l'Ancien Testament, un discours direct est souvent annoncé en ajoutant aux mots «il parle» l'expression רָאָה «en disant», «disant»². Dans la Septante, cette expression est parfois négligée dans la traduction, mais, habituellement, on la rendait par le participe λέγων, par exemple *Gen.* 37,15: ἡρώτησεν δὲ αὐτὸν ὁ ἄνθρωπος λέγων· τί ζητεῖς; Dans les livres traduits, on trouve des centaines d'exemples de ce λέγων³. On ne s'étonne donc pas de voir que ce λέγων est passé dans le style des livres de la littérature biblique qui ont été écrits en grec⁴. Dans les textes profanes, on ne le rencontre que rarement, seul Hérodote en fait un usage assez fréquent⁵. C'est donc un sémitisme en vertu de sa fréquence: en grec profane, cette tournure n'est pas impossible, mais elle est peu fréquente; en grec biblique, au contraire, elle est très fréquente non seulement dans les traductions, où son emploi était stimulé par le texte original sémitique, mais aussi dans les ouvrages originairement grecs, sous l'influence des traductions⁶.

Chez Hermas, ce λέγων se présente huit fois⁷, par exemple dans 12,3: ἐπηρώτησα αὐτὴν λέγων· κύρια, 16,9: ἡ δὲ ἀνέκραγε φωνῇ μεγάλῃ λέγουσα· ἀσύνετε. Le passage 4,2: ἡ δὲ ἔφη μοι λέγουσα· ταῦτα τὰ ἔσχατα

1 Cf pour de tels moyens Weinrich, *Tempus*, pp. 172-176.

2 Voir E. Kieckers, *Zur oratio recta in den indogermanischen Sprachen*, I, Indogermanische Forschungen 35, 1915, pp (1-93)37-40. Koehler-Baumgartner, *Lexikon*, s. v. I רָאָה qal 1.

3 Voir Soisalon-Soininen, *Infinitive*, pp 68-75

4 Pour le Nouveau Testament, voir Kieckers, *Oratio recta*, pp 36-37

5 Voir Kieckers, *Oratio recta*, pp 34-35; BD § 420

6 En réalité, la même chose vaut pour le *dicens* analogue en latin paléochrétien, cf Christine Mohrmann, *Quelques traits caractéristiques du latin des chrétiens*, Études I, p (21-50)49

7 1,2, 4,2; 9,3, 12,3, 16,9; 30,1; 32,1; 55,4 Comme *v l.* 57,3

τοῖς δικαίοις, demande une explication. La combinaison des deux *verba dicendi*, φάναι et λέγειν, fait l'effet d'une tautologie. Mais cette impression n'est pas juste: ἔφη exprime avec μοι que le sujet de l'action s'adresse en parole à celui qui dit je, λέγουσα annonce le texte littéral des mots. Hermas a pu trouver des modèles de cette formulation dans la Bible grecque¹, par exemple dans *Ex.* 10,1: εἶπεν δὲ κύριος πρὸς Μωϋσῆν λέγων· εἰσελθε πρὸς Φαραῶ, 2 *Par.* 18,12: ἐλάλησεν αὐτῷ λέγων· ἰδοὺ ἐλάλησαν οἱ προφῆται. Un parallèle plus lointain se trouve chez Démosthène 18,51: καὶ νῦν εἰπέ που λέγων· ὁ τὴν Ἀλεξάνδρου ξενίαν ὀνειδίζων ἐμοί.

Une deuxième expression très en faveur pour introduire une citation est, dans l'Ancien Testament, מַעֲנִי וְאָמַר «et il répondit (ou: prit la parole) et parla». Dans la Septante, elle se traduit de trois manières: ἀπεκρίθη καὶ εἶπεν, ἀποκριθεὶς εἶπεν et ἀπεκρίθη λέγων. La première, la traduction la plus littérale, est usuelle dans 1-4 *Rois*, la deuxième dans la *Genèse*, la troisième est plus répandue². Nous trouvons des expressions analogues dans des textes profanes³, Homère, *Od.* 15,434: τὸν δ' αὖτε προσέειπε γυνή καὶ ἀμείβετο μύθῳ, Platon, *Phd.* 69e: ὑπολαβὼν ὁ Κέρβης ἔφη, mais nous y cherchons en vain les trois formules de la Septante. C'est pourquoi notre conclusion est que ces formules, bien qu'elles ne soient pas contraires aux normes du grec, doivent être considérées comme des sémitismes. Deux considérations étayent cette conclusion. Tout d'abord, ces formules ont été abondamment imitées dans les originaux grecs de la littérature biblique. C'est ainsi qu'on les trouve tous trois en grand nombre dans le Nouveau Testament: ἀπεκρίθη καὶ εἶπεν dans l'évangile de Jean, ἀποκριθεὶς εἶπεν chez les Synoptiques et dans les *Actes*, ἀπεκρίθη λέγων un peu partout, mais surtout chez Matthieu⁴. La fréquence avec laquelle sont ainsi reproduites des formules très courantes dans la Septante, mais inconnues en grec profane, montre à elle seule que cet emploi était perçu comme biblique. À cela s'ajoute qu'ἀποκρίνεσθαι ne s'employait pas seulement dans le sens normal de «répondre», mais aussi dans le sens sémitisant

1. Cf. Kieckers, *Oratio recta*, p 39; Moulton-Howard, *Accidence*, p 454; W. Suss, *Studien zur lateinischen Bibel*, I, Tartu 1932, pp 116-117, W. Bauer, *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*, Berlin 1958⁶, s v λαλέω 3

2. Voir P. Jouon, *Respondit et dixit*, *Biblica* 13, 1932, pp (309-314) 309-312; Doudna, *Mark*, pp 123-126

3. Voir, par exemple, S. Trenkner, *Le style καὶ dans le récit attique oral*, Assen 1960², pp 42,44

4. Voir Jouon, *Respondit et dixit*, pp 313-314.

de «prendre la parole», et cela aussi bien dans les traductions que dans les ouvrages grecs originaux¹.

Chez Hermas, nous trouvons seulement ἀποκριθεὶς εἶπεν, expression qui, chez lui, ne se présente pas moins de 24 fois². Une chose intéressante est le temps qu'il emploie alors. Dans la Septante, où le présent historique est relativement rare parce que le texte original n'en possède pas d'équivalent, on trouve avec ἀποκριθεὶς le *verbum finitum* à l'aoriste, ou parfois au futur; une fois seulement, dans *Dan.* **lxx**7,16, il y a un présent: ἀποκριθεὶς δὲ λέγει, et ici ἀποκριθεὶς est ajouté, car l'original araméen ne le comporte pas. Dans le Nouveau Testament, le présent historique gagne du terrain: la formule comporte 11 fois le présent de λέγειν, 8 fois chez Marc (contre 5 fois l'aoriste) et 3 fois chez Luc (contre 29 fois l'aoriste). Or, chez Hermas, le présent a presque entièrement supplanté l'aoriste: 18,10 seul a encore ἀποκριθεὶς... εἶπον. Ce fait confirme, nous semble-t-il, que les sémitismes de sa langue ne lui viennent pas d'une langue maternelle sémitique, mais qu'il les a empruntés à la Bible grecque en les adaptant à ses habitudes linguistiques, car, ailleurs aussi, il utilise volontiers le présent historique, notamment avec des verbes signifiant dire³.

Chez Hermas, le sens de ἀποκρίνεσθαι, dans la formule que nous examinons ici, est le plus souvent «répondre». Dans 25,5 cependant, on peut hésiter. Le Pasteur y apparaît à Hermas et lui explique le but de sa visite. Mais Hermas se méfie: ἔδοξα ἐγὼ ὅτι πάρεστιν ἐκπειράζων με, καὶ λέγω αὐτῷ· σὺ γὰρ τίς εἶ; ἐγὼ γάρ, φημί, γινώσκω ὃ παρεδόθην. λέγει μοι· οὐκ ἐπιγινώσκεις με; οὐ, φημί. ἐγὼ, φησὶν, εἰμὶ ὁ ποιμὴν ὃ παρεδόθης. ἔτι λαλοῦντος αὐτοῦ ἡλλοιώθη ἡ ἰδέα αὐτοῦ, καὶ ἐπέγνω αὐτόν, ὅτι ἐκεῖνος ἦν, ὃ παρεδόθην, καὶ εὐθὺς συνεχύθη, καὶ φόβος με ἔλαβεν, καὶ ὁλος συνεκόπη ἀπὸ τῆς λύπης, ὅτι οὕτως αὐτῷ ἀπεκρίθη πονηρῶς καὶ ἀφρόνως. ὁ δὲ ἀποκριθεὶς μοι λέγει· μὴ συνχύνου, ἀλλὰ ἰσχυροποιῶ ἐν ταῖς ἐντολαῖς μου (25,3-5). Avant ἀποκριθεὶς μοι λέγει c'était le Pasteur qui avait la parole: en toute logique, il ne faut donc pas répondre. Mais l'explication ne serait-elle pas que le Pasteur «répond» à la réaction angoissée d'Hermas? C'est ce qu'indiquent aussi, au début de la phrase, les mots ὁ δὲ, qui s'opposent nettement à (ἐγὼ μὲν) συνεχύθη.

Il y a d'ailleurs un passage où, selon toute vraisemblance, ἀποκρί-

1. Voir Bauer, *Wörterbuch*, s.v. ἀποκρίνομαι 2.

2. 1,7; 11,1; 12,1,3; 14,5,6; 18,2,9bis.10; 23,3; 24,1; 25,5; 30,2; 46,5; 52,1; 57,2; 65,2; 68,7; 69,6; 77,3; 84,4,5; 88,2.

3. Voir, par exemple, *supra* p.25.

νεσθαι signifie «prendre la parole», «parler», et non «répondre», encore que ce ne soit pas dans la formule ἀποκριθεις εἶπεν. Nous parlons de 22,4. Hermas prie le Seigneur de bien vouloir achever les visions qu'il lui a données, de le fortifier et de permettre aux fidèles qui sont tombés dans le péché de se convertir. Lorsqu'ensuite il glorifie le Seigneur et lui rend grâce, ὡς ἦχος φωνῆς μοι ἀπεκρίθη· μὴ διψυχῆσεις, Ἑρμαῖ. ἐν ἑμαυτῷ ἡρξάμην διαλογίζεσθαι καὶ λέγειν· ἐγὼ τί ἔχω διψυχῆσαι οὕτω τεθεμελιωμένος ὑπὸ τοῦ κυρίου καὶ ἰδὼν ἐνδοξα πράγματα; Il est difficile d'interpréter ici ἀπεκρίθη comme une réponse à la prière d'Hermas. Cette prière ne témoigne guère de διψυχία, et la réaction d'Hermas montre de toute évidence qu'il ne considère pas les paroles de la «voix» comme une réponse. Plus loin aussi, dans 22,6-7, on voit que μὴ διψυχῆσεις se rapporte à une situation qui, à ce moment là, se situe encore dans le futur. Bref, ici le sens de ἀποκρίνεσθαι n'est pas tellement «répondre», mais plutôt «parler à».

PRÉPOSITIONS

I. LE *ἐν* INSTRUMENTAL

Le *ἐν* instrumental est un phénomène difficile à saisir. Son histoire n'a jamais été décrite en détail; nous sommes réduits à ce que nous offrent les données très incomplètes des grammaires, dictionnaires et monographies. Dans ces publications – et c'est là une deuxième difficulté – le mot instrumental n'est pas toujours pris dans le même sens. De notre côté, nous le réservons aux cas où *ἐν* indique un moyen ou une cause; nous excluons donc le *ἐν* modal et le *ἐν* limitatif, c'est-à-dire celui qui prend la place d'un datif de manière, comme dans Sophocle, *Ph.* 102: *ἐν δόλῳ... ἄγειν* et d'un datif de relation, comme chez Platon, *R.* 408a: *κοσμίους ἐν διαίτῃ*, «rangés en ce qui concerne leur régime». Mais alors nous tombons dans une troisième difficulté, celle que présentent toutes sortes de cas intermédiaires qu'on pourrait tout aussi bien faire entrer dans une catégorie que dans l'autre.

La question cruciale est à chaque fois: dans ce cas précis, *ἐν* est-il encore local ou faut-il le comprendre comme instrumental, modal ou limitatif? Selon la réponse qu'on y donne, on pourra – pour citer seulement quelques extrêmes – faire commencer le *ἐν* instrumental chez Homère ou à l'époque hellénistique, souligner son caractère sémitisant en grec biblique ou le rayer de la liste des sémitismes. La manière dont on comprend le sens en chaque cas a donc une influence décisive sur la place qu'on reconnaît au *ἐν* instrumental dans l'histoire du grec. Chez Hermas aussi, on se trouve confronté à des difficultés d'interprétation. Dans le passage 51,5: *ὁ πένης πλούσιός ἐστιν ἐν τῇ ἐντεύξει* on peut certainement le comprendre au sens instrumental¹. Mais, en raison du contexte, nous sommes porté à croire que le sens limitatif vaut mieux. L'expression *πλήρεις ἐν τῇ πίστει* (34,1; 48,4)

1. Ainsi J. Humbert, *La disparition du datif en grec (du 1^{er} au X^e siècle)*, Paris 1930, p.129.

s'explique bien, elle aussi, dans le sens instrumental¹; mais là encore nous préférons le sens limitatif, d'autant plus qu'il existe des expressions négatives parallèles comme *νέοι ἐν τῇ πίστει* (I3,4), *κενοὶ καὶ ἐλαφροὶ ἐν τῇ πίστει* (47,5), *μεμαραμμένοι ἐν τῇ πίστει* (100,2), pour lesquelles le sens instrumental serait absurde. Après ces quelques remarques, qui ont pour but d'appeler l'attention sur le caractère forcément fragile des considérations qui suivent, nous nous proposons de voir la question en détail.

À toute époque, la fonction locale de *ἐν* est la plus fréquente. À partir du V^e siècle avant J.-C., nous trouvons incidemment cette préposition dans un sens instrumental², par exemple chez Euripide, *Ba.* 277: *αὐτῇ* (sc. *ἡ γῆ*) *μὲν ἐν ξηροῖσιν ἐκτρέφει βροτούς*, Héron, *Aut.* 24,2: *δεῖ δὲ καὶ τὰ ἀρμύνια* («outils»), *ἐν οἷς ἐργάζονται, κεράτινα εἶναι*. Cet emploi instrumental devient plus ou moins courant lorsqu'il indique la cause auprès des verbes exprimant des sentiments³ et dans la construction *ἐν τῷ + inf.*⁴.

Les traducteurs de la Septante ont profité de cette fonction instrumentale pour rendre la préposition hébraïque *ב*, qui pouvait avoir une fonction aussi bien locale qu'instrumentale, par une seule préposition aussi, *ἐν*, dans ces deux fonctions, par exemple *Deut.* 22,10: *οὐκ ἀροτριάσεις ἐν μόσχῳ*, 3 *Regn.* 16,7: *τοῦ παροργίσαι αὐτὸν ἐν τοῖς ἔργοις τῶν χειρῶν αὐτοῦ*. Ils profitaient donc d'un développement interne du grec; mais, à l'exemple sémitique, ils ont fait un usage si excessif de la fonction instrumentale⁵ que c'était là dépasser de beaucoup les normes du grec de leur temps⁶. Dans les livres de la littérature biblique écrits en grec, la fréquence est bien moins grande que dans les

1. Humbert, *Datif*, p.129; Demaray, *Hermas*, p.107.

2. Passages chez Helbing, *Kasussyntax*, pp.146-147.

3. Passages chez Helbing, *Kasussyntax*, pp.267-268.

4. Voir F. Krapp, *Der substantivierte Infinitiv abhängig von Präpositionen und Präpositionsadverbien in der historischen Gracität (Herodot bis Zosimus)*, Heidelberg 1892, pp.21,69-70.

5. Cf. Rapallo, *Calchi ebraici* 1969, pp.417-421. Pour une influence éventuelle de l'égyptien, voir J. Vergote, *Grec biblique*, Dictionnaire de la Bible, Supplément III, Paris 1938, col.(1320-1369)1357; Brock, *Septuagint*, p.35.

6. Les données suivantes, abstraction faite de *ἐν* avec des verbes qui expriment des sentiments et dans *ἐν τῷ + inf.*, peuvent en donner une impression. C'est à peine si, à l'aide des études qui ont été faites, par exemple Helbing, *Kasussyntax*, pp.146-147, on peut trouver 50 passages dans des textes profanes de 500 avant jusqu'à 300 après J.-C. Dans le corpus de textes profanes que nous avons constitué (voir *supra* p.53) nous n'en avons pas trouvé d'exemples. Dans les livres protocanoniques de la Septante, au contraire, on en rencontre près de 1100.

livres traduits, mais bien plus grande que dans la littérature profane¹. Le *ἐν* instrumental était vraisemblablement devenu un procédé stylistique: l'emploi remarquable qui en est fait dans les livres traduits invitait à l'imitation, mais on n'allait pas jusqu'à atteindre la même fréquence fautive d'un texte sémitique de base pour y pousser. Le fait qu'en plusieurs cas des expressions entières sont reprises confirme bien qu'il s'agit d'imitation. C'est ainsi que 1 *Esdr.* 1,50: οὗτοι ἀπέκτειναν τοὺς νεανίσκους αὐτῶν ἐν ῥομφαίᾳ rappelle *Num.* 31,8: καὶ τὸν Βαλαάμ υἱὸν Βεὼρ ἀπέκτειναν ἐν ῥομφαίᾳ, et *Aphoc.* 19,2: ἐφθειρεν τὴν γῆν ἐν τῇ πορνείᾳ αὐτῆς rappelle *Nah.* 3,4: πωλοῦσα ἔθνη ἐν τῇ πορνείᾳ αὐτῆς. Dans la littérature patristique, l'emploi instrumental de cette préposition est plusieurs fois l'objet de l'attention. Celui qui en parle avec le plus de précision, – pour le latin il est vrai, mais la situation y était la même² –, est Augustin, *Locut. Hept.* 2,91: *Et virgam, in qua percussisti flumen, accipe in manu tua: «in qua percussisti» dixit pro eo, quod dicimus «de qua percussisti», et est ista locutio creberrima in scripturis*³. Chez les Grecs, citons au moins Jean Chrysostome, qui remarque que le *ἐν* biblique doit être entendu comme *διὰ*, *Hom.* 4,2 *in 2 Thess.*: ἐν ἀγίασμῳ πνεύματος... ἰδοὺ τὸ «ἐν» πάλιν «διὰ» ἐστίν, *Hom.* 1,1 *in Hebr.*: τὸ «ἐν υἱῷ» «διὰ τοῦ υἱοῦ» φησὶ... ὁρᾷς ὅτι καὶ τὸ «ἐν» «διὰ» ἐστὶ;

Dans l'édition d'Hermas par Whittaker, on compte 18 passages où la préposition est susceptible d'une explication instrumentale. Dans trois d'entre eux, c'est à tort, croyons-nous, qu'elle a trouvé place dans le texte (1). Les autres cas se divisent en deux groupes: dans l'un, il s'agit probablement d'une façon de parler sémitisante (2); dans l'autre, la tournure correspond à l'usage du grec profane (3). Examinons chacune de ces catégories.

(1). Les passages où *ἐν* nous semble devoir être supprimé sont les suivants:

1. Dans les livres deutérocanoniques de la Septante, le Nouveau Testament et les apocryphes, la moyenne de la fréquence est de moitié moins grande que dans les livres protocanoniques de la Septante, mais la répartition est très irrégulière: les cas de loin les plus nombreux se trouvent dans *Judith*, l'*Ecclésiastique*, les *Psaumes de Salomon*, les *Testaments des Douze Patriarches*, œuvres dont nous savons qu'elles remontent à un original sémitique, et dans l'*Apocalypse* de Jean, dont la langue présente un caractère fortement sémitisant. Dans les apocryphes du Nouveau Testament, au contraire, on ne peut, par exemple, citer en tout que 9 passages

2 Voir G. A. Beckmann, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, Tübingen 1963, pp 9-205

3 Au sujet de ce passage voir J. Schrijnen-Chr. Mohrmann, *Studien zur Syntax der Briefe des hl. Cyprian*, I, Nijmegen 1936, pp 113-117, Beckmann, *Nachfolgekonstruktionen*, pp 97-98.

66,4: θλιβῆναι ἐν πολλαῖς θλίψεσι καὶ ποικίλαις. Cette leçon ne correspond complètement à aucun des trois textes témoins grecs.

M a: θλιβῆναι πολλαῖς θλίψεσι καὶ ποικίλαις

A: θλιβῆναι ἐν πάσαις θλίψεσι ποικίλαις

F: θλιβῆναι ἡμέραις πολλαῖς καὶ θλίψεσι ποικίλαις.

Rien ne s'oppose à ce qu'on s'en tienne, comme Joly, à la leçon de M, qui est le meilleur des trois manuscrits. Cette leçon correspond au style d'Hermas, cf. 63,3: τιμωρεῖ αὐτούς... δειναῖς τιμωραῖς καὶ ποικίλαις, 63,6: θλιβῶσι πάσῃ θλίψει, et la leçon divergente de A peut s'expliquer par l'influence de ταπεινοφρονῆσαι ἐν πάσῃ πράξει αὐτοῦ ἰσχυρῶς, qui précède immédiatement.

67,1: οἱ κεκλημένοι ἐν ὀνόματι κυρίου. Ici aussi nous avons trois textes grecs comme témoins: un fragment de papyrus du VI^e siècle a la leçon de Whittaker (et Joly), mais A et M, au lieu de ἐν, ont l'article τῷ. Il est beaucoup plus vraisemblable que τῷ ὀνόματι κυρίου ait été remplacé par la formule extrêmement connue ἐν ὀνόματι κυρίου que le contraire.

110,1: ἐὰν πεισθῇτε ἐν αὐτοῖς (sc. τούτοις πᾶσι τοῖς προγεγραμμένοις). La préposition est une conjecture, le seul témoin grec, F, a une lacune à cet endroit. La conjecture est inadmissible, car πεισθῆναι ἐν n'existe pas ou n'existe guère dans le grec qui nous a été transmis; οὖν est plus probable, à notre avis (cf. *ergo* L₁). D'ailleurs, il n'est pas nécessaire de donner ici à un ἐν éventuel un sens instrumental.

(2). Dans les passages suivants, la langue nous semble sémitisante:

6,3: οὐκ ἀπέχεται τῆς γλώσσης, ἐν ᾗ πονηρεῖται

44,3: ἄκουε, φησὶν, ἐν ποίοις ἔργοις θανατοῖ ἢ ἐπιθυμία ἢ πονηρὰ τοὺς δούλους τοῦ θεοῦ

60,2: μήποτε... παραχρήση αὐτῇ (sc. τῇ σαρκί) ἐν μiasmῶ τινι

62,1: ἀπατῶν αὐτοὺς ταῖς ἐπιθυμίαις ταῖς πονηραῖς, ἐν αἷς ἀπόλλυνται

62,4: ἐν τούτοις οὖν ἐλπίς ἐστὶν μετανόας, ἐν ᾗ δύνανται ζῆσαι

72,4: βλασφημήσαντες ἐν ταῖς ἁμαρτίαις αὐτῶν τὸν κύριον

106,2: ἐν οὐδενὶ πράγματι ἐμίαναν τὰς ἐντολάς τοῦ θεοῦ.

Nous interprétons ces passages au sens instrumental¹, sans exclure cependant la possibilité de ressentir plus ou moins tel ou tel au sens local. Mais c'est surtout 62,4 qui montre à quel point la métaphore locale a pâli: à strictement parler, dans la proposition principale, l'ἐλπίς μετανόας se trouve dans les personnes, alors que, dans la subordonnée, les personnes se trouvent dans l'ἐλπίς μετανόας.

1. De même Humbert, *Datif*, pp.129-130; Demaray, *Hermas*, pp.106-107.

D'après Humbert, on a affaire à un développement autochtone dans la langue d'Hermas : l'affaiblissement progressif du datif, qui nécessite l'emploi de prépositions là où auparavant le simple cas suffisait. Chez Hermas, dit Humbert, «la vie commence à se retirer visiblement du type τύπτω μάστιγι», à en juger par le fait que, chez lui, «le datif instrumental soit relativement peu employé» et par les 10 endroits où il a recours à l'ἐν instrumental et les 10 autres au διὰ instrumental¹. Pour le nombre de passages nous arrivons à des chiffres un peu différents : respectivement 14 et 6² ; mais cet écart tient en partie à des différences d'interprétation, en partie aux différences entre les éditions utilisées ; en tout cas, il ne tire pas à conséquence. Mais l'objection décisive contre l'explication d'Humbert, c'est que, chez Hermas, on ne compte pas moins de 42 exemples de pur datif instrumental ; si nous laissons de côté les datifs avec χράσθαι³ et les datifs qui entrent dans une figure étymologique⁴, il en reste encore 28⁵. En outre, l'expression «du type τύπτω μάστιγι», qui suggère que le moyen est une réalité concrète, n'est guère appropriée, puisqu'Hermas emploie ἐν presque exclusivement avec des abstraits ; le simple datif, au contraire, se présente aussi bien avec des abstraits qu'avec des concrets.

Si donc Hermas utilise beaucoup le ἐν instrumental, ce n'est pas parce que le datif instrumental pur serait trop usé. Ce n'est le cas ni chez Hermas ni en général à son époque⁶. À notre avis, c'est parce qu'il utilise le grec biblique. La fréquence avec laquelle il emploie le ἐν instrumental fait que le *Pasteur* ainsi que la plupart des livres de la Bible grecque tranchent sur les textes du grec profane. En outre, presque toutes les formulations citées font écho à des passages bibliques. C'est ainsi que βλασφημεῖν ἐν ἁμαρτίαις de 72,4 rappelle le βλασφημεῖν ἐν λόγοις de 4 *Regn.* 19,4. L'expression μιαινεῖν ἐν de 106,2 est fréquente dans le *Lévitique* et *Ezéchiel*, mais se trouve aussi ailleurs dans la Septante et les apocryphes paléotestamentaires⁷.

1. Humbert, *Datif*, p. 128, cf. *ib.* p. 132.

2. Nous parlons dans le texte des passages avec ἐν. Les passages avec διὰ sont : 11,5 ; 21,3 ; 24,4 ; 81,8 ; 90,4.6.

3. 10,8 ; 50,3.4.6 ; 55,10 ; 93,4.

4. 7,1 ; 63,3.6 ; 66,4 (voir p. 85) ; 73,3 ; 74,4 ; 78,2 ; 95,3.

5. 2,1 ; 3,4 ; 9,9 ; 10,4 ; 11,5 ; 19,3 ; 23,3 ; 34,1.7 ; 43,3.9 ; 44,2 ; 45,4 ; 51,7 ; 62,1 ; 63,4 ; 65,7 ; 67,1 ; 68,9 ; 72,5 ; 75,3 ; 78,10 ; 83,3 ; 89,6 ; 90,9 ; 103,7 ; 104,2 ; 105,1.

6. Voir L. Rydbeck, *Fachprosa, vermeinliche Volkssprache und Neues Testament*, Uppsala 1967, pp. 57, 59.

7. À savoir 2 *Par.* 29,19 ; *Ps.* 105,39 ; *Ps. Sal.* 8,12 ; *Jer.* 3,2 ; *Dan.*^{lxx} 11,32 ; 1 *Hen.* 7,1 ; 10,11 ; 15,4 ; *Test. Iss.* 4,4. Cf. aussi pour 6,3 πονηρεύεσθαι ἐν *Mich.* 3,4, ἐν γλώσση *Ps.* 14,3 ; 38,2.4 ; *Sir.* 19,16 ; 51,22 ; *Ps. Sal.* 12,3 ; *Jer.* 18,18 ;

(3). Le *én* instrumental avec des verbes exprimant des sentiments et dans la construction *én τῷ* + inf. est chose normale en grec. Les passages comportant des verbes de sentiment sont :

1,8: γαυριῶντες *én τῷ* πλούτῳ αὐτῶν

17,6: οἱ γαυρούμενοι *én τῷ* πλούτῳ ὑμῶν

50,11: πολυτέλειαν..., *én ᾗ* δύνασθε χαρῆναι

65,5: τρυφᾷ οὖν *én τῇ* πράξει αὐτοῦ

95,4: ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ ἀγαλλιάσεται καὶ εὐφρανθήσεται *én* αὐτοῖς. En grec profane, la plupart de ces verbes s'emploient aussi avec *én*¹.

Le *én τῷ* instrumental + infinitif ne se présente qu'une fois chez Hermas, dans 1,8: ὁ γὰρ δίκαιος ἀνὴρ δίκαια βουλεύεται· *én τῷ* οὖν δίκαια βουλεύεσθαι αὐτὸν κατορθοῦται ἢ δόξα αὐτοῦ. Un bon parallèle se trouve chez Lysias 26,9: *én τῷ* ἕκαστον δικαίως ἄρχειν ᾗ...πολιτεία...σφάζεται. Dans la Septante, où l'on rencontre un nombre considérable de *én τῷ* + inf., la fonction instrumentale ne se présente que rarement; dans le plus grand nombre de cas, la valeur est temporelle, conformément à l'hébreu².

Examinons enfin un passage où, si l'on n'a pas affaire à du grec usuel, ce n'est pourtant pas à du grec sémitisant; il s'agit de 78,10: τὸ δὲ δωδέκατον ὅρος ὅλον ἦν λευκόν, καὶ ἡ πρόσοψις αὐτοῦ ἰσὰρὰ λίαν· καὶ εὐπρεπέστατον ἦν *én* αὐτῷ τὸ ὅρος. Ce passage soulève des problèmes de critique textuelle aussi bien que de sémantique. D'abord de critique textuelle: le *én αὐτῷ* des manuscrits (du moins A; M comporte *εν αὐτω*) est compris en général comme réfléchi. C'est pourquoi les éditeurs le remplacent par *én αὐτῷ* ou par *ἐαυτῷ*³. Mais l'inconvénient de la première émendation, aussi élégante qu'elle soit, c'est qu'à cette époque, du moins chez les auteurs sans prétentions littéraires, les formes contractes de *ἐαυτοῦ* sont tombées en désuétude⁴. Mais la deuxième

Jac. 3,9; *1 Hen.* 14,2; pour 44,3 θανατοῦν *én* 3 *Regn.* 1,51; 2,8.35^a; 4 *Regn.* 11,20, *én* τοῖς ἔργοις *Deut.* 31,29 et *pass.*; pour 62,1 ἀπόλλυσθαι *én* 1 *Esdr.* 4,37; *Ez.* 28,10; *Mt.* 26,52 (aussi, par exemple, Ignace, *Trall.* 4,1); pour 62,4 ζῆν *én* *Lev.* 18,5; 2 *Esdr.* 19,29; *Ps.* 118,40.93; *Ez.* 18,22; 20,11.13.21.25; 33,16.19; *Rom.* 10,5; *Gal.* 3,12; pour 72,4 *én* ταῖς ἁμαρτίαις *Lev.* 4, 14.23.28; 3 *Regn.* 14,22; *Judith* 11,11; *Is.* 59,3; *Ez.* 16,52; *Dan.*^{1xx} 11,32.

1. Voir Helbing, *Kasussyntax*, pp.267-268. Pour la construction τρυφᾷν *én* (65,5) nous n'avons trouvé des parallèles ni dans la littérature profane ni dans la littérature biblique.

2. Voir Soisalon-Soininen, *Infinitive*, pp.80-83, 192. Pour *én τῷ* + inf. en grec profane voir *supra* p.83 n.4.

3. *Έν αὐτῷ* Anger, Tischendorf, Hilgenfeld, Funk^a, Lelong, Lake, Whittaker, Joly, *ἐαυτῷ* Gebhardt-Harnack, Funk¹, Harmer.

4. Cf. BD § 64¹.

émendation est peut-être, elle aussi, superflue. Les cas obliques d'αὐτός ont aussi depuis toujours un emploi réfléchi¹. C'est le cas chez Hermas, comme en témoigne, par exemple, la comparaison entre les deux passages suivants, presque identiques, 76,3: ἡδέως εἰς τοὺς οἴκους αὐτῶν ὑπεδέξαντο τοὺς δούλους τοῦ θεοῦ, 104,2: ἡδέως εἰς τοὺς οἴκους ἑαυτῶν πάντοτε ὑπεδέξαντο τοὺς δούλους τοῦ θεοῦ. Dans les passages suivants en particulier ἐν αὐτῷ est = ἐν ἑαυτῷ: 78,9: τὸ δὲ ἔνατον ὅρος... ἔλθεν... ἐν αὐτῷ θηρία ἐρπετὰ θανάσιμα, 103,1: τοῦ τὰ ἐρπετὰ καὶ θηρία ἐν αὐτῷ ἔχοντος. Si la chose n'a pas choqué dans ces passages, mais bien dans 78,10, c'est sûrement parce que le pronom précède, au lieu de suivre, le sujet de la proposition. Cependant, à la lumière des rapprochements que nous avons faits, nous croyons pouvoir laisser ἐν αὐτῷ, qui nous paraît identique à ἐν ἑαυτῷ².

Dans ce contexte, la préposition ἐν nous semble instrumentale et nous voudrions traduire καὶ εὐπρεπέστατον ἦν ἐν αὐτῷ τὸ ὅρος par: «Et la montagne était très belle par elle-même», c'est-à-dire par ce qu'elle avait elle-même à offrir sans que, comme pour d'autres montagnes, il y ait eu besoin de végétation. La construction ἐν αὐτῷ rappelle alors irrésistiblement le ἑαυτῷ post-classique au sens de «soi-même, par soi-même»³ et pourrait en être une variante. Cet emploi n'est pas un cas tout à fait isolé si on peut présumer qu'il se présente aussi dans *Joh.* 13,32: καὶ ὁ θεὸς δοξάσει αὐτὸν ἐν αὐτῷ et *Lc.* 12,32D: ὅτι ἐν αὐτῷ ἠυδόκησεν ὁ πατήρ ὑμῶν δοῦναι ὑμῖν τὴν βασιλείαν⁴. Il provient sans doute d'une évolution interne du grec; du moins ne trouve-t-on pas d'expressions sémitiques ou latines qui auraient pu servir de modèle pour ἐν αὐτῷ au sens de «même»⁵.

1. Voir SD II, p.196; BD § 283²; Mussies, *Koine Greek*, p.164.

2. La même question de critique de texte dans 17,10 (ἐν αὐτοῖς S, ἐν ἑαυτοῖς A) et 75,4 (ἐν αὐτοῖς M, ἐν ἑαυτοῖς A).

3. À ce sujet Rydbeck, *Fachprosa*, pp.51-61; H. Ljungvik, *Aus der Sprache des Neuen Testaments*, *Eranos* 66, 1968, pp.(24-51)40-42.

4. Cf. aussi 1 *Cor.* 11,13. Dans *Eph.* 2,16; *Col.* 2,15 ἐν αὐτῷ est ambigu, cf. Turner, *Syntax*, p.43 et 265. L. Radermacher, *Griechischer Sprachbrauch*, *Philologus* 68, 1909, p.(449-455)450 cite trois passages où, à son avis, ἐν ἑαυτῷ s'emploie ainsi, à savoir: *Sir. prol.* 22; *Tab. Defix. Aud.* 242,16; Cornutus, *ND* 21, mais aucun des trois cas n'est tout à fait convaincant.

5. Les passages de la Septante pour ἑαυτῷ «soi-même», «de soi-même» chez Rydbeck, *Fachprosa*, pp.53-54 (ajouter *Cant.* 2,11) correspondent en hébreu à 7, non à 3; cf. aussi *IQS* 7,9 17917. En latin, il n'y a que quelques passages avec *sibi* sans préposition, voir *ib.* p.61; on pourrait y ajouter les deux traductions latines d'Hermas 78,10: L₁ et *ipse sibi summum praestabat decorem*, L₂ *sibi que mons ille summum praebat decorem*.

2. LE ὑπέρ COMPARATIF

La préposition ὑπέρ peut indiquer le dépassement d'une limite et ainsi prendre plus ou moins le sens de «plus que». En grec classique, il s'emploie déjà ainsi avec des chiffres et dans la locution εἶναι ὑπέρ «surpasser»¹. À priori, cette préposition se prêtait à un tel développement sémantique aussi bien avec le génitif qu'avec l'accusatif; mais en attique et en grec post-classique, c'est exclusivement avec l'accusatif qu'elle se présente dans ce sens. Nous trouvons le génitif un certain nombre de fois chez Pindare et, beaucoup plus tard, quelquefois aussi dans des apocryphes juifs et une fois dans une inscription chrétienne. Il n'y a certainement pas eu de lien particulier entre Pindare et les textes ultérieurs; mais si, avec ὑπέρ «plus que» + gén., Pindare utilise à titre personnel une des ressources que le grec lui offrait encore à son époque, plus tard, il s'agit plutôt d'une réaction des auteurs contre l'emploi de plus en plus répandu de l'accusatif après les prépositions².

Voyons maintenant de plus près ce comparatif ὑπέρ + gén./acc. avec des verbes (abstraction faite de εἶναι) et avec des adjectifs. Pour la première catégorie, nous trouvons les plus anciens exemples chez Pindare, exemples auxquels nous faisons allusion tout à l'heure, comme, par exemple, *I.* 2,35-37, 51-53: ὀργάν / Ξεινοκράτης ὑπὲρ ἀνθρώπων γλυκεῖαν / ἔσχεν. Après lui, cet usage ne reparait qu'au II^e siècle avant J.-C., par exemple chez Polybe, 3,79,8: κατεφείροντο ὑπὲρ τοὺς ἄλλους οἱ Κελτοί. En grec profane, le phénomène reste peu répandu³. Avec des adjectifs, nous ne trouvons ὑπέρ qu'à partir du II^e siècle après J.-C., par exemple chez Philostrate, *Im.* 1,26,3: βοῦς... ὑπὲρ χιόνα λευκάς; la chose est, semble-t-il, encore plus rare qu'avec des verbes⁴. L'adjectif se trouve alors au positif. En grec profane, le comparatif ne s'emploie pas de cette manière, bien qu'on puisse citer des exemples qui se rapprochent de cette construction⁵.

1. Cf. les passages de SD II pp.519-521.

2. À ce sujet, voir Wackernagel, *Vorlesungen*, II, pp.215-216. Les passages pour ὑπέρ + gén. sont les passages de Pindare cités dans la note 3, ainsi que *Apoc. Esdr.* pp.24-25 Tisch.; *Apoc. Mos.* 16; MAMA 8,252b; dans les apocryphes ultérieurs *Acta Phil.* 68.

3. Outre les passages cités, nous ne connaissons que Pindare, *N.* 9,54, 129-130; *O.* 10,72,87; fr.61 Sn.; *Ep. Arist.* 19.295; Diodore 1,90,2; 24,5,2; Achille Tatius 4,19,1; Herodien, *Hist.* 3,14,2; Ps. Lucien, *Enc. Demosth.* 25.

4. Sauf le passage cité, nous ne connaissons que Lucien, *Peregr.* 34 (cas limite) et Ps. Lucien, *Macr.* 5.

5. Ainsi Thucydide 6,12,2; Philostrate, *V.A.* 2,15.

On imagine facilement pourquoi le ὑπέρ comparatif n'a pas été utilisé davantage avec des verbes et des adjectifs: il était loin d'être indispensable. Le grec exprimait habituellement la comparaison par le génitif de comparaison ou par la particule ἤ; il disposait en outre de différentes autres prépositions, παρά, πρός, ἀντί, πρό et d'autres moyens encore pour remplir la même fonction. Ὑπέρ «plus que», n'en était, pour ainsi dire, qu'un parmi de nombreux autres.

L'hébreu et l'araméen ne possèdent pas de forme comparative distincte. Dans une comparaison, ils utilisent la forme positive + מן «à partir de», «plus que», par exemple מְצַדִּיק מְלִיכָא «fort plus qu'un lion», «plus fort qu'un lion». Il est impossible de traduire cette construction en grec d'une façon qui soit à la fois littérale et grammaticalement correcte. Les traducteurs de la Bible s'en sont tirés de différentes manières. Parfois ils ont choisi de traduire d'une façon littérale: ἰσχυρὸς ἀπὸ λέοντος. Les trois mots hébreux sont alors rendus par trois mots grecs, la forme positive est conservée et מן est traduit par une préposition grecque qui en était l'équivalent le plus employé. Mais le résultat n'était évidemment pas du grec idiomatique¹. À d'autres endroits, ils préférèrent traduire en grec irréprochable: ἰσχυρότερος λέοντος; mais ils sacrifiaient ainsi la littéralité: les trois mots hébreux se sont réduits à deux en grec, la forme positive a été sacrifiée au comparatif et la préposition a fait place à une toute autre manière de s'exprimer. Enfin, on a aussi cherché des compromis. Le ὑπέρ comparatif en était un, l'adjectif sémitique étant rendu, tantôt par le positif: ἰσχυρὸς ὑπὲρ λέοντα, tantôt par le comparatif: ἰσχυρότερος ὑπὲρ λέοντα. Les deux traductions sont littérales dans la mesure où le nombre de mots reste trois et où à la préposition correspond une préposition et elles répondent aux exigences du grec dans la mesure où ὑπὲρ traduit mieux מן «plus que» que ἀπό².

On trouvait la préposition מן «plus que» non seulement avec des adjectifs, mais aussi avec des verbes. Dans ce cas, les traducteurs optaient aussi, assez souvent, pour ὑπέρ. La liste qui suit donnera une idée de la fréquence du comparatif dans la Bible grecque, les apocryphes et le grec profane.

1. Différent en cela du *ab* latin qui, en tant que préposition comparative, a connu une certaine vogue, cf. Szantyr, *Syntax*, pp. 111-112, ἀπό ne s'est mis à remplir cette fonction qu'en grec moderne. Voir aussi Rapallo, *Calchi ebraici* 1969, pp. 378-382.

2. La préposition hébraïque מן, comparable à ὑπέρ, pouvait d'ailleurs, elle aussi, prendre un sens comparatif. Dans 4 passages de la Septante: *Gen.* 48,22; *Deut.* 25,3; *Ps.* 65,5; *Dan.* 12,20 ὑπέρ au sens de «plus que» remonte à ce מן.

	livres protocanoniques de la LXX ¹	livres deutérocanoniques de la LXX, N.T., apocryphes ²	textes profanes (pour autant que nous sachions) ³
positif	51×	17×	3×
comparatif	18×	6×	—
verbe	90×	46×	12×

Il ressort de ces chiffres que le ὑπέρ comparatif en grec biblique doit être compris comme un sémitisme. Il est remarquable que ce ὑπέρ se présente avec des comparatifs, contrairement, d'une part, à l'hébreu et à l'araméen, qui n'ont pas la forme comparative, d'autre part, au grec profane, où ὑπέρ avec le comparatif, pour autant que nous avons pu le vérifier, fait complètement défaut. C'est là un nouvel exemple du caractère particulier du grec biblique.

Dans le *Pasteur*, le ὑπέρ comparatif se présente deux fois. Dans 79,2: ἡ δὲ πύλη... ἐστὶλβεν ὑπὲρ τὸν ἥλιον, il se construit avec un verbe, construction dont nous avons déjà parlé plus haut. On a toute raison de croire que c'est la langue de la littérature biblique qui a inspiré cette

1. Positif *Gen.* 48,22; *Deut.* 30,5; *Ruth* 4,15; 1 *Regn.* 1,8; 9,2; 15,22bis.28; 24,18; 2 *Regn.* 1,23; 13,15.16; 17,14; 19,8; 3 *Regn.* 2,22.32; 20,2; 4 *Regn.* 5,12; 1 *Par.* 4,9; 11,21.25; 2 *Par.* 21,13; *Ps.* 18,11; 65,5; 118,72.103; *Eccl.* 2,7; 4,3.6.9.13; 6,3.9.10; 7,1bis.3.5.8bis.10; 9,4.16.18; 10,1; *Cant.* 1,2; *Agg.* 2,9; *Lam.* 4,19; *Ez.* 5,1; *Dan.* 1,15; 11,13. Comparatif *Deut.* 25,3; *Jud.* A 16,30; B 3,9; 11,25; 15,2; 18,26; *Ruth* 3,12; 3 *Regn.* 12,24'; 19,4; 4 *Regn.* 6,16; *Ps.* 18,11; 36,16; 62,4; 83,11; *Prov.* 16,16; *Eccl.* 7,26; *Hab.* 1,8; *Dan.* 1,20. Verbe *Jud.* A 2,19; B 2,19; *Ruth* 1,13; 3,10; 1 *Regn.* 1,5; 2,29; 10,23; 2 *Regn.* 1,23.26; 6,21bis; 10,11bis; 13,14; 18,8; 19,44; 20,6; 22,18; 3 *Regn.* 1,37.47bis; 2,35bis; 5,10bis. 11bis; 10,23; 16,25.30.33; 21,23bis.25; 4 *Regn.* 3,26; 17,14; 21,9; 1 *Par.* 19,12bis; 2 *Par.* 9,22; 11,21; 33,9; *Ps.* 17,18; 37,20; 39,6.13; 50,9; 51,5bis; 54,22; 68,5.32; 86,2; 104,24; 118,98.99.100.127; 138,18; 141,7; *Prov.* 8,10; *Eccl.* 4,2; 7,19.24; 9,17; *Cant.* 1,4; *Job* 28,18; *Joel* 1,8; *Nah.* 2,10; 3,14.16; *Hab.* 1,8; *Jer.* 5,3; 7,26; 15,8; 16,12; 17,23; 26,23; *Lam.* 4,6.7ter.8; *Ez.* 16,51.52bis; 23,11bis; *Dan.* 1,23, 22; 6,4.

2. Positif 1 *Macc.* 12,24; *Sap.* 15,14; *Sir.* 22,11; 24,20bis; 26,5; *Ps. Sal.* 4,2; *Bel*^{Th2}; *Eph.* 3,20; 1 *Hen.* 98,2; *Test. Abr.* A 16; *Jos. et As.* 1,6; 23,3; *Test. Lev.* 8,12; 14,3; *Apoc. Esdr.* pp.24-25 Tisch. (ce passage + gén. au lieu de + acc., cf. *supra* p.89); *Acta Pauli* 7,7. Comparatif *Sir.* 30,17; *Lc.* 16,8; *Hebr.* 4,12; *Apoc. Mos.* 16 (également + gén.); 1 *Hen.* 31,3 (εὐωδέστερον ὑπὲρ πᾶν ἀρωμάτων ms.; conjectures chez Black *app. cr.*); *Ps. Barn.* 5,9. Verbe 1 *Esdr.* 1,47; 3,12; 1 *Macc.* 3,30; 7,23; 2 *Macc.* 8,35; 4 *Macc.* 9,3; *Or. Man.* 9; *Sap.* 7,10; 16,19; *Sir.* 8,13; 22,14; 29,13bis; 36,22; 40,19.24.25.26.27; *Ps. Sal.* 2,26; 8,13; 17,43; *Suz.*^{Th39}; *Mt.* 10,37bis; *Act.* 26,13; 1 *Cor.* 10,13; 2 *Cor.* 1,8; 12,6.13; *Gal.* 1,14; *Philem.* 21; *Test. Abr.* A 4.7.8bis; *Jos. et As.* 13,11; *Test. Rub.* 5,3; *Test. Sim.* 4,6; *Test. Dan.* 1,5; *Test. Gad* 7,1; *Ps. Barn.* 1,2.4; 4,6; 19,5; *Did.* 2,7.

3. Voir *supra* p.89.

formulation à Hermas. Dans cette littérature, on trouve d'ailleurs plusieurs autres passages où ὑπέρ «plus que» est construit avec un verbe signifiant rayonner¹.

Il y a plus à signaler au sujet du deuxième passage, 33,6: ἡ μακροθυμία γλυκυτάτη ἐστὶν ὑπὲρ τὸ μέλι. Ce qu'il y a là de particulier, c'est que ὑπέρ se présente avec un superlatif, combinaison que nous n'avions pas encore rencontrée. Si nous prenons la phrase en soi, il semble raisonnable d'entendre le superlatif au sens relatif et ὑπὲρ τὸ μέλι comme une précision épexégétique du superlatif. C'est ainsi que Snyder traduit: «patience is very sweet, even more than the honey». Mais, dans le contexte, cette interprétation perd de sa pertinence. Dans ce qui précède immédiatement, il est question de miel dans une comparaison. La phrase met la comparaison en rapport avec le propre sujet du chap. 33, l'excellence de la vertu de patience. C'est pourquoi il vaut mieux traduire: «la patience est encore plus douce que le miel (dont nous parlions dans la comparaison)». Les traducteurs anciens comprennent, eux aussi, γλυκυτάτη ὑπέρ comme formant une expression comparative globale: *dulcior melle* (L₁, et E dans la traduction d'Abbadie), *melle dulcior* (L₂). Le *Codex Vaticanus* et le *Codex Dresdensis* de L₁ traduisent par *dulcissima plus quam mel*. Nous avons là un exemple de littéralisme qui a le mérite de confirmer l'exactitude de la tradition grecque, mais qui ne doit pas nécessairement être pris comme une contestation de l'interprétation comparative que nous venons de donner.

Nous n'avons pas pu trouver de parallèles de ce superlatif avec ὑπέρ en grec profane, mais bien dans un texte dont la langue, comme celle du *Pasteur*, se conforme à la Bible grecque, à savoir dans *Test. Abr.* A 2: πανευπρεπέστατε ὑπὲρ πάντας τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων et dans une inscription chrétienne du IV^e siècle, MAMA 8, 252b: Γορδιανὸς [τῇ] γλυκυτάτῃ μου συμβίῳ Γαεανῇ, ὑπὲρ τοῦ μέλιτος γλυκυτάτῃ, τῇ συνζήσασά μοι χρόνους ὀλίγους ἐπι[τ]ίμως, dont nous pouvons pour le moins supposer qu'elle est influencée par le grec biblique².

Deux causes peuvent être à l'origine de ce superlatif remplaçant un comparatif, et sans doute elles ont agi toutes deux. D'une part, ce peut être l'analogie du superlatif remplaçant un comparatif avec le génitif de comparaison, phénomène que nous rencontrons de temps en

1. *Lam.* 4,7; *Act.* 26,13; *Test. Abr.* A 7; cf. Ignace, *Eph.* 19,2; *Acta Philippi* 20; *Apoc. Pauli* 23.

2. Pour le génitif après ὑπέρ voir *supra* p.89.

temps à partir d'Homère¹. D'autre part, il peut s'agir d'une réaction suscitée par la tendance post-classique à abandonner l'emploi du superlatif au profit du comparatif²; lorsqu'on remplace régulièrement une tournure par une autre il arrive souvent qu'incidemment le remplacement se fasse dans l'autre sens³. Quoi qu'il en soit, il est évident que le remplacement du comparatif par le superlatif avec ὑπέρ était dû au dynamisme du grec lui-même. Comme nous l'avons dit, nous n'en avons pas trouvé d'exemples en grec profane, mais on n'y trouve pas non plus ὑπέρ avec le comparatif. Παρά «plus que», au contraire, qui en grec profane, se rencontre très légitimement avec le comparatif, se présente aussi incidemment avec le superlatif, par exemple chez Oppien, *H.* 2,200:

ἰχθύν, ὃν παρὰ πάντας ἀεργότατον τέκεν ἄλμη.

En latin, nous trouvons d'ailleurs un cas où *super* «plus que» dépend d'un superlatif, et ce, chez un contemporain d'Hermas, Suétone: *Vit.* 13: *Famosissima super ceteras fuit cena data ei adventicia a fratre*. Cela ne prouve évidemment pas une influence latine sur la langue d'Hermas, mais cela montre bien que les mêmes tendances étaient à l'œuvre en même temps dans le latin et dans le grec.

Parmi les diverses tournures comparatives utilisées dans le *Pasteur*, γλυκυτάτη ὑπέρ occupe une position isolée, dans la mesure où partout ailleurs Hermas utilise des constructions bien grecques. Le procédé habituel est le comparatif + gén. comp.; à côté de quoi on rencontre incidemment le comparatif + ἤ, le comparatif + παρὰ + acc. et ὑπερέχων + acc.⁴

On pourrait penser que ces remarques nous ont fait consacrer une attention démesurée à un seul passage d'Hermas. Mais, si notre raisonnement est correct, ce passage peut nous apprendre beaucoup de choses sur l'origine des sémitismes d'Hermas. On peut y trouver trois indices qu'Hermas a pris ses sémitismes dans la langue grecque, en l'occurrence dans la littérature biblique grecque, et ne les a donc pas formés lui-même. Tout d'abord, γλυκυτάτη ὑπέρ est un sémitisme qui, en grec, du fait de forces intérieures à la langue, a déjà subi une

1. Voir SD II, p.100.

2. Voir Mayser, *Grammatik*, II 1, pp.49-51; BD § 60,244; Turner, *Syntax*, pp.29-30.

3. Voir Wackernagel, *Vorlesungen*, II, pp.215-216; Havers, *Syntax*, pp.182-183, 264.

4. Gén. comp. 12,3bis; 18,8; 38,9.10; 40,2; 43,8; 47,5; 51,4; 56,3; 89,2; 106,3. *H 18,4. Παρά 20,1; 40,2; 95,2. *Υπερέχων 12,2.

déformation: le comparatif initial a été remplacé par le superlatif à une époque qui se situe entre le début de la Septante et la rédaction du *Pasteur*. Ensuite, un locuteur à qui une langue sémitique serait plus familière que le grec n'utiliserait probablement pas ὑπέρ sous l'influence de cette langue sémitique, mais ἀπό et certainement pas un superlatif ou un comparatif, mais un positif, étant donné qu'excepté en arabe, les formes comparatives et superlatives n'existent pas dans les langues sémitiques. Enfin, il serait surprenant qu'un écrivain laissât échapper un sémitisme de sa langue maternelle dans un domaine où il montre qu'il sait utiliser correctement un grand choix de constructions bien grecques.

3. Μετά + GÉN. AU LIEU DU DATIF SIMPLE

Des trois prépositions plus ou moins synonymes σύν, μετά (+ gén.) et ἔμμε, c'est seulement μετά que nous trouvons chez Hermas¹. Cette préférence pour μετά est générale en prose grecque, avec Xénophon comme seule exception importante². De même, les fonctions de μετά + gén. sont en grand, chez Hermas, ce qu'elles sont ailleurs en grec. Mais, dans certains cas, il emploie cette construction là où l'on s'attendrait à un simple datif, soit le datif sociatif, soit le datif proprement dit.

A. Μετά + GÉN. AU LIEU DU DATIF SOCIATIF

Avec des expressions sociatives, c'est-à-dire qui expriment des actions qui, en vertu de leur caractère, se font au contact d'autres personnes ou choses, comme une association, une communauté, une relation d'amitié ou d'inimitié, le grec indique la personne ou la chose au contact de laquelle l'action a lieu, par le datif, le datif dit sociatif. Parfois aussi il fait usage d'une expression avec une préposition: dans la plupart des cas, il s'agit de πρὸς + acc. Chez Hermas, πρὸς + acc. ne se présente pas dans cette fonction, mais on trouve, chez lui, régulièrement le datif sociatif³, par exemple 16,7: ἀκολουθοῦσιν

1. Whittaker et Joly ont une fois, 67,18, σύν, mais c'est une reconstruction de Bonner.

2. Comme nous le savons par les recherches de T. Mommsen, *Beiträge zu der Lehre von den griechischen Präpositionen*, Berlin 1895, *pass.*, qui a compulsé toute la littérature antique et byzantine au sujet de σύν, ἔμμε et μετά.

3. Sauf les passages cités 10,6; 13,1; 14,2; 15,6; 16,4; 17,7; 29,9; 33,6; 36,5-9; 38,5-10; 40,6; 41,3; 43,4.13bis; 46,1; 51,1; 55,7.8bis; 59,6; 65,3-5; 74,1; 83,4; 84,2; 96,2; 97,2bis; 98,2; 103,3.

ἀλλήλαις, 75,1: οὐκ ἐκολλήθησαν τοῖς δικαίοις. Mais dans un certain nombre de cas, au lieu de ce datif, il emploie μετά + gén. Pour ce μετά sociatif, comme nous le nommerons ici, il faut tenir compte de trois facteurs: une tendance du grec, une influence sémitique et une influence latine. Inutile de dire que ces trois facteurs ont pu agir à la fois ou deux par deux. En ce qui concerne le premier facteur: le μετά sociatif s'insinue déjà dans le grec classique (de même que parfois σύν et ἅμα), mais il semble ne se présenter qu'avec des composés comportant ὁμ-, συν- et μετα-, avec des verbes signifiant accompagner, comme ἐπεσθαι et ὀπηδεῖν, et avec des verbes signifiant mélanger; avec tous ces verbes, le datif simple est également possible¹. À partir du III^e siècle avant J.-C. nous trouvons aussi le μετά sociatif avec des verbes signifiant combattre², et, au cours des siècles suivants, il fait lentement mais sûrement d'autres conquêtes. Chez un auteur comme Malalas, il se présente avec toutes sortes d'expressions sociatives³. En grec moderne, le μέ issu de μετά est finalement devenu la préposition normale avec les expressions sociatives. Il est difficile de savoir dans quelle mesure la préférence pour le μετά sociatif s'était répandue à l'époque d'Hermas. En tout cas, elle peut avoir contribué à déterminer l'emploi qu'il en fait. D'autre part, en hébreu, en araméen et en latin, des expressions sociatives s'accompagnent régulièrement d'une préposition signifiant «avec»: en hébreu ׀ׁ ou ׀ׂ, en araméen ܐܝܬ et en latin *cum*. Chez les auteurs qui ont subi une influence directe ou indirecte d'une de ces trois langues, on peut donc aussi expliquer le μετά sociatif comme un sémitisme ou un latinisme.

Chez Hermas, le μετά sociatif se présente dans les constructions suivantes: λαλεῖν μετά, παλαίειν μετά et ἀρμόζειν μετά. Λαλεῖν μετά «parler avec» n'est pas usuel en grec⁴ – on dit plutôt διαλέγεσθαι τι

1. Voir SD II, p 160; J. S. Lasso de la Vega, *Sintaxis griega*, I, Madrid 1968, pp 598-600, cf Phrynichos p 353 Lobeck. Ainsi chez Hermas μελγυναι μετά (42,3bis), συμφωνεῖν μετά (10,6), συντιθέναι μετά (43,13), συνζῆν μετά (29,4 5; 75,1.3).

2. Les seuls passages que nous connaissions sont Antigone de Caryste 35 (vb. 39 πρὸς), PPar 18,10 (cf Helbing, *Kasussyntax*, p 233 n 1), Wilcken *Chr* 1,23, 9-10 (Vp), OGI 1,201,3 13 16 18 19 (VIp, l'inscription dite de Silco) Cf. Mommsen, *Präpositionen*, p 211 n 51, ses passages Athénée 7,296^a et Apollodoire, *Poliore* p 41C sont incertains.

3. Cf K. Wolf, *Studien zur Sprache des Malalas*, II, München 1912, pp 43, 45, 46; E. Trapp, *Der Dativ und der Ersatz seiner Funktionen in der byzantinischen Vulgärdichtung bis zur Mitte des 15 Jahrhunderts*, Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft 14, 1965, p (21-34)28

4. Mommsen, *Präpositionen*, pp 251, 252, 261 parle d'un hébraïsme Helbing, *Kasussyntax*, pp 238-239 non plus ne peut citer des passages. Les parallèles les

ου πρὸς τινα, λόγους ποιεῖσθαι πρὸς τινα, ὁμιλεῖν τινι ου πρὸς τινα, parfois aussi λαλεῖν τινι ου πρὸς τινα —; mais, en hébreu (אִםּ אוּ אִםּ רַבִּי), en araméen (ܐܡܝܢ ܡܠܠ) et en latin (*loqui cum*), on s'exprime d'une manière qui correspond à λαλεῖν μετὰ. C'est donc probablement un sémitisme ou un latinisme, ou les deux. Comme sémitisme, nous le trouvons 32 fois dans les livres protocanoniques de la Septante et 15 fois dans les autres livres de la Septante et le Nouveau Testament¹. Il fait défaut dans les apocryphes paléo- et néotestamentaires, mais réapparaît dans des textes chrétiens ultérieurs, surtout apocryphes². Dans tous ces textes, à côté de λαλεῖν μετὰ, nous trouvons également λαλεῖν τινι, parfois aussi λαλεῖν πρὸς. Mais alors que λαλεῖν τινι et λαλεῖν πρὸς sont des expressions à valeur générale, utilisées aussi bien pour des personnes parlant entre elles que pour Dieu ou son émissaire parlant avec les hommes, nous voyons qu'à la longue on réserve λαλεῖν μετὰ quand c'est Dieu, Jésus ou un envoyé céleste qui parlent. Dans la Septante, on ne perçoit pas encore très bien cette spécialisation: dans 17 cas, il s'agit d'hommes qui parlent et dans 17 cas de Dieu ou de son ange, mais dans le Nouveau Testament, dans tous les cas, sauf *Eph.* 4,25, c'est déjà Jésus, une «voix» ou un ange qui parlent³. Dans les textes ultérieurs aussi, sauf *Apophth. Patr.* PG 65, 205A et la version grecque de la *Pass. Perp.* 13,5, λαλεῖν μετὰ se dit seulement de Dieu ou des anges. C'est ainsi que *Act. Andr. et Matth.* 15 marquent de la façon suivante la différence entre le cas où c'est une statue qui parle et le cas où c'est Dieu: εἰ γὰρ ἐδοκιμάσατε ὃ τι ἐλάλησεν ὑμῖν (sc. τὸ εἶδωλον), ἐγινώσχετε ἄν· ἡκούσατε γὰρ τοῦ λίθου λέγοντος ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ λαλήσας μετὰ τοῦ Ἀβραάμ. D'autre part, c'est une influence latine qui se manifeste dans un papyrus du II^e siècle après J.-C., où l'expression est employée deux fois à propos d'un préfet romain qui, se prononçant

plus proches sont φθέγγεσθαι μετὰ (Nonnos, *Par Jo* 4,135-136 d'après *Joh* 4,27 λαλεῖν μετὰ) et διαλέγεσθαι μετὰ (Philogelos 103 129, *Ep Abgar* 3)

1 Voir *infra* n 3

2 Hegemonius 12, *Apoc Pauli* 47 48, *Act Andr et Matth* 15 17; *Mart Petri et Pauli* 5, *Act Petri et Pauli* 26, *Apophth Patr* PG 65, 205A, *Pass Perp* 13,5; *Act Thom* 32.

3 Dans la Bible grecque, l'expression s'emploie lorsque Dieu, Jésus, un ange ou une «voix» parle *Gen* 35,13 14 15, *Num* 11,17, *Jud* A 6,17; *Jud* B 6,17; *Ez* 3,10, 44,5, *Dan* 1xx8,18, 9,22, 10,11 15 19, *Dan* Th8,18; 9,22; 10,15 19, *Mc* 6,50, *Joh* 4,27bis, 9,37, 14,30, *Apoc* 1,12, 4,1; 10,8, 17,1; 21,9 15; lorsque des hommes parlent *Gen* 31,24 29, 2 *Regn* 13,22; 3 *Regn* 1,14 22; 4 *Regn* 6,33, 18,26, 25,28, *Judith* 7,24, 10,9, 15,8, 1 *Macc* 7,15, *Ps* 27,3, *Dan* 1xx4,32, 10,17, *Dan* Th1,19, 10,17, *Eph* 4,25 Nous ne comptons pas Hermas ici, voir note suivante La construction ne se présente pas dans les apocryphes.

sur le statut d'enfants adultérins de parents romains, donne son verdict: *λαλήσας μετὰ τῶν νομικῶν* respectivement *φίλων* (Mitteis *Chr.* 372, III, 18; IV, 12-13).

Hermas emploie 11 fois *λαλεῖν μετὰ*¹. Partout ceux qui parlent sont des êtres envoyés par Dieu, sauf 43,2 où *ὁ ψευδοπροφήτης... λαλεῖ μετ' αὐτῶν κατὰ τὰ ἐπερωτήματα αὐτῶν*. Peut-être est-ce l'analogie qui a joué ici. Mais il se peut aussi que ce soit la leçon qui soit inexacte et qu'il y eût d'abord *λαλεῖ αὐτοῖς*: la tradition grecque est faible (seul A); parmi les versions latines, L₁, qui passe pour être la meilleure, a: *loquitur illis* (L₂ *loquitur cum illis*). Quoi qu'il en soit, la tendance que nous avons remarquée dans la Bible et dans les textes ultérieurs à n'employer *λαλεῖν μετὰ* qu'à propos de Dieu et de ses envoyés se retrouve incontestablement chez Hermas. Cela indiquerait qu'Hermas a pris l'expression dans la littérature biblique, impression qui se confirme lorsqu'on sait que les livres apocalyptiques *Daniel* et l'*Apocalypse* de Jean, qui, de tous les livres de la Bible grecque sont ceux qui utilisent le plus souvent *λαλεῖν μετὰ*, partagent le goût du *Pasteur* apocalyptique pour cette expression. D'un autre côté, naturellement, le *loqui cum* latin a pu influencer Hermas, mais alors ce serait tout au plus en créant des conditions favorables.

Zahn considère, semble-t-il, que l'emploi de *λαλεῖν μετὰ* au sens de «dire quelque chose à quelqu'un» et pas seulement de «converser avec quelqu'un» soit une spécialité d'Hermas². En réalité, le premier sens est à retenir aussi pour plusieurs passages de la Septante et du Nouveau Testament³. Souvent le contexte ne permet pas de savoir si un dialogue s'établit ou si les choses en restent à un monologue. Il est évident que, dans le deuxième cas, il n'est plus question d'un datif sociatif. Le latin aussi connaît ce phénomène. Chez Ovide, *Met.* 6,205:

talibus est dictis gemina cum prole locuta

ce n'est pas seulement le contexte général, mais *talibus dictis* à lui seul qui prouve qu'un monologue s'annonce.

1. 4,3; 18,1; 36,3; 43,2; 50,1; 56,2; 57,5; 61,5; 63,2; 78,1; 88,1. Dans 28,3, Whittaker et Joly, à bon droit, ont remplacé le *ἐλάλησα μετὰ* de la tradition grecque (*in casu* A) par *ἔφησα μετὰ*, voir Dibelius *ad loc.* et l'apparat critique de Whittaker. Hermas a 14 fois *λαλεῖν τινι*, au sujet de personnes: 1,7; 72,4.6, d'êtres célestes: 18,4; 27,7; 32,3; 47,1.2; 57,2; 61,4; 77,5; 84,6; 110, *ibis*.

2. Zahn, *Hirt*, p. 493.

3. Par exemple *Gen.* 35,13-15; *Num.* 11,17 (cf. *ib.* 11,25); 4 *Regn.* 6,33 (cf. *ib.* 6,32); *Ez.* 3,10; 44,5; *Dan.* 1^{xx}8,18; 9,22; 10,11.15.19; *Dan.* Th 8,18; 9,22; 10,15.19; *Mc.* 6,50 et tous les passages dans l'*Apocalypse* de Jean.

Παλαίειν μετά appelle les remarques suivantes. En grec profane, avec les verbes signifiant combattre, l'adversaire est désigné ordinairement par un datif ou par πρὸς + acc. Μετά + gén. ne s'emploie presque jamais (cf. *supra*, p.95, note 2) et en tout cas jamais avec παλαίειν¹. En grec biblique, au contraire, l'influence sémitique fait qu'on rencontre régulièrement la construction d'un verbe de combat avec μετά². C'est ainsi que παλαίειν μετά se présente dans *Gen.* 32,25.26 et *Test. Job* 27,3. Hermas lui-même emploie cette expression une fois, dans 69,6: οἱ ἐστεφανωμένοι οὗτοι εἰσιν οἱ μετὰ τοῦ διαβόλου παλαίσαντες καὶ νικήσαντες αὐτόν. Étant donné les précédents de παλαίειν et autres verbes signifiant combattre avec μετά en grec biblique, nous pouvons présumer que, chez Hermas, l'expression est un sémitisme. Le contexte dans lequel il l'emploie plaide en ce sens. En effet, nous avons affaire ici à l'idée du combat contre le diable, idée qu'on trouve non seulement dans la littérature des martyrs et des moines, mais qui existait déjà dans le judaïsme hellénistique³ et qu'on retrouve ailleurs dans le *Pasteur*⁴. Il se pourrait fort bien que παλαίειν μετά vienne de l'arsenal d'expressions qui servaient à formuler ce lieu commun. Nous disposons, en tout cas, d'un parallèle: *Test. Job* 27,3, dont nous avons déjà parlé, où Satan dit à Job: ἐγένου γὰρ ὃν τρόπον ἀθλητῆς μετὰ ἀθλητοῦ παλαίων, καὶ εἰς τὸν ἕνα κατέρρηξεν⁵, cf. *ib.* 27,5 οὕτω καὶ σύ, Ἰώβ, ὑποκάτω ἧς καὶ ἐν πληγῇ, ἀλλ' ἐνίκησας τὰ παλαιστρικά μου ἃ ἐπήγαγόν σοι. Pour compléter ces remarques, disons encore que le latin parle de *luctari cum*, expression qui correspond exactement à παλαίειν μετά. Rien n'indique cependant que c'est le latin qui a incité Hermas à choisir cette expression.

Un troisième cas de μετά sociatif est l'expression ἀρμόζειν μετά,

1. Helbing, *Kasussyntax*, p.238 cite le passage tardif Ps. Callisthène 2,20 Meusel, mais la langue de ce texte semble avoir subi l'influence du grec biblique.

2. *Gen.* 14,2; 26,20; 32,25.26.29; *Deut.* 25,11; *Jud.* A 5,20; 11,4.5.20.25; 20,14. 18.20bis.23.28; *Jud.* B 5,20; 11,5.25; 1 *Regn.* 17,32.33; 28,1; 2 *Regn.* 10,17; 11,17; 21,15bis. 18.19; 3 *Regn.* 12,24; 4 *Regn.* 8,29; 9,15.16; 14,15; 19,9; 1 *Par.* 5,19; 20,4.5; 2 *Esdr.* 23,25; *Sir.* 8,1.2.3.16; *Os.* 12,5; *Dan.* 12,10,20; 11,11; *Dan.* Th7,21; 10,20; 11,11; *Apoc.* 2,16; 11,7; 12,7.17; 13,4; 17,14; 19,19; *Par. Jer.* 7,12; *Test. Job* 27,3. Nous avons laissé hors de cause ici les expressions de lutte non violente, de caractère juridique ou analogue. À ce sujet et au sujet des constructions des *verba pugnandi* en général, voir Helbing, *Kasussyntax*, pp.233-238.

3. Voir, par exemple, V. C. Pfitzner, *Paul and the agon motif*, Leiden 1967, *pass.*

4. 47,7; 48,2; cf. 45,2-5. Voir Pfitzner, *Agon motif*, pp.198, 201 n.3.

5. Ainsi deux des trois manuscrits grecs et la version paléo-slave. Dans le troisième manuscrit, dont le texte a paru dans l'édition de Brock, παλαίων manque et on lit κατέρραξαν au lieu de κατέρρηξεν.

«s'ajuster à», que nous trouvons dans 84,4: τὸ πλεῖστον μέρος τῶν λίθων τούτων λατομήσω καὶ βαλῶ εἰς τὴν οἰκοδομήν, καὶ ἀρμόσουσι μετὰ τῶν λοιπῶν λίθων. On pourrait croire qu'ici μετὰ n'est pas sociatif, mais a le sens d'«avec», c'est-à-dire «de même que». Mais quelques phrases plus haut, dans 84,2, Hermas parle dans exactement le même contexte de ἀρμόζειν + dat., expression qui ne peut signifier autre chose que «s'ajuster à». À ce propos, il ne faut pas oublier que la langue d'Hermas est souvent capricieuse (cf. *supra*, pp.19 et 23). C'est ainsi que, dans un contexte identique à celui qui nous occupe ici, il emploie ces deux constructions avec le synonyme συμφωνεῖν: 10,6: συμφωνοῦν τῇ ἀρμογῇ μετὰ τῶν ἐτέρων λίθων (de même 13,2), 83,4: μὴ συμφωνοῦντες τοῖς ἐτέροις λίθοις. Ce qui pour συμφωνεῖν, en tant que composé avec συν-, était déjà d'un usage courant à l'époque classique (cf. *supra*, p.95), peut avoir servi d'exemple pour des constructions analogues avec des verbes synonymes formés d'une façon différente. Si c'est le cas, ἀρμόζειν μετὰ est le résultat d'une évolution interne du grec, et point n'est besoin de supposer une influence sémitique ou latine. C'est d'autant plus vrai que la construction ne se présente nulle part ailleurs dans la littérature biblique, et qu'on ne trouve pas de parallèle exact en latin (*cum* s'emploie seulement avec des composés avec *con-*, tels *convenire* et *congruere*), et que, d'autre part, en grec post-classique, il existe un parallèle: Denys d'Halicarnasse, *Comp.* 6: ἰδεῖν, τί μετὰ τίνος ἀρμοττόμενον πέφυκε καλὴν καὶ ἡδεῖαν λήψεσθαι συζυγίαν. Le fait que ἀρμόττειν μετὰ ne signifie pas ici «s'ajuster à» mais «joindre à» n'enlève rien au sens sociatif de μετὰ.

Reste à parler de deux cas douteux. Dans 59,6, dans un contexte qui compte parmi les plus difficiles du *Pasteur*, certains ont peut-être tort d'entendre μετὰ dans un sens sociatif. Le passage est le suivant: πολιτευσαμένην οὖν αὐτὴν (sc. τὴν σάρκα) καλῶς καὶ ἀγνῶς καὶ συνκοιτάσασαν τῷ πνεύματι καὶ συνεργήσασαν ἐν παντὶ πράγματι, ἰσχυρῶς καὶ ἀνδρεῖως ἀναστραφεῖσαν, μετὰ τοῦ πνεύματος τοῦ ἀγίου εἴλατο κοινωνόν sc. ὁ κύριος. Le sens, à notre avis, n'est pas que le Seigneur associe la chair à l'esprit¹, mais que, comme l'esprit, il en fait son associée. C'est ce que laisse entendre le paragraphe suivant: σύμβουλον οὖν ἔλαβε τὸν υἱὸν καὶ τοὺς ἀγγέλους τοὺς ἐνδόξους, ἵνα καὶ ἡ σὰρξ αὕτη, δουλεύσασα τῷ πνεύματι ἀμέμπτως, σχῇ τόπον τινὰ κατασκηνώσεως, οὐ τόπος κατασκηνώσεως peut difficilement signifier autre chose qu'une demeure auprès du Seigneur. Il est évident que cette relation avec le Seigneur comporte

1. Ainsi, entre autres, Dibelius et Joly dans leurs traductions et Bauer, *Wörterbuch*, s.v. κοινωνός 1aγ.

une relation avec l'esprit – en termes grecs κοινωνὸς τοῦ κυρίου et συγκοινωνὸς τῷ πνεύματι, comme, dans la parabole que ce passage explique, l'esclave était συγκληρονόμος τῷ υἱῷ (55,7) – ; mais il semble bien qu'il s'agisse ici de la relation entre la chair et le Seigneur. Dans ce cas, μετά ne se rattache pas à κοινωνόν, mais à εἶλατο et n'est pas sociatif. Les deux traductions latines s'écartent assez considérablement du grec, mais semblent pourtant confirmer l'interprétation que nous donnons: *cum spiritu sancto comprobatum Deo receptum est* L₁, *probatum a Deo cum spiritu sancto receptum est* L₂.

Dans 90,5, le texte est incertain. Whittaker et la plupart de ses prédécesseurs lisent le passage de la façon suivante: διὰ τοῦτο βλέπεις τὸν πύργον μονόλιθον γεγόντα (μετὰ) τῆς πέτρας. La préposition dans cette phrase a été ajoutée par Hilgenfeld, qui s'inspira du *cum* des deux versions latines: L₁: *ideoque totam turrim* (v.v.ll.: + *concolorem* ou *concordem* ou *consimilem*) *vides cum petra* (v.l.: + *et*) *velut ex uno lapide factam*, L₂ *ideoque vidi* (= *vides*?) *totam turrem monolitham cum petra factam*. En faveur de l'émendation d'Hilgenfeld on peut alléguer que μετά après -νότα a pu disparaître par haplographie. Le texte souligne alors l'unité entre la tour et le rocher, c'est-à-dire entre l'Église et le Fils de Dieu, et a été utilisé dans ce sens par Daniélou dans ses recherches sur l'ecclésiologie du judéo-christianisme¹. Mais le seul texte témoin grec, A, n'a pas de préposition: βλέπεις τὸν πύργον μονόλιθον γεγόντα τῆς πέτρας et la version éthiopienne, elle aussi, semble avoir utilisé un texte sans μετά; elle comporte, dans la traduction latine d'Abbadie: *et idcirco vides hanc turrim quasi uno lapide aedificatam in hac rupe*. Le génitif τῆς πέτρας dépend alors de τὸν πύργον dont il est séparé par deux mots, exactement comme on a, dans 87,3: ἐγένετο ὁ τόπος ἰλαρὸς καὶ εὐπρεπέστατος τοῦ πύργου, un génitif séparé par trois mots de ὁ τόπος dont il dépend. Le texte indique alors l'unité que les fidèles forment entre eux, ce qui, étant donné le contexte, n'offre aucun inconvénient, car aussitôt après, nous lisons: οὕτω καὶ οἱ πιστεύσαντες τῷ κυρίῳ διὰ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ καὶ ἐνδιδυσκόμενοι τὰ πνεύματα ταῦτα, ἔσονται εἰς ἓν πνεῦμα, ἐν σώμα, καὶ μία χροῖα τῶν ἱματίων αὐτῶν. C'est pourquoi nous croyons devoir conserver la leçon manuscrite.

B. Μετά + GÉN. «À L'ÉGARD DE»

Différent en cela du grec μετά le 𐤎𐤅 hébreu et araméen, parfois n'indique pas tant la communauté que l'action de l'agent sur l'objet. C'est,

1. Daniélou, *Judéo-christianisme*, p.333.

en effet, le cas pour l'hébreu **עִם כָּל** (= l'araméen **עִם כָּל**¹⁾ «faire à, pour, à l'égard de». L'expression équivalente grecque est **ποιεῖν τινί τι** ou **τινά τι**; mais, dans la Septante, nous trouvons souvent la traduction littérale **ποιεῖν τι μετὰ τινος**, tournure qui se présente aussi ailleurs dans la littérature biblique². Hermas l'utilise une fois, dans 54,1: **εὐχριστῶν τῷ κυρίῳ περὶ πάντων ὧν ἐποίησεν μετ' ἐμοῦ**. L'analogie avec des passages de la littérature biblique est frappante, cf. *Tob.* BA 12,6: **ἐξομολογεῖσθε ἐνώπιον πάντων τῶν ζώντων περὶ ὧν ἐποίησεν μεθ' ὑμῶν**, *Act.* 14,27: **ἀνήγγελλον ὅσα ἐποίησεν ὁ θεὸς μετ' αὐτῶν**, *Test. Job* 1,4: **ὑποδείξω ὑμῖν ἃ ἐποίησεν κύριος μετ' ἐμοῦ**. Hermas a manifestement emprunté son expression à cette littérature.

Μετά a également le sens de «à l'égard de» dans deux passages où il est question de la relation d'un homme avec ses semblables. Dans 28,3: **πάντοτε πανούργως ἔζησα μετὰ πάντων**, les derniers mots n'ont de sens que s'ils signifient «à l'égard de tous»; «au milieu de tous» n'aurait guère de sens. Pour le ζῆν μετὰ «se comporter envers» que nous voyons ici, nous pouvons citer deux parallèles dans des épitaphes, l'une païenne, de Phrygie: **ἀμάχως ἐβίωσα μετὰ φίλων κὲ συγγενῶν**, l'autre juive, de Rome: **καλῶς βιώσας μετὰ πάντων**, toutes deux de l'époque impériale³. En latin, le *vivere cum* correspondant est beaucoup plus habituel.

L'autre passage est 27,3: **ἀπέχου οὖν ἀπ' αὐτοῦ** (sc. ἀπὸ τῆς καταλαλιᾶς), **καὶ εὐθηνίαν πάντοτε ἔξεις μετὰ πάντων**. Ici le sens de **εὐθηνία** est un problème. Le sens courant, tant en grec profane que dans la Bible, est «bonheur», «prospérité», «abondance», et c'est de toute évidence le sens que lui donne L₂: *et eris semper quietus inter omnes*. Dans ce cas, μετὰ n'est pas sociatif, mais local. Si, au contraire, comme

1. Pour l'araméen, voir C. C. Torrey, *The composition and date of Acts*, Cambridge 1916, p.38; Wilcox, *Acts*, p.85.

2. Avec **ἐλεος** comme objet: *Gen.* 24,12; *Jud.* A 1,24; 8,35; *Jud.* B 8,35; *Ruth* 1,8ter; 1 *Regn.* 15,6; 20,8.14; 2 *Regn.* 2,6; 3,8; 9,1.3.7; 10,2bis; 15,20; 3 *Regn.* 3,6; 1 *Par.* 19,2bis; 2 *Par.* 1,8; 24,22; *Ps.* 108,21; *Lc.* 1,72; 10,37; *Jos. et As.* 23,4; *Test. Job* 11,3; avec d'autres objets: *Gen.* 21,23; 26,29; *Deut.* 33,21; *Jud.* A 8,35; 11,27; 15,3; *Jud.* B 8,35; 9,16bis; 11,27; 15,3; 2 *Regn.* 2,6bis; 13,16; 4 *Regn.* 18,31; 2 *Par.* 24,16bis.24; 2 *Esdr.* 6,8; 12,12; 19,17; *Judith* 8,26; 11,6.16; 13,16; 15,10; *Tob.* BA 12,6; 13,7; *Tob.* S 12,6; 13,7; 1 *Macc.* 6,49.58bis; 10,27; *Ps.* 85,17; 118,65; *Joel* 2,26; *Dan.* 1xx4,37^a; *Dan.* Th4,2; *Act.* 14,27; 15,4; 1 *Hen.* 1,8; *Test. Jud.* 7,7; 9,1bis; *Test. Benj.* 10,3; *Test. Job* 1,4; emploi absolu: *Gen.* 21,23; *Jud.* B 9,19bis; 2 *Par.* 2,2; *Tob.* BA 3,6; 8,16; *Tob.* S 3,6; 8,16; *Ps.* 118,124; 125,2.3; *Sir.* 50,22; *Ez.* 23,25; *Dan.* 1xx3,42; 4,37^b; *Dan.* Th1,13; 3,42. Cf. Helbing, *Kasussyntax*, pp. 3-9.

3. W. M. Ramsay, *The cities and bishoprics of Phrygia*, I 2, Oxford 1897, n° 343,6; CIJud. 1,353.

on le fait généralement, on entend εὐθηνία dans le sens de «bonne entente» (comme le fait L₁: *et semper pacem habet cum fratre tuo*), alors μετά est sociatif. Nous ne connaissons aucun autre texte grec où εὐθηνία ait ce sens. Mais si c'est bien ainsi qu'il faut le comprendre ici, εὐθηνία μετά aura sans doute été formé par analogie avec les expressions sémitisantes εἰρήνη μετά et εἰρηνεύειν μετά qu'on rencontre à plusieurs reprises en grec biblique¹.

Pour le μετά dans 8,3: σὺ δὲ ἀναγνώσῃ (sc. τὸ βιβλίον) εἰς ταύτην τὴν πόλιν μετά τῶν πρεσβυτέρων τῶν προισταμένων τῆς ἐκκλησίας, on a aussi présumé qu'il s'agit de l'action de l'agent sur l'objet. À notre avis, le terme a ici la signification courante de «avec», et nous n'en parlerions pas si une opinion divergente émise par Zahn n'avait eu l'oreille de différents commentateurs ultérieurs. Il croit, en effet, que c'est l'expression ἀναγινώσκειν μετά «faire la lecture à» qui est utilisée ici, et que cette expression est un sémitisme dans lequel μετά est une traduction servile de ׀ׁׂ². Ceci est aussi contestable que cela. Commençons par la deuxième affirmation: avec ׀ׁׂ «faire la lecture», l'hébreu utilise pour la personne à qui on fait la lecture ׀ׁׂ, ׀ׁׂ ou ׀ׁׂ׃³, mais non pas ׀ׁׂ. Le modèle hébreu d'ἀναγινώσκειν μετά «faire la lecture à» n'existe donc pas; ce n'est donc pas un sémitisme. Mais, qui plus est, l'interprétation du texte est erronée. Hermas ne doit pas faire la lecture aux presbytres, mais avec les presbytres aux fidèles rassemblés. La chose était préparée dans ce qui précède, 5,3: δύνη ταῦτα τοῖς ἐκλεκτοῖς τοῦ θεοῦ ἀναγγεῖλαι; et encore plus nettement dans 8,2: ὅταν οὖν ἀποτελέσω τὰ ῥήματα πάντα, διὰ σοῦ γνωρισθήσεται τοῖς ἐκλεκτοῖς πᾶσιν, οὐ διὰ α un sens qui n'est pas différent de ὑπό⁴. Que, dans le même paragraphe, il soit aussi question du don du livre des révélations aux presbytres ne fait pas contradiction; car, si l'on veut en faire la lecture aux fidèles μετά τῶν πρεσβυτέρων, il est raisonnable

1. 3 *Regn* 22,45, 1 *Macc* 6,49 58bis, 10,4bis, *Rom* 12,18, *Hebr* 12,14, 1 *Hen.* 1,8, *Test Jud* 7,7, 9,1bis, aussi, par exemple, 1 *Clem* 54,2, *Pass Perp* 10,13 Dans *Ps* 121,6-7, εὐθηνία et εἰρήνη se présentent côte à côte, comme le remarque Giet, *Les Pasteurs*, p 196 n 4, mais εἰρήνη a pris le sens de εὐθηνία Ici nous avons le cas contraire

2 Zahn, *Hirt*, p 493, cf pp 42, 309 n 2, 376, 380 (mais ib p 100 il parle de «Mittheilung desselben an die Gemeinde durch Hermas und die Presbyter») Harnack *ad loc* et Lelong et Dibelius dans leurs traductions, s'accordent sur ce sens, bien que Lelong, dans une note, donne comme autre sens possible «de concert avec les presbytres»

3 ׀ׁׂ *Jos* 8,35, ׀ׁׂ 2 *Regn* 22,10, 2 *Par* 34,18, ׀ׁׂ׃ *Ex* 24,7, *Jer* 36,6 10 21, tant ׀ׁׂ que ׀ׁׂ׃ *Deut* 31,11

4 Souvent ainsi chez Hermas, par exemple 91,5 πᾶσα ἡ κτίσις διὰ τοῦ υἱοῦ τοῦ θεοῦ βασιλεύεται, cf BD § 223², Bauer, *Wörterbuch*, s v διὰ A III 2 b

qu'ils en prennent d'abord connaissance. Nulle part non plus dans la suite du *Pasteur*, quand Hermas reçoit mission de divulguer la révélation (23,5; 24,6; 112,2), il n'est dit que cela doit se faire par le truchement des presbytres. C'est à bon droit que Funk *ad loc.* compare la tâche d'Hermas à celle du prophète qui, dans *Jer.* 43,6, reçoit comme mission: ἀναγνώση ἐν τῷ χαρτίῳ τοῦτῳ εἰς τὰ ὄτα τοῦ λαοῦ ἐν οἴκῳ κυρίου ἐν ἡμέρᾳ νηστείας, καὶ ἐν ὧσι παντὸς Ἰούδα τῶν ἐρχομένων ἐκ πόλεως αὐτῶν ἀναγνώση αὐτοῖς.

Il semble bien que personne ne se soit aperçu que l'explication de Zahn, outre qu'elle est inexacte, résulte d'une stupide bévue. Il expose ses raisons en disant que les termes ne permettent aucune autre interprétation et qu'en conséquence on les entend généralement dans ce sens; il se réfère ensuite à des publications de 1832, 1857, 1856 et 1853¹. Laissons la première remarque pour ce qu'elle est; mais en ce qui concerne la référence à des auteurs antérieurs, disons tout de suite qu'à l'exception de celui de 1857, ceux-ci devaient encore se contenter des versions latines du *Pasteur* et, çà et là, de citations grecques chez les auteurs patristiques. Il se trouve qu'Origène, dans *Princ.* 4,2,4, nous a précisément transmis le passage qui nous occupe ici, et ce sous la forme suivante: σὺ δὲ ἀναγγελεῖς τοῖς πρεσβυτέροις τῆς ἐκκλησίας. Les autorités dont Zahn s'autorise ne parlent donc pas de μετά, mais du datif τοῖς πρεσβυτέροις.

Il n'empêche que la traduction de μετά par «avec» est susceptible, elle aussi, de plusieurs interprétations. Celle de Funk, *ad loc.*, selon laquelle il s'agit d'une lecture commune simultanée d'Hermas et des presbytres, «ita ut presbyteri quoque legentes esse videantur», ne s'accorde pas avec le fait qu'il n'y a de disponible qu'un seul exemplaire du livre de la révélation, les autres étant destinés à être utilisés ailleurs. D'aucuns ont pensé qu'Hermas et les presbytres devaient faire la lecture à tour de rôle, ou que chacun des presbytres devait lire le message à une réunion d'une partie de la communauté². Il nous semble qu'un simple μετά serait par trop sommaire pour indiquer de telles intentions. À notre avis, la tâche de la lecture incombe au seul Hermas: σὺ δὲ ἀναγνώση et les presbytres sont présents à la lecture apportant ainsi leur autorité à ce que fait Hermas. Le sens de μετά prend ainsi une double nuance: «en présence de» (Joly) et «d'accord avec». Pour la première nuance, nous trouvons déjà des parallèles

1. Zahn, *Hirt*, p.493 n.2.

2. Voir H. Urner, *Die ausserbiblische Lesung im christlichen Gottesdienst*, Göttingen 1952, p.16.

chez les auteurs classiques: Homère, *Od.* 16, 140-141: μετὰ δμῶων τ' ἐνὶ οἴκῳ / πῖνε καὶ ἡσθ', Aristophane, *Ach.* 249: θύσαντα μετὰ τῶν οἰκετῶν. La deuxième revient à plusieurs reprises ne serait ce que dans des inscriptions et des papyrus¹.

4. PRÉPOSITIONS IMPROPRES

Comme on le sait, l'usage des prépositions dites impropres augmente à l'époque hellénistique². On perçoit la même tendance dans la littérature biblique³; mais, en plus, on y trouve quelques prépositions impropres qui, en grec profane, sont rares. Dans les livres protocanoniques de la Septante, elle sont beaucoup plus fréquentes que dans le reste de la littérature biblique: c'est donc que leur vogue fut le résultat d'un procédé de traduction. Ce procédé est cependant différent de celui que nous avons vu pour les «vraies» prépositions. Si là il s'agissait de mots grecs fréquents qui prirent un sens secondaire d'après un modèle sémitique, ici ce sont des mots grecs peu fréquents qui, sans changer de sens, devinrent fréquents en grec biblique. Ce ne peut donc être qu'en raison de leurs propriétés formelles que les traducteurs de la Septante eurent tant de goût pour eux. Les propriétés qui expliquaient ce goût ont pu être les suivantes: de même que, en général, leurs équivalents sémitiques, 1° ces mots ont au moins trois syllabes, 2° on les trouve à la fois comme adverbes et comme prépositions, 3° ils sont (le plus souvent) composés. Examinons maintenant quelques-unes de ces prépositions impropres qui se présentent dans le *Pasteur*.

A. Ὀπίσω + GÉN.

Ὀπίσω se présente depuis toujours en grec profane comme adverbe. Mais comme préposition, auquel cas il se construit avec le génitif, il est rarissime. Nous n'en connaissons que six exemples: une inscription dorico-sicilienne de date inconnue, une inscription égyptienne de 239/8 avant J.-C., trois passages d'auteurs profanes de l'époque impériale et un papyrus du III^e siècle après J.-C.⁴, on pourrait ajouter

1 Voir R. Gunther, *Die Präpositionen in den griechischen Dialektinschriften*, Indogermanische Forschungen 20, 1906-1907, p. 11-163; 123, F.-M. Abel, *Grammaire du grec biblique suivie d'un choix de papyrus*, Paris 1927, p. 226, Mayser, *Grammatik*, II 2, pp. 442-443.

2 Voir, par exemple Wackernagel, *Vorlesungen*, II, p. 158.

3 C'est ainsi que le Nouveau Testament a 42 et Hermas 17 différentes prépositions impropres, voir Demaray, *Hermas*, pp. 125-127.

4. Successivement GDI 3246 (= IG 14,217), 10 12, SB 5,8858 (= OGI 1,56), 62; Ps Cébès 10,1, Chio, *Ep.* 4,3, Ps Lucien, *Asin* 17,29, POxy 1,43, B, IV, 3.

Homère, *Il.* 17,357 et Sophocle, fr.534 Pearson, où l'on trouve la forme renforcée ἐξοπίσω construite avec le gén. Dans la Bible grecque *cum annexis*, au contraire, ὀπίσω + gén. se présente 341 fois: 300 fois dans les livres protocanoniques de la Septante et 41 fois dans les autres livres de la Septante, le Nouveau Testament et les apocryphes¹. Chez les traducteurs de la Septante, ὀπίσω traduit presque toujours מִאַחֲרַיִם ou מֵאַחֲרַיִם; il se peut qu'en plus des motifs que nous avons dits, qui étaient les mêmes pour d'autres prépositions impropres, ce terme fut choisi parce qu'il ne présentait pas d'ambiguïté. Il aurait été plus naturel de traduire par μετά; mais cette préposition avait l'inconvénient de prendre des sens tout à fait différents suivant le cas avec lequel on la construisait. On peut d'ailleurs se demander pourquoi, dans ce cas, le grec profane n'a pas cherché également à se prémunir contre cette éventuelle ambiguïté.

Hermas emploie ὀπίσω + gén. deux fois. Du premier passage, 79,7: τὰ ὀπίσω σου ἰδεῖν οὐ δύνῃ, τὰ δὲ ἔμπροσθέν σου βλέπεις, il n'y a pas grand-chose à dire sinon qu'ὀπίσω est, en effet, utilisé comme préposition; τὰ ne substantive pas ὀπίσω, mais ὀπίσω σου, de même que dans *Joel* 2,3, par exemple: τὰ ἔμπροσθεν αὐτοῦ πῦρ ἀναλίσκον, καὶ τὰ ὀπίσω αὐτοῦ ἀναπτομένη φλόξ. Dans l'autre passage, 15,3: πορεύονται πάλιν ὀπίσω τῶν ἐπιθυμιῶν αὐτῶν τῶν πονηρῶν, nous trouvons l'usage typiquement biblique d'un verbe signifiant aller avec ὀπίσω, usage que le grec profane ne connaît pas du tout². Dans la Septante, cette locution s'emploie en particulier lorsqu'il est question de suivre Dieu, des idoles ou de mauvais penchants. Comme exemple de ces derniers nous avons *Jer.* 16,12: πορεύεσθε ἕκαστος ὀπίσω τῶν ἀρεστῶν τῆς καρδίας ὑμῶν τῆς πονηραῖς, *Sir.* 18,30: ὀπίσω τῶν ἐπιθυμιῶν σου μὴ πορεύου³. L'analogie entre ces termes et ceux qu'emploie Hermas est si frappante qu'on ne peut douter qu'il se soit inspiré de la Septante.

Signalons en passant qu'ὀπίσω se présente une fois aussi, chez

1 Pour les livres protocanoniques, voir E Hatch-H A Redpath, *A concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the Old Testament*, Oxford 1897-1906, s v, cf M Johannesson, *Der Gebrauch der Präpositionen in der Septuaginta*, Berlin 1925, pp 215-216, ὀπίσω s'accompagne une fois (*Is* 30,21) d'un accusatif. Dans le reste de la Bible grecque et les apocryphes ὀπίσω + gén se présente 10 × dans 1 *Maccabées*, 3 × dans *Tobie*, 9 × dans l'*Ecclésiastique*, 26 × dans le Nouveau Testament et 4 × dans l'ensemble des apocryphes (*Jos et As* 26,7, 27,6, *Test Jud* 13,2, *Test Zab* 2,6)

2 Pour le modèle sémitique voir, entre autres, F-J Helfmeyer, «Gott nachfolgen» in den Qumrantexten, *Revue de Qumran* 7¹,25, 1969, pp 81-104

3. Aussi, par exemple, 4 *Regn* 13,2, *Ez* 20,16, 33,31, cf 2 *Petr* 2,10, *Test Jud.* 13,2, Macarius, *Elev* 3

Hermas, comme adverbe, et ce dans l'expression εἰς τὰ ὀπίσω (24,7). Cette expression, pour autant que nous sachions, n'existe pas en grec profane – qui dit alors εἰς τοῦπίσω –, mais elle se présente 31 fois dans la Bible grecque¹. Ici encore Hermas se conforme donc de toute évidence à la langue du grec biblique.

B. Κατέναντι/ἀπέναντι/ἐμπροσθεν + GÉN.

La Septante présente un ensemble de sémitismes qui est constitué par les prépositions impropres signifiant «devant», «envers»; ce sont: ἐνώπιον, ἐναντίον, ἐναντι, ἐμπροσθεν, ἀπέναντι et κατέναντι, ainsi que quelques autres moins fréquents, toutes construites avec le génitif. Ce sont des sémitismes par leur fréquence: on les trouve comme prépositions en grec profane, mais notablement moins que dans la Septante. Ce groupe de sémitismes a ceci de remarquable que chacun d'eux sert à rendre non pas un seul mot du texte sémitique, mais plusieurs mots et expressions sémitiques: נָגַד, נִגְדָּל et différents autres². Ils sont donc, dans une certaine mesure, interchangeables, d'où le grand nombre de variantes dans les manuscrits. Ce sont là aussi des points sur lesquels les livres protocanoniques ont été imités dans la littérature biblique ultérieure et tout ce qui en dépend. C'est ainsi que, chez Hermas, on trouve κατέναντι, ἀπέναντι et ἐμπροσθεν. Nous parlerons des deux premiers ensemble; le dernier demande à être expliqué séparément.

Κατέναντι et ἀπέναντι ne se présentent en grec profane qu'à partir de l'époque hellénistique, tant dans la fonction d'adverbe que de préposition³. Κατέναντι est rarissime (nous n'en connaissons que trois cas), ἀπέναντι est plus fréquent (19 cas)⁴. Mais dans les livres protocanoniques de la Septante, κατέναντι et ἀπέναντι se présentent l'un 69, l'autre 79 fois; dans les autres livres de la Septante, le Nouveau

1. *Gen.* 19,17.26; 49,17; *Jos.* 8,2; 2 *Regn.* 1,22; 4 *Regn.* 20,10.11; 1 *Macc.* 9,47; *Ps.* 9,4; 34,4; 39,15; 43,11.19; 49,17; 55,10; 69,3; 77,66; 113,3.5; 128,5; *Prov.* 25,9; *Is.* 28,13; 42,17; 44,25; *Lam.* 1,13; *Mc.* 13,16; *Lc.* 9,62; 17,31; *Joh.* 6,66; 18,6; 20,14. Dans les apocryphes seulement *Protev. Jac.* 7,2.

2. Voir J. Waldis, *Die Präpositionen-Adverbien mit der Bedeutung 'vor' in der Septuaginta*, Luzern 1922, *pass.*; Tabachovitz, *Septuaginta*, pp.21-22, 52-53; Rapollo, *Calchi ebraici* 1971, pp.208-213.

3. Au sujet de ces mots, voir J. Wackernagel, *Hellenistica*, Gottingae 1907, pp. 3-6.

4. Κατέναντι Inscr. Prien 37, 170 (IIa); UPZ 1,79,11 (159a); Lucien, *Fug.* 1. 'Απέναντι 4 fois dans des inscriptions, voir Wackernagel, *Hellenistica*, p. 3; 9 fois dans des papyrus, voir Mayser, *Grammatik*, I 3, p.120; II 2, p.538; 6 fois dans des textes littéraires (Polybe 1,86,3; 4,56,7; 4,70,5; *Ps. Scymnus* 587; Diodore de Sicile 13,54,2; 18,34,6).

Testament et les apocryphes, on le trouve respectivement 38 et 28 fois¹. Ils sont parfois adverbes, mais le plus souvent prépositions, et signifient généralement «en face (de)». C'est également le cas dans le *Pasteur* où ils se présentent en tout quatre fois, et cela uniquement dans les trois premières *Visions*. Voici les passages :

2,2: βλέπω κατέναντι (κατ' ἐνώπιόν A) μου καθέδραν λευκήν

5,3: βλέπω ἀπέναντι (κατ' ἐναντί A) μου την πρεσβυτέραν

10,4: ἰδοὺ οὐχ ὁρᾷς κατέναντι σου πύργον μέγαν

17,10: Ἰνα καὶ γὼ κατέναντι τοῦ πατρὸς ἰλαρὰ σταθεῖσα λόγον ἀποδῶ.

En grec profane, ἔμπροσθεν s'emploie le plus souvent comme adverbe («par devant», «devant», «en avant»; «avant», «auparavant»), moins souvent comme préposition («devant»; «avant»). Il y est cependant moins fréquent que dans la Bible grecque et les apocryphes, où il se présente 226 fois, le plus souvent comme préposition². Hermas l'utilise deux fois, les deux fois comme préposition. Nous avons déjà parlé, *supra*, p.105, d'un de ces passages, 79,7: τὰ ὀπίσω σου ἰδεῖν οὐ δύνῃ, τὰ δὲ ἔμπροσθέν σου βλέπεις. Ἐμπροσθεν a ici le sens local de «devant» qu'il a toujours eu en grec.

Il faut examiner de plus près 30,2: πεποίηκεν τὸ πονηρὸν ἔμπροσθεν τοῦ κυρίου (ἐναντι κυρίου A). Nous avons affaire ici à une formule qui vient de l'Ancien Testament et qui, dans l'original se dit: **עָשָׂה הָרָע לְפָנַי**. Il est important de savoir que, dans la formule hébraïque, **עָשָׂה** se rattache exclusivement à **עָשָׂה** et non à la construction **עָשָׂה הָרָע**. En hébreu, la formule signifie donc «faire ce qui, aux yeux du Seigneur, est mal», et non «faire le mal devant les yeux du Seigneur»³. C'est ce qu'à certains endroits les traducteurs de la Septante ont exprimé sans ambiguïté en traduisant **עָשָׂה** par ἐν ὀφθαλμοῖς, par exemple dans

1. Pour la Bible grecque voir les concordances; ajouter κατέναντι *Ps. Sal.* 2,11; 4,19, ἀπέναντι *Ps. Sal.* 2,12; 17,4. Dans les apocryphes nous trouvons 7 fois κατέναντι (1 *Hen.* 14,15; *Jos. et As.* 28,3,5; *Test. Dan.* 6,2; *Test. As.* 1,4; 5,1; *Par. Jer.* 7,15) et ἀπέναντι 6 fois (*Apoc. Mos.* 29; *Jos. et As.* 24,19; *Test. Jud.* 12,1; *Acta Pauli* 3,11,30; 10,21).

2. Voici quelques chiffres pour le grec profane: Herodote a ἔμπροσθεν 9 × comme adverbe et 10 × comme préposition, Polybe 23 × et 2 ×; chez Épictète le mot fait complètement défaut. Dans le Septante ces chiffres sont ± 37 et ± 110, dans le Nouveau Testament 4 et 44, dans les apocryphes 7 et 24 (les passages dans les apocryphes sont: adverbe *Jos. et As.* 18,5; 24,17,21; *Test. Jud.* 3,3; *Apoc. Bar.* 7,3; 8,1; *Test. Job* 27,1; préposition *Apoc. Mos.* 19,29; 1 *Hen.* 89,47; 100,13; *Test. Abr.* A 12bis.16,19; B 2; *Jos. et As.* 3,2; 25,4; *Test. Zab.* 3,6,7bis; *Apoc. Bar.* 6,2; 9,3; 11,9; *Ev. Petri* 12,48; *Ps. Barn.* 3,4; 4,12; 11,4; 12,11; *Apoc. Petri* 6).

3. Voir Dalman, *Worte Jesu*, p. 174; cf. C. F. Burney, *The Aramaic origin of the fourth gospel*, Oxford 1922, pp.14-15.

4 *Regn.* 3,2: καὶ ἐποίησεν τὸ πονηρὸν ἐν ὀφθαλμοῖς κυρίου. Dans ce même livre 4 *Regn.*, où nous avons pris cette citation et où cette traduction revient 17 fois, on trouve 4 fois la traduction ἐνώπιον¹, par exemple 8,18: καὶ ἐποίησεν τὸ πονηρὸν ἐνώπιον κυρίου. Il est probable qu'en employant ἐνώπιον le traducteur n'avait pas d'autres intentions qu'avec ἐν ὀφθαλμοῖς et a voulu ne rattacher ἐνώπιον qu'à τὸ πονηρὸν. Mais le lecteur qui ne voyait que le grec a dû être tenté de rattacher ἐνώπιον à toute l'action et d'entendre l'expression ποιεῖν τὸ πονηρὸν ἐνώπιον κυρίου dans le sens de «pécher devant le Seigneur»². C'était d'autant plus facile que, dans le texte hébreu de l'Ancien Testament, il y avait déjà un passage qu'il fallait entendre ainsi, à savoir *Neh.* 9,28, où il n'y a pas וַיִּנֶּה, mais לפני «devant la face de» et où la Septante (2 *Esdr.* 19,28) a également ἐνώπιον. Ce qui vaut pour ἐνώπιον, vaut aussi pour les deux autres traductions de וַיִּנֶּה dans cette expression, c'est-à-dire ἔναντι et ἐναντίον³: avec ποιεῖν τὸ πονηρὸν elles suggèrent le sens de «pécher devant» non pas «faire ce qui est mal aux yeux de».

L'expression ποιεῖν τὸ πονηρὸν ἔμπροσθεν d'Hermas ne se présente pas dans la Septante⁴. Étant donné qu'ἔμπροσθεν est, dans la Septante, une de ces prépositions impropres qui ont le sens de «devant» et dont nous avons déjà dit qu'elles sont plus ou moins interchangeables, Hermas pouvait facilement l'employer par analogie avec les expressions de la Septante. Ici aussi, la préposition se rapporte probablement à toute l'action, comme les traducteurs latins l'ont manifestement cru: *sensit enim qui peccavit, quia fecit nequiter ante conspectum Domini* (L₁), *intelligit enim qui peccavit malitiam suam et delicta quae coram Deo fecit* (L₂).

Nous avons affaire dès lors à une de ces expressions qui prennent leur source dans un sentiment de crainte révérencielle devant ce qui est puissant et sacré. Cette crainte a comme conséquence qu'on fait se

1 Dans les livres protocanoniques de la Septante nous trouvons la traduction ἐν ὀφθαλμοῖς 2 *Regn.* 12,9, 4 *Regn.* 3,2, 13,2 11, 15,9 18 24 28, 17,2 17, 21,2 6 9 15 16 20; 23,32 37, 24,9, ἐνώπιον *Jud.* B 2,11, 3,12, 4,1, 6,1, 10,6, 13,1, 1 *Regn.* 15,19, 3 *Regn.* 11,8, 14,22, 15,26 34, 16,19 25 30, 20,20 25, 4 *Regn.* 8, 18 27, 14,24, 24,19, 2 *Par.* 33,22 36,9 12, *Ps.* 50,6

2 Sur le cas où le lecteur ignorant du texte original interprète la traduction dans un autre sens que celui du traducteur, voir Rabin, *Septuagint*, p 10 n 32

3 Ἐναντι *Num.* 32,13, *Jud.* A 3,12bis, 4,1, 6,1, 10,6, ἐναντίον *Deut.* 4,25, 9,18, 17,2, 31,29, *Jud.* A 2,11, 3,7, 6,1, 13,1, B 3,7, 3 *Regn.* 22,53, 2 *Par.* 21,6, 22,4, 29,6, 33,2 6, 36,5, *Is.* 65,12, 66,4, *Jer.* 7,30, 18,10. Une fois, *Jer.* 39,30, une cinquième traduction se présente κατ' ὀφθαλμούς

4 Même en dehors de celle-ci, elle est, pour autant que nous sachions, unique. Le parallèle le plus proche est *Ev Petri* 48 ὀφλῆσαι μεγίστην ἁμαρτίαν ἔμπροσθεν τοῦ θεοῦ

jouer «devant» le maître ce qui, en réalité, est fait par lui ou s'adresse à lui, cf. dans la Septante, *Is.* 45,1: ἐπακοῦσαι ἔμπροσθεν αὐτοῦ (sc. Κύρου), *Dan.*Th 2,27: καὶ ἀπεκρίθη Δανιήλ ἐνώπιον τοῦ βασιλέως. Ces formules servent surtout à exprimer la conscience qu'on prend de la transcendance de Dieu¹; mais la force première n'en est probablement plus toujours ressentie avec la même intensité. Chez Hermas, en tout cas, les formules directes et celles plus voilées alternent².

1. Cf. Dalman, *Worte Jesu*, pp.171-174, 381-382; Havers, *Syntax*, pp.106-107, 184, 186, 265; Joüon, *Respondit et dixit*, p.312; C. T. Fritsch, *The anti-anthropomorphisms of the Greek Pentateuch*, Princeton 1943, pp.10, 12-13, 40-41, 47, 48, 59.
2. Avec ἀνομεῖν (3,1) et ἀμαρτάνειν (1,6.7; 2,3; 39,1; 91,3), il écrit résolument εἰς; avec δεκτός il parle aussi bien de τῷ κυρίῳ (54,3bis.5) que de παρὰ τῷ κυρίῳ (51,7; 56,8). Cette tendance s'affirme encore chez le traducteur de L₂, qui rend τὸν οἰκόν σου τὸν ἀνομήσαντα εἰς τὸν κύριον καὶ εἰς ὑμᾶς (3,1) par *domum tuam quae iniqua egit ante dominum et in vobis*.

AUTRES PHÉNOMÈNES SYNTAXIQUES

I. LE «GÉNITIF HÉBRAÏQUE»

En grec classique, il est rare qu'on emploie un simple génitif dépendant d'un nom pour exprimer une qualité¹. On trouve quelques exemples, surtout chez les poètes: Pindare, *P.* 3,150: μοῖρ' εὐδαιμονίας, Eschyle, *Pr.* 900: ἀλατείαις πόνων, Euripide, *Ph.* 1491: στολίδα... τρυφᾶς. De même, en grec post-classique, on ne rencontre cet usage qu'incidemment², par exemple CIG 4170 (Phrygie 184p) τάφον μνήμης, Marcellinus, *Vit. Thuc.* 57 λόγους εἰρωνείας καὶ πανουργίας. On n'avait guère besoin d'un génitif de ce genre, étant donné que pour désigner des qualités, le grec possédait l'adjectif. Aussi le génitif ne s'employait-il que lorsqu'on voulait faire porter tout l'accent sur la qualité.

Mais en hébreu, où l'adjectif est peu développé, le *nomen rectum*, équivalent du génitif grec, est devenu le moyen usuel pour désigner des qualités. C'est ainsi que *Lev.* 1,9 יִישׁוּעַ נִיחֹם signifie un parfum agréable, *Is.* 63, 14 שֵׁם תִּפְאָרֶת un nom illustre, *Ps.* 23,3 מַעַלְלֵי צְדָקָה les justes chemins, *IQH* 4,16 נְבִיאֵי כֹזֶב de faux prophètes.

Les traducteurs de la Septante optèrent le plus souvent pour la traduction littérale de ces constructions³. C'est ainsi que les expressions paléotestamentaires que nous venons de citer furent traduites respectivement par: ὁσμὴ εὐωδίας, ὄνομα δόξης et τριβοὶ δικαιοσύνης. Même là où le texte sémitique original est perdu, nous pouvons souvent presque à coup sûr parler d'une traduction littérale, comme *Ps. Sal.* 2,20: ἔνδυμα εὐπρεπείας, I *Hen.* 10,16: ἔργον πονηρίας. Ces formulations

1. Voir Kühner-Gerth, *Grammatik*, II 1, p 264; SD II pp 122, 129; Lasso de la Vega, *Sintaxis*, I, pp. 473-475. En latin non plus le génitif de qualité sans adjectif épithète n'est pas très courant, cf Szantyr, *Syntax*, p 70.

2. Passages chez E. Nachmanson, *Syntaktische Inschriftenstudien*, *Eranos* 9, 1909, pp (30-81)63-66, Radermacher, *Grammatik*, pp 108-109, 111.

3. On attend encore une étude complète de cette matière complexe. Passages chez Johannesson, *Kasus*, pp 27-28; E. Percy, *Die Probleme der Kolosser- und Epheserbriefe*, Lund 1946, p 252.

n'ont pas tardé à faire école dans la littérature judéo-grecque et chrétienne¹: *Sap.* 1,10: οὗς ζηλώσεως, *Lc.* 16,9: ὁ μαμωνᾶς τῆς ἀδικίας (16,11: ὁ ἄδικος μαμωνᾶς), *Rom.* 1,26: πάθη ἀτιμίας, *Jac.* 1,25: ἀκροατῆς ἐπιλησμονῆς, *Ps. Barn.* 14,4: λαὸς κληρονομίας, 2 *Clem.* 14,1: ἡ ἐκκλησία τῆς ζωῆς. Dans la littérature biblique, cet usage a été manifestement stimulé par les exemples sémitiques, à tel point même qu'on a parlé de «génitif hébraïque». Mais il pouvait prolonger ce qui avait commencé en grec classique. Comme dans cette langue, il met l'accent sur la qualité². C'est ainsi qu'il se prête particulièrement à la formation d'expressions à contenu théologique ou moral.

Le grec a repris la particularité hébraïque qui consiste à placer auprès du *nomen rectum* un possessif ou un démonstratif qui, logiquement, se rapporte au *nomen regens*³: *Ps.* 77,54: ὄριον ἀγιάσματος αὐτοῦ (= *Ps.* 78,54 וְשֵׁרֵץ לִיבָא), *Ps. Sal.* 7,9: μάστιξ παιδείας σου, *Rom.* 7,24: τὸ σῶμα τοῦ θανάτου τούτου, *Col.* 1,13: ὁ υἱὸς τῆς ἀγάπης αὐτοῦ, 1 *Clem.* 58,1: τὸ ὀσιώτατον τῆς μεγαλωσύνης αὐτοῦ ὄνομα.

Chez Hermas aussi, l'on trouve des exemples du «génitif hébraïque» et de l'hypallage du pronom auquel ce génitif donne lieu parfois⁴. Voici groupe par groupe les exemples que l'on trouve chez lui:

a. avec ἐπιθυμία

(cf. 2 *Petr.* 2,10 ἐπιθυμίᾳ μiasμοῦ, *Eph.* 4,22 τὰς ἐπιθυμίας τῆς ἀπάτης) 1,8: ἡ ἐπιθυμία τῆς πονηρίας
15,2: τὰς ἐπιθυμίας τῆς ἀσελείας αὐτῶν
43,2: τὰς ἐπιθυμίας τῆς πονηρίας αὐτῶν
45,4.5: τὴν ἐπιθυμίαν τῆς δικαιοσύνης.

En ce qui concerne 1,8 et 45,4.5, on peut se demander si le génitif indique une qualité ou un objet. Dans 1,8, nous penchons pour la première interprétation à cause de l'analogie avec 43,2, où πονηρίας désigne sûrement une qualité et à cause du contexte qui fait de ἡ ἐπιθυμία τῆς πονηρίας l'équivalent de ἡ πονηρὰ ἐπιθυμία. Dans 45,4.5, le choix est plus difficile, mais les arguments ne manquent pas non plus en faveur de la même interprétation: Hermas utilise parfois τῆς

1. Passages chez Percy, *Probleme*, pp.197-199, 250-252; Turner, *Syntax*, pp.212-214.

2. Cf. E. Pax, *Die syntaktischen Semitismen im Neuen Testament*, Studii Biblici Franciscani Liber Annuus 13, 1962-1963, pp.(136-162) 145-146.

3. Cf. W. Gesenius-E. Kautzsch, *Hebräische Grammatik*, Leipzig 1909²⁸, p.461; Turner, *Syntax*, p.214.

4. Déjà examiné en partie par Zahn, *Hirt*, pp.493-494; Percy, *Probleme*, p.251; G. Harder, *art.* πονηρία, ThWNT VI, pp. (562-566) 565-566.

δικαιοσύνης dans le même sens que δίκαιος (38,9: ῥήματα δικαιοσύνης, 15,6: τοῦ ῥήματος τοῦ δικαίου); dans le contexte, ἡ ἐπιθυμία τῆς δικαιοσύνης s'oppose à ἡ ἐπιθυμία ἡ πονηρά et équivaut à ἡ ἐπιθυμία ἡ ἀγαθή.

b. avec ἀρετή

26,2; 61,4¹: πᾶσαν ἀρετὴν δικαιοσύνης.

On peut entendre δικαιοσύνης comme indiquant une perfection spécifiquement chrétienne et considérer alors le génitif comme le substitut d'un adjectif. C'est ainsi que Bauer interprète: «jede Tugend d. Gerechtigkeit = jede christliche Tugend»². Mais en tenant compte d'un passage comme 46,1: ἔργασαι δικαιοσύνην καὶ ἀρετὴν, ἀληθειαν καὶ φόβον κυρίου, πίστιν καὶ πραότητα, καὶ ὅσα τούτοις ὁμοιά ἐστιν ἀγαθὰ, on voit qu'ἀρετή et δικαιοσύνη sont quasiment synonymes³ et qu'il vaut mieux interpréter le génitif comme un *genitivus inhaerentiae*⁴. Ici δικαιοσύνης joue presque le rôle d'épithète d'ornement qui échoit à ἐνδοξος dans 36,3: πάσης ἀρετῆς ἐνδόξου.

c. avec πνεῦμα

28,4: τοῦ πνεύματος τῆς ἀληθείας

43,10: τὸ πνεῦμα τῆς θεότητος (*bis*)

43,14: πνεῦμα θεότητος.

Dans le contexte, l'expression de 28,4 équivaut à τὸ πνεῦμα τὸ ἀληθές; cf. aussi 28,1: ἵνα τὸ πνεῦμα, ὃ ὁ θεὸς κατέκτισεν ἐν τῇ σαρκὶ ταύτῃ, ἀληθὲς εὐρεθῇ. Les expressions remarquables du chap.43 alternent, elles aussi, dans le contexte avec τὸ πνεῦμα τὸ θεῖον, πνεῦμα θεῖον et θεῖον πνεῦμα.

d. avec ἔργα

(cf. Is. 28,21: πικρίας ἔργον, 32,17: τὰ ἔργα τῆς δικαιοσύνης, Sir. 10,6: ἔργοις ὕβρεως, Judae 15: πάντων τῶν ἔργων ἀσεβείας αὐτῶν, Ps. Barn. 1,6: ἔργων δικαιοσύνης, 1 Clem. 33,8: ἔργον δικαιοσύνης)

1. À la suite d'une conjecture de Bonner, Whittaker et Joly lisent aussi cette expression dans 76,3. La conjecture ne s'impose pas, et la leçon de A, πᾶσαν ἀρετὴν καὶ δικαιοσύνην, donne un sens satisfaisant.

2. Ainsi Bauer, *Wörterbuch*, s.v. ἀρετή 1.

3. Voir O. Bauernfeind, *art. ἀρετή*, ThWNT I, pp.(457-461)458, 461; G. Schrenk, *art. δικαιοσύνη*, ThWNT II, pp.(194-214)194-195; Théognis 1,147 et Young *ad loc.*

4. On trouve des exemples de ce génitif dans la Bible chez P. A. H. J. Merks, *Zur Syntax der Kasus und Tempora in den Traktaten des hl. Cyprian*, Nijmegen 1939, pp.12-13; Percy, *Probleme*, pp.194-197. Pour le grec classique voir Lasso de la Vega, *Sintaxis*, I, pp. 471-472. Chez Hermas 81,4 τῷ πλήθει τοῦ δχλου.

44,3: ἔργα... τῆς ἐπιθυμίας τῆς πονηραῖς

76,3: τὰ... ἔργα τῆς ἀνομίας. Nous trouvons aussi cette expression dans *Is.* 59,6; *Ps. Barn.* 4,1; cf. 2 *Petr.* 2,8 ἀνόμοις ἔργοις.

e. autres cas

6,2: συμφυρμούς πονηρίας

14,3: πρόσωπον εἰρήνης. Cf. *Jer.* 36,11: λογισμὸν εἰρήνης et d'autre part Sophocle, *OT* 533: τόλμης πρόσωπον, Sénèque, *Med.* 396: *vultum furoris*.

38,3: μεθύσματος ἀνομίας. Μέθυσμα est pris dans un sens littéral.

38,9: ῥήματα δικαιοσύνης. Cf. 3,2: ὁ λόγος... ὁ δίκαιος, 15,6: τοῦ ῥήματος τοῦ δικαίου, d'autre part *Judith* 10,13: ῥήματα ἀληθείας, *Act.* 6,11 *v.l.*: ῥήματα βλασφημίας, 26,25: ἀληθείας καὶ σωφροσύνης ῥήματα, *Hebr.* 5,13: λόγου δικαιοσύνης, *Αποκ. Mos.* 21 λόγους παρανομίας.

96,2: διδάσκαλοι πονηρίας. Pour le sens, il est indifférent ici qu'on entende le génitif comme désignant une qualité («böse Lehrer» Di-belius¹) ou un objet («des docteurs du vice» Joly).

La conclusion que nous pouvons tirer de ces données, c'est qu'ici Hermas emploie une construction qui n'était pas tout à fait étrangère au grec profane, mais qu'il a probablement apprise dans la Bible grecque, où l'usage a été stimulé par l'influence de l'hébreu.

2. LE REDOUBLEMENT DISTRIBUTIF

Pour indiquer qu'une affirmation vaut pour chaque partie d'un tout, le grec dispose du ἀνά et du κατά distributifs: ἀνά πέντε παρασάγγας τῆς ἡμέρας «cinq parasanges par jour», κατά ἔθνη «peuple par peuple» (Xénophon, *An.* 4,6,4 et 1,8,9). Hermas aussi connaît cet usage: 79,3: εἰστήκεισαν δὲ εἰς τὰ τέσσαρα μέρη τῆς πύλης, ἀνά μέσον αὐτῶν ἀνά δύο παρθένους², 70,2: κάλει, φησὶν, τοὺς ἀνδρας, ὧν εἰσιν αἱ ῥάβδοι πεφυτευμέναι, κατὰ τὰ τάγματα, ὡς τις ἐπέδωκεν τὰς ῥάβδους; de même 80,5; 83,3bis. En outre, il utilise une fois³ le redoublement dit distributif: 68,8: ἦλθον τάγματα τάγματα «ils vinrent groupe par groupe». Ce procédé est très inusuel en grec, mais c'est la manière normale de

1. Cf. Bauer. *Wörterbuch*, s.v. πονηρία; Harder, πονηρία, pp. 565-566.

2. Ici, ἀνά est devenu adverbe, cf. Radermacher, *Grammatik*, p. 30; Mayser, *Grammatik*, II 2, pp. 44, 402-403; Liddell-Scott-Jones, *Lexicon*, s.v. ἀνά D; BD § 305.

3. On cite ordinairement 70,2 aussi, mais τάγματα τάγματα y est une émendation superflue. C'est à bon droit que Joly lit, avec les manuscrits, πάντα τὰ τάγματα.

s'exprimer dans les langues sémitiques¹. On peut donc se demander si, chez Hermas, ce n'est pas un sémitisme. C'est ce que nous voulons voir de plus près.

Tout d'abord, il est bon de se rappeler que des langues qui n'ont aucun contact généalogique ou autre avec les langues sémitiques possèdent aussi le redoublement distributif². En principe, cette forme d'expression a donc pu s'introduire aussi dans la langue grecque indépendamment d'une influence sémitique. Si c'est bien le cas, nous pouvons comprendre aussi pourquoi elle n'a pas pu se faire une place dans la langue écrite à côté du *ἀνά* et du *κατά* distributifs. Le redoublement, en effet, a souvent une valeur expressive et affective, et une telle valeur convient mal à la sobriété et l'intellectualité de la prose littéraire³. Il va sans dire que ce n'est là qu'une supposition, mais il est assez remarquable que les seuls redoublements distributifs que nous ayons pu recueillir dans les textes grecs profanes, se trouvent soit dans des textes poétiques soit dans des textes non-littéraires.

C'est ainsi que nous trouvons des redoublements de substantifs employés comme compléments de temps dans deux anciens textes épigraphiques: l'un mycénien, *Ἔτει Ἔτει*, «chaque année» et l'autre chypriote, *ἄματι ἄματι*, «chaque jour»⁴. Pour le redoublement de noms de nombre, cette fois comme complément attributif, nous avons trois exemples, dont deux nous viennent de la tragédie et le troisième d'un papyrus non-littéraire:

Eschyle, *Pers.* 981: *μυρία μυρία πεμπταστάν* «celui qui compte (ses sujets) par groupes de dix mille»⁵.

Sophocle, fr. 201 Pearson, transmis par l'Antiatticiste dans Bekker

1 Voir H. Reckendorf, *Über Paronomasie in den semitischen Sprachen*, Giessen 1909, pp. 146-150, Johannesson, *Kasus*, p. 3, Gesenius-Kautzsch, *Grammatik*, pp. 413-414, 456-457, A. J. Wensinck, *Un groupe d'aramaïsmes dans le texte grec des évangiles*, Amsterdam 1936, *pass.* En latin, le redoublement distributif des substantifs et des noms de nombres fait quasiment défaut, cf. Szantyr, *Syntax*, p. 197, Rapallo, *Calchi ebraici* 1969, pp. 396-398.

2 Voir, par exemple, J. Gonda, *The functions of word duplication in Indonesian languages*, *Lingua* 2, 1949, pp. (170-197) 171, 176-177, 178, 180, 193.

3 Cf. Gonda, *Duplication*, p. 170, J. B. Hofmann, *Latermische Umgangssprache*, Heidelberg 1951³, pp. 60-61.

4 Voir O. Masson, *À propos de deux formules redoublées au localif mycénien weterweter «chaque année», chypriote amatamati «chaque jour»*, *Živa Antika* 15, 1966, pp. 257-266. L'inscription chypriote date de ± 600 avant J.-C. (ib. p. 258).

5 Ce passage peut aussi être interprété d'une manière autre que distributive, voir Radermacher, compte-rendu de J. H. Moulton, *Einführung in die Sprache des Neuen Testaments*, p. (6-10) 8, Mussies, *Koine Greek*, p. 218.

Anecd. I p.108 ligne 9, de la façon suivante: *μίαν μίαν· ἀντὶ τοῦ κατὰ μίαν· Σοφοκλῆς Ἑριδι.*

POxy. I,121,17-19 (IIIp): *τοὺς κλάδους ἐνικον εἰς τὴν ὁδὸν πάντα εἶνα δῆσῃ τρία τρία καὶ ἐλκύσῃ* «porte toutes les branches près du chemin et fais-les attacher trois par trois et enlever».

En grec post-classique, nous trouvons aussi des contaminations comme PCol. Inv. 318,31 (± 100p): *ἀνὰ ἐν ἐν*, POxy. 6,886,19-20 (IIIp): *κατὰ δύο δύο*, PLond. 5,1732,7 (VIp): *κατὰ πρᾶγμα πρᾶγμα*. Le grec médiéval et le grec moderne connaissent également le redoublement distributif de substantifs¹.

Dans la Septante, le redoublement de l'original sémitique est parfois escamoté, signe que les traducteurs, malgré leur tendance au littéralisme, n'étaient pas sûrs de pouvoir s'exprimer ainsi en grec. Les passages où il est employé ne manquent pourtant pas², par exemple, pour les substantifs: 4 *Regn.* 17,29: *καὶ ἦσαν ποιοῦντες ἔθνη ἔθνη θεοῦς αὐτῶν*, pour les noms de nombre: *Gen.* 7,9: *δύο δύο εἰσῆλθον πρὸς Νῶε εἰς τὴν κιβωτόν*, pour des expressions entières: *Num.* 7,11: *ἄρχων εἰς καθ' ἡμέραν ἄρχων καθ' ἡμέραν προσοίσουσιν τὰ δῶρα αὐτῶν*, et pour la contamination: *Zach.* 12,12: *καὶ κόψεται ἡ γῆ κατὰ φυλὰς φυλάς*, *Is.* 27, 12: *συναγάγετε τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ κατὰ ἓνα ἓνα*. Le Nouveau Testament et les apocryphes connaissent aussi le phénomène. Citons seulement les passages qui comportent un redoublement de substantifs:

Mc. 6,39-40: *καὶ ἐπέταξεν αὐτοῖς ἀνακλιθῆναι πάντας συμπόσια συμπόσια ἐπὶ τῷ χλωρῷ χόρτῳ. καὶ ἀνέπεσαν πρασιαὶ πρασιαὶ κατὰ ἑκατὸν καὶ κατὰ πεντήκοντα*

Mt. 13,30, tel que cité par Origène et Épiphanes³: *δήσατε δέσμας δέσμας* *Apoc. Bar.* 10,5: *ὅταν ὁμιλῶσι συνδιάγοντες χοροὶ χοροὶ*

1. Voir J. Psichari, *Essai sur le grec de la Septante*, Revue des Études Juives 55, 1908, p.(161-208)184; BD § 248¹.

2. Voir Johannesson, *Präpositionen*, pp.251-253; Bickerman, *Septuagint*, p.28; Doudna, *Mark*, pp.96-98; Rapallo, *Calchi ebraici* 1969, pp.388, 393-398. Pour avoir une impression exacte, il est nécessaire de connaître la répartition et la fréquence du phénomène. C'est pourquoi nous donnons ici la liste complète des passages dans la Bible grecque et les apocryphes. Redoublement des substantifs: *Lev.* 15,2; 17,3.8.10.13; 18,6; 20,9; 22,18; *Num.* 5,12; 7,11; 9,10; 17,17; 28,13v.l.. 21.29; 29,4.10.15; 30,3; 4 *Regn.* 17.29.32; 2 *Par.* 31,6; *Jer.* 50,11; *Ez.* 14,4.7; *Mt.* 13,30v.l.; *Mc.* 6,39,40; *Apoc. Bar.* 10,5; Hermas 68,8; redoublement des noms de nombres: *Gen.* 6,19.20; 7,2.3.9.15; *Num.* 31,4.6; 1 *Par.* 24,6; *Sir.* 33,15; *Mc.* 6,7; *Test. As.* 1,4; préposition + redoublement des substantifs: 1 *Regn.* 7,16; 3 *Regn.* 10,25; 2 *Par.* 9,24; *Zach.* 12,12; préposition + redoublement des noms de nombres: 3 *Regn.* 18,13v.l.; *Is.* 27,12; *Lc.* 10,1v.l.; *Ev. Petri* 35.

3. Origène, *Hom. in Jer.* 1,15; Épiphanes, *Haer.* 66,65,3. BD § 493² estiment qu'il s'agit de la leçon originale, parce que *lectio difficilior*.

Acta Thomae 8: (λέων) ἐκπηδήσας καὶ πατάξας αὐτὸν μέλη μέλη κατέκοψεν αὐτόν

Épiphane, *Mens.* 3 (à propos des traducteurs de la Septante): ζυγὴ ζυγὴ κατὰ οἰκίσκον... συγκλείμενοι; cf. *ib.* δύο δύο ἐνέκλεισεν

Dial. Tim. et Aquil. p.90-91 Conybeare (également à propos des traducteurs de la Septante): ἐναποκλείσας (sc. τοὺς ἐρμηνευτὰς) ζυγὴν ζυγὴν.

Si on considère ces données, on fait les constatations suivantes:

1. le grec profane connaissait dans une certaine mesure le redoublement distributif.
2. ce redoublement est beaucoup plus fréquent dans le grec de la Septante sous l'influence de l'original sémitique; il s'y présente aussi sous une forme que nous ne retrouvons pas dans nos textes profanes: comme redoublement de substantifs avec la fonction de complément attributif.
3. nous retrouvons aussi cette forme dans les textes écrits en grec dans la ligne de la Septante, entre autres chez Hermas.

Devant cet état de choses, on serait tenté d'expliquer l'emploi n° 3 à partir de l'emploi n° 2, donc d'admettre qu'il s'agit d'un sémitisme. Mais il n'est pas impossible que de nouvelles trouvailles nous amènent à reviser notre jugement. D'abord, dans les exemples que nous avons donnés pour l'emploi n° 3, ni le choix des mots ni le contexte ne rappellent la Septante¹. Il se pourrait d'ailleurs (cf. *supra*, p. 114) qu'on ait évité le redoublement distributif dans la prose littéraire, c'est-à-dire dans la grande majorité des textes qui nous sont parvenus; à cet égard, ces textes nous donneraient alors une image erronée du grec de l'époque à laquelle ils ont été écrits². Si ce redoublement se présente dans la littérature qui dépend de la Septante, ce pourrait être parce que les auteurs ne se croyaient pas tenus par les normes de la prose littéraire.

3. LA PARATAXE DANS LES SUBORDONNÉES

C'est une erreur d'opposer les langues sémitiques au grec et au latin en disant que les premières ne connaissent guère l'hypotaxe, alors que les dernières l'utilisent presque toujours lorsqu'il faut exprimer des choses de valeur inégale dans une seule phrase. En grec et en latin

1. Cf. pour Hermas 68,8 Zahn, *Hirt*, p.490.

2. G. Schulze, *Graeca Latina*, Göttingen 1901, p. 13 suppose une évolution interne du grec; de même, semble-t-il, Abel, *Grammaire*, p.153.

aussi, les exemples de parataxe sont légion pour la liaison de grandeurs inégales. C'est le style qui détermine le choix. Dans un style proche de la langue parlée, l'auteur ne se donnera souvent pas la peine d'exprimer au moyen de subordonnées et de participes les rapports logiques entre ses idées¹. S'il s'exprime d'une façon plus intellectualiste, les subordonnées et les participes seront nombreux. Il est évident que l'hypotaxe ne sert pas seulement à exprimer le rapport entre les choses principales et les choses secondaires, mais aussi le rapport entre les choses secondaires et d'autres choses secondaires qui en dépendent. Les auteurs qui s'expriment de façon hypotactique le font d'une façon conséquente. C'est pourquoi, en grec, nous ne trouvons presque pas d'exemples de subordonnées, de participes ou d'infinitifs paratactiques lorsque ne sont pas désignées par là des choses égales entre elles.

Il y a une exception pourtant : c'est quand l'auteur veut exprimer une opposition plutôt qu'une inégalité dans l'importance²; nous trouvons alors une construction paratactique à l'aide des particules μέν...δέ. En voici un exemple chez Démosthène : 18,160 : αἰσχρόν ἐστίν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, εἰ ἐγὼ μὲν τὰ ἔργα τῶν ὑπὲρ ὑμῶν πόνων ὑπέμεινα, ὑμεῖς δὲ μηδὲ τοὺς λόγους αὐτῶν ἀνέξεσθε. Si, dans cette phrase, qui comporte une principale et une subordonnée à deux membres, nous examinons le rapport de la principale avec chacun des deux membres de la subordonnée, on s'aperçoit que αἰσχρόν ἐστίν ne peut s'appliquer au premier membre, mais bien au deuxième. Il va sans dire que ce n'est pas ainsi qu'il faut lire ce passage. La subordonnée à deux membres forme un tout indivisible qui dépeint la situation paradoxale que la principale condamne. Il n'empêche que, dans les textes profanes, cette formulation est extrêmement rare. Les circonstances indiquées par une subordonnée à deux membres ont beau former un tout, si leur valeur par rapport au contenu de la principale est inégale, cette inégalité s'exprime habituellement d'une façon syntaxique. Inversement, là où des subordonnées ont un lien paratactique, c'est qu'elles ont le même genre de relation à la principale.

Pour exprimer le rapport des idées par la parataxe et l'hypotaxe, il faut une ordonnance de la pensée qui est plus facile à réaliser dans la langue écrite que dans la langue parlée. Dans la langue parlée, il sera bien souvent arrivé, même en grec, qu'une parataxe logiquement in-

1. Voir Trenkner, *Style καί*, pass.

2. Cf. Kühner-Gerth, *Grammatik*, II, pp.232-234; Beyer, *Semitische Syntax*, pp.265,271.

correcte se présente dans les subordonnées, les participes et les infinitifs. À supposer que la chose ait passé dans les textes écrits, il n'en est rien parvenu jusqu'à nous – du moins, pour notre part, n'en connaissons-nous pas d'exemples –; c'est sans doute parce que, du point de vue du style, on voyait là trop d'incorrection. Mais dans les papyrus non-littéraires, qui nous sont parvenus par hasard et non grâce au choix fait par les générations ultérieures, nous trouvons quelques passages, par exemple BGU 2,424,10-12 (II-IIIp): μέμφομαι Ζωιδούν, ὅτι ἐξῆλθαι (= -θε) καὶ οὐ σεσήμανκέ μαι (= με). Καί est essentiel ici: il indique un lien, mais ce lien est une opposition: «et pourtant». Cela n'empêche d'ailleurs pas que le premier membre de la subordonnée, si on le considère isolément, ne se rapporte pas directement à la principale. Dans les textes littéraires qui nous sont parvenus, on évite presque toujours cette façon de s'exprimer. Mais, dans les papyrus, on en trouve plus d'exemples. Le *Gnomon* de l'*Idiologue*, recueil de règles de droit d'environ 150 après J.-C., en offre plusieurs cas¹; par exemple, pour des subordonnées, le n° 45: ἐὰν ἄστος Αἰγυπτίαν γα[μῇ καὶ] τελευτήσῃ ἄτ[ε]χνος, ὁ φύσκος τὰ ἐπίκτητα αὐτοῦ ἀναλαμβάνει «quand un bourgeois épouse une Égyptienne et meurt sans enfants, le fisc recueille ses acquêts»; et, pour des participes, le n° 21: ὁ ἐλευθερωθεὶς ἐντὸς τριάκοντα ἐτῶν καὶ οὐ(ν)δίκταν λαμβάνων δι' ἐπάρχος (= -ρχου) ἴσος ἐστὶν τῷ μετὰ τρι[ά]κοντα ἔτη ἐλευθερωθέντι «celui qui a été affranchi avant trente ans et reçoit la *vindicta* du préfet est comme l'affranchi de trente ans».

À propos des deux dernières citations remarquons deux choses. D'abord, qu'il s'agit de textes juridiques. Or, c'est précisément dans des textes juridiques, où il est souvent question d'un ensemble de conditions qui ne sont pas toujours égales, que le locuteur se sera souvent trouvé devant le choix de l'hypotaxe ou de la parataxe. Les critères de la langue littéraire ne valaient pas pour les textes techniques comme les textes législatifs; là où la clarté n'en souffrait pas, on aura souvent eu recours à la parataxe pour ne pas compliquer inutilement l'énoncé.

Ensuite, des termes comme φύσκος et οὐνδίκτα rappellent à eux seuls l'influence romaine dans le *Gnomon*. Faut-il également attribuer à cette influence la parataxe dans des subordonnées et des participes? Sur ce point, la situation du latin ne nous semble pas différer de celle du grec. Dans les deux langues, le style littéraire exigeait une correction

1. Subordonnées: 5.9.27.28.41.45bis, participes 20.21.35.56.

rigoureuse dans l'emploi de la parataxe et de l'hypotaxe¹ et, dans l'une et dans l'autre, on se laissait probablement entraîner plus facilement à renoncer, dans les subordonnées, à l'hypotaxe au profit de la parataxe lorsqu'il s'agissait de textes juridiques. On a des exemples de ce phénomène en latin: Pline, *Ep. Tra.* 10,97,1: *si deferantur et arguantur, puniendi sunt*, Gaius, *Inst.* 1,67: *si civis Romanus... peregrinam uxorem duxerit... et filium procreaverit, hic non est in potestate eius*. Or, étant donné qu'à l'époque impériale la pratique du droit était, même en Orient, entièrement calquée sur le droit romain, beaucoup de formules grecques, y compris celles du *Gnomon*, ont sans doute été inspirées par les modèles latins. Mais si nous avons raison de supposer que, dans les documents juridiques, le grec employait aussi volontiers que le latin la parataxe dans les subordonnées, nous ne pouvons voir là des latinismes.

Les langues sémitiques contrastent fortement avec le grec et le latin. En hébreu et en araméen, qui ne connaissent guère la double subordination et le *participium coniunctum*, l'emploi de la parataxe dans les subordonnées est un phénomène des plus fréquents². C'est ainsi que *Lev.* 18,5 et *Ez.* 20,13 parlent de commandements *וְשִׁירָה וְשִׁירָה וְשִׁירָה וְשִׁירָה*, c'est-à-dire littéralement: «dont il est dit: l'homme les accomplira et par là il vivra», mais cela signifie: «si l'homme les accomplit, il vivra par là».

En général, la Septante traduit littéralement, bien qu'on trouve aussi des formules plus grecques³. C'est ainsi que le texte hébreu que nous venons de citer est traduit, pour *Ez.* 20,13, par: *ἡ ποιήσει αὐτὰ ἄνθρωπος καὶ ζήσεται ἐν αὐτοῖς*, mais, pour *Lev.* 18,5, par: *ἡ ποιήσας ἄνθρωπος ζήσεται ἐν αὐτοῖς*. Le Nouveau Testament⁴, lui aussi, ainsi que les écrits grecs qui lui sont apparentés, n'hésitent pas à utiliser cette manière de parler. À chaque fois, la conjonction ou le relatif commun n'a de rapport qu'avec la dernière subordonnée. La conjonction est toujours *καί*. Voici quelques exemples: *Test. Job* 9,8: *ἐκέλευον δὲ τοῖς οἰκέταις μου ταύτας* (sc. *τὰς τέσσαρας θύρας τοῦ οἴκου μου*) *εἶναι ἀνεφγμένας, τοῦτον τὸν σκοπὸν ἔχων, μὴ ἄρα ἔλθωσιν τινες αἰτοῦντες*

1. En latin aussi on s'écarte rarement de cette règle. Voici un exemple avec des infinitifs Phèdre 1,9,1-2:

*sibi non cavere et alius consilium dare
stultum esse paucis ostendamus versibus*

2. Voir P. Jouon, *Grammaire de l'hébreu biblique*, Rome 1947², pp 520, 524; Beyer, *Semitische Syntax*, pp 259-265.

3. Voir Beyer, *Semitische Syntax*, p 260.

4. Voir BD § 369³, 471³; Beyer, *Semitische Syntax*, pp 265-271.

ἐλεημοσύνην καὶ ἰδῶσιν με παρακαθεζόμενον τῇ θύρᾳ, καὶ αἰδεσθέντες ἀποστραφῶσιν μηδὲν λαβόντες, *Mt.* 5,16: οὕτως λαμψάτω τὸ φῶς ὑμῶν ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων, ὅπως ἰδῶσιν ὑμῶν τὰ καλὰ ἔργα καὶ δοξάσωσιν τὸν πατέρα ὑμῶν τὸν ἐν τοῖς οὐρανοῖς. Au lieu de subordinées on trouve parfois aussi des participes et, rarement, des infinitifs: *Sir.* 34,25: βαπτιζόμενος ἀπὸ νεκροῦ καὶ πάλιν ἀπτόμενος αὐτοῦ, τί ὠφέλησεν ἐν τῷ λουτρῷ αὐτοῦ; *Lc.* 9,62: οὐδεὶς ἐπιβαλὼν τὴν χεῖρα ἐπ' ἄροτρον καὶ βλέπων εἰς τὰ ὀπίσω εὐθετός ἐστιν τῇ βασιλείᾳ τοῦ θεοῦ, *Mc.* 10,4: ἐπέτρεψεν Μωϋσῆς βιβλίον ἀποστασίου γράψαι καὶ ἀπολῦσαι. Cette parataxe était particulièrement en faveur pour donner des prescriptions détaillées¹, par exemple: *Lev.* 17,8-9: δεῖ ἂν ποιήσῃ ὀλοκαύτωμα ἡ θυσίαν καὶ ἐπὶ τὴν θύραν τῆς σκηνῆς τοῦ μαρτυρίου μὴ ἐνέγκῃ ποιῆσαι αὐτὸ τῷ κυρίῳ, ἐξολεθρευθήσεται ὁ ἄνθρωπος ἐκεῖνος ἐκ τοῦ λαοῦ αὐτοῦ, *Mt.* 5, 23-24: ἐὰν οὖν προσφέρῃς τὸ δῶρόν σου ἐπὶ τὸ θυσιαστήριον ἀκαθεῖς μνηστῆς ὅτι ὁ ἀδελφός σου ἔχει τι κατὰ σοῦ, ἄφες ἐκεῖ τὸ δῶρόν σου ἔμπροσθεν τοῦ θυσιαστηρίου, καὶ ὑπάγε πρῶτον διαλλάγῃ τῷ ἀδελφῷ σου, καὶ τότε ἔλθων πρόσφερε τὸ δῶρόν σου. Nous retrouvons ici la parataxe pour ainsi dire juridique dans des subordinées, telle que nous l'avons décrite plus haut.

En ce qui concerne le *Pasteur*, nous avons parlé ci-dessus pp. 23-24 du peu de rigueur logique dont témoigne l'usage d'Hermas. Un exemple, dans le domaine qui nous occupe ici, est fourni par 48,3, où, malgré la différence de valeur pour le contenu, les principales comme les subordinées sont construites de façon paratactique: ὅταν ὁ ἄνθρωπος κεράμια ἱκανώτατα γεμίσῃ οἴνου καλοῦ καὶ ἐν τοῖς κεραμίσις ἐκείνοις ὀλίγα ἀπόκενα ᾗ, ἔρχεται ἐπὶ τὰ κεράμια καὶ οὐ κατανοεῖ τὰ πλήρη. Cette citation montre en même temps à quel point une phrase peut devenir obscure lorsque l'hypotaxe est appliquée à demi; l'auteur aurait pu être clair en n'utilisant que des phrases principales ou en ordonnant systématiquement la phrase d'une manière hypotactique, par exemple ainsi: ὅταν ὁ ἄνθρωπος, κεράμια ἱκανώτατα γεμίσας οἴνου καλοῦ, ἐν τοῖς κεραμίσις ἐκείνοις ὀλίγα ἀπόκενα θῇ, ἐρχόμενος ἐπὶ τὰ κεράμια οὐ κατανοεῖ τὰ πλήρη². Hermas ne dominait pas sa langue au point d'utiliser l'hypotaxe et la parataxe avec logique. Et, étant donné que ses exemples littéraires, les livres de la littérature biblique, présentaient à

1. Cf. P. Fiebig, *Der Erzählungsstil der Evangelien im Lichte des rabbinischen Erzählungsstils untersucht*, Leipzig 1925, p.5.

2. Les versions latines ont façonné cette phrase de manière qu'elle soit une avec les phrases suivantes jusqu'au § 4. L₁ le fait avec une certaine virtuosité; c'est à cette version que nous avons pris le θῇ de notre métaphrase.

profusion la parataxe dans des subordonnées, des participes et des infinitifs, on ne peut s'étonner de leur fréquence chez lui. Nous avons compté 25 passages pour des subordonnées¹, par exemple 36,7: ἐὰν γὰρ ἡ τις πιστότατος ἀνὴρ, καὶ ἡ ἐνθύμησις τοῦ ἀγγέλου τούτου ἀναβῇ ἐπὶ τὴν καρδίαν αὐτοῦ, δεῖ τὸν ἄνδρα ἐκεῖνον ἢ τὴν γυναῖκα ἐξαμαρτῆσαι τι, 57,2: ὅσα ἐάν μοι δείξης καὶ μὴ δηλώσης, μάτην ἔσομαι ἑωρακῶς αὐτὰ καὶ μὴ νοῶν ὅτι ἐστίν, 16 passages pour des participes², par exemple 95,2: οἱ δὲ τὸν θεὸν ἐγνωκότες καὶ τὰ μεγαλεῖα αὐτοῦ ἑωρακότες καὶ πονηρευόμενοι δισσωῶς κολασθῆσονται, et 3 passages pour des infinitifs³, par exemple 39,1: πῶς δύναμαι αἰτήσασθαι παρὰ τοῦ κυρίου καὶ λαβεῖν, ἡμαρτηκῶς τοσαῦτα εἰς αὐτόν, Parfois les témoins manuscrits sont partagés⁴, ainsi à 56,9, M et A lisent: καὶ ὅσοι ἐάν (M, ἂν A) ἀκούσαντες αὐτὰ τηρήσωσι, μακάριοι ἔσονται, mais le fragment de Paris, qui donne une leçon maladroite, donc probablement plus authentique, comporte: καὶ ὅσοι ἐὰν ἀκούσωσιν αὐτὰ καὶ τηρήσωσι, μακάριοι ἔσονται.

La parenté avec la Bible grecque ressort aussi de l'usage qu'Hermas fait souvent de cette parataxe dans le même contexte que la Bible grecque. Nous pensons à des formules avec ἀκούειν καὶ + un verbe qui indique la réaction de l'auditeur⁵: 69,2: οἱ δὲ ὑπὸ τὴν σκέπην λαοὶ ὄντες οἱ ἀκούσαντες τοῦ κηρύγματος καὶ πιστεύσαντες αὐτῷ (sc εἰσιν), cf *Joh.* 5,24: ὁ τὸν λόγον μου ἀκούων καὶ πιστεύων τῷ πέμψαντί με ἔχει ζωὴν αἰώνιον. La formule ἀμαρτάνειν καὶ μετανοεῖν⁶, par exemple 31,6: ἐὰν δὲ ὑπὸ χεῖρα ἀμαρτάνῃ καὶ μετανοήσῃ, ἀσύφορόν ἐστι τῷ ἀνθρώπῳ τῷ τοιούτῳ, est aussi une de celles que le *Pasteur* partage avec d'autres textes, cf. *Lc.* 17,4: ἐὰν ἐπτάκις τῆς ἡμέρας ἀμαρτήσῃ εἰς σὲ καὶ ἐπτάκις ἐπιστρέψῃ πρὸς σὲ λέγων· μετανοῶ, ἀφήσεις αὐτῷ. De même, les problèmes du divorce et du remariage s'expriment chez Hermas d'une manière analogue à ce que nous trouvons ailleurs⁷: 32,1: ἐὰν γυνή, φημί, κύριε, ἢ πάλιν ἀνὴρ τις κοιμηθῇ καὶ γαμήσῃ τις ἐξ αὐτῶν, μήτι ἀμαρτάνει ὁ γαμῶν; cf. *Mc.* 12,19: ἔγραψεν ἡμῖν ὅτι ἐάν τις ἀδελφὸς ἀποθάνῃ καὶ καταλίπῃ γυναῖκα καὶ μὴ ἀφῇ τέκνον, ἵνα λάβῃ ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ τὴν γυναῖκα. Nous avons expliqué plus haut pourquoi, à notre

1 11,2, 29,4 5, 31,6, 32,1, 33,5, 36,7 8, 40,3, 41,2, 43,9 14 15 20, 44,2, 48,3, 53,4, 57,2bis, 68,7, 82,2, 84,6, 105,4bis, 109,3

2 11,1, 15,3bis, 16,11, 17,4, 23,6, 29,8, 40,5, 51,10, 69,2 6, 72,3, 95,1 2, 109,4, 110,3

3 39,1, 43,12, 53,6

4 77,1 aussi

5 11,2, 15,3, 16,11, 23,6, 69,2 Cf *Mt* 7,24 26, 13,19 23, *Mc* 4,12 20, *Lc* 6, 47 49, 8,21, 11,28, *Joh* 5,24, 12,47

6 29,5 8, 31,6, 53,4

7 29,4 5, 32,1 Cf *Mt* 19,9, *Mc* 10,4 11, 12,19, *Lc* 16,18, 1 *Cor* 7,12 13

avis, la parataxe qui sert à relier des grandeurs inégales dans des subordonnées, des participes et des infinitifs ne peut être un latinisme. Une conclusion analogue s'impose, nous semble-t-il, pour l'hypothèse d'un sémitisme. Pourtant l'emploi qu'Hermas fait de la parataxe en ces cas-là remonte en dernier ressort à une influence sémitique: courante en grec parlé, mais évitée dans la langue littéraire, elle pénètre en fin de compte, par suite du littéralisme des traducteurs de la Septante, dans la langue écrite de la littérature biblique, langue qu'Hermas prend comme modèle.

Enfin, au sujet de la parataxe, nous tenons à attirer l'attention sur une particularité qu'Hermas partage avec la Bible grecque et la littérature rabbinique. Elle se présente lorsque, dans des récits racontés en vue d'illustrer des propos parénétiques, on représente un épisode du récit comme fortuit, alors qu'en réalité il est une condition nécessaire pour le déroulement des événements ultérieurs¹. Chez Hermas, on peut citer à ce propos 20,2: *ὅταν πρεσβύτερός τις, ἤδη ἀφῆλπικῶς ἑαυτὸν διὰ τὴν ἀσθενείαν αὐτοῦ καὶ τὴν πτωχότητα, οὐδὲν ἕτερον προσδέχεται εἰ μὴ τὴν ἐσχάτην ἡμέραν τῆς ζωῆς αὐτοῦ· εἶτα ἐξαίφνης κατελείφθῃ αὐτῷ κληρονομία, ἀκούσας δὲ ἐξηγέρθη καὶ περιχαρὴς γενόμενος ἐνεδύσατο τὴν ἰσχύν, καὶ οὐκέτι ἀνάκειται, ἀλλὰ ἕστηκεν, καὶ ἀνανεοῦται αὐτοῦ τὸ πνεῦμα τὸ ἥδη ἐφθαρμένον ἀπὸ τῶν προτέρων αὐτοῦ πράξεων, καὶ οὐκέτι κάθεται, ἀλλὰ ἀνδρίζεται· οὕτως καὶ ὑμεῖς, ἀκούσαντες τὴν ἀποκάλυψιν, ἣν ὑμῖν ὁ κύριος ἀπεκάλυψεν.* La version *Palatine* traduit: *εἶτα ἐξαίφνης κατελείφθῃ αὐτῷ κληρονομία* par *at si postea subito ei relinquitur haereditas*. Le passage 48,3, que nous avons déjà cité plus haut, p.120, peut, lui aussi, être considéré sous cet angle. Là aussi, la version *Palatine* prend la liberté d'intervenir en traduisant la principale *ἔρχεται* par *cum venerit*.

4. QUELQUES LATINISMES SUPPOSÉS

Dans le chapitre III, nous avons signalé que, chez Hermas, du fait qu'il a habité à Rome, on a tendance à attribuer à une influence latine ce que, chez d'autres, on considère comme d'un usage courant. Nous avons objecté que la preuve d'une influence latine particulière sur le grec du *Pasteur* n'a pas encore été donnée et qu'en attendant, il ne faut nommer latinismes chez Hermas que les seuls phénomènes linguistiques qui, non seulement semblent être formés sur un exemple latin, mais qui

1. Voir Beyer, *Semitische Syntax*, pp.281-286. Cf. aussi *Joh.* 10,12.

ne se présentent pas ailleurs dans des sources grecques plus anciennes ou contemporaines (à moins que ces sources elles-mêmes n'aient subi une influence latine évidente). Si, dans les textes qui n'ont subi aucune influence latine, il arrivait qu'on trouve des exemples de phénomènes considérés jusqu'alors comme latinismes dans le *Pasteur*, alors il faudrait, d'une façon générale, reviser la thèse des latinismes. C'est suivant ce principe que, dans le chap. IV surtout, nous avons essayé de réfuter l'existence d'un certain nombre de prétendus latinismes du *Pasteur*. Mais allons parler maintenant succinctement des principaux autres cas syntaxiques¹. On ne sera pas sans remarquer qu'à plusieurs reprises nous empruntons nos pièces à conviction à des auteurs qui, eux, parlent de latinismes, surtout Blass et Debrunner dans leur grammaire².

C'est ainsi que, dans cette grammaire, les auteurs présument que la vaste diffusion du datif de relation en grec post-classique est due à l'influence de l'ablatif de limitation latin³. Mais cette diffusion commence à une époque où il ne pouvait pas encore être question d'une influence latine sur le grec. D'ailleurs, ce qui change, c'est seulement la fréquence par rapport à l'accusatif de relation: en grec homérique et classique, le datif de relation est déjà fréquent en soi⁴, par exemple, Homère, *Il.* 3,168: κεφαλῇ καὶ μείζονες ἄλλοι ἔασι, Xénophon, *Mem.* 3,12,8: κράτιστος τῷ σώματι. Hermas ne se singularise donc pas lorsqu'il écrit, par exemple, dans 1,2: εἰ τοιαύτην γυναῖκα εἶχον καὶ τῷ κάλλει καὶ τῷ τρόπῳ et 22,6: ἦν δὲ τὸ θηρίον τῷ μήκει ὥσει ποδῶν ρ'⁵. À son époque et en grec post-classique en général, ce qui paraît insolite, c'est plutôt l'accusatif, modèle d'emploi classicisant.

Dans 17,3, l'expression: τὸ ἀρχετὸν τῆς τροφῆς se modèle, selon Blass-Debrunner, sur *satis cibi*⁶. S'il en est ainsi, il est étrange que l'adverbe

1 Pour une liste de publications, complète pour autant que nous sachions, où l'on signale des latinismes chez Hermas, voir *supra* p. 6 n. 1

2 N'oublions pas que ces assertions au sujet de latinismes proviennent le plus souvent des premières éditions du livre et que les preuves qui les infirment n'ont été apportées que peu à peu. Logiquement, il faudrait biffer les vérités dépassées, mais on comprend que la chose n'ait pas encore pu toujours être faite. Dans le *Ergänzungsheft* de Tabachovitz, on perçoit déjà plus de réserve envers les latinismes (cf. *ib.* pp. 24, 26, 40), comme d'ailleurs envers les sémitismes.

3 BD § 197, de même Mohrmann, *Origines*, p. 76, Bartelink, *Apostolische Vaders*, p. 66, Giet, *Les Pasteurs*, p. 284. A. H. Salonijs, *Zur Sprache der griechischen Papyrusbriefe*, Helsinki 1927, p. 31 hésite. Voir aussi *supra* pp. 9, 10, 11.

4 SD II pp. 86, 168.

5 Voici les passages 1,2, 2,3, 10,6, 13,1 2, 18,5, 22,7, 25,1, 38,10, 62,5, 63,5, 78,2 (?), 80,1; 83,1, 86,5 7, 94,2.

6 BD § 131.

satis soit rendu par l'adjectif substantivé τὸ ἀρκετόν, d'autant plus que, depuis Homère, le grec connaît ἄδην + gén. et, depuis Hérodote, ἄλις + gén. En outre, un génitif partitif dépendant d'un adjectif de quantité substantivé est chose normale en grec: cf. Sophocle, *El.* 532-533: ἴσον...λύπης, Épictète 1,10,2: τὸ λοιπὸν τοῦ βίου, Achille Tatius 2,21,4: ὅσον ἰσχύος. Il n'est pas nécessaire ici de supposer une influence latine. La génitif partitif dans 56,3 est plus remarquable: ἐὰν δέ τι ἀγαθοῦ ποιήσης. Il semble que cette construction n'existe pas en grec¹. Mais le passage n'est pas sûr du point de vue de la critique textuelle. A comporte: ἐὰν γέ τι ἀγαθὸν ποιήσης. M a des lacunes et n'a que]θου ποιη[. L₂ traduit par *aliquid boni*, qui est aussi une traduction normale de τι ἀγαθόν, mais L₁ a *aliquod bonum* (v.l. *aliquid boni*). Il est donc douteux que le texte original ait eu un génitif. Si c'était le cas, il pourrait, en effet, s'agir ici d'un latinisme.

En présence du passif impersonnel dans 28,3: ἐπιστεύθη τῷ λόγῳ μου, pour lequel Harnack note à bon droit: «Exspectas: ὁ λόγος», on pourrait également être tenté de parler d'un latinisme. Ailleurs, Hermas lui-même emploie aussi la construction personnelle, cf. 51,6: ὁ πένης οὖν ἐπιχορηγούμενος ὑπὸ τοῦ πλουσίου, peu après ἐπιχορηγεῖ οὖν ὁ πλούσιος τῷ πένητι. Mais ailleurs aussi on trouve la construction impersonnelle², par exemple chez Xénophon, *Vect.* 1,1: νομίζων, εἰ τοῦτο γένοιτο, ἅμα τῇ τε πενίᾳ αὐτῶν ἐπιχειροῦνθαι ἂν καὶ τῷ ὑπόπτους τοῖς Ἕλλησιν εἶναι, Denys d'Halicarnasse, *Th.* 8: μαρτυρεῖται δὲ τῷ ἀνδρὶ τάχα μὲν ὑπὸ πάντων φιλοσόφων, 1 *Petr.* 4,6: νεκροῖς εὐηγγελισθῇ. Elle s'explique donc facilement sans qu'il soit question d'influence latine.

À plusieurs reprises, Hermas utilise une proposition infinitive, là où l'infinitif aurait suffi, par exemple dans 43,16: τὸν ἄνθρωπον τὸν λέγοντα ἑαυτὸν πνευματοφόρον εἶναι. Chez Blass-Debrunner, ce phénomène est rangé parmi les latinismes³. Mais on trouve cette construction aussi bien en grec classique qu'en grec tardif, même si le pronom réfléchi n'est pas particulièrement souligné, par exemple chez Platon, *R.* 400b: οἶμαι δέ με ἀκηχοέναι, Polybe 3,82,2: δοξάζων ἑαυτὸν ὑπὸ τῶν ἐναντιῶν καταφρονεῖσθαι, Épictète 1,9,2: διὰ τί γὰρ λέγεις Ἀθηναῖον εἶναι σεαυτὸν; On peut donc, sans inconvénient, la considérer comme le

1. H. W. Smyth-G. M. Messing, *Greek grammar*, Cambridge Massachusetts 1956, p.316. Kühner-Gerth et Schwyzler-Debrunner ne se prononcent pas sur la question.

2. Voir BD § 130⁴, 312; Rapallo, *Calchi ebraici* 1969, pp.432-434.

3. BD § 406 (cf. *ib.* Sachregister s.v. Latinismen). Chez Hermas également 49,4; 63,5.

résultat d'une évolution interne du grec¹. Nous trouvons d'ailleurs cette proposition infinitive dans des cas où, en latin, il ne pourrait s'employer, à savoir après ὥστε et πρίν et après des prépositions², par exemple 22,8: οὕτω δὲ ἤρχετο τὸ θηρίον ῥοίζῳ, ὥστε δύνασθαι αὐτὸ πόλιν λυμᾶναι, 79,5: μετὰ τὸ ἰδεῖν με ταῦτα ἐθαύμαζον ἐν ἑμαυτοῖς.

Le verbe κελεύειν enfin, chez Hermas, s'accompagne d'un infinitif passif lorsque, avec cet infinitif, on ne nomme pas de personne comme agent³, par exemple, 87,2: ἐκελεύσε σαρωθῆναι τὰ κύκλω τοῦ πύργου. Il est vrai que cette construction ne se présente pas en grec classique et correspond à celle de *iubere* en latin, mais elle est courante aussi en grec post-classique, tant dans la langue profane littéraire et non-littéraire qu'en grec biblique⁴.

1. Voir J. H. Moulton, *Einleitung in die Sprache des Neuen Testaments*, Heidelberg 1911, p.337.

2. "Ὡστε 22,8; 83,3; 85,5; 89,2; πρίν 93,3; μετὰ 5,3; 29,7; 61,5; 68,5.9; 72,1; 79,5; 93,3bis; διά 96,3; εἰς 83,8; 110,3.

3. 66,2; 68,1; 81,7; 83,5.6bis; 85,1.2.3.4bis.5; 87,2; 107,2; 110,3.

4. Voir BD § 392⁴. Également dans *Test Jos.* 13,1.4.9; 14,2.

MOTS ET EXPRESSIONS

1. LE PLURIEL οὐρανοί

Dans 90% des cas, la Septante traduit le *plurale tantum* עִמְשָׁ «ciel» par οὐρανός et dans 10% des cas par οὐρανοί. Cette dernière traduction est une dérogation à l'usage courant, car, dans le grec de l'époque classique et des siècles qui ont vu naître la Septante, on ne connaissait pas le pluriel οὐρανοί dans le sens du singulier «ciel»: dans les quelques passages où οὐρανοί se présente, il a le sens d'un pluriel¹. Ce n'est qu'à partir du II^e siècle après J.-C. qu'il figure cà et là avec le sens d'un singulier. Ainsi, dans CMRDM 1,83, inscription de la Lydie, probablement du II^e ou III^e siècle après J.-C., on lit: εἰς θεὸς ἐν οὐρανοῖς μέγας Μῆν Οὐράνιος, μεγάλη δύναμις τοῦ ἀθανάτου θεοῦ. Ensuite, chez quelques auteurs tardifs, nous trouvons l'expression, εἰς οὐρανοὺς «au ciel»². Mais tout cela ne prouve naturellement pas qu'aux siècles où fut traduite la Septante, οὐρανοί au sens du singulier était en usage en grec profane. Et même plus tard, le terme semble avoir été si inhabituel que l'οὐρανοί biblique signifiant «ciel» donna lieu à des malentendus. C'est ainsi que certains auteurs patristiques prennent soin d'expliquer qu'il faut entendre le pluriel à partir de l'hébreu³, par exemple Théodoret, *Qu. 11 in Gen.*: οὐ τοίνυν ὡς πολλῶν ὄντων οὐρανῶν ἢ θεία πληθυντικῶς εἶπε γραφή, ἀλλὰ τὸ ἰδίωμα φυλάξασα τῆς Ἑβραϊδος φωνῆς. Ils considèrent l'οὐρανοί biblique au sens du

1 Passages chez H Traub, *art* οὐρανός, ThWNT V, p (496-501, 509-536) 497 n 2, Bauer, *Wörterbuch*, s v οὐρανός 1 e De même en latin *caeli*, par exemple Lucrèce 2,1097 Le *caeli* paléochrétien avec le sens d'un singulier remonte à l'hébreu, cf Schrijnen-Mohrmann, *Cyprian*, I, pp 64-65, G Q A Meershoek, *Le latin biblique d'après Saint Jérôme*, Nijmegen-Utrecht 1966, pp 188-191

2 Achille Tatius 2,36,4, 2,37,2, Himénios 66,4 et dans une partie de la tradition Apollodore, *Bibl* 1,6,1, Thémistios 2,36^b Julien, dans *Ep* 115, épître sur les Chrétiens, emploie l'expression βασιλεῖα τῶν οὐρανῶν

3 Voir Meershoek, *Latin biblique*, pp 188-197, à ses citations on peut ajouter Adnen 72.

singulier comme un sémitisme, et cette opinion s'est perpétuée jusqu'aux temps modernes.

En 1934, Torm contesta la qualification de «sémitisme». Les arguments qu'il avança furent qu'οὐρανοί se présentait aussi dans des textes classiques, que, dans la plupart des passages de la Septante, le terme est au singulier et qu'avec la traduction οὐρανός τοῦ οὐρανοῦ les traducteurs n'ont pas profité de l'occasion la plus évidente d'employer le pluriel¹. Ces arguments ne sont pas impressionnants. Pour les passages profanes qu'il cite comme ayant οὐρανοί, Torm omet de dire qu'il s'agit aussi du sens du pluriel. L'argument statistique peut, lui aussi, s'utiliser d'une toute autre façon: οὐρανοί «ciel» qui, au pluriel dans le sens d'un singulier, correspond à l'hébreu, se présente 50 fois dans la Septante, mais fait défaut en grec classique et dans le grec contemporain de la Septante. D'une façon plus générale, n'oublions pas que, dans la Septante, se trouvent représentées différentes techniques de traduction et qu'un traducteur est parfois, lui aussi, inconséquent.

Une explication acceptable, qui fait droit au caractère sémitisant d'οὐρανοί «ciel», a été donnée en 1950 par Katz². D'après lui, les premiers traducteurs traduisaient invariablement מַרְמָרָה par οὐρανός³. Ce n'est que dans les textes poétiques qu'on en vint à traduire par οὐρανοί. Lorsque, dans ces textes, מַרְמָרָה, comme sujet ou apostrophe, était précédé par un prédicat au pluriel, il était fort tentant de rendre les pluriels hébraïques par un pluriel. Souvent aussi, la traduction au pluriel avait son origine dans le parallélisme de la phrase, lorsque le membre correspondant était au pluriel. En grec, on percevait le pluriel οὐρανοί, même indépendamment du contexte, comme un pluriel poétique⁴. C'est ainsi que tant le contexte que la valeur affective ont déterminé la fonction du pluriel: οὐρανοί s'emploie dans le style élevé de la poésie, de la prophétie, de la prière, lorsque le ciel forme l'idée centrale, donc surtout au nominatif et au vocatif.

Le pluriel pénètre aussi dans les livres de la Septante écrits en grec⁵. Dans le Nouveau Testament et les apocryphes, il devient même très

1. F Torm, *Der Pluralis οὐρανοί*, Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 33, 1934, pp 48-50. Sa théorie fut contestée par P. Katz, *Philo's Bible*, Cambridge 1950, pp 141-146, *ib* pp 141-142 sur οὐρανός τοῦ οὐρανοῦ.

2. Voir note précédente.

3. Cf Katz, *Philo's Bible*, pp 142, 145. Le Pentateuque a le pluriel seulement dans *Deut* 32,43, qui a été ajouté plus tard, cf *ib* p 144.

4. Cf Katz, *Philo's Bible*, p 145, SD II, p 44.

5. Cf Traub, οὐρανός, p.510.

en vogue. L'évangile de Matthieu est le texte qui compte de loin le plus de pluriels – 55 fois, contre 27 singuliers –, mais, même en faisant abstraction de ce texte, le nombre de pluriels est proportionnellement plus grand que dans la Septante: dans le Nouveau Testament (moins Matthieu), dans les apocryphes paléotestamentaires et néotestamentaires, le rapport du singulier au pluriel est de 3 à 1. Mais la répartition sur les différents livres est très irrégulière¹. Quant au sens, il y a tendance à réserver le pluriel, plus solennel, pour le ciel en tant qu'habitation de Dieu, et le singulier pour le ciel en tant que «air» ou «firmament»². Mais cette tendance n'est pas devenue une règle rigide et n'est pas également perceptible dans tous les textes.

Hermas utilise οὐρανός 15 fois, dont 4 au pluriel. Ces quatre cas, tous dans la première *Vision*, sont les suivants:

1,6: ὁ θεὸς ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς κατοικῶν

1,8: κατορθοῦνται ἡ δόξα αὐτοῦ ἐν τοῖς οὐρανοῖς (τῷ οὐρανῷ A)

2,1: ἐκλείσθησαν οἱ οὐρανοί

3,4: ἰδοὺ ὁ θεὸς τῶν δυνάμεων, ὁ... πῆξας τὸν οὐρανὸν καὶ θεμελιώσας τὴν γῆν..., ἰδοὺ μεθιστάνει τοὺς οὐρανοὺς καὶ τὰ ὄρη καὶ τοὺς βουνοὺς καὶ τὰς θαλάσσας.

Dans 1,6, le pluriel correspond au texte du *Pater* tel qu'il a été transmis par Matthieu: πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς. Il n'est pourtant pas sûr du tout que le pluriel était de règle dans ce genre de formules servant à désigner Dieu. Dans la *Didachè* (8,2), le *Pater* commence par les mots: πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τῷ οὐρανῷ; dans la Septante, nous lisons bien, au Ps. 2,4, ὁ κατοικῶν ἐν οὐρανοῖς, mais au Ps. 122,1: τὸν κατοικοῦντα ἐν τῷ οὐρανῷ et dans *Tob.* 5,17 BA: ὁ δὲ ἐν τῷ οὐρανῷ οἰκῶν θεός, S: ὁ θεὸς ὁ ἐν τῷ οὐρανῷ.

1 Voici, respectivement pour le singulier et le pluriel, le nombre de cas dans le Nouveau Testament *Mt* 26/55, *Mc* 12/5, *Lc* 31/4, *Joh* 18/0, *Act* 24/2, Paul 11/10, *Hebr* 3/7, *Jac* 2/0, 1 *Petr* 2/1, 2 *Petr* 1/5, *Apoc* 51/1, cf Traub, οὐρανός, pp 512-513. Ces proportions, à notre avis, ne s'accordent pas avec l'opinion de Meershoek, *Latin biblique*, p 190, selon laquelle le pluriel s'est maintenu à côté du singulier aussi longtemps que les liens restèrent étroits avec le judaïsme et que, lorsque l'auteur se fut hellénisé, le pluriel disparut. Pour les apocryphes paléotestamentaires, les chiffres sont *Or Man* 2/1, *Ps Sal* 5/1, *Apoc Mos* 5/0, 1 *Hen* 46/4, *Test Abr A* 17/2, *Test Abr B* 4/4, *Jos et As* 12/0, *Test XII Patr* 1/14, *Par Jer* 7/0, *Apoc Bar* 16/1, *Vit Proph* 1/0, *Apoc Esdr* 10/2, *Test Job* 5/4, pour les apocryphes néotestamentaires *Protev Jac* 6/0, *Ev Petri* 2/4, 3 *Cor* 3/0, *Acta Pauli et Th* 2/2, *Acta Pauli* 1/2, *Mart Pauli* 1/0, *Ps Barn* 6/1, *Did* 4/0.

2 Cf Torm, οὐρανοί, pp 49-50, H Bietenhard, *Die himmlische Welt im Urchristentum und Spätjudentum*, Tübingen 1951, pp 6-7, BD § 141¹, Turner, *Syntax*, p 25.

Dans 1,8, de même que dans 1,6, «ciel» signifie l'habitation de Dieu, mais les textes-témoins ne sont pas d'accord sur le nombre. De même, dans 2,1, le ciel est l'habitation de Dieu, mais il faut remarquer que cette partie de la phrase forme la fin de la description de la vision qui commence, dans 1,4, par des singuliers: ἡνοίγη ὁ οὐρανός, καὶ βλέπω τὴν γυναῖκα... ἀσπαζομένην με ἐκ τοῦ οὐρανοῦ. Ni du point de vue sémantique, ni du point de vue stylistique on ne peut voir de différence entre le singulier de 1,4 et le pluriel de 2,1. Dans 3,4, le singulier et le pluriel se présentent presque coup sur coup dans le sens de «firmament»; mais ici le choix a pu être déterminé par le fait que le mot correspond d'abord au singulier γῆν et ensuite aux pluriels ὄρη, βουνούς, θαλάσσας.

Sur les onze passages où Hermas emploie le singulier d'οὐρανός nous en avons déjà vu trois: 1,4bis; 3,4. Dans les autres passages, le mot a chaque fois le sens d'«air», «firmament»¹. Dans l'un d'eux, il emploie une expression qui est fréquente dans la Septante et ailleurs dans la littérature biblique: τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ (101,1)².

En résumé, nous pouvons dire qu'Hermas reflète les tendances du grec biblique: pour le sens de «séjour divin» il y a concurrence entre le singulier et le pluriel; pour le sens d'«air», «firmament», on trouve régulièrement le singulier, mais alors il ne s'emploie pas d'une façon assez conséquente pour qu'un pluriel ne le remplace lorsque, dans le contexte, les idées qui l'entourent appellent un pluriel.

2. Εἷς... καὶ εἷς, ἡμῖς... καὶ ἡμῖς

Pour nous modernes, il n'y a rien de surprenant dans une formule comme α 8,3: γράψεις οὖν δύο βιβλαρίδια καὶ πέμψεις ἐν Κλήμεντι καὶ ἐν Γραπτῇ, au contraire, dans sa simplicité, elle nous paraît aller de soi. Mais, pour juger des phénomènes linguistiques du grec ancien, il est dangereux de se fier à notre sens moderne de la langue. Ainsi, rien que dans ce cas, il y a deux remarques à faire pour la construction ἐν... καὶ ἐν, une au sujet du nom de nombre et l'autre au sujet de la conjonction καί.

1. 22,4; 43,18ter; 47,2; 79,5; 94,4; 101,1.

2. Cf. Katz, *Philo's Bible*, p.143; Tabachovitz, *Septuaginta*, pp.110-111; Bauer, *Wörterbuch*, s.v. πετεινόν; Meershoek, *Latín biblique*, pp.184-186. Pour l'expression ὑπὸ τὸν οὐρανόν, qu'Hermas emploie dans 47,2 et 94,4, voir Traub, οὐρανός, pp.498, 534, 536.

L'emploi du nom de nombre dans cette formule est du grec post-classique. En grec classique, pour énumérer les deux parties dont se compose un tout donné, on aurait utilisé non pas l'adjectif numéral εἷς, mais le ὁ démonstratif ou ἕτερος. Tel resta largement l'usage jusqu'à une époque tardive. C'est ainsi que le contemporain d'Hermas, Pausanias, écrit dans 2,15,2: ἐκ Κλεωνῶν δέ εἰσιν ἐς Ἄργος ὁδοὶ δύο, ἡ μὲν..., ἡ δὲ... On ne recourait à l'adjectif numéral εἷς qu'à partir du moment où le nombre des parties composantes était de trois ou plus, par exemple chez Xénophon, *Cyr.* 1,2,4: τούτων (sc. τῶν τεττάρων μερῶν) δ' ἔστιν ἑν μὲν παισίν, ἑν δὲ ἐφήβοις, ἄλλο τελεῖοις ἀνδράσιν, ἄλλο τοῖς ὑπὲρ τὰ στρατεύσιμα ἔτη γεγονόσι. Mais lorsque l'idée de dualité se fut affaiblie, cette règle ne fut plus strictement suivie¹. C'est ainsi qu'Aristote écrit déjà, dans *Rh.* 1393^a27-29: παραδειγμάτων δ' εἶδη δύο· ἑν μὲν γάρ ἐστι παραδείγματος εἶδος τὸ λέγειν πράγματα προγεγεννημένα, ἑν δὲ τὸ αὐτὸν ποιεῖν.

Mais c'était une chose tout à fait inhabituelle, tant en grec classique qu'en grec post-classique, que de relier les parties composantes par καί. La construction habituelle est la construction avec μὲν...δέ, parfois avec suppression d'une des particules ou des deux (asyndète)². Nulle part dans les textes profanes, pour autant que nous sachions, καί ne s'emploie seul; le parallèle le plus proche est POxy.8,1153,13-14 (Ip), qui est une contamination remarquable de μὲν...δέ et de καί³: καρποδέσμια μικτὰ δύο, ἑν μὲν σανδύκινον καὶ ἑν πορφυροῦν.

L'équivalent hébraïque de ὁ μὲν...ὁ δέ est **וְהַי**...**וְהַי**: à ὁ correspond **וְהַי** «un» et à μὲν...δέ correspond **וְ** «et». Dans la Septante pourtant **וְהַי**... **וְהַי** n'est jamais traduit par ὁ μὲν...ὁ δέ, et, étant donné le littéralisme des traducteurs, on le comprend facilement. Ces traducteurs ne pensaient pas par membres de phrase et par expressions, mais par mots pris à part. Chaque mot hébreu devait toujours, autant que possible, être rendu par un même mot grec. C'est surtout en présence de mots très fréquents et sans équivoque comme **וְהַי** «un» et **וְ** «et» que cette tendance a dû être forte. C'est ainsi qu'on en vint à traduire **וְהַי**... **וְהַי** par εἷς...καὶ εἷς. En l'occurrence, la traduction de **וְהַי** par εἷς était parfaitement valable à l'époque hellénistique. La traduction

1. Voir J. H. Moulton, *Grammatical notes from the papyri*, The Classical Review 15, 1901, pp (31-38, 434-442)439-440; BD § 64^a.

2. Exemples dans BD §§ 247^a, 250; Bauer, *Wörterbuch*, s.v. εἷς 5 abd. Asyndète dans la Septante 1 Regn. 6,17.

3. Cf. Moulton, *Notes*, p.440; Bauer, *Wörterbuch*, s.v. μὲν 2 d. L'emploi de μὲν...καὶ pour lier des phrases entières est très ancien, voir J. D. Denniston, *The Greek particles*, Oxford, 1954², p.374.

de 1 par καί, au contraire, comme nous l'avons vu, divergeait nettement du grec courant. La combinaison εἷς...καὶ εἷς est donc manifestement un sémitisme, dû à une traduction littérale. Elle a cependant dépassé le stade de grec de traduction et s'est frayé un chemin dans les livres grecs de la littérature biblique¹. Comme on pouvait s'y attendre, la combinaison μέν...δέ qui, du fait de l'absence d'un équivalent exact dans le texte original, est extrêmement rare dans les livres traduits, redevient plus fréquente dans les livres écrits en grec². Si εἷς...καὶ εἷς s'y perpétue, c'est par imitation voulue du grec des livres traduits.

Chez Hermas, l'usage biblique a l'air d'une survivance. En plus du passage déjà cité, il en est encore un autre où il emploie la combinaison εἷς...καὶ εἷς. Il s'agit de 36,1: δύο εἰσὶν ἄγγελοι μετὰ τοῦ ἀνθρώπου, εἷς τῆς δικαιοσύνης καὶ εἷς τῆς πονηρίας. Mais la combinaison des particules μέν et δέ se présente 55 fois chez lui³, pour relier non seulement des phrases ou des parties de phrases, mais aussi des mots isolés, par exemple dans 16,5: θυγατέρες ἀλλήλων εἰσὶν· καλοῦνται δὲ ἡ μὲν Ἀπλότης, ἡ δὲ Ἐπιστήμη, ἡ δὲ Ἀκακία, ἡ δὲ Σεμότης, ἡ δὲ Ἀγάπη. De même il emploie le pluriel οἱ μέν...οἱ δέ⁴, par exemple dans 10,5: ἄλλαι δὲ μυριάδες ἀνδρῶν παρέφερον λίθους, οἱ μὲν ἐκ τοῦ βυθοῦ, οἱ δὲ ἐκ τῆς γῆς, ou la substitution avec le pronom relatif⁵, par exemple 53,1: ἔδειξέ μοι πάλιν δένδρα πολλά, ἃ μὲν βλαστῶντα, ἃ δὲ ξηρά; et aussi τινες (μέν)... τινες δέ⁶, par exemple 11,2: ἀκούσονται μὲν πολλοί· ἀκούσαντες δὲ τινες ἐξ αὐτῶν χαρήσονται, τινες δὲ κλαύσονται.

Le καὶ qui, à l'encontre du sens de la langue, remplace μέν...δέ, se présente dans une autre combinaison encore: ἡμῖς...καὶ ἡμῖς. Cet usage est parfaitement analogue à celui de εἷς...καὶ εἷς: exactement

1. Les passages de la Bible grecque et des apocryphes sont: *Ex.* 17,12; 25,19; 38,7; *Lev.* 5,7; 12,8; 14,22,31; 15,15,30; 16,8; *Num.* 6,11; 8,12; *Deut.* 21,15; *Jud.* A 16,29; 20,31; *Jud.* B 16,29; 20,31; 1 *Regn.* 10,3; 13,17-18; 2 *Regn.* 12,1; 1 *Par.* 24,6; 2 *Par.* 3,17; 2 *Esdr.* 14,11; *Esth.* 10,3^a; *Sir.* 34,23,24; *Zach.* 4,3; *Is.* 6,2; *Ez.* 40,44; 48,31,32,33-34; *Dan.* 1^{xx}12,5; *Dan.* Th12,5; *Mt.* 17,4; 20,21; 24,40,41; 27,38; *Mc.* 9,5; 10,37; 15,27; *Lc.* 9,33; *Joh.* 20,12; *Gal.* 4,22; *Test. Abr.* A 4,11; *Jos. et As.* 14,16; *Protev. Jac.* 17,2; *Did.* 1,1.

2. Cf. BD § 447^a; Bickerman, *Septuagint*, p.23; Turner, *Syntax*, pp.331-332, et pour des textes traduits du latin: A. P. M. Meuwese, *De versione graeca Monumenti Ancyran quaestiones*, Mnemosyne N.S. 54, 1926, pp.(224-233)229-231.

3. 10,5,7; 11,2; 13,1bis,3; 14,2,4,5; 15,1; 16,3,5; 17,7; 18,3,4; 19,2; 24,2; 27,5; 36,10; 38,6; 41,4; 42,2; 53,1bis,4; 62,2,4; 63,4; 67,10; 69,5; 70,6; 71,1; 75,1bis; 78,2bis,6,7; 83,6; 88,5; 89,2; 90,3; 92,2,3,4; 93,6; 96,2; 97,1bis; 98,1bis; 99,1; 103,2; 105,3; 113,2.

4. 10,5; 13,1; 63,4; 70,6; 88,5; 97,1; 98,1.

5. 10,7A; 53,1bis; 69,5; 78,7. Cf. BD § 250; De Foucault, *Polybe*, pp.89-90.

6. 11,2; 62,2; 70,5.

comme ce dernier, il est dû, dans la Septante, au littéralisme¹, et ce n'est pas parce que le grec manquait de moyens linguistiques ordinaires, mais parce qu'on imitait le style biblique qu'il s'est perpétué dans des textes ultérieurs. Chez Hermas, on trouve cette expression dans 67,11 et 74,1; le premier passage, 67,11 s'énonce en ces termes: ἕτεροι δὲ ἐπεδίδουν τὰς ῥάβδους τὸ ἥμισυ ξηρὸν καὶ τὸ ἥμισυ χλωρὸν. Dans 71,2 et 85,5, il emploie en outre ἥμισυς... ἥμισυς δέ, dans 74,1, la construction asyndétique ἥμισυς... ἥμισυς.

3. Πᾶς...οὐ

Le grec, tout comme le latin et d'autres langues, dispose d'une série de mots qui expriment à la fois une négation et une généralité, tels οὐδεὶς, οὐδέτερος, οὐποτε. L'emploi de ces mots est obligatoire dans des propositions où l'on porte une affirmation générale de sens négatif. On ne dit pas πᾶς οὐ θέλει, mais οὐδεὶς θέλει. Le locuteur doit donc savoir d'avance s'il veut s'exprimer d'une manière positive ou négative. Dans les textes qui nous sont parvenus, les auteurs y sont presque toujours arrivés. Nous ne connaissons que quatre passages où des auteurs étaient tellement absorbés par l'idée de la généralité qu'ils commencèrent la phrase par πᾶς et ajoutèrent ensuite une négation²; ce sont Aristophane, *V.* 1091: δεινὸς ἢ τόθ' ὥστε πάντα μὴ δεδοικέναι, Platon, *Phd.* 91e: πότερον οὖν, ἔφη, πάντας τοὺς ἐμπροσθε λόγους οὐκ ἀποδέχεσθε, ἢ τοὺς μὲν, τοὺς δ' οὐ; Apollonius Dyscole, *Synt.* 1,14: πᾶς λόγος ἄνευ τούτων οὐ συγκλείεται (que Priscien, 17,12, corrige pour traduire par *nulla oratio sine iis completur*), BGU 2, 632, 11-12 (IIp): διὰ πᾶσαν ἀφορμὴν ο[ὐ]χ ὀκνῶ σοι γράψαι «en aucune circonstance je ne néglige de t'écrire». En latin aussi, de tels cas sont rares. Parmi les textes profanes, nous ne connaissons que César, *Gal.* 6,11,4: *suos enim quisque opprimi et circumveniri non patitur*, Properce 2,28,13: *semper, formosae, non nostis parcere verbis*. On pourrait d'ailleurs interpréter tous ces cas en considérant que la négation porte sur le verbe et non sur la proposition comme tout: μὴ δεδοικέναι «être sans crainte», οὐκ ἀποδέχεσθε «vous rejetez», οὐχ ὀκνῶ «je me hâte»; *non patitur* «empêche»,

1. Les passages sont: *Lev.* 6,13, 3 *Regn.* 3,25, 2 *Esdr.* 14,10; *Zach.* 14,4bis.8. Dans le Nouveau Testament le ἥμισυς double ne se présente pas

2. H. Ljungvik, *Beiträge zur Syntax der spätgriechischen Volkssprache*, Uppsala 1932, p. 21 cite encore un passage de la lettre POxy. 16, 1831, papyrus du V^e siècle, mais le texte est trop incertain pour qu'on le compte. Selon certains, le πάντα du passage d'Aristophane, que nous citons ci-après, est un adverbe; dans ce cas, il s'agit de l'usage dont nous parlons à la fin de ce paragraphe.

non nostis = *nescitis*. Aussi se justifieraient-ils aussi selon les règles de la grammaire normative.

En hébreu et en araméen, les mots du type οὐδείς, οὔποτε sont inconnus. La généralité et la négation s'expriment chacune par un mot propre. C'est ainsi qu'à l'οὐδείς grec correspond une combinaison de לְב «chacun» et לֹא «non pas», et chacun des deux mots peut se mettre en tête: לֹא ... לְב et לְב ... לֹא¹. La Septante traduit généralement ces expressions mot à mot. C'est ainsi que לֹא ... לְב, auquel nous nous bornerons, se traduit par πᾶς...οὐ², par exemple *Ex.* 22,21: πᾶσαν χήραν καὶ ὀρφανὸν οὐ κακώσετε. Contrairement aux textes profanes que nous avons cités, on ne peut en général faire porter la négation seulement sur le verbe. Nous trouvons aussi πᾶς...οὐ dans le Nouveau Testament et les apocryphes³, par exemple dans 1 *Joh.* 2,21: πᾶν ψεῦδος ἐκ τῆς ἀληθείας οὐκ ἔστιν, 1 *Hen.* 14,13: πᾶσα τροφή ζωῆς οὐκ ἦν ἐν αὐτῷ, *Did.* 11,7: πάντα προφήτην λαλοῦντα ἐν πνεύματι οὐ πειράσετε. Dans certains cas, comme dans le passage 1 *Hen.* 14,13 que nous venons de citer, πᾶς...οὐ pourrait comme dans la Septante, provenir de la traduction littérale d'un texte original sémitique. Ailleurs, l'imitation du style de la Septante est évidente⁴. Cette forme d'expression avait d'ailleurs d'autant plus de chances de succès que, dans un certain sens, elle facilitait les choses pour les auteurs plus que ne le faisait le grec profane. Car on pouvait maintenant commencer à formuler une idée générale sans avoir à se demander d'avance si on lui donnerait une forme positive ou négative.

Hermas utilise cette forme d'expression dans les trois passages suivants:

14,1: πᾶσα πονηρία οὐκ ἀπέστη ἀπ' αὐτῶν

42,2: πάντοτε γὰρ λυπηροῦ ἀνδρὸς ἡ ἐντευξίς οὐκ ἔχει δύναμιν

43,5: πᾶν γὰρ πνεῦμα ἀπὸ θεοῦ δοθὲν οὐκ ἐπερωτᾶται, ἀλλὰ ἔχον τὴν δύναμιν τῆς θεότητος ἀφ' ἑαυτοῦ λαλεῖ πάντα.

La formulation du dernier passage est d'autant moins frappante que

1 Voir Gesenius-Kautzsch, *Grammatik*, pp 501, 503-504; Burney, *Aramaic origin*, p 98, Jouon, *Grammaire*, pp 492-493, Beyer, *Semitische Syntax*, pp 189 (n 4), 213

2 Cf Tabachovitz, *Septuaginta*, pp 89-91, *ib* p 90 n 3, qui donne un choix de passages de la Septante. Pour les traductions latines de la Bible cf Rapallo, *Calchi ebraici* 1969, pp 398-400

3 La seule liste complète de passages dont nous disposons est du Nouveau Testament; elle comporte: *Mt* 12,25, *Mc* 7,18; *Lc* 14,33, *Joh* 3,16; 6,39, 11,26; 12,46; *Act* 5,42, *Rom* 9,33 v l, 10,11, *Eph* 4,29, 5,5, 2 *Petr* 1,20, 1 *Joh* 2,16 21; 3,6bis 9 10 15, 4,3, 5,18; 2 *Joh* 9; *Apoc* 18,22, 22,3

4 Cf Tabachovitz, *Septuaginta*, pp 90-91

la négation ne porte que sur la première partie de l'énoncé, la deuxième partie est positive. Nous voyons la même chose dans *Joh.* 3,16: ἵνα πᾶς ὁ πιστεύων εἰς αὐτὸν μὴ ἀπόληται, ἀλλ' ἔχη ζωὴν αἰώνιον, de même, dans 1 *Joh.* 2,16.

Dans 72,2: ὅτι οὖν, φημί, κύριε, πάντες οὐ μετενόησαν; πάντες οὐ signifie «pas tous», οὐ nie la généralité, non pas la phrase dans l'ensemble. Nous retrouvons cet usage dans les textes profanes¹.

Hermas ne connaît pas le sémitisme οὐ...πᾶς. Nous ne pouvons compter comme tels des cas comme 65,1: οὐ...ὅλως et 66,4: οὐ παντελῶς². Ici la négation ne nie pas l'adverbe, mais l'adverbe renforce la négation: «absolument pas». Ce procédé a toujours existé en grec³.

4. LE ὥς COMPARATIF

En hébreu et en araméen, pour comparer deux personnes ou deux choses, on utilise le préfixe כְּ «comme». Ce préfixe correspond, dans la plupart de ses emplois, au ὥς grec, «comme», et les traducteurs de la Septante ont pensé devoir le traduire par ce terme lorsqu'ils comparaient, eux aussi, des personnes ou des choses⁴, par exemple *Gen.* 3,5: ἔσσεσθε ὥς θεοί. Nous retrouvons cet usage dans le Nouveau Testament et les apocryphes, par exemple *Mt.* 22,30: ὥς ἄγγελοι ἐν τῷ οὐρανῷ εἰσιν, *Jos. et As.* 18,7: καὶ ἦν τὸ πρόσωπον αὐτῆς ὥς ὁ ἥλιος. En grec profane, cet εἶναι ὥς «être comme», «ressembler à», n'est pas usuel: on utilise des adjectifs indiquant une équivalence entière ou partielle comme ἴσος ou ὁμοῖος, par exemple chez Épictète 1,12,27: καθ' ὃ ἴσος εἶ τοῖς θεοῖς, 3,24,19: ἐπιμελεῖται ὁ Ζεὺς τῶν ἑαυτοῦ πολιτῶν ἢ ὧσιν ὅμοιοι αὐτῷ, εὐδαίμονες. Du reste, la littérature profane connaît un emploi qui se rapproche beaucoup de l'usage biblique en question⁵.

1 Voir Wackernagel, *Vorlesungen*, II, pp 274-275 Cf encore chez Hermas 13,5 μακρὰν οὐκ, 39,7 ταχὺ οὐκ, 91,4 χαμαὶ οὐκ, où la négation porte aussi sur le mot précédent En latin, par exemple, Ovide, *Tr.* 4,10,130 *prohinc non*

2 Ainsi A et F Whittaker et Joly se conforment à M οὐ πάντως, mais, chez Hermas, πάντως signifie généralement «peut-être», voir *supra* p 26 Il se peut qu'ici le πάντως de M soit emprunté au πάντως de la dernière phrase de 66,4 Cf aussi Bonner, *Papyrus codex*, p 80

3 Voir Wackernagel, *Vorlesungen*, II, p 274 et cf Abel, *Grammaire*, p 335, Bauer, *Wörterbuch*, s vv παντελῶς, πάντως 5

4 On ne trouve que rarement les traductions en bon grec ὁμοῖος, (*Prov* 19,12, *Ez* 31,8, *Dan* 1xx/Th1,19) et ἴσος (*Deut* 13,7, *Job* 5,14, 10,10, 13,28, 15,16, 24,20, 27,16, 29,14, 40,15, *Is* 51,23)

5 Cf aussi l'emploi déjà classique d'adverbes comme ὥς au lieu de τοῖος, voir H Ljungvik, *Zum Gebrauch einiger Adverbien im Neuen Testament*, *Eranos* 62, 1964, pp 26-39, et des expressions comme ὁμοῖος ὥς, voir P Monteil, *La phrase relative en grec ancien*, Paris 1963, p 337

Dans un passage comme *An.* 1,8,8: ἐφάνη κονιορτὸς ὥσπερ νεφέλη λευκή, Xénophon n'utilise pas εἶναι, il est vrai, mais sa comparaison s'établit directement entre la poussière et le nuage et non pas entre l'apparition de l'une et celle de l'autre. On pourrait traduire en expliquant «il apparut de la poussière qui était comme un nuage blanc». On pourrait faire une remarque du même genre sur Lucien, *Philops.* 25: ὁ μὲν τις ὥσπερ βασιλεὺς (ὁ Πλούτων, μοι δοκεῖ) καθήστο. Mais, tant que nous ne trouvons pas de parallèle exact dans des textes profanes, nous devons tenir l'εἶναι ὥς du grec biblique pour un sémitisme. Dans le *Pasteur*, il se présente quatre fois¹, par exemple, dans 27,1: ἔση ὥς τὰ νήπια.

Dans un passage comme 9,5: ὥσει τρόμος με ἔλαβεν, nous trouvons un usage dont l'analogie n'est qu'apparente. À première vue, nous avons affaire, ici aussi, à une comparaison. On pourrait, par exemple, traduire par «cela me saisit comme un frisson». Dans ce cas, le sujet que renferme ἔλαβεν est le premier membre de la comparaison, ὥσει τρόμος le second. Mais le contexte montre clairement que ce n'est pas ce qu'entend l'auteur. Ici, la fonction d'ὥσει n'est pas syntaxique, mais sémantique; le mot ne sert pas à amener une comparaison, mais à atténuer le sens du mot suivant: «une espèce de frisson me saisit». Hermas s'exprime souvent de la sorte, par exemple encore dans 9,5: ὥσει φρίκη μοι προσήλθεν; dans 67,18: αἱ δὲ παραφυάδες αὐτῶν ὥσει καρπὸν τινα εἶχον, οὐ τινα renforce ὥσει; de même dans 22,6: βλέπω θηρίον μέγιστον ὥσει κητός τι, bien qu'ici on puisse considérer θηρίον μέγιστον comme le premier membre d'une comparaison; et enfin, avec ὥς, dans 22,4: ὥς ἦχος φωνῆς μοι ἀπεκρίθη².

Ce ὥς ou ὥσει d'atténuation se présente aussi ailleurs dans la littérature biblique³. Dans la Septante, on peut constater qu'il rend

1 27,1, 39,3, 106,1 3 'Ως devant des adjectifs et des participes n'est pas traité ici

2 L'hésitation de BD § 435³ entre «etwas wie eine schallende Stimme» et «er wie eine schallende Stimme» nous semble oiseuse. La première traduction est incontestablement la bonne, cette «voix» est un élément qui revient continuellement lorsqu'il s'agit d'événements épiphaniques, voir, par exemple, Peterson, *Frühkirche*, p 293, et cf *Apoc* 6,6 καὶ ἤκουσα ὥς φωνὴν ἐν μέσῳ τῶν τεσσάρων ζώων

3 La liste qui suit donne tous les passages de la Bible grecque et des apocryphes où le sujet ou l'objet de la phrase s'estompe de la manière que nous avons dite *Lev* 14,35, *Num* 9,15; *Job* 28,5, *Ez* 1,4 5 26 27bis, 8,2, 10,1, 40,2, *Dan* 1^{xx}7,6, 13bis, 8,15, 10,16bis 18; *Dan* 7,6 13, 8,15, 10,16 18, *Act* 9,18; *Apoc* 4,6, 6,6; 8,8, 9,7, 15,2, 19,1 6ter, *Jos* et *As* 17,6, *Test Sim* 7,2bis, *Test Jos* 19,8 Cf R. H. Charles, *A critical and exegetical commentary on the Revelation of St John*, I, Edinburgh 1920, pp 35-37

littéralement le $\aleph$ hébraïque et araméen¹. Est-ce bien un sémitisme? Les rares auteurs qui se posent la question l'affirment². Mais il existe des parallèles profanes qui nous obligent à penser que les traducteurs de la Septante sont restés ici dans les limites du grec courant. C'est ainsi, qu'à plusieurs reprises, nous trouvons un $\omega\sigma\pi\epsilon\rho$ d'atténuation devant le verbe, sans que la construction en soit influencée du tout, par exemple, Aristophane, *Th.* 869: $\acute{\alpha}\lambda\lambda' \omega\sigma\pi\epsilon\rho \alpha\iota\kappa\acute{\alpha}\lambda\lambda\epsilon\iota \tau\iota \kappa\alpha\rho\delta\acute{\iota}\alpha\nu \acute{\epsilon}\mu\eta\nu$, UPZ 1,78,6-7 (159 a): $\kappa\alpha\acute{\iota} \omega\sigma\pi\epsilon\rho \kappa\epsilon\kappa\lambda\epsilon\iota\mu[\acute{\epsilon}\nu\omicron\iota] \mu\omicron\upsilon \eta\varsigma\alpha\nu \omicron\acute{\iota} \delta\phi\theta\alpha\lambda\mu\omicron\acute{\iota} \mu\omicron\upsilon$. Mais nous trouvons aussi de telles atténuations avec le sujet et l'objet de la phrase³, par exemple, Ps. Hésiode, *Sc.* 72: $\pi\ddot{\upsilon}\rho \delta' \acute{\omega}\varsigma \delta\phi\theta\alpha\lambda\mu\ddot{\omega}\nu \acute{\alpha}\pi\epsilon\lambda\acute{\alpha}\mu\pi\epsilon\tau\omicron$, Xénophon, *An.* 1,8,8: $\acute{\epsilon}\phi\acute{\alpha}\nu\eta \dots \omega\sigma\pi\epsilon\rho \mu\epsilon\lambda\alpha\nu\acute{\iota}\alpha \tau\iota\varsigma$, Galien, *De atra bile* 4,5: $\omicron\iota\omicron\nu \lambda\epsilon\pi\iota\varsigma \acute{\alpha}\pi\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\tau\epsilon$. Ce genre d'expressions se rencontre en latin: César, *Gal.* 6,26,2: *ab eius summo sicut palmae ramique late diffunduntur*, Pline, *Ep.* 8,16,1: *permitto servis quoque quasi testamenta facere*.

Comme nous l'avons dit, nous ne croyons pas que les $\acute{\omega}\varsigma$, $\omega\sigma\epsilon\acute{\iota}$, $\omega\sigma\pi\epsilon\rho$ d'atténuation doivent être considérés comme des sémitismes; encore moins d'ailleurs comme des latinismes, ainsi que les dernières citations pourraient l'avoir suggéré. Nous avons pourtant quelques raisons pour nous arrêter encore un moment sur cet emploi. On constate, en effet, qu'on y recourait avec une certaine prédilection dans des passages de caractère épiphanique: *Num.* 9,15: $\kappa\alpha\acute{\iota} \tau\omicron \acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma \eta\nu \acute{\epsilon}\pi\iota \tau\eta\varsigma \sigma\kappa\eta\nu\eta\varsigma \acute{\omega}\varsigma \acute{\epsilon}\iota\delta\omicron\varsigma \pi\upsilon\rho\acute{\omicron}\varsigma$, *Apoc.* 15,2: $\kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\epsilon}\iota\delta\omicron\nu \acute{\omega}\varsigma \theta\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha\nu \acute{\upsilon}\alpha\lambda\iota\nu\eta\nu$. On retrouve la même chose dans des textes ultérieurs⁴, par exemple *Hist. Mon.* 10,4 Festugière: $\mu\iota\kappa\rho\delta\nu \delta\grave{\epsilon} \acute{\alpha}\phi\upsilon\pi\nu\acute{\omega}\sigma\alpha\varsigma \acute{\omicron}\rho\acute{\alpha} \omega\sigma\pi\epsilon\rho \beta\alpha\sigma\iota\lambda\acute{\epsilon}\alpha \tau\iota\nu\acute{\alpha}$. Les passages du *Pasteur*, eux aussi, présentent tous un caractère de vision. De toute évidence, $\acute{\omega}\varsigma$ est un des moyens qui servent à indiquer que le prophète a accès à une autre réalité (cf. *Act.* 11,5: $\acute{\epsilon}\iota\delta\omicron\nu \acute{\epsilon}\nu \acute{\epsilon}\kappa\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\epsilon\iota \delta\rho\alpha\mu\alpha$), que la langue de ce monde ne peut décrire que par approximation. La citation de UPZ 1,78,6-7 montre d'ailleurs que ce moyen était aussi utilisé hors des cercles juifs et chrétiens.

1. Pour l'hébreu cf. Koehler-Baumgartner, *Lexikon*, s.v. $\aleph$ 6.

2. Bauer, *Wörterbuch*, s.v. $\acute{\omega}\varsigma$ II 3 a; T. Muraoka, *The use of $\acute{\omega}\varsigma$ in the Greek Bible*, Novum Testamentum 7, 1964-1965, p. (51-72)57.

3. Cf. Monteil, *Phrase relative*, pp. 343-344.

4. Aux passages cités, nous pouvons ajouter: *Ev. Evae* (chez Epiphane, *Haer.* 26,3,1); *Pass. Perp.* 12,3; *Acta Pil.* 15,6; 18,1; *Mart. Matth.* 22; *Acta Phil.* 97. 106.124; *Acta Joh.* 94.

5. Ψυχὴ ET καρδία EN FONCTION QUASI-PRONOMINALE

Dans beaucoup de langues, on peut employer des mots signifiant «esprit», «cœur», «âme» pour désigner la personne qui possède cet esprit, ce cœur, cette âme. C'est ainsi qu'ils peuvent servir aussi de paraphrases au pronom personnel et au pronom réfléchi. Parmi les innombrables exemples que nous pourrions citer, en voici trois: Homère, *Il.* 6,523-524: τὸ δ' ἐμὸν κῆρ ἄχχεται «mon cœur est triste», c'est-à-dire «je suis triste», *Gen.* 34,3: וַתִּבְרַךְ נַפְשׁוֹ אֶת־דִּינָה «et son âme s'attacha à Dina», c'est-à-dire «il s'attacha à Dina», Plaute, *Men.* 1082: *nisi me animus fallit*, «si mon esprit ne m'abuse», c'est-à-dire «si je ne me trompe». Parfois l'auteur emploie les pronoms et ces équivalents coup sur coup, comme Sophocle dans *Ant.* 559-560: σὺ μὲν ζῆς, ἡ δ' ἐμὴ ψυχὴ πάλαι τέθνηκεν. Cela ne signifie pas que les pronoms et leurs paraphrases sont simplement interchangeables. L'emploi de ces paraphrases est soumis à certaines restrictions. Pour commencer, elles conservent généralement assez de leur sens propre pour ne pouvoir servir à désigner que des actions et des situations spirituelles ou psychiques. Ensuite, elles ont souvent une valeur d'ordre stylistique, de sorte qu'on ne peut les utiliser dans n'importe quel contexte: elles caractérisent fréquemment l'usage poétique¹. À la lumière de ces remarques, examinons chez Hermas quelques expressions avec ψυχὴ et καρδία.

Dans la Septante, ψυχὴ est généralement la traduction de נֶפֶשׁ². Cette traduction a souvent été critiquée parce qu'elle suggérerait la dualité de l'homme en âme et corps, idée étrangère au terme hébreu et à la pensée de l'Ancien Testament en général. Bratsiotis a remarqué que c'est prendre le terme ψυχὴ dans son sens philosophique et, en particulier, dans son sens platonicien, sens que ψυχὴ n'avait pas à l'origine. Il montre que dans le grec d'avant Platon, les différents sens de ψυχὴ correspondent d'une façon étonnante à ceux de נֶפֶשׁ, et il en conclut que la critique faite aux traducteurs de la Septante est injustifiée³. Son argumentation aurait pourtant eu beaucoup plus de force si ses investigations s'étaient étendues au grec ultérieur, c'est-à-dire celui des siècles qui ont vu naître la Septante. Car, on a l'impression

1 Pour cet emploi quasi-pronominal, voir, par exemple, Havers, *Syntax*, pp 110-111, SD II p 192 n 1, A Dihle e a., *art* ψυχὴ, ThWNT IX, pp 604-661.

2 Voir D Lys, *The Israelite soul according to the LXX*, Vetus Testamentum 16, 1966, pp 181-228, N P Bratsiotis, נֶפֶשׁ - ψυχὴ, Supplements to Vetus Testamentum 15, 1966, pp 58-89, Dihle, ψυχὴ, pp 630-632.

3 Bratsiotis, ψυχὴ, *pass*. Voir aussi Dihle, ψυχὴ, p 630.

qu'à cette époque, le sens platonicien a prédominé et que les sens plus anciens, sauf le sens de «vie» sont tombés en désuétude¹. Sans aucun doute, Bratsiotis a raison de défendre les traducteurs de la Septante contre l'accusation qu'avec leur traduction, ils auraient déformé le message de l'Ancien Testament. D'un autre côté, il faut reconnaître que la langue de la Septante devait bien avoir ici quelque chose de bizarre pour des oreilles grecques: plusieurs auteurs patristiques signalent qu'une des particularités de la langue biblique c'est que ψυχή et σάρξ ne signifient pas seulement «âme» et «corps», mais peuvent aussi désigner l'homme entier², par exemple Adrien III: κατὰ συνεκδοχὴν, ὅταν ἀπὸ μέρους τὸ ὅλον δηλοῖ· ὡς τὸ «τὴν ψυχὴν μου ἐπεστρέψεν» ἵνα εἴπῃ ἐμέ· καὶ «ἔτι δὲ καὶ ἡ σὰρξ μου κατασκοπῶσει ἐπ' ἐλπίδι» ἀντὶ τοῦ ἐγώ. En examinant les significations que ψυχή peut avoir dans la littérature biblique, il faut donc tenir compte de sémitismes possibles. L'emploi quasi-pronominal de ce mot, entre autres, est considéré comme un sémitisme, même par ceux qui sont peu enclins à en supposer. Le fait que l'hébreu ne disposait pas d'un pronom réfléchi et se trouvait donc réduit à utiliser de telles périphrases³, alors que le grec pouvait se servir d'ἑαυτοῦ, plaide aussi en faveur de leur théorie. Signalons pourtant, en grec, une ébauche de cet emploi dans un passage comme Hérodote 3,40,4: ἐπ' ᾧ σὺ ἀπολομένῳ μάλιστα τὴν ψυχὴν ἀλγῆσεις⁴.

Dans le *Pasteur*, dès le chap. 1,9, nous pouvons relever une formulation intéressante: μετανοήσουσιν αἱ ψυχαὶ αὐτῶν, οἵτινες οὐκ ἔχουσιν ἐλπίδα. Étant donné qu'αὐτός ne s'emploie pas pour annoncer une proposition relative, l'antécédent du masculin οἵτινες est le féminin ψυχαί, construction *ad sensum*, qui trahit que, dans la pensée de l'auteur, ψυχαί désigne toute la personne. Dans l'Ancien Testament, ce genre de constructions *ad sensum* se présentent régulièrement avec שָׁרָף⁵. Ensuite, il faut signaler, dans le chap. 39, l'emploi alternatif de τὸ αἵτημά σου et de τὸ αἵτημα τῆς ψυχῆς σου⁶. Cette dernière expression

1. Cf. Lys, *Soul*, p.227; G. Dautzenberg, *Sein Leben bewahren*, *Ψυχή in den Herrenworten der Evangelien*, München 1966, pp.31, 39; Dihle, *ψυχή*, pp.608-614.

2. Théodore de Mopsueste *ad Ps.* 15,9.10; 33,3; Adrien 17.49.111.

3. Passages chez J. H. Becker, *Het begrip nefesj in het Oude Testament*, Amsterdam 1942, pp.58-76; cf. *ib.* pp.1, 110-112; Dautzenberg, *Leben*, pp.20, 101 n.26.

4. Voir Bratsiotis, *ψυχή*, pp.84-85. Également, par exemple, Hérodote, 3,41,1; 3,43,2; Euripide, *Ba.*75.

5. Voir Becker, *Nefesj*, pp.82-85.

6. Σου (ou αὐτῶν) 39,4.5bis.7bis; 53,6; τῆς ψυχῆς σου 39,2.7.8. Cf. 19,4; 20,2 ἡ ἀσθένεια αὐτοῦ; 19,4 ἡ ἀσθένεια τοῦ σώματος αὐτοῦ.

rappelle des expressions bibliques telles que *Ps.* 36,4: τὰ αἰτήματα τῆς καρδίας σου et *Ps. Sal.* 6,6: πᾶν αἶτημα ψυχῆς ἐλπιζούσης πρὸς αὐτὸν ἐπιτελεῖ ὁ κύριος.

Quatre fois Hermas emploie le mot ψυχὴ pour désigner l'âme en tant que siège de la faim et de la soif ou, d'une façon plus générale, des besoins matériels. Cette fonction n'est pas inconnue non plus dans le grec profane¹, par exemple chez Simonide d'Amorgos 29,13: ψυχῇ τῶν ἀγαθῶν τλήθῃ χαριζόμενος, Euripide, *Ion* 1169-1170: εὐόχθου βορᾶς ψυχὴν ἐπλήρουν, Xénophon, *Cyr.* 8,7,4: δεῖπνον παρετίθεσαν (sc. τῷ Κύρῳ)· τῷ δὲ ἡ ψυχὴ σῖτον μὲν οὐ προσίετο, διψῆν δ' ἐδόκει, καὶ ἐπιεν ἡδέως. En hébreu, נֶפֶשׁ, «âme», peut avoir une fonction analogue². C'est pourquoi les traducteurs de la Septante étaient parfaitement fondés de traduire ici par ψυχὴ, par exemple *Num.* 11,6: νυνὶ δὲ (à savoir, maintenant que nous sommes partis d'Égypte) ἡ ψυχὴ ἡμῶν κατάρχηρος, *Prov.* 6,30: κλέπτει γὰρ ἵνα ἐμπλήσῃ τὴν ψυχὴν πεινῶν. À notre avis, Hermas se conforme à cet usage. Mais étant donné que, dans un article de 1952, Van Unnik interprète différemment les passages que nous visons³, il nous faut nous y arrêter un moment.

Dans 56,7, Hermas recommande au Pasteur de manger moins et de donner l'argent ainsi économisé à un indigent: ἵνα ἐκ τῆς ταπεινοφροσύνης σου ὁ εἰληφῶς ἐμπλήσῃ τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν καὶ εὖξεται περὶ σοῦ πρὸς τὸν κύριον. Van Unnik paraphrase: «grâce au don, fruit de l'esprit d'humilité, le pauvre est porté à la reconnaissance et à la prière, parce que son âme a été remplie»⁴. Il entend donc ψυχὴν dans le sens général d'«âme». On peut faire deux objections à cette explication. Premièrement, au sujet du bénéficiaire, il n'est pas dit que son âme se remplit, mais qu'il la remplit; par conséquent, selon l'interprétation de Van Unnik, il faudrait dire qu'au moyen du don, le pauvre se porte à la reconnaissance et à la prière, ce qui manque tout à fait de naturel. Deuxièmement, il n'est pas évident du tout que dans ἐμπιμπλάναι τὴν ψυχὴν «remplir» puisse être explicité en «remplir de reconnaissance». En revanche, pour le complément «avec de la nourriture» on trouve des

1. Voir Bratsiotis, ψυχὴ, p.67. Également, par exemple, Euripide, *Cyc.* 340-341; Ramsay, *Phrygia*, I 2, p.477, inscr.343,5.

2. Voir, par exemple, Becker, *Nefesj*, pp.31-36, 42-43, 70, 104-105. Dans le même sens ψυχὴ dans la Septante, voir Bratsiotis, ψυχὴ, p.66; Lys, *Soul, pass.* Dans le Nouveau Testament *Mt.* 6,25; *Lc.* 12,19.22-23, voir Dautzenberg, *Leben*, pp.92-97 et 85; dans les apocryphes *Par. Jer.* 9,18.

3. W. C. van Unnik, *Zur Bedeutung von ταπεινοῦν τὴν ψυχὴν bei den apostolischen Vätern*, *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* 44, 1952-1953, pp.250-255.

4. Van Unnik, ταπεινοῦν, p.254.

parallèles tant en grec profane que dans le grec de traduction de la Septante, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et le simple verbe ἐμπιμπλάναι se présente depuis toujours dans le sens de «rassasier». C'est pourquoi nous pensons qu'ici il faut entendre ἐμπιμπλάναι τὴν ψυχὴν dans le sens de «remplir son âme de nourriture», c'est-à-dire «se rassasier».

Nous trouvons plus de difficultés dans 51,8: οἱ πένητες ὑπὲρ τῶν πλουσιῶν ἐντυγχάνοντες πρὸς τὸν κύριον πληροφοροῦσι τὸ πλοῦτος αὐτῶν, καὶ πάλιν οἱ πλούσιοι χορηγοῦντες τοῖς πένησι τὰ δέοντα πληροφοροῦσι τὰς ψυχὰς αὐτῶν. Nous ne connaissons pas ailleurs l'expression πληροφορεῖν τὴν ψυχὴν et ne verrions pas d'inconvénient à la considérer comme un équivalent du ἐμπιμπλάναι τὴν ψυχὴν que nous venons d'examiner, si elle ne s'employait pas parallèlement à πληροφορεῖν τὸ πλοῦτος. Il est évident, en effet, que là on ne peut traduire πληροφορεῖν par «remplir». Mais, dans les deux locutions, on peut interpréter πληροφορεῖν comme «compléter ce qui manque à». Ce qui manque chez les riches, c'est la bienveillance de Dieu, et chez les pauvres, c'est la nourriture. Le parallélisme est forcé, mais cela ne peut nous étonner chez Hermas. Quant à ψυχὴ, le mot peut désigner ici le siège de la faim et de la soif ou, d'une manière plus générale, le siège des besoins matériels.

Les autres passages peuvent être traités ensemble. Ce sont:

30,2: μετανοεῖ καὶ οὐκέτι ἐργάζεται τὸ πονηρόν, ἀλλὰ τὸ ἀγαθὸν πολυτελεῶς ἐργάζεται, καὶ ταπεινοῖ τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν καὶ βασανίζει, ὅτι ἤμαρτεν
66,4: ἀλλὰ δεῖ τὸν μετανοοῦντα βασανίσαι τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν καὶ ταπεινοφρονῆσαι (MA; ταπεινώσαι F) ἐν ἀπάσῃ τῇ πράξει αὐτοῦ ἰσχυρῶς καὶ θλιβῆναι ἐν πολλαῖς θλίψεσι καὶ ποικίλαις.

Les expressions ταπεινοῦν τὴν ψυχὴν et βασανίζειν τὴν ψυχὴν, selon la plupart de ceux qui ont traité cette question, visent le jeûne¹. C'est là un emploi qui vient de la Septante, où ταπεινοῦν, κακοῦν et συγκάμπτειν construits avec ψυχὴν désignent le jeûne ou la pénitence qui s'y rattache, comme s'asseoir dans le sac et la cendre. Nous le retrouvons dans les *Testaments des Douze Patriarches*, dans une inscription juive du II^e siècle avant J.-C. et dans le *Protévangile de Jacques*²; comme

1. W. Grundmann, *art.* ταπεινός κτλ, ThWNT VIII, pp.(1-27)25, 26; Bauer, *Wörterbuch*, s.v. ταπεινώω 2c. Le mot ταπεινοφροσύνη dans 56,7, dont nous avons parlé ci-dessus, est d'ailleurs souvent compris comme un terme désignant le jeûne.

2. Ταπεινοῦν τὴν ψυχὴν «s'humilier» *Sir.* 2,17; 7,17; *Ps.* 34,13 (mais comme l'indique l'addition de ἐν νηστείᾳ il s'agit de jeûne); «jeûner» *Lev.* 16,29.31; 23,27.32; «se mettre dans le sac et la cendre» (?) *Judith* 4,9; *Is.* 58,3.5; *Protev. Jac.* 2,2 (mais 13,2; 15,3 «se déshonorer»). Κακοῦν τὴν ψυχὴν «s'humilier» *Test. Sim.* 3,4 (mais de nouveau avec ἐν νηστείᾳ); «jeûner» *Num.* 29,7; 30,14. Συγκάμπτειν

citation de la Septante, on le trouve chez Philon, *Poster.* 13,48 et le Ps. Barnabé 3,1.

Van Unnik croit que, dans le cas d'Hermas, il faut penser au sens plus général de «s'humilier», «se mortifier»¹, mais, bien que, dans les deux citations, ce sens soit très valable, cette interprétation suscite quelques objections. Les raisons pour lesquelles il interprète ταπεινοῦν τὴν ψυχὴν – car il se borne à cette locution – dans le sens de «se mortifier», semblent être 1° qu'il s'agit, chez Hermas, de la disposition intérieure et non de l'acte extérieur, 2° qu'ainsi, pour des Grecs, l'expression était compréhensible et ne constituait pas un spécimen de jargon biblique inintelligible.

Au sujet du premier argument nous voudrions dire qu'en effet, il ne fait aucun doute que, pour Hermas, le jeûne est subordonné à un sentiment d'humilité et n'en est qu'une expression². Mais cela ne constitue pas un argument contre l'interprétation de ταπεινοῦν τὴν ψυχὴν au sens de jeûne. À plusieurs reprises Hermas dit de lui-même qu'il jeûne (6,1; 9,2; 18,7) et même que l'Église le lui prescrit expressément: νήστευσον (18,6). Dans 54,3-5, le vrai jeûne, pour le Pasteur, c'est sans doute de faire le bien et d'éviter le mal, et il semble rejeter le jeûne ordinaire comme inutile. Mais c'est à une forme très particulière de jeûne qu'il pense là, comme on le constate dans 56,7-8, où il recommande le jeûne afin de donner aux pauvres ce qu'on a ainsi épargné; cf. *infra*, p.173. Le deuxième argument pêche par la base, étant donné qu'Hermas n'écrit pas pour un public païen, mais pour des lecteurs qui sont habitués au grec de la Bible. Aussi est-il difficile d'admettre, pour ne pas dire de comprendre, que Van Unnik écrive: «je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'examiner à cet égard les données fournies par la LXX, car on n'a pas affaire là à une expression spécifiquement grecque»³. La conclusion que nous croyons pouvoir tirer, c'est que le mieux sera de continuer à interpréter ces expressions

τὴν ψυχὴν «s'humilier» Ps. 68,11 (de nouveau avec ἐν νηστεία). Cf. encore pour signifier le jeûne ταπεινοῦσθαι (Lev. 23,29; 2 Esdr. 8,21; Ps. 34,14; Sir. 18,21; 34,26; CIJud. 1,725,11), ταπεινώσις (2 Esdr. 9,5), ἡ ταπεινώσις ψυχῆς μου (Test. Jud. 19,2), νηστεία καὶ ταπεινώσις (ψυχῆς) (Ps. Sal. 3,8; 1 Clem. 53,2; 55,6). Voir aussi Grundmann, ταπεινός, pp. 7-8, 11, 13, 15, 23, 25-27, et, pour dater CIJud. 1, 725, A. Deissmann, *Licht vom Osten*, Tübingen 1923⁴, p.360.

1. Van Unnik, ταπεινοῦν, p.254, cf. p.251. Philon, *Poster.* 13,48 avait déjà donné la même interprétation pour Lev. 23,27.

2. Cf. Pernveden, *Church*, pp. 255-257.

3. Van Unnik, ταπεινοῦν, p.254.

comme désignant le jeûne ou des pratiques de pénitence qui s'y rattachent.

Outre ψυχή, le terme καρδιά se prête, lui aussi, à une fonction quasi-pronominale. Chez Hermas, on peut signaler tout d'abord l'expression καθαρίζειν τὴν καρδίαν ἀπό, qui alterne avec καθαρίζειν ἑαυτὸν ἀπό¹, par exemple dans 39,7: καθάρισον οὖν τὴν καρδίαν σου ἀπὸ τῆς διψυχίας, 42,4: καθάρισον οὖν σεαυτὸν ἀπὸ τῆς λύπης. Nous soulignons pourtant de nouveau que, si les deux expressions se rejoignent pour le sens, cela n'implique pas que καρδιά ait perdu à peu près toute signification. Καρδιά désigne ici le siège de la conscience, la vie morale (cf. *Hebr.* 9,14: καθαριεῖ τὴν συνείδησιν ἡμῶν ἀπὸ νεκρῶν ἔργων). C'est pourquoi, dans un certain sens, l'expression καθαρίζειν τὴν καρδίαν est plus précise que καθαρίζειν ἑαυτὸν. Ensuite, chez Hermas, nous trouvons d'une part: διαλογίζεσθαι ἐν τῇ καρδίᾳ (1,2; 12,3) et λογίζεσθαι ἐν τῇ καρδίᾳ (105,4), cf. συμβουλευέσθαι καὶ διακρίνειν ἐν τῇ καρδίᾳ (2,2), d'autre part: διαλογίζεσθαι ἐν ἑαυτῷ (22,4; 79,6), λογίζεσθαι ἐν ἑαυτῷ (55,4), cf. λέγειν ἐν ἑαυτῷ (2,1). Toutes ces expressions, avec καρδιά, remontent directement ou indirectement à l'hébreu ou à l'araméen, ou aux deux.

6. Ἐξ ὅλης (τῆς) καρδίας

Dans le texte du *Pasteur* qui est parvenu jusqu'à nous, nous trouvons 5 fois l'expression ἐξ ὅλης τῆς καρδίας et 13 fois ἐξ ὅλης καρδίας². On peut se demander si la variabilité dans l'emploi de l'article est le fait de l'auteur, d'autant plus qu'à certains endroits la tradition manuscrite est divisée (6,4; 20,3; 39,2). Mais, si nous tenons compte du fait que ces variations se produisent aussi ailleurs, par exemple dans 2 *Clem.* 3,4: ἐξ ὅλης καρδίας καὶ ἐξ ὅλης τῆς διανοίας, et que, dans ce genre de petites choses aussi, Hermas se montre peu logique³, nous

1. Καρδίαν, 39,4-7; 49,5; 56,6; aussi *Sir.* 38,10; ἑαυτὸν 42,4; 66,2; 77,3; 100,5; aussi 2 *Cor.* 7,1.

2. Successivement 6,4; 33,7; 39,2; 49,2; 105,2 et 3,2; 20,3; 21,4; 23,5; 35,5; 48,2; 49,1; 66,4bis; 72,2; 77,3; 91,6; 110,3.

3. Quelques exemples: πάσχειν se construit avec εἴνεκα, ἔνεκεν, διά et ὑπέρ, ἀρμόζειν avec le datif, avec μετὰ et εἰς; ἀπολλύναι, διδόναι, (-)λέναι, ἰστάναι et τιθέναι possèdent des formes en -ω et -μι; la terminaison du parfait en -κασι alterne avec -καν; les verbes en -αω à la deuxième personne du singulier du moyen ont -ῃ à côté de -ᾶσαι; les composés de ἰσταςθαι à l'impératif aoriste ont -στα à côté de -στηθι; dans 95,1-2 il emploie γινώσκειν θεὸν à côté de γινώσκειν τὸν θεόν, dans 83,3 καθ' ἓνα λίθον à côté de κατὰ ἓνα λίθον; à côté de εἰς τὸν ἴδιον τόπον (81,7; 89,4) il emploie εἰς τόπον ἴδιον (82,4); à côté de ἀφίστασθαι

pouvons à bon droit, nous semble-t-il, partir du texte tel qu'il nous a été transmis.

Les formules d'Hermas n'existent pas en grec profane, mais font partie de l'idiome de la Bible grecque. Pour déterminer leur place dans celle-ci, considérons d'abord la Septante. Nous y trouvons cinq expressions étroitement apparentées, qui toutes tirent leur origine de l'hébreu כִּלְיָהוּ/כִּלְיָהוּ, «de tout son cœur». Ce sont ἐν ὅλη καρδίᾳ, ἐν πάσῃ καρδίᾳ, ἐν ὅλῃ τῇ καρδίᾳ, ἐξ ὅλης καρδίας et ἐξ ὅλης τῆς καρδίας. Les deux premières sont les traductions les plus littérales de l'hébreu; les deux autres s'écartent de l'original par l'article et la préposition ἐξ; la cinquième, qui combine article et ἐξ est donc la traduction la moins littérale. Du point de vue du grec, l'article n'est pas nécessairement une amélioration, cf. Épictète, d'une part 2,2,13: ἐξ ὅλης τῆς διανοίας, d'autre part 2,23,42; 3,22,18; 4,1,131: ἐξ ὅλης ψυχῆς; Théocrite 29,4: ὅλας... ἀπὸ καρδίας. Mais le remplacement de ἐν par ἐξ est indubitablement une concession au grec, qui connaît de nombreuses expressions synonymes avec ἐκ et ἀπό¹, mais aucune avec ἐν.

La fréquence des cinq expressions présente une répartition remarquable. Alors que, dans la Septante, ἐν ὅλη καρδίᾳ et ἐξ ὅλης τῆς καρδίας, la traduction la plus littérale et la moins littérale, se disputent la première place et que les trois autres ne sont que rarement utilisées, plus tard, en grec biblique ultérieur, les expressions en ἐν sont tombées en désuétude (seulement dans Mt. 22,37: ἐν ὅλῃ τῇ καρδίᾳ²), alors que se maintiennent, fût-ce sur une échelle restreinte, les deux expressions en ἐξ. Des deux dernières, c'est celle avec l'article qui est la plus répandue, alors qu'Hermas emploie de loin le plus souvent celle sans l'article³. Le schéma suivant donne un aperçu de la fréquence.

ἀπὸ θεοῦ ζῶντος (7,2) ἀφίστασθαι τοῦ θεοῦ τοῦ ζῶντος (15,2), à côté de ἐλάττων (15,6; 105,4) ἐλάσσων (51,4; 88,7). Cf. Demaray, *Hermas*, p.174 et *supra* p. 19.
1. Par exemple Homère, *Il.* 9,343 ἐκ θυμοῦ, Aristophane, *Nu.* 86 ἐκ τῆς καρδίας, Xénophon, *An.* 7,7,43 ἐκ τῆς ψυχῆς, Théophraste, *Char.* 17,3 ἀπὸ τῆς ψυχῆς, Marc-Aurèle 2,3,3 ἀπὸ καρδίας; cf. aussi Xénophon, *Mem.* 3,11,10; Épictète 3,15,6 ὅλη τῇ ψυχῇ, Flavius Josèphe, *AJ* 6,21 ὅλαις ταῖς διανοίαις.

2. C'est un texte du *shema*⁴. Selon J. Jeremias *Die Muttersprache des Evangelisten Matthäus*, *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* 50, 1959, pp.270-274, ce texte prouve pour Matthieu que «comme on peut s'y attendre d'un Palestinien, sa langue maternelle était l'araméen, sa langue de prière l'hébreu». Cf. aussi Dautzenberg, *Leben*, pp.114-123.

3. Les passages pour ἐν ὅλη καρδίᾳ sont: 1 *Regn.* 7,3; 12,20,24; 3 *Regn.* 2,4; 8,48; 4 *Regn.* 10,31; 23,25; 2 *Par.* 6,14,38; 22,9; 34,31; 35,19^b; *Tob.* BA 13,6; S 2,2; *Ps.* 9,2; 85,12; 110,1; 118,2.10.34.58.69.145; 137,1; *Prov.* 3,5; *Sir.* 7,27; *Jer.* 36,13; pour ἐν πάσῃ καρδίᾳ 4 *Regn.* 23,3; *Sir.* 39,35; 47,8; *Jer.* 39,41; pour ἐν ὅλῃ τῇ καρδίᾳ 3 *Regn.* 8,23; *Tob.* S 13,6; *Mt.* 22,37; pour ἐξ ὅλης τῆς καρδίας

	Septante	Autres textes juifs et chrétiens jusqu'au III ^e siècle	Hermas
ἐν ὅλῃ καρδίᾳ	27 X	—	—
ἐν πάσῃ καρδίᾳ	4 X	—	—
ἐν ὅλῃ τῇ καρδίᾳ	2 X	1 X	—
ἐξ ὅλης καρδίας	1 X	6 X	13 X
ἐξ ὅλης τῆς καρδίας	16 X	10 X	5 X

Dans l'emploi que fait Hermas de l'expression ἐξ ὅλης καρδίας une particularité syntaxique mérite, elle aussi, notre attention. Il pourvoit, en effet, à plusieurs reprises, καρδίας d'un génitif ὑμῶν, αὐτοῦ, αὐτῶν, qui détermine le mot de telle sorte que, selon l'usage grec, il faudrait lui donner un article, par exemple 3,2: μετανοήσουσιν ἐξ ὅλης καρδίας αὐτῶν; de même 23,5; 49,1; 66,4bis; 77,3; 110,3. Dans la Septante, la même chose se produit avec ἐν ὅλῃ καρδίᾳ, par exemple 1 *Regn.* 12,20: δουλεύσατε τῷ κυρίῳ ἐν ὅλῃ καρδίᾳ ὑμῶν, et avec ἐξ ὅλης ψυχῆς, par exemple 2 *Par.* 31,21: ἐξεζήτησεν τὸν θεὸν αὐτοῦ ἐξ ὅλης ψυχῆς αὐτοῦ. Ici, on peut attribuer la suppression de l'article à l'exemple hébreu qui, du fait qu'il était déterminé par un suffixe, ne pouvait avoir d'article. Hermas peut avoir, consciemment ou non, imité l'usage de la Septante. D'un autre côté, l'article, en pareil cas, fait souvent défaut aussi dans les inscriptions et les papyrus grecs. Et enfin, une éventuelle influence latine a aussi pu stimuler la suppression de l'article¹.

7. Οἱ υἱοὶ τῆς ἀνομίας

Dans 14,1, nous voyons des pécheurs impénitents caractérisés par l'expression οἱ υἱοὶ τῆς ἀνομίας. Nous avons là un exemple de métaphore généalogique, manière de s'exprimer qui représente le lien entre deux choses ou entre une chose et une personne, comme une relation entre parent et enfant. Pareille métaphore se retrouve dans beaucoup de langues, en grec aussi. Néanmoins, nous voulons montrer que l'expression d'Hermas est un sémitisme.

4 *Macc.* 7,18; *Test. Levi* 13,1; 2 *Clem.* 3,4; 17,1.7; 19,1; Clément d'Alexandrie, *Prot.* 10,106,3; pour ἐξ ὅλης τῆς καρδίας *Deut.* 4,29; 6,5; 10,12; 11,13; 13,4; 26,16; 30,2.6.10; 2 *Par.* 15,12; 4 *Macc.* 13,13; *Sap.* 8,21; *Joel* 2,12; *Soph.* 3,14; *Jer.* 3,10; 24,7; *Mc.* 12,30.33; *Lc.* 10,27; (*Act.* 8,37); 1 *Clem.* 8,3; 34,4; 2 *Clem.* 8,2; Justin, 1 *Apol.* 16,6; *Dial.* 93,2bis.3. Pour Hermas voir *supra* p. 142 n. 2.
1. Cf. G. B. Winer-P. W. Schmiedel, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms*, Göttingen 1894-1898, pp.167-168; Meuwese, *De rerum gestarum divi Augusti versione graeca*, pp.36-39; SD II pp.24-26; BD § 275⁴.

Nous ne pourrions pas en prendre à notre aise en disant comme Turner qu'υἱός, employé avec un génitif pour désigner une certaine qualité, ne se présente que rarement dans le grec pré-biblique et se limite à des expressions comme υἱός Ἑλλάδος¹. Au contraire, le grec dispose d'un grand nombre de métaphores généalogiques. Dans l'Iliade, nous trouvons déjà des expressions comme υἱες Ἀχαιῶν (I,162) «Achéens», δυστήνων παῖδες (6,127) «des malheureux», ἄζος Ἀρηος (12,188) «combattant courageux». On pourrait citer de nombreux exemples très variés dans des périodes ultérieures; nous ne rappellerons ici que le type patronymique: Εὐελπίδης, σπουδαρχίδης. Dans la poésie dramatique, on trouve quelques passages où les génitifs sont des abstraits: Sophocle, OT 1080: παῖς τῆς Τύχης, OC 1323-1324: τοῦ κακοῦ πότμου φυτευθεῖς, Ménandre, Dysc. 88: Ὀδύνης υἱός. On remarque que ces abstraits indiquent le sort auquel est soumis la personne en question. Des constructions où l'abstrait indique une qualité dont dispose la personne, comme c'est le cas chez Hermas, ne se présentent pas en grec profane pour autant que nous sachions. D'une façon plus générale, on peut remarquer qu'en grec, la métaphore généalogique a un caractère expressif qui la réduit à se confiner dans certains genres littéraires, surtout poétiques.

En hébreu et en araméen, la métaphore généalogique est plus fréquente qu'en grec, et, dans ces langues, elle n'a pas non plus la valeur stylistique qu'elle a en grec. Nous devons en chercher la raison dans le nombre restreint d'adjectifs dont disposent ces langues. Là où les Grecs pouvaient désigner des qualités avec des adjectifs, l'hébreu et l'araméen devaient avoir recours à des substantifs. Il a déjà été question, *supra* p.110, du procédé le plus courant, qui consiste à joindre au *nomen regens* le substantif comme génitif. Mais les métaphores généalogiques sont, elles aussi, nombreuses, tant dans l'Ancien Testament et les textes de Qumran que dans la littérature rabbinique², par exemple מִן־בְּנֵי מוֹת «fils de la mort», c'est-à-dire «passible de mort»,

1. Turner, *Syntax*, pp 207-208. Les grands lexiques, aux mots designant «fils», «fille», «enfant», donnent une meilleure idée de ce que la littérature grecque offre dans ce domaine Voir aussi Kuhner-Gerth, *Grammatik*, I, p 281, Winer-Schmedel, *Grammatik*, p 264 n 6; I Wærn, Γῆς υἱότα, *The kenning in pre-Christian Greek poetry*, Uppsala 1951, chap 7, S Boscherini, Ὀδύνης υἱός (*Menandri, Dysc*, v 88), *Studi Italiani di Filologia Classica* NS 31, 1959, pp 247-253 (pour le latin aussi) Cf aussi l'emploi métaphorique non sémitisant de θυγάτηρ chez Hermas 16,4-5, 39,9, 45,2.

2 Voir J Zobel, *Der bildliche Gebrauch der Verwandtschaftsnamen im Hebräischen mit Berücksichtigung der übrigen semitischen Sprachen*, Halle 1932, pp 22-35; G Fohrer, E. Lohse et alii, *art. υἱός*, ThWNT VIII, p (334-400)347, 359-360

בְּנֵי הַחַרְבּוֹת «fils d'une rançon», c'est-à-dire «otages». Des qualités, en particulier des qualités morales, s'indiquent aussi de cette façon, par exemple יְלִדֵי-רָעָה «enfants du mal», בְּנֵי-קָלִיל «fils de la malignité».

Les traducteurs de la Septante ont vu que la plupart de ces images avaient totalement pâli et ont traduit en conséquence, par exemple ἀσθενεῖς (*Prov.* 31,5) pour בְּנֵי-עָנִי «fils de la misère», ἀξιος πληγῶν (*Deut.* 25,2) pour בְּן הַכּוֹחַ «fils des coups», ἐναύσιος (*Ex.* 12,5) pour בְּן-שָׁנָה «fils d'une seule année». Mais, dans d'autres cas, ils gardèrent les métaphores¹. C'est ainsi que virent le jour des expressions comme υἱοὶ δυνάμεως (*Jud.* 18,2), τέκνα πορνείας (*Os.* 2,6), υἱὸς ἀδικίας (*2 Regn.* 7,10). Ces expressions et d'autres de ce genre invitaient à l'imitation dans les textes écrits en grec², par exemple υἱὸς εἰρήνης (*Lc.* 10,6), τέκνα ὑπακοῆς (*1 Petr.* 1,14). Ce faisant, on se permet, par rapport au modèle sémitique, des écarts qui améliorent le grec sans tout à fait oblitérer l'origine sémitique. C'est ainsi qu'on intervertit l'ordre du *nomen regens* et du *nomen rectum*: ὀργῆς υἱὸς (*Αποκ. Mos.* 3), qu'on met un article devant le *nomen regens*³: ὁ υἱὸς τῆς ἀπωλείας (*Joh.* 17,12), qu'on remplace υἱὸς par τέκνον⁴: τέκνα εὐφροσύνης (*Ps. Barn.* 7,1) et qu'on apporte des variations, comme dans *Eph.* 2,3: τέκνα φύσει ὀργῆς, *Ps. Barn.* 21,9: ἀγάπης τέκνα καὶ εἰρήνης.

L'expression οἱ υἱοὶ τῆς ἀνομίας, que nous avons trouvée chez Hermas, se présente aussi dans *Ps.* 88,23 (υἱὸς ἀνομίας) et *Αποκ. Petri* 3. Dans le Nouveau Testament, elle fait défaut, mais cf. *2 Thess.* 2,3: ὁ ἄνθρωπος τῆς ἀνομίας, ὁ υἱὸς τῆς ἀπωλείας. Le passage des Psaumes a, en hébreu

1. La Septante construit avec υἱός, τέκνον, θυγάτηρ les abstraits suivants ἀγαπήσεως (*Ps Sal* 13,9), ἀδικίας (*2 Regn* 3,34, 7,10, *Os* 10,9), ἀνομίας (*Ps* 88,23), ἀποικεσίας (*2 Esdr* 6,16 19 20), ἀποικίας (*2 Esdr* 4,1, 10,7 16), ἀπωλείας (*Prov* 24,22*, *Is* 57,4), δευτερώσεως (*4 Regn* 25,18), δυνάμεως (*Jud* 18,2, 21,10, *1 Regn* 10,26, 14,52, 18,17, *2 Regn* 13,28, 17,10bis, *3 Regn* 1,52, 21,15, *4 Regn* 2,16, *1 Par* 5,18, *2 Par* 25,13), θανάτου (*1 Regn* 20,31, *2 Regn* 12,5), θανάτωσεως (*1 Regn* 26,16), Ιταμίας (*Jer* 30,20), παροικίας (*2 Esdr* 8,35), πιότητος (*Zach* 4,14), πορνείας (*Os* 1,2, 2,6), συμμύξεων (*4 Regn* 14,14, *2 Par* 25,24), ὑπερηφανίας (*1 Macc* 2,47). Voir aussi G. A. Deissmann, *Bibelstudien*, Marburg 1895, pp 164-165, Johannessohn, *Kasus*, pp 25-26, 32-33, Thackeray, *Grammar*, pp 41-42.

2. Pour le Nouveau Testament voir Moulton-Howard, *Accidence*, p 441 (ajouter *Joh* 12,36, *Act* 3,25). Des apocryphes, outre les passages indiqués dans le texte, nous pouvons citer *1 Hen* 10,9, *Test Job* 43,6 vl, *Ps Barn* 9,7, *3 Cor.* 19.

3. Déjà dans la Septante.

4. Dans la Septante *Os* 10,9 est le seul passage où בְּנֵי soit traduit par τέκνα plus littéraire. L'autre passage avec τέκνα, *Is* 57,4, comporte déjà לְבָנִי en hébreu.

(Ps. 89,23) מְבָרָכִי, expression qui se présente également ailleurs dans l'Ancien Testament et dans les écrits de Qumran¹.

Notre conclusion sera donc que l'expression d'Hermas est étrangère au grec profane, qui n'utilisait pas la métaphore généalogique pour des qualités morales et qui ne l'utilisait pas dans la prose littéraire: elle correspond à l'usage sémitisant de la Bible grecque. Dans ce sens, c'est un sémitisme. D'autre part, l'adjonction d'un article devant υἱοί, qui en hébreu et en araméen ferait défaut, montre qu'Hermas développe ce qu'il a trouvé dans le grec et que le passage où cette expression se présente n'est pas la traduction d'un document sémitique.

8. Οἱ ἐκλεκτοὶ τοῦ θεοῦ

Dans le *Pasteur*, nous trouvons à plusieurs reprises les constructions οἱ ἐκλεκτοὶ τοῦ θεοῦ, τοῦ κυρίου, αὐτοῦ. Ces expressions se présentent uniquement dans les *Visions* et d'aucuns en ont tiré argument pour supposer que cette partie de l'ouvrage est d'un auteur différent². C'est comme sémitismes qu'elles nous intéressent ici. De ce point de vue, elles sont importantes, aussi bien prises globalement qu'envisagées pour la fonction que le génitif y remplit. Nous verrons d'abord ce dernier aspect.

En hébreu et en araméen, un participe passif et un adjectif verbal peuvent être suivi d'un *nomen rectum* pour indiquer l'agent de l'action: Is. 65,23: בְּרִכִּי יְהוָה «bénis par le Seigneur»³. Dans la Septante, on traduisait généralement le participe ou l'adjectif verbal de façon adéquate par un participe passif. Mais le *nomen rectum* présentait une difficulté. Une traduction littérale exigeait un génitif. Cette traduction était habituelle lorsque le *nomen rectum* dépendait d'un substantif, et elle aurait pu être employée d'une manière analogue dans le cas où il dépendait d'un participe passif ou d'un adjectif verbal. Mais en grec, avec un participe passif, on n'avait guère l'habitude de désigner l'agent par un génitif. Il y a pourtant quelques exemples, comme Euripide, *El.* 123: σᾶς ἀλόχου σφαγείς, «égorgé par ta propre femme», *Or.* 497: πληγείς θυγατρὸς τῆς ἐμῆς, «frappé par ma fille», et dans des textes chrétiens ultérieurs, *Acta Thomae* 25: χαρᾶς ληφθεῖς, PLond. 1926,2

1. 2 Sam. 3,34 (LXX 2 Regn. 3,34 υἱοὶ ἀδικίας); 7,10 (LXX 2 Regn. 7,10 υἱὸς ἀδικίας); 1 Par. 17,9 (LXX ἀδικία); Os. 10,9 v.l. (LXX τέκνα ἀδικίας); 1QH 5,8.
2. Voir Giet, *Les Pasteurs*, pp. 179, 266-267, 271. Les passages sont: 3,4; 5,3; 6,5; 13,1; 16,3; 17,10; 23,5; 24,5.

3. Voir Gesenius-Kautzsch, *Grammatik*, pp. 374, 438; Joüon, *Grammaire*, pp. 345. 389.

(IV p): πάσης ἀρετῆς κεκοσμημένῳ, mais de tels exemples sont rares et sans doute susceptibles d'être expliqués d'une autre manière¹. Pour les traducteurs de la Septante, ce *genitivus auctoris*, comme on dit, était manifestement du grec si impossible qu'ils ont tout fait pour l'éviter en le remplaçant par exemple par ὑπό + gén.²; c'est ainsi qu'*Is.* 65,23, que nous avons vu plus haut, devint: ὑλόγημένον ὑπὸ θεοῦ. Nous ne connaissons que deux cas où ils ont admis le simple génitif: 2 *Par.* 26,15: μηχανὰς μεμηχανευμένας λογιστοῦ, «machines de guerre inventées par un homme compétent», et *Cant.* 2,5; 5,8: τετρωμένη ἀγάπης, «blessé par l'amour». Les génitifs sont ici le résultat d'une traduction littérale; mais, dans 2 *Par.* 26,15, le participe du grec correspond à un substantif de l'hébreu.

Dans un certain nombre de cas, on trouve les expressions sémitiques dont il était question plus haut, en fonction de substantifs, par exemple, 1 *Sam.* 26,16: ἡγῆ? ἡΐψ? «l'oint du Seigneur». Cette substantivation n'est pas formellement caractérisée. Mais les traducteurs de la Septante ont cherché à marquer une différence. Outre que, dans la plupart des cas, la substantivation était marquée par l'article, ici, au lieu de leur traduction habituelle: participe passif + ὑπό + génitif, ils ont presque toujours choisi de traduire par un adjectif verbal en -τός, suivi d'un simple génitif. C'est ainsi que 1 *Sam.* 26,16, dans la Septante, devint dans 1 *Regn.* 26,16: τὸν χριστὸν κυρίου. Dans la Septante, de telles expressions sont formées avec: ἀγαπητός, γεννητός, γνωστός, διδακτός, ἐκλεκτός, κλητός, μισθωτός³.

Au sujet du génitif dans ces expressions, on peut remarquer que, si on entend les adjectifs verbaux substantivés comme des noms, le génitif est un génitif possessif, ce qui est du grec parfaitement usuel. Mais il nous paraît plus juste de supposer que, dans le cas de ces expressions, le chemin d'une fonction verbale à une fonction nominale n'a été parcouru qu'à demi. D'une part, elles présentent un caractère nominal et s'accompagnent d'un article; d'autre part, elles continuent à évoquer l'idée d'une action. Or, à l'égard de cette action, le génitif se charge d'indiquer la personne qui agit, comme un *genitivus auctoris*. La

1. Cf. SD II p.119, et d'un autre côté Lasso de la Vega, *Sintaxis*, I, pp.461-465.

2. Voici quelques passages: 2 *Regn.* 3,39; *Judith* 9,4; *Ps.* 106,2; *Prov.* 22,14; *Sir.* 46,13; *Is.* 62,12; *Bar.* 3,37; *Dan.* 3,35. Quelquefois un adjectif verbal au lieu d'un participe passif: *Gen.* 26,29 εὐλογητός ὑπὸ κυρίου; *Ps. Sal.* 17,32 διδακτός ὑπὸ θεοῦ.

3. Passages chez Hatch-Redpath, *Concordance*, s.vv. (*Ps. Sal.* χριστός 17,32; 18, inscr. 5.7). Ici nous avons laissé de côté les substantivations neutres comme dans *Is.* 46,1 τὰ γλυπτὰ αὐτῶν.

question se pose dès lors de savoir si, avec des adjectifs verbaux substantivés, où l'idée d'une action est encore présente, le grec peut utiliser le génitif pour la personne qui accomplit l'action. Nous avons, en effet, l'impression qu'on peut s'exprimer ainsi en grec, mais qu'on a rarement recours à cette possibilité. Voici des exemples: Démosthène 18,52: μισθωτὸς Φιλίππου «salarié de Philippe» (juste avant il est question de μισθοῦν), CMRDM 1, 148: θρεπτοὺς αὐτοῦ Comme parallèle le plus proche, nous pouvons encore citer l'expression ὁ ἐρώμενός τινος «l'amant de quelqu'un» (Aristote, *Pol.* 1303^b23; Apollodore, *Bibl.* 1,9,19; 2,5,8; *Épít.* 2,3).

Le Nouveau Testament et les apocryphes se bornent en général à reprendre les expressions qui avaient été formées dans la Septante¹. Mais ce qui est nouveau, c'est, chez Matthieu et le Ps. Barnabé, l'emploi du participe passif, par analogie avec l'adjectif verbal: οἱ εὐλογημένοι τοῦ πατρὸς μου (*Mt.* 25,34), ὁ ἡγαπημένος αὐτοῦ (*Ps. Barn.* 3,6; 4,3). Dans des textes ultérieurs, l'adjectif verbal sert aussi à former de nouvelles expressions, par exemple *Acta Joh.* 63: εἰς τις ἐπίπεμπος τοῦ Σατανᾶ.

Les expressions que nous avons trouvées chez Hermas, οἱ ἐκλεκτοὶ τοῦ Θεοῦ, τοῦ κυρίου, αὐτοῦ sont du type substantivé que nous avons décrit ci-dessus. La substantivation, qui est indiquée extérieurement par l'addition de l'article, ressort aussi, plus profondément, du contexte. Partout ces expressions sont considérées comme des tous indivisibles, comme des termes techniques à l'usage des Chrétiens, et ce, dans un contexte où l'attention se porte sur autre chose que sur le choix des élus par Dieu. Cela déconcerterait le lecteur s'il lisait ces expressions de telle sorte qu'elles appellent toute son attention sur le choix de Dieu. En conséquence, on peut couramment supprimer le *genitivus auctoris*: 8,2: ὅταν οὖν ἀποτελέσω τὰ ῥήματα πάντα, διὰ σοῦ γνωρισθῇσεται τοῖς ἐκλεκτοῖς πᾶσιν, ellipse qui caractérise bien les langues de groupe². Que, d'autre part, on puisse encore faire transparaître la nuance verbale, c'est ce que montre 24,5: τὸ δὲ λευκὸν μέρος ὁ αἰὼν ὁ ἐπερχόμενός ἐστιν, ἐν ᾧ κατοικήσουσιν οἱ ἐκλεκτοὶ τοῦ

1 Voir pour le Nouveau Testament les concordances *s vv* ἀγαπητός, γεννητός, γνωστός, διδακτός, ἐκλεκτός, κλητός, χριστός. Dans les apocryphes avec ἀγαπητός (1 *Hen* 12,6, 100,2, *Test Levi* 18,13, *Test Benj* 11,2, *Apoc Esdr* pp 24 32bis, *Acta Pauli* 8,2), ἐκλεκτός (voir *infra* p 150 n 1), χριστός (*Protev Jac* 15,4).

2 Voir G. Bartelink, *Ellipse und Bedeutungsverdichtung in der christlichen griechischen Literatur*, Vigiliae Christianae 10, 1956, pp 1-13. Οἱ ἐκλεκτοὶ également absolu 1 *Clem* 6,1, 58,2, *Mari Pol* 16,1.

θεοῦ· ὅτι ἄσπιλοι καὶ καθαροὶ ἔσονται οἱ ἐκλεγεμένοι ὑπὸ τοῦ θεοῦ εἰς ζωὴν αἰώνιον.

Ces expressions trouvent leur origine dans la Septante. Mais on continua à les employer plus tard : dans le Nouveau Testament, les apocryphes, les Pères Apostoliques et les auteurs chrétiens ultérieurs¹. Dans la Septante, ἐκλεκτός remonte au יְהִיבָּ hébreu, terme que, dans les textes de Qumran, nous retrouvons accompagné d'un mot signifiant Dieu². Ces expressions étaient donc d'un usage courant dans des milieux divers. Mais le sens de « Chrétiens », chez Hermas, montre bien que, dans son cas, nous n'avons pas besoin de chercher à dépister des contacts avec Qumran ou d'autres cercles juifs au sujet de ces expressions. Ce sens s'est développé à partir de passages paléotestamentaires, comme *Ps.* 104,43 :

καὶ ἐξήγαγεν τὸν λαὸν αὐτοῦ ἐν ἀγαλλιάσει

καὶ τοὺς ἐκλεκτοὺς αὐτοῦ ἐν εὐφροσύνῃ,

Is. 65,23 οἱ δὲ ἐκλεκτοὶ μου οὐ κοπιήσουσιν εἰς κενὸν οὐδὲ τεκνοποιήσουσιν εἰς κατάραν, ὅτι σπέρμα ἡβλογημένον ὑπὸ θεοῦ ἐστίν. Dans le Nouveau Testament, l'expression s'applique aux Chrétiens : *Mt.* 24,31 : καὶ ἐπισυνάξουσιν (sc. οἱ ἄγγελοι) τοὺς ἐκλεκτοὺς αὐτοῦ ἐκ τῶν τεσσάρων ἀνέμων, *Tit.* 1,1 : Παῦλος δοῦλος θεοῦ, ἀπόστολος δὲ Ἰησοῦ Χριστοῦ κατὰ πίστιν ἐκλεκτῶν θεοῦ. Chez Hermas et dans 1 et 2 Clément, elles ont atteint le stade de terme technique.

9. Θανάτῳ ἀποθνήσκειν

Dans 73,3 : θανάτῳ ἀποθanoῦνται « ils mourront certainement », le sens du verbe est renforcé par un nom étymologiquement apparenté, au datif. Il est important de remarquer que le datif, de son côté, n'est pas pourvu d'un adjectif qualificatif. Lorsque c'est le cas, comme, par

1. Ἐκλεκτός + gén. dans la Bible grecque : 2 *Regn.* 21,6 ; 1 *Par.* 16,13 ; *Tob.* BA 8,15 ; *Ps.* 88,4 ; 104,6.43 ; 105,5.23 ; *Sap.* 3,9 ; 4,15 ; *Sir.* 46,1 ; 47,22 ; *Agg.* 2,22 v.l. ; *Is.* 42,1 ; 45,4 ; 65,9.15.23 ; *Lam.* 1,15 ; *Dan.* Th 11,15 ; *Mt.* 24,31 ; *Mc.* 13,27 ; *Lc.* 18,7 ; *Joh.* 1,34 v.l. ; *Rom.* 8,33 ; *Col.* 3,12 (?) ; *Tit.* 1,1 ; dans les apocryphes paléotestamentaires : *Test. Abr.* A 2 ; *Jos. et As.* 8,11 ; 13,10 ; *Test. Benj.* 11,4 ; *Par. Jer.* 1,1.4 ; 3,4.5 ; 7,15 ; *Vit. Proph. Jer.* 11 ; *Apoc. Esdr.* pp.24.32 ; *Test. Job* 4,11. Il n'y en a pas dans les apocryphes néotestamentaires, mais bien chez les Pères Apostoliques 1 *Clem.* 1,1 ; 2,4 ; 46,4.8bis ; 49,5 ; 59,2 ; 2 *Clem.* 14,5. Cf. G. Schrenk, *art.* ἐκλεκτός, ThWNT IV, pp.186-197.

2. *IQpHab* 5,4 ; 9,12 ; 10,13 ; *IQM* 12,4 ; *IQH* 14,15 ; 4 *QpJs*^d 1,3 ; *IQpPs* 37 2,5 ; 3,5 ; 4,12 ; 4 *QMess ar* 1,10. Dans les livres protocanoniques de la Septante le ἐκλεκτός de *Lam.* 1,15 remonte à יְהִיבָּ et celui de *Dan.* Th 11,15 à יְהִיבָּ ; tous les autres passages correspondent à יְהִיבָּ. Cf. G. Quell-G. Schrenk, *art.* ἐκλέγομαι, ThWNT IV, pp.(147-181)148-149.

exemple, *Joh.* 12,33: σημαίνων ποίῳ θανάτῳ ἤμελλον ἀποδνήσκειν, le datif a une tout autre fonction. Il ne sert pas alors à renforcer le verbe, mais à ne soutenir que formellement l'adjectif qui, dès lors, devient le véritable élément signifiant de l'expression: ποίῳ θανάτῳ est une périphrase plus sonore de l'adverbe πῶς. Ce dont nous parlons ici, c'est le datif sans adjectif.

L'emploi de ce datif n'est pas tout à fait inconnu en grec classique¹. C'est ainsi qu'on voit chez Sophocle, *Ph.* 79: φύσει... πεφυκότα, Platon, *Phdr.* 265c: παιδιᾷ πεπαῖσθαι, Hippocrate, *Art.* 10: ὁμιλῇ ὁμιλεῖν, Démosthène 39,26: γάμῳ γεγαμηκώς, et plus tard aussi, cet emploi revient à plusieurs reprises: Lucien, *Ind.* 16: φυγῇ φευκτέον, Galien, *Temp.* 2,6,627 v.l.: ἀψάμενον ἀφῇ, Élien, *VH* 8,15 Lehnert: νίκη ἐνίκησε. Mais il est si rare qu'on ne peut parler d'un procédé productif. Toute différente est la situation dans la Septante, où le nombre d'expressions aussi bien que le nombre de passages où elles se présentent est plusieurs fois ce qu'on trouve en grec profane.

Cette fréquence n'est pas sans raisons particulières². Les traducteurs, en effet, étaient confrontés à la difficulté de trouver une traduction adéquate pour l'infinitif absolu hébreu servant à renforcer une forme quelconque du même verbe, par exemple *Ex.* 3,7: יְהִי כִּי אֶרְאֶה «j'ai bien vu»³. Une traduction strictement littérale aurait été incompréhensible en grec; aussi n'en trouve-t-on, dans la Septante, qu'un seul exemple: *Jos.* 17,13: ἐξολεθρεῦσαι δὲ αὐτούς οὐκ ἐξωλέθρευσαν. En général, les traducteurs ont cherché un compromis en traduisant l'infinitif par un mot étymologiquement apparenté au verbe, soit un nom au datif, du type παραδόσει παραδοθήσεται (*Jer.* 41,2), soit un *participium*

1 Voir Chr A Lobeck, *Paralipomena grammaticae graecae*, Lipsiae 1837, pp 523-527, Lasso de la Vega, *Syntaxis*, I, pp 611-612. Pour le latin voir Szantyr, *Syntax*, p 125; le phénomène y est si peu fréquent, qu'il faut exclure toute influence latine sur Hermas 73,3.

2 Cf G R Hauschild, *Die Verbindung finiter und infinitiver Verbalformen desselben Stammes in einigen Bibelsprachen*, Berichte des Freien Deutschen Hochstiftes zu Frankfurt am Main N F 9, 1893, pp 99-127 (également pour la Bible latine), H St J Thackeray, *Renderings of the infinitive absolute in the LXX*, The Journal of Theological Studies 9, 1908, pp 597-601, id, *Grammar*, pp 47-50; Suss, *Studien*, pp 110-116 (également pour la Bible latine et le jugement d'Augustin), H Kaupel, *Beobachtungen zur Übersetzung des Infinitivus absolutus in der Septuaginta* (G), Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft N F 20, 1945-1948, pp 191-192.

3 Voir à ce sujet J M Solá-Solé, *L'infinitif sémitique*, Paris 1961, pp 96-104, 201-204, G Goldenberg, *Tautological infinitive*, Israel Oriental Studies 1, 1971, pp (36-85)63-73.

coniunctum, du type παραδιδόμενη παραδοθήσεται (Jer. 45,3). C'est le premier type de construction qui nous intéresse ici.

En s'autorisant des parallèles profanes que nous avons cités plus haut, on a parfois cru ne pas devoir considérer cette construction comme un sémitisme. Mais rien que du point de vue fréquence – plus de 200 fois dans la Septante – elle mérite le nom de sémitisme secondaire. À cela s'ajoute que les nombreuses formules avec des composés, comme διαλύσει διελύσαμεν, ἐκτρίψει ἐκτριβήσεται, ἀποστροφῇ ἀποστρέψατε, n'ont pas de pendant, en grec profane, à notre connaissance.

Au sujet de la répartition de la construction avec le datif et avec le participe, remarquons encore que, dans le Pentateuque, on trouve surtout le datif, dans les autres livres historiques, presque toujours le participe; ailleurs, les constructions participiales priment, sauf dans *Isaïe*, *Ézéchiel*, *Michée* et le *Codex Vaticanus* de *Josué* et des *Juges*. En grec biblique ultérieur, on ne trouve plus les constructions participiales que dans les citations de la Septante. La construction avec le datif continue cependant à être imitée¹. C'est ainsi que les expressions de la Septante non seulement sont de nouveau utilisées, par exemple *Lc.* 22,15: ἐπιθυμία ἐπεθύμησα (cf. *Gen.* 31,30), mais que, par analogie, on forme des expressions qui n'existent pas dans la Septante, par exemple *Act.* 5,28: παραγγεῖλα παρηγγείλαμεν, *Jac.* 5,17: προσευχῇ προσήξατο. On introduit même, après coup, des constructions avec le datif dans des citations de la Septante: le ἐνύπνια ἐνυπνιασθήσονται de *Joël* 3,1 est changé dans *Act.* 2,17 en ἐνυπνίοις ἐνυπνιασθήσονται. Que cette construction, dans le Nouveau Testament et la littérature apparentée, soit due à l'imitation de la Septante, cela ressort du fait qu'en hébreu et en araméen contemporains cette construction n'existe guère ou pas du tout². À cet argument, tiré de l'absence, on peut ajouter un argument positif: la construction est surtout fréquente dans les œuvres de Luc (*Lc.* 22,15; *Act.* 2,17; 4,17 *v.l.*; 5,28; 23,14; 28,26), auteur dont les sémitismes, comme on l'admet généralement, ne viennent pas d'une langue maternelle sémitique, mais tiennent à une imitation intentionnelle du style de la Septante³.

1. Cf. Thackeray, *Renderings*, pp.600-601. Outre les endroits que nous citons dans le texte, la construction avec le datif se présente dans *Mt.* 13,14 (cit.); *Joh.* 3,29; *Test. Abr.* A 15; *Test. Levi* 9,14; *Test. Zab.* 3,3; *Test. Jos.* 12,2; *Par. Jer.* 8,7; 9,21; *Ps. Barn.* 9,1 (cit.). 2 (cit.); cf. *Mt.* 15,4 (cit.); *Mc.* 7,10 (cit.); 2 *Petr.* 3,3; *Apoc.* 2,23; *Test. Zab.* 2,3. Quelques passages tardifs: *Acta Pul.* A 4,3; 15,5,6; Callinicos 124,43,9; POxy. 8,1162,5 (IVp); Jean Chrysostome, *Ep.* 14,3.

2. Voir Solá-Solé, *Infinitif*, pp.103-104, 151-153; cf. Mussies, *Koine Greek*, pp.99. 323-324.

3. Voir *supra* p.72 n.8.

Il en va de même pour Hermas. Son θανάτῳ ἀποθνήσκειν non seulement s'inspire de la Septante, mais en reproduit la langue. On l'y retrouve dans différents livres, comme le Pentateuque, l'*Ecclésiastique* et *Jérémie* et, dans les Livres des *Rois*, cette expression se maintient comme quasiment la seule traduction avec le datif au milieu de traductions avec le participe¹. Hors de la Bible, elle est utilisée par *Apoc. Mos.* 17, dans le récit du péché originel, qui la comporte aussi dans *Gen.* 2,17; 3,4. En grec profane, l'expression fait complètement défaut.

Remarquons enfin qu'Hermas a peut-être utilisé plusieurs fois l'expression θανάτῳ ἀποθνήσκειν qui, dans notre texte ne se présente que dans 73,3. C'est ainsi que, dans 45,3, là où nous lisons ἀποθανοῦνται εἰς τέλος, le traducteur éthiopien semble avoir lu θανάτῳ ἀποθανοῦνται².

10. Καὶ ἰδοὺ

À partir du VI^e siècle avant J.-C., à côté de l'impératif aoriste moyen ἰδοῦ, «vois», on voit apparaître, avec déplacement de l'accent, un ἰδοὺ interjection, qui s'emploie pour attirer l'attention sur une chose. De son origine vient la propriété qu'il conserve de s'adresser à une deuxième personne. Aussi, sa place naturelle est-elle dans la conversation: théâtre, dialogue, littérature épistolaire. Hermas l'utilise plusieurs fois dans un contexte de ce genre³. Mais il l'emploie aussi à plusieurs reprises d'une manière qui ne se présente pas en grec profane, à savoir dans un contexte narratif. C'est le cas dans les passages suivants:

22,5: καὶ προσέβην μικρόν, ἀδελφοί, καὶ ἰδοὺ βλέπω κονιορτὸν ὡς εἰς τὸν οὐρανόν

22,6: μικρὸν ἐξέλαμψεν ὁ ἥλιος, καὶ ἰδοὺ βλέπω θηρίον μέγιστον

1. Voici les passages: *Gen.* 2,17; 3,4; *Num.* 26,65; *Jud. AB* 13,22; *A* 21,5; 1 *Regn.* 14,39.44; 20,14; 22,16; 2 *Regn.* 12,14; 14,14; 3 *Regn.* 2,37.42; 4 *Regn.* 1,4.6.16; 8,10; *Sir.* 14,17; *Jer.* 33,8, et en outre dans le codex Alexandrinus *Num.* 6,9; 35,18; *Ex.* 18,13. Les expressions θανάτῳ θανατοῦν/τελευτᾶν/ἀποκτείνειν/ἀλεθρεύειν, qui se présentent successivement 30, 2, 2 et une fois dans la Septante, sont apparentées.

2. Dans la traduction d'Abbadie *morte morientur*.

3. 3,4^{bis}; 7,4; 10,4; 66,4. Dans ces passages, nous ne trouvons pas de différence marquée avec l'usage profane, comme c'est le cas dans les citations chez P. Fiedler, *Die Formel «und siehe» im Neuen Testament*, München 1969, pp.17-21. Mais un contemporain aurait peut-être remarqué une nuance hébraïque dans 3,4 et 7,4, cf. Théodore de Mopsueste *ad Ps.* 26,6; 48,16; 50,7; 53,6; 54,8; 58,8.

23,1: μετὰ δὲ τὸ παρελθεῖν με τὸ θηρίον καὶ προελθεῖν ὥσει πόδας λ',
 ἰδοὺ ὑπαντᾷ μοι παρθένος κεκοσμημένη ὡς ἐκ νυμφῶνος ἐκπορευομένη
 82,7-83,1: αἱ δὲ ἔφησαν μέλλειν αὐτὸν ἔρχεσθαι κατανοῆσαι τὴν οἰκοδομήν.
 καὶ ἰδοὺ μετὰ μικρὸν βλέπω παράταξιν πολλῶν ἀνδρῶν ἐρχομένων.

Sauf 23,1, ces passages ont en outre la particularité qu'ἰδοὺ soit précédé de καὶ, combinaison qui n'existe pas non plus en grec profane¹.

Or, en grec biblique, nous retrouvons aussi bien l'emploi du mot dans le style narratif que sa construction avec καὶ, par exemple *Dan.*^{1xx8,5}: καὶ ἐγὼ διενοούμην καὶ ἰδοὺ τράγος αἰγῶν ἤρχετο ἀπὸ δυσμῶν

Act. 10,30: ἤμην τὴν ἐνάτην προσευχόμενος ἐν τῷ οἴκῳ μου, καὶ ἰδοὺ ἀνὴρ ἔσθη ἐνώπιόν μου ἐν ἐσθῇτι λαμπρᾷ

1 Hen. 12,3: καὶ ἐστὼς ἤμην Ἐνώχ εὐλογῶν τῷ κυρίῳ τῆς μεγαλωσύνης, τῷ βασιλεῖ τῶν αἰώνων. καὶ ἰδοὺ οἱ ἐργήγροιο τοῦ ἀγίου τοῦ μεγάλου ἐκάλουν με.

Dans ces passages, l'emploi d'ἰδοὺ est sémitisant; il remonte à celui du פָּקַד hébreu². Mais avant de conclure qu'Hermas se conforme ici à l'emploi de la Bible grecque, il faut signaler que le *ecce* latin peut s'employer d'une manière analogue, par exemple Virgile, *A.* 2,268-271:

*tempus erat quo prima quies mortalibus aegris
 incipit et dono divom gratissima serpit:
 in somnis ecce ante oculos maestissimus Hector
 visus adesse mihi largosque effundere fletus*

Ovide, *Met.* 7,863-864:

*flentibus haec lacrimas heros memorabat: et ecce
 Aeacus ingreditur duplici cum prole*

Apulée, *Met.* 11,3: *necdum satis coniveram, et ecce pelago medio ven-
 randos diis etiam vultus attollens emergit divina facies.*

1. Selon Fiedler, *Und siehe*, pp.21, 25, 45, 46. Il ne cite pas Epictète 3, 22, 107 ὑπέρθου καὶ ἰδοὺ σοι πρῶτον τὴν παρασκευὴν «diffère et regarde d'abord les préparatifs», mais là ἰδοὺ a encore une valeur verbale; le passage n'est d'ailleurs pas narratif.

2. Voir M. Johannessoohn, *Das biblische καὶ ἰδοὺ in der Erzählung samt seiner hebräischen Vorlage*, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 66, 1939, pp.145-195; 67, 1942, pp.30-84; Bickerman, *Septuagint*, pp.25-26, 28 n.60. Pour l'araméen voir Beyer, *Semitische Syntax*, p.69. La fréquence dans les apocryphes égale celle de la Bible grecque; les passages narratifs sont: ἰδοὺ *Apoc. Mos.* 32; *1 Hen.* 14,8; *Test. Abr.* B 9; *Jos. et As.* 14,1; 18,1; *Test. Jud.* 3,5; *Par. Jer.* 4,1; 6,11; *Apoc. Bar.* 12,1; καὶ ἰδοὺ *Apoc. Mos.* 33; *1 Hen.* 12,3; 13,8; 14,15; *Test. Abr.* A 2,12bis.14.16; *Test. Abr.* B 10; *Jos. et As.* 5,1; 10,18; 14,8; 26,8; 28,8; *Test. Levi* 2,6; *Test. Naphth.* 5,2.6.8; 6,2.10; *Par. Jer.* 6,1; 9,11; *Apoc. Bar.* 1,3; 6,2; 11,5; *Protev. Jac.* 4.1.2.4; 8,3bis; 9,1; 11.1.2.3; 13,1; 14,2; 20,3.4; 21,1.3.

Ces citations montrent tout d'abord que *ecce* admet aussi la combinaison avec *et*. Ensuite, on constate que *ecce* se présente aussi dans le style narratif, et plus particulièrement lorsqu'il est question de visions décrites par un témoin oculaire. Enfin, un trait commun à tous les passages cités, c'est que ce qui a été dit avant *ἰδοὺ* ou *ecce* campe le décor dans lequel l'action introduite par *ἰδοὺ*/*ecce* se déroule¹.

Avec l'emploi qu'Hermas fait d'*ἰδοὺ*, nous sommes donc en présence d'un phénomène dont, en théorie, l'explication peut être aussi bien sémitique que latine. Étant donné que les deux influences devraient mener au même résultat, la formulation grecque en soi ne permet pas de savoir si nous avons affaire à un sémitisme, à un latinisme ou aux deux à la fois. Dans le cas d'Hermas, on ne peut défendre une éventuelle influence latine en prétendant que le verbe après *καὶ ἰδοὺ* est un présent historique. Il est vrai qu'une chose similaire est impossible en hébreu, et normale en latin; mais nous avons affaire ici à une adaptation à l'usage grec, qui s'explique fort bien sans influence étrangère, et que déjà l'on constate à plusieurs reprises dans la Septante². Reste donc la question de savoir à quelle influence il faut attribuer le cas d'Hermas. Attendu que 1° cet usage est très fréquent en grec biblique, alors qu'il est relativement et absolument beaucoup plus rare en latin, 2° que le cachet sémitique de la langue du *Pasteur*, pour autant que nous ayons pu le constater jusqu'ici, est beaucoup plus fort, en étendue et en profondeur, que le cachet latin, nous nous croyons autorisé, dans le cas d'Hermas, à ne penser qu'à un sémitisme. Mais la convergence de l'influence sémitique et de l'influence latine éventuelle a pour conséquence qu'on ne peut prouver qu'il n'y a pas eu d'influence latine.

II. L'APPORT SÉMITIQUE DANS LE VOCABULAIRE

Hermas n'utilise pas d'emprunts sémitiques. Mais on trouve chez lui un grand nombre de termes dont le sens remonte à l'hébreu et à l'araméen. C'est par la Bible grecque et le milieu chrétien où on la lisait

1. Hermas 83,1 est le seul à introduire un nouvel épisode. Pour *ecce* voir *Thesaurus Linguae Latinae s.v.*; M. Johannesson, *Et ecce und sein Ersatz in der Vulgata*, Glotta 33, 1954, pp. 125-156.

2. *Gen.* 15,12; *Jud.* A 21,9; B 3,25; *Ruth* 3,8; 4 *Regn.* 7,5.10; *Dan.* 1x3,92. Dans le Nouveau Testament *Mt.* 2,13.19, dans les apocryphes *Test. Naphth.* 5,2; *Apoc. Bar.* 1,3; *Protev. Jac.* 4,4; 14,2. La Vulgate change d'ailleurs le présent historique dans *Mt.* 2,13.19 *ἰδοὺ ἄγγελος κυρίου φαίνεται* en parfait: *ecce angelus Domini apparuit*. Ce n'est là qu'une des nombreuses adaptations au grec qu'il faut remarquer dans l'*ἰδοὺ* biblique, cf. Johannesson, *καὶ ἰδοὺ, pass.*

que ces mots lui sont parvenus; ils ne sont autre chose que le vocabulaire de base que le jeune christianisme emprunte au judaïsme. Aussi leur présence chez Hermas ne signifie-t-elle en aucun cas qu'il ait été en contact direct avec l'hébreu et l'araméen. Au contraire, plus clairement encore que pour les sémitismes syntaxiques, ils suggèrent que la tradition biblique est à l'origine de l'élément sémitique dans sa langue. Mais avant d'examiner ces sémitismes dans le *Pasteur* quelques problèmes préliminaires demandent notre attention.

Comment identifier des sémitismes dans le domaine du vocabulaire? Une réponse satisfaisante à première vue, c'est que nous considérons comme sémitismes les mots qui ou bien désignent une notion typiquement biblique, ou bien se présentent uniquement dans la Bible grecque et les textes qui en dépendent: dans le premier cas nous pouvons parler de sémitisme sémantique, dans le second de sémitisme lexicologique. Mais cette classification s'avère peu satisfaisante. Pour les sémitismes sémantiques, elle est trop étroite, pour les sémitismes lexicologiques, trop large. Précisons notre affirmation.

En ce qui concerne les sémitismes sémantiques, il ne fait aucun doute que les mots désignant des notions typiquement bibliques doivent être considérés comme des sémitismes. On constate cependant que le grec biblique comporte un groupe important de mots dont le sens objectif ne contient rien de spécifiquement biblique, mais que les traducteurs de la Septante ont vraisemblablement introduits en grec pour rendre le caractère hiératique du texte qu'ils traduisaient, tel qu'ils le ressentaient. Ces sémitismes ont généralement été formés malgré l'existence de termes adéquats en grec profane. Il est certain que reconnaître ce type de sémitismes est chose délicate, car il s'agit ici de nuances affectives qu'il est difficile d'établir objectivement. Mais l'envergure du phénomène est telle qu'on ne peut l'ignorer.

L'autre catégorie aussi pose parfois des problèmes: celle des notions typiquement bibliques. C'est ainsi qu'on ne peut pas toujours bien discerner dans quelle mesure un mot a pris un sens technique. Chez Hermas, il est par exemple question, dans 43,9, de la venue d'un prophète εἰς συναγωγὴν ἀνδρῶν δικαίων. Le sens d'ἄνδρες δίκαιοι ici est indubitablement «fidèles», mais comment entendre συναγωγή? À notre avis, le mot ne signifie guère plus ici qu'«assemblée», et encore faut-il voir le contexte pour savoir qu'il s'agit d'une assemblée religieuse de Chrétiens. Mais d'autres songeront ici à un terme technique d'abord juif, puis chrétien, qui remonte au קהל¹ hébreu¹. Ensuite, il est bon de

1. Cf. Reiling, *Hermas*, p. 122 n.2.

se rappeler que toutes sortes de termes religieux s'employaient en un sens analogue dans des milieux religieux païens, comme ἄγγελος, δούλος τοῦ θεοῦ, κύριος, πνεῦμα, σωτηρία, χάρις.

Quant aux sémitismes lexicologiques, l'absence de certains termes dans les textes profanes n'est guère qu'un critère superficiel qui, en soi, ne prouve pas que le mot en question remonte à un original sémitique. En outre, le rôle du hasard est ici trop grand pour être laissé de côté. En effet, si nous ne disposons pas de passages profanes à cet égard, cela ne veut pas dire qu'il n'en a pas existé. Le mot προσδεκτός «agréable», par exemple, ne se trouve que dans la Bible et la littérature qui en dépend; mais les mots δεκτός et εὐπρόσδεκτος, de forme et de sens semblables, se présentent aussi dans des textes profanes. Depuis les recherches de Deissmann et consorts, l'impressionnante collection de *voces mere biblicae* lexicologiques dans les dictionnaires du Nouveau Testament n'a pas cessé de se restreindre, et le processus n'est pas terminé. De même, la liste de néologismes que Demaray proposa en 1940 pour le *Pasteur* a, elle aussi, besoin d'être révisée¹. Ainsi, pour le mot ὑστέρημα, dont il ne connaissait pas d'exemples profanes, le *Supplement* du Liddell-Scott cite maintenant le texte d'un papyrus du III^e siècle avant J.-C. Rien ne dit donc que ce qui aujourd'hui est un sémitisme lexicologique, ne devra pas demain, grâce à une découverte nouvelle, s'appeler sémitisme sémantique ou ne cessera pas tout à fait de mériter le nom de sémitisme.

C'est pourquoi nous croyons qu'il vaut mieux renoncer à distinguer lexicologique et sémantique et que, pour les sémitismes dans le domaine du vocabulaire, qu'ils soient lexicologiques ou sémantiques, nous pouvons utiliser les critères que nous indiquions pour ces derniers: ce sont donc des mots qui désignent des notions spécifiquement bibliques ou du moins qui comportent une valeur affective d'ordre hiératique caractéristique du grec de la Bible. À cela s'ajoute qu'un certain nombre de ces mots sont rares en grec profane ou font même complètement défaut.

Dans ces conditions, nous voudrions, pour le vocabulaire du *Pasteur*, compter au nombre des sémitismes les mots suivants: ἀγαλλιᾶσθαι «être rempli de joie», ἄγγελος «ange», ἀγιάζειν «sanctifier», ἁγίασμα «sanctuaire», ἅγιος «saint» (οἱ ἅγιοι désignant les fidèles), ἀλήθεια

1. Demaray, *Hermas*, pp.139-157. C'est une liste de termes post-classiques dans le *Pasteur* avec l'indication de leur présence dans la Septante, dans d'autres sources juives, dans le Nouveau Testament, dans d'autres sources chrétiennes, dans d'autres textes profanes littéraires et non-littéraires.

«vérité (en tant qu'objet de la foi)», ἀνομεῖν «pécher», ἀνόμημα «péché», ἀνομία «péché», «malignité», ἀποστάτης «renégat», ἀπόστολος «apôtre», ἀφίστασθαι «apostasier», δεσπότης «Seigneur (Dieu)», διάβολος «diable», δίκαιος «juste (aux yeux de Dieu)» (οἱ δίκαιοι désignant les fidèles), δικαιοσύνη «justice (aux yeux de Dieu)», δικαιοῦν «justifier (dit de Dieu)», δόξα «gloire (de Dieu)», δοξάζειν «glorifier (Dieu et les œuvres de Dieu)», εἶναι «païens», ἐκκλησία «Église», ἐκλεκτός «élu» (οἱ ἐκλεκτοί désignant les fidèles, cf. *supra*, p. 150), ἐξομολογεῖσθαι «louer (Dieu)», εὐθύτης «justice», ζῆν «vivre (surnaturellement)», ζωή «vie (surnaturelle)», θάνατος «mort (au sens religieux)», θυσιαστήριον «autel (pour sacrifier au vrai Dieu)», κολλᾶσθαι «s'attacher à (quelqu'un)», κόσμος «le monde (détourné de Dieu)», κτίζειν «créer», κτίσις «la création», κύριος «Seigneur (Dieu)», λαός «peuple (d'Israël)», ὁδός «conduite», ὄνομα «nom (de Dieu)», ὥρασις «vision», παραβολή «parabole», πιστεύειν «croire», πίστις «foi», πιστός «croyant», πνεῦμα «esprit», πρεσβύτερος «presbêtre», προφητεία «prophétie», προφητεύειν «prophétiser», προφήτης «prophète», σκανδαλίζειν «porter au péché», σκληροκαρδία «dureté de cœur», συνετίζειν «faire comprendre (les intentions de Dieu)», σωτηρία «salut», ταπεινοφρονεῖν «se montrer humble», ταπεινόφρων «humble».

Si, une fois encore, nous reprenons la distinction entre les sémitismes sémantiques et lexicologiques, nous pouvons constater que la grande majorité des mots que nous venons d'énumérer sont des sémitismes sémantiques, c'est-à-dire, abstraction faite du sens, se présentent aussi dans des textes profanes. Il n'y a guère que les sept mots suivants qui soient des sémitismes lexicologiques, c'est-à-dire qui ne se présentent pas dans les textes grecs profanes qui nous sont parvenus (pour autant que nous sachions): ἀγαλλιᾶσθαι, ἀγιάζειν, ἀγίασμα, θυσιαστήριον, σκανδαλίζειν, σκληροκαρδία, συνετίζειν.

Les sémitismes cités jusqu'ici se présentent déjà dans la Septante¹. Mais, depuis lors, un grand nombre d'entre eux ont continué à se développer dans les communautés juives et chrétiennes. C'est ainsi que des termes comme ἀπόστολος, δίκαιος, ἐκκλησία, ἐκλεκτός, κύριος, πίστις, πρεσβύτερος, προφήτης se trouvent chez Hermas dans un sens spécifiquement chrétien, sens qu'ils ne pouvaient pas encore avoir dans la Septante. En outre, à l'aide des premiers sémitismes, on forma des mots nouveaux, qui ainsi ont, eux aussi, indirectement une origine sémitique. Dans le *Pasteur*, on peut citer à ce sujet: ἐθνικός «païen»,

1. Pour ἀπόστολος voir K. H. Rengstorff, *art.* ἀπόστολος, ThWNT I, pp. (406-446)411-412; Bauer, *Wörterbuch*, s.v.

εἰδωλολατρεῖν, «commettre de l'idolâtrie», εἰδωολάτρης «idolâtre», κτίσμα «créature», κυριότης «domination (divine)», προφητικὸς «prophétique», ταπεινοφροσύνη «humilité», ψευδοπροφήτης «faux prophète».

Non seulement des mots isolés, mais aussi des combinaisons de mots témoignent de l'apport sémitique dans le vocabulaire d'Hermas. Il utilise une série d'expressions nominales: ὁ αἰὼν οὗτος, ὁ αἰὼν ἐκεῖνος/ἐρχόμενος/ἐπερχόμενος, ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ, αἱ βίβλοι τῶν ζώντων et τῆς ζωῆς, ὁ δοῦλος τοῦ θεοῦ, ὁ θεὸς τῶν δυνάμεων, θεὸς ζῶν, ζωὴ αἰώνιος, τὰ μεγαλεῖα τοῦ θεοῦ. On peut aussi nommer quelques expressions verbales: ἀναβαίνειν ἐπὶ τὴν καρδίαν, εἶναι μετὰ «protéger»¹, πορεύεσθαι + un abstrait, pour indiquer une vertu ou un vice, ταπεινοῦν τὴν ψυχὴν (voir *supra* pp. 140-142). Comme expressions adverbiales, nous avons ἕως αἰῶνος «de toute éternité», εἰς τὸν αἰῶνα «pour l'éternité», ἕως πότε «jusqu'à quand». Les expressions de ce genre continuèrent, elles aussi, à servir. C'est ainsi que, chez Hermas, nous trouvons le mot καρδιογνώστης «celui qui connaît les cœurs» (dit de Dieu), qui dérive de γινώσκειν τὰς καρδίας, qu'on ne trouve pas chez Hermas, mais bien dans la Septante (3 *Regn.* 8,39; 2 *Par.* 6,30; *Prov.* 24,12).

Comme nous l'avons déjà vu, les sémitismes qu'Hermas utilise dans le domaine du vocabulaire, se trouvaient déjà, pour la plupart, dans la Septante. La terminologie des deux αἰῶνες fait exception, mais, elle aussi, on la trouve bien avant le Pasteur dans des écrits de langue grecque². Cela correspond à ce que nous avons constaté au sujet des sémitismes syntaxiques. Mais une autre constatation s'impose ici, constatation qui ne pouvait naturellement être faite là, à savoir qu'un grand nombre de sémitismes, après avoir été introduits dans le grec biblique par les traducteurs de la Septante, se sont mis à vivre indépendamment. C'est ainsi que ἁγίασμα et θυσιαστήριον, chez Hermas, ne sont plus, comme c'est le cas habituellement dans la Septante, le sanctuaire et l'autel du Temple de Jérusalem, mais, par analogie, le sanctuaire et l'autel dans le ciel³. Ensuite, nous avons déjà cité le sens chrétien donné à des termes d'origine judaïque et les mots nouveaux

1. Pour cette expression voir W. C. van Unnik, *Dominus vobiscum: The background of a liturgical formula*, New Testament Essays, Studies in memory of Thomas Walter Manson, Manchester 1959, pp 270-305, sur Hermas *ib.* pp 292, 295-297, 300 n 2.

2. Voir Pernveden, *Church*, pp 206-209; Á. P. Orbán, *Les dénominations du monde chez les premiers auteurs chrétiens*, Nijmegen 1970, pp 114-120, 126-132.

3. Cf. Dibelius *ad* 10,1; 42,2. Pour cette idée du sanctuaire céleste, voir Bietenhard, *Himmlische Welt*, pp 123-137, 192-193, 263; M. de Jonge, *The Testaments of the Twelve Patriarchs*, Assen 1953, p 48.

formés, dérivés ou composés à partir de mots sémitisants. Voilà différentes choses qui prouvent que, dans le vocabulaire d'Hermas, rien n'indique qu'il connaissait l'hébreu ou l'araméen.

12. QUELQUES LATINISMES SUPPOSÉS

Pour terminer, nous examinerons encore quelques termes et expressions que certains spécialistes considèrent comme des latinismes, mais qui, à notre avis, s'expliquent fort bien sans influence latine.

Blass-Debrunner et Bauer voient l'origine de l'expression *τιθέναι τὰ γόνατα*, qu'Hermas utilise dans 1,3; 5,2; 9,5, dans l'expression latine *genua ponere*¹. Pourtant, eux-mêmes disent qu'on la trouve aussi chez Euripide et chez Marc, Luc et dans les *Actes*. En outre, pour autant que nous sachions, il n'y a pas tellement moins de passages avec *τιθέναι τὰ γόνατα* dans les textes grecs qu'avec *genua ponere* dans les textes latins². C'est pourquoi la thèse de l'influence latine ne nous semble pas prouvée.

Dibelius semble interpréter 1,8: *εὐκατάλλακτον ἔχει τὸν κύριον* dans le sens de «il considère le Seigneur comme miséricordieux»; *ἔχειν* serait alors utilisé d'une manière non-grecque, comme le *habere* latin «considérer comme»³. Mais le sens n'est pas ici subjectivement «tenir pour», mais objectivement «avoir comme», sens qui se présente aussi ailleurs en grec, cf. Sophocle, *Tr.* 1188: *δμῶνι' ἔγωγε, Ζῆν' ἔχων ἐπώμοτον*, CMRDM 1,146: *ἐάν τις τὴν στήλην ἀδικήσῃ, κεχολωμένον ἔχοιτο Μῆνα καταχθόνιον*, *Test. Job* 47,10: *οὐχ ἔξετε ὅλως ἀντιπασσόμενον τὸν ἐχθρόν*, Héliodore 2,4,4: *πιστὸν ἔχεις τὸν ἐρώμενον*.

1. BD § 5^{3b}; Bauer, *Wörterbuch*, s.vv. γόνο, τίθημι I 1 b; H. Schlier, *art.* γόνο, ThWNT I, pp. 738-740.

2. *Τιθέναι τὰ γόνατα* Euripide, *Tr.* 1307; *Mc.* 15,19; *Lc.* 22,41; *Act.* 7,60; 9,40; 20,36; 21,5; *Acta Thom.* 167; *Mart. Andr. prius* 8; *Mart. Petri et Pauli* 52; Eusèbe, *H.E.* 5,5,1. *Ponere genua*: Ovide, *Mét.* 1,729-730; *Fast.* 2,438; Sénèque, *Suas.* 1,2; Quinte-Curce 4,6,28; 8,7,13; Quintilien 9,4,11; Pétrone 73,4; 133,2; Sénèque, *Her. F.* 546; *Tro.* 715; fr. 120 Haase; Tertullien, *Or.* 23,1; *Marc.* 3,13,8; Ps. Tertullien, *Iud.* 9,12; 10,10; Justin 12,9,12; Végèce, *Epit.* 1,20; Claudien 28,71-72; *Pass. Petr. Paul. long.* 52; *Mirac. Thom.* p. 117,3 Bonnet = *Pass. Thom.* p. 157,20 Bonnet; *Acta Pauli et Th.* A et C 5,24; *Ass. Mos.* 4,1. Pour le latin, nous avons pu consulter le *Thesaurus*; c'est pourquoi la liste, probablement, est beaucoup plus complète pour le latin que pour le grec. En outre, dans beaucoup de cas, les apocryphes latins remontent sans doute à des textes grecs.

3. Il remarque du moins *ad loc.*: «Zu der wahrscheinlich latinisierenden Konstruktion von ἔχειν s. zu Lc 14,18» (*Lc.* 14,18 comporte *ἔχε με παρητημένον*). Il traduit: «er darf glauben, dass der Herr ihm gnädig geneigt ist».

C. H. Turner crut trouver dans 7,4: ἐάν σοι φανῇ, un latinisme qui aurait été formé d'après *si tibi videtur*, et d'autres après lui furent de cet avis¹. Mais cette expression est très fréquente dès le III^e siècle avant J.-C. dans les papyrus non-littéraires. Dans les sources littéraires aussi, elle revient à plusieurs reprises², par exemple *Ep. Arist.* 32: ἐάν οὖν φαίνεται, βασιλεῦ, γραφήσεται πρὸς τὸν ἀρχιερέα, 1 *Esdr.* 2,16: ὅπως, ἂν φαίνεται σοι, ἐπισκεφθῇ ἐν τοῖς ἀπὸ τῶν πατέρων σου βιβλίοις. On ne peut opposer que, dans les traductions grecques de décrets du sénat romain, *si tibi videtur* soit régulièrement rendu par ἐάν σοι φαίνεται³: dans ce cas, les traducteurs préfèrent justement une traduction idiomatique, donc moins littérale.

Comme symptôme d'influence latine, Christine Mohrmann cite 9,9: εἰς τὰ δεξιὰ μέρη et εἰς τὰ ἀριστερὰ μέρη, où μέρος représenterait *pars*, «côté»⁴. Mais nous trouvons aussi ces expressions dans des textes où il ne peut pas être, ou guère être question d'une influence latine, Platon, *Ti.* 46c: εἰς τὸ ἀριστερόν μέρος, *Joh.* 21,6: εἰς τὰ δεξιὰ μέρη, cf. 2 *Macc.* 3,26: περιστάντες (sc. αὐτῷ) ἐξ ἑκατέρου μέρους. En général, μέρος «côté», est assez fréquent dans le grec ultérieur⁵.

Zahn découvrit une influence latine dans 50,1: τί ὧδε ὑμεῖς ἐτοιμάζετε ἀγροὺς καὶ παρατάξεις πολυτελεῖς καὶ οἰκοδομάς καὶ οἰκήματα μάταια (de même dans 50,2.4.6). On peut interpréter ici le verbe ἐτοιμάζειν dans le sens d'«acheter», cf., dans le même contexte, 50,8: ἀντὶ ἀγρῶν οὖν ἀγοράζετε ψυχὰς θλιβομένας, et ce sens serait un calque du *comparare* latin⁶. Mais ἐτοιμάζεσθαι se présente à plusieurs reprises dans le sens de «se procurer (pour de l'argent)»: Démosthène 23,209: τροφήν ἀφθονόν εἰσιν ἐτοιμασμένοι, Métrodore, fr. 53: ἐτοιμάζονται τινες διὰ βίου τὰ πρὸς τὸν βίον. Ce sens est proche de celui de «vendre». Mais

1. Turner, *Shepherd*, p.198 n.1; également Mohrmann, *Origines*, p.75; Giet, *Les Pasteurs*, p.284; Tabachovitz, *Ergänzungsheft*, p.7.

2. Par exemple Denys d'Halicarnasse, *AR* 2,14,4; 2 *Esdr.* 7,20; Épictète 1,12,19; Eusèbe, *H.E.* 3,25,4. Pour les papyrus non-littéraires voir C.Harsing, *De optativi in chartis Aegyptiis usu*, Bonnæ 1910, pp.50-51; H. A. Steen, *Les clichés épistolaires dans les lettres sur papyrus grecques*, *Classica et Mediaevalia* 1, 1938, pp.(119-176)150-152.

3. Voir R. K. Sherck, *Roman documents from the Greek East*, Baltimore, Maryland, 1969, p.15 (ajouter: nr.12,17-18). D'ailleurs il ne reste que deux passages de l'original latin; dans ces passages, il est fait usage d'abréviations: 22,24 s(ei) e(is) v(ideretur), 22,29 sei v(ideantur) e(is).

4. Mohrmann, *Origines*, p.75; Giet, *Les Pasteurs*, p.284.

5. Par exemple Polybe 1,42,8; Diodore 2,9,3; Achille Tatius 2,9,2; Pausanias 2,32,3. Voir aussi J. A. L. Lee, *A neglected sense of μέρος*, *Antichthon* 6, 1972, pp.39-42.

6. Zahn, *Hirt*, p.487 n.2; Mohrmann, *Origines*, p.75; Giet, *Les Pasteurs*, p.284.

il y a aussi des passages où, comme chez Hermas, on est tout aussi bien en droit d'interpréter ἐτοιμάζειν dans le sens d'«acheter». Dans 2 *Par.* 3,1, il est dit à propos de l'endroit où le Temple devait être bâti: ἐν τῷ τόπῳ, ὃ ἡτοίμασεν Δαυὶδ. Ce ἐτοιμάζειν consiste dans ἀγοράζειν, comme il ressort de 1 *Par.* 21,22-25, notamment dans 21,24: ἀγοράζων ἀγοράζω (sc. τὸν τόπον) ἐν ἀργυρίῳ ἀξίῳ. Dans PAnt. 2,93 (IVp), lettre où il est question d'une maison à acquérir, nous lisons 1.16-18: δῆλωσ[ον ἐ]μοὶ ὅπως γράψω τῷ ἀδελφῷ Κρονίῳ καὶ ἐτοιμάσῃ μοι τὴν οἰκίαν.

Un latinisme supposé qu'Hermas partage avec le Nouveau Testament est l'expression τὸ ἱκανὸν ποιεῖν + dat., «satisfaire» (65,5; *Mc.* 15,15), qui s'inspirerait du latin *satisfacere*. Ici aussi tout dépend de la façon dont on interprète les faits, car Blass-Debrunner, qui parlent d'un latinisme, citent tant de passages de textes post-classiques à partir de Polybe, que nous serions porté à croire que l'expression peut avoir son origine dans le grec même¹.

1. BD § 5^{3b}. Le considèrent aussi comme latinisme Harnack, Funk et Lelong *ad loc.*; Moulton, *Einleitung*, p.29; Turner, *Shepherd*, p.198 n.1; Salonijs, *Papyrusbriefe*, p.25; Mohrmann, *Origines*, p.75; Giet, *Les Pasteurs*, p.284.

EMPRUNTS

I. INTRODUCTION

Chacun sait que, notamment dans le domaine du vocabulaire, le grec classique était une langue jalouse de son autarcie. «Il n'y a pas de langue plus rebelle à l'emprunt à des langues étrangères que le grec de l'époque classique, parce qu'il n'y a eu nulle part civilisation plus évidemment supérieure aux civilisations voisines que n'était, dans l'antiquité, la civilisation hellénique»¹. À l'époque hellénistique, lorsque les échanges avec les peuples non-grecs s'intensifient, la situation change. D'une part, la langue grecque s'impose avec beaucoup plus de force dans le monde non-grec; d'autre part, elle ne peut plus, à la longue, se défendre contre l'infiltration d'éléments étrangers. L'expansion politique des Romains notamment a eu des conséquences considérables. Des soldats, des fonctionnaires et des marchands romains font leur entrée dans le monde hellénistique, apportant avec eux en grand nombre objets et usages nouveaux. Calendrier romain, monnaie romaine, mesures et poids romains se répandent partout. Et avec les choses s'imposèrent aussi les mots latins.

Mais ce processus ne s'accomplit pas sans heurts. Les Grecs cultivés, ceux qui avaient conscience d'écrire une prose d'art et de devoir sauvegarder une tradition littéraire, s'opposaient autant que possible à l'importation de mots latins. Les Atticistes étaient en tête. Libanios réussit encore, dans son œuvre considérable, à ne pas employer un seul mot latin². Même les noms propres latins étaient intolérables aux yeux des Atticistes³.

Mais un purisme intégral était irréalisable. Dion Cassius (55,3)

1. Meillet, *Aperçu*, p.320.

2. R. Foerster-K. Münscher, *Libanios*, Paulys Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft, Neue Bearbeitung XII, Stuttgart 1925, col. (2485-2551)2535.

3. Voir E. Norden, *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, Leipzig-Berlin 1909², p.60 n.2.

reconnaît qu'il ne trouve pas de mot en bon grec pour *senatus auctoritas*. Les écrivains qui s'occupaient du passé romain, comme Polybe, Denys d'Halicarnasse et Plutarque, se voyaient bien forcés d'emprunter les termes techniques des institutions politiques romaines. D'autres, comme Épictète, ne se souciaient pas d'écrire un grec littéraire et n'avaient aucun scrupule à utiliser des mots latins. Les auteurs techniques, comme Dioscuride, Érotianos et l'écrivain du *Periple de la Mer Érythrée* ne se croyaient pas tenus aux règles littéraires¹. Dans les inscriptions et les papyrus non-littéraires, on trouve des emprunts à foison².

La Bible grecque donne bien la mesure dans laquelle les emprunts latins ont pénétré la langue. Le grec biblique, en effet, qui garda largement sa liberté à l'égard des normes de la littérature profane, était beaucoup moins réfractaire à l'importation que les auteurs profanes, comme en témoignent les emprunts sémitiques dans la Septante et le Nouveau Testament. Mais il n'existe absolument pas d'emprunts latins dans la Septante³. À l'époque où ces textes ont été écrits, ils n'étaient évidemment pas encore d'un usage courant dans la langue commune. Les traductions grecques ultérieures de la Bible, au contraire, contiennent déjà différents emprunts latins⁴.

Dans le Nouveau Testament, le nombre de mots latins – vingt-sept mots différents – est déjà relativement grand. Les emprunts désignent en général des choses concrètes. C'est pourquoi on les trouve surtout dans des livres narratifs, les évangiles et les *Actes*. Ce sont des termes venant du monde des autorités romaines (justice, administration, armée) et de celui du commerce et du trafic (mesures, monnaies, objets, noms de vents). Chez Luc, nous voyons une certaine tendance à écarter les mots étrangers, «preuve indirecte de la popularité» dont jouissaient les emprunts latins⁵. Les apocryphes présentent la même image que le Nouveau Testament; ils contiennent en tout vingt-

1. Voir Hahn, *Romanismus*, pp. 235-236, 253-257.

2. Voir A. Cameron, *Latin words in the Greek inscriptions of Asia Minor*, *The American Journal of Philology* 52, 1931, pp. 232-262; S. Daris, *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, Barcelona 1971, *pass.*

3. Les mots d'origine celtique γαῖσος (*Jos.* 8,18bis; *Judith* 9,7), κάρρον (1 *Esdr.* 5,53 *v.l.*), μανιάκης (1 *Esdr.* 3,6; *Dan.* 1xx/Th 5,7.16.29) ont pu être empruntés directement au celtique de Galatie.

4. Καροῦχα (Symm. *Is.* 66,20; *Al. Ex.* 14,6 *v.l.*), σοῦχινος (Aq. 3 *Regn.* 10,11), φόσσατον (*Al. Gen.* 49,19), et comme variantes manuscrites κελάριον (*Al. Gen.* 43,30), τένθα (Symm. *Num.* 25,8), τίτλος (Symm., Aq., Theod. *Jer.* 21,4), φουρκίζειν (Symm. *Num.* 25,4).

5. BD § 5¹. *Ib.* énumération des mots latins dans le Nouveau Testament.

deux emprunts latins différents¹. Dans la littérature paléochrétienne ultérieure, on trouve surtout des mots latins dans des écrits plus populaires. Mais même certains auteurs à prétentions littéraires ne poussent pas le purisme au point où le font les Atticistes profanes².

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des emprunts latins. Mais dans les milieux qui avaient des rapports avec le monde sémitique, à savoir le judaïsme de langue grecque et le christianisme le plus ancien, les emprunts hébreux et araméens pénètrent d'une manière analogue. Leur nombre pourtant resta limité. Même dans le Nouveau Testament, les emprunts sémitiques ne sont pas plus nombreux que les emprunts latins. Chez Hermas, ils font complètement défaut.

2. HERMAS

Dans le *Pasteur*, nous trouvons cinq noms propres latins, deux noms de personnes: Κλήμης, Μάξιμος, et trois noms géographiques: Καμπανός, Κοῦμαι, Τίβερις, ensuite, trois noms de personnes sémitiques: Ἐλδάζδ, Μιχαήλ, Μωδάτ, et enfin quatre substantifs latins, qui ne sont pas des noms propres: κερβικάριον, λέντιον, στατίων, συμψέλιον. Voilà tout ce que notre texte comporte en fait d'*importation*. Devant ce nombre relativement restreint, on pourrait être tenté de conclure qu'en réalité, Hermas s'en tire fort bien sans l'aide d'autres langues, qu'il se sert du grec comme on le fait d'une langue maternelle. D'autre part, c'est précisément quand on utilise une langue moins familière, qu'on s'abstient en général autant que possible d'avoir recours à de l'*importation*³. Les données numériques ne conduisent donc pas à des

1. Mots qui se présentent dans le Nouveau Testament: Καῖσαρ (*Acta Pauli et Th.* 36; *Acta Pauli* 9,4.14.26; 10,32; 11,4; *Mart. Pauli 1ter*. 2quinquies. 3), κεντυρίων (*Ev. Petri* 31.32.38.45.47.49; *Acta Pauli* 9,18; 11,4.12; *Mart. Pauli* 3.6.7), κοδράντης (*Did.* 1,5), λέντιον (*Apoc. Bar.* 3,5; Hermas 9,4), λίτρα (*Test. Jud.* 3,3), μίλιον (*Protev. Jac.* 17,2; *Did.* 1,4), μόδιος (*Apoc. Bar.* 6,7), πραιτώριον (*Protev. Jac.* 21,2), σπεκουλάτωρ (*Acta Pauli* 10,26; *Mart. Pauli* 5), φραγελλούν (*Test. Benj.* 2,3; *Acta Pauli et Th.* 21; *Acta Pauli* 1,30), ainsi que ἄκτον (*Acta Pauli et Th.* 38), ἀρῆνα (*Acta Pauli et Th.* 36), βῆλον (*Test. Job* 25,2), κερβικάριον (Hermas 9,4), ματρώνα (*Acta Pauli* 3,26; 4,2), δκτώβριος (*Apoc. Esdr.* p. 33), ὄρριον (*Mart. Pauli* 1bis), παλάτιον (*Acta Pauli* 9,20; *Mart. Pauli* 3), πραιφεκτος (*Acta Pauli* 9,18; *Mart. Pauli* 3), στατίων (Hermas 54,1.2), συμψέλιον (Hermas 9,4bis.7; 10,4; 18,1.5; 21,3bis; 43,1bis), σωλάριον (*Jos. et As.* 7,2).

2. Voir, par exemple, la liste d'emprunts latins dans l'œuvre d'Athanase chez Bardy, *Question des langues*, p.123 n.4; il y en a aussi un grand nombre dans un texte comme Jean Chrysostome, *Ep.* 14.

3. Voir *supra* p.56. Nous employons ici le terme *importation*, tout comme ailleurs, dans le sens technique que nous avons indiqué *supra*, p.36.

conclusions sûres: il faudra examiner les matériaux de plus près. Nous nous arrêterons tout d'abord à la forme des termes empruntés.

Au sujet des noms latins qui ne sont pas des noms propres, il faut remarquer qu'en passant dans la langue grecque, ils ont subi les modifications habituelles¹. C'est ainsi que les neutres de la deuxième déclinaison *linteum* et *subsellium* furent recueillis comme neutres en -ον dans la deuxième déclinaison grecque, et qu'à *statio* au nominatif on ajouta un -ν final, comme c'était la règle pour les mots en -io. *Cervical* fut traité comme l'étaient normalement les neutres en -al et -ar: du pluriel -alia/-aria on dérivait un singulier -άλιον/-άριον, qui, dès lors, entraînait dans la deuxième déclinaison. On retrouve ici l'assimilation du -l- au -r- précédent que plusieurs emprunts présentent. Il est courant, à cette époque, de rendre *c* et *v* par χ et β . Dans λέντιον le -ιον pour -eum correspond à une règle générale. Dans συμψέλιον on remarque que -ŷ- est rendu par -υ-, -bs- par -ψ- et la simplification de -ll- en -λ-, modifications normales dans ces positions, et aussi l'adjonction du -μ-, qu'on peut attribuer à l'étymologie populaire, qui assimilait la première syllabe avec le préfixe συν-, mais qui peut aussi se fonder sur des lois phonétiques².

Pour les noms propres latins, les choses se passent de façon analogue: signalons, par exemple, la disparition du -n- devant -s dans Κλήμης, disparition qui s'était produite aussi en latin, mais qui ne s'y manifestait généralement pas dans l'orthographe. Pour les noms géographiques, une deuxième remarque s'impose. À l'époque d'Hermas, le grec littéraire se distinguait de la langue courante, entre autres, par le fait que, pour une série de villes et de rivières, il utilisait des noms différents de ceux employés dans la vie quotidienne. C'étaient pour la plupart des noms qui avaient été courants en grec classique ou des noms qui avaient été expressément hellénisés. Hermas est loin de procéder ainsi: chez lui pas de Κύμη, mais Κοῦμαι, pas de Θύμβρις, mais Τιβερίς³.

Dans le cas des noms propres et des mots sémitiques en général, la

1. Cf. Daris, *Lessico latino*, pp. 18-21 et la bibliographie *ib.* p. 18.

2. Cf. H. B. Rosén, *Palestinian κοινή in rabbinic illustration*, *Journal of Semitic Studies* 8, 1963, p. (56-72) 68.

3. Une tendance contraire amène les poètes romains à utiliser les noms franchement grecs: *Cyme* (Stace, *Silv.* 4,3,65), *Thybris* (Virgile, *A.*, *pass.*). La forme Κοῦμαι chez Hermas est une conjecture acceptable de Tischendorf, *app. crit. ad.* 1,3, et W. Dindorf, *Nachträgliche Bemerkungen zu Hermas*, II, *Leipziger Repertorium der deutschen und ausländischen Literatur* 15¹, 1857, pp. (65-79) 67-68; les manuscrits ont εἰς κόμας (cf. cependant, à l'avantage de cette lecture gardée par Lake, *Cant.* 7,12 ἐξέλωμεν εἰς ἀγρόν, αὐλισθῶμεν ἐν κόμαις).

situation est différente en ce que ces mots se terminaient souvent par des consonnes qui, en grec, ne pouvaient se trouver à la fin d'un mot. Les noms qui n'étaient pas des noms propres étaient généralement transformés de telle sorte que les règles grecques leur fussent applicables, par exemple $\rho\omega$ - $\sigma\acute{\alpha}\kappa\kappa\omicron\varsigma$. Pour les noms propres on trouve parfois des doublets: une forme littéraire, adaptée au grec, et une forme non littéraire, contraire aux règles grecques, par exemple $\eta\rho\iota$: $\iota\omega\sigma\eta\phi\omicron\varsigma$ ou $\iota\omega\sigma\eta\pi\omicron\varsigma$ dans le premier cas, et $\iota\omega\sigma\eta\phi$ dans le second. Les formes qu'utilise Hermas sont ici encore celles du deuxième groupe, le groupe non-littéraire. Il se conforme d'ailleurs en cela à l'usage de la Bible et des apocryphes¹.

Si nous résumons nos constatations, nous voyons, qu'en ce qui concerne la forme extérieure des emprunts, Hermas se conforme entièrement à l'usage qui, avant lui, était déjà celui de la langue commune et du grec biblique. À voir la forme de ses emprunts, rien ne permet de les considérer comme une preuve de sa connaissance du latin, de l'araméen ou de l'hébreu.

Nous arrivons à la même conclusion si nous considérons ce que deviennent en grec les noms latins qui ne sont pas des noms propres. Les quatre mots dont il s'agit nous ont été transmis dans des textes littéraires, mais surtout dans des textes non-littéraires. Pour le moment nous connaissons au total, datant du II^e et du III^e siècle après J.-C., onze passages comportant $\kappa\epsilon\rho\beta\iota\kappa\acute{\alpha}\rho\iota\omicron\nu$, six $\lambda\acute{\epsilon}\nu\tau\iota\omicron\nu$, vingt-quatre $\sigma\tau\alpha\tau\iota\omega\nu$, et six $\sigma\upsilon\mu\phi\acute{\epsilon}\lambda\iota\omicron\nu$ ². Nous retrouvons en outre les trois derniers mots dans le composé $\lambda\epsilon\nu\tau\omega\phi\alpha\nu\eta\varsigma$ et les dérivés $\sigma\tau\alpha\tau\iota\omega\nu\acute{\iota}\zeta\epsilon\iota\nu$ et

1. Cf. Thackeray, *Grammar*, pp. 160-166; BD § 53. $\epsilon\lambda\delta\acute{\alpha}\delta$ et $\mu\omega\delta\acute{\alpha}\tau$, pour autant que nous sachions, ne se présentent nulle part sous une forme plus hellénisée, mais, à côté de $\mu\iota\chi\alpha\eta\lambda$ il y avait $\mu\iota\chi\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$ (du moins, dans 1 *Esdr.* 8,34, on a le gén. $\mu\iota\chi\alpha\eta\lambda\omicron\upsilon$).

2. Dans les inscriptions, ostraca et papyrus, nous avons compté un mot pour une fois, même lorsqu'il s'y présente plusieurs fois. Voici les passages: $\kappa\epsilon\rho\beta\iota\kappa\acute{\alpha}\rho\iota\omicron\nu$ Hérodien le grammairien dans *Lex. Vind.* p.312 (cf. *infra* p.168 n.2); papyrus IIp POxy. 10, 1269,37; PFay.347; PHeid. 237,10; II/IIIp POxy. 24, 2424,39; Stud. Pal. 20,46,19; 20,67,29; IIIp POxy. 6,921,8.20; BGU 3,814,11; PSI 13,1331,12-13.15; PWisc. 30,11,14. $\lambda\acute{\epsilon}\nu\tau\iota\omicron\nu$ *Peripl. M. Rubr.* 6; *Apoc. Bar.* 3,5; *Joh.* 13,4-5; inscriptions IIp Inscr. Magn. 116,34-35; BSA 27, 1925-1926, p.228,1.12; papyrus II/IIIp POxy.6,929,10-11. $\sigma\tau\alpha\tau\iota\omega\nu$ inscriptions IIp OGI 2,595, *pass.*; IGUR 1,84,4; II/IIIp IGUR 1,83,2-3; 2,413,4; IIIp SEG 2,666,3; ostraca IIp Ostr. 145,6; 146,6; 147,5; 273,4; 278,6; 287,4; 293,6; Ostr. Wilbour 20,3; II/IIIp Ostr. Bodl. 2,873,5; IIIp Ostr. Bodl. 2,872,4; papyrus IIp PCol. 2 *pass.*; BGU 1,326,11,10; 9,1891 *pass.*; PAberd. 78,4; SB 1,4361,6; 5,7630,24; PRyl. 2, 78,23; II/IIIp PPrincet. 155 verso,1; IIIp SB 6,9349,1. $\sigma\upsilon\mu\phi\acute{\epsilon}\lambda\iota\omicron\nu$ *Acta Thom.* A 49; inscriptions Ip Ephes. 3,65,12; ostraca IIIp SB 1,4292,4; papyrus IIp PPetaus 34,17; IIIp PMichael. 18,III,10; POxy. 6,921.

Συμφέλις (IG 3,1199,3,24; nom propre). Tous les quatre ont ensuite pénétré dans d'autres langues par le grec¹. Il est intéressant aussi de songer à la remarque d'un contemporain plus jeune qu'Hermas, le grammairien Hérodien, qui cite comme exemple de «barbarisme» l'emploi de κερβικάριον au lieu du terme grec original ὑπαυχένιον². Tout cela montre bien que les quatre emprunts en question s'étaient bien ancrés dans la langue grecque.

Mais il ne suffit pas de considérer la forme et la fréquence, il nous faut examiner aussi le sens. À cet égard, il y a peu de choses à signaler pour κερβικάριον, λέντιον et συμφέλιον: ils ont le sens qu'on leur trouve ailleurs dans les textes grecs. En revanche, l'interprétation de στατίων demande un examen détaillé, car le terme a, chez Hermas, un sens qu'on ne trouve nulle part ailleurs en grec³.

3. Στατίων

Le mot στατίων ne se présente chez Hermas que dans la première partie du chap.54. Citons le texte: νηστεύοντός μου καὶ καθημένου εἰς ὄρος τι εὐχαριστῶν τῷ κυρίῳ περὶ πάντων ὧν ἐποίησεν μετ' ἐμοῦ, βλέπω τὸν ποιμένα παρακαθήμενόν μοι καὶ λέγοντά μοι τοιαῦτα· τί ὀρθρινὸς ὦδε ἐλήλυθας; ὅτι, φημί, κύριε, στατίωνα ἔχω. τί, φησὶν, ἐστὶν στατίων; νηστεύω, φημί, κύριε. νηστεία δέ, φησὶν, τί ἐστὶν αὕτη, ἣν νηστεύετε; ὡς εἰῶθαι, φημί, κύριε, οὕτω νηστεύω. οὐκ οἶδατε, φησὶν, νηστεύειν τῷ θεῷ, οὐδὲ ἐστὶν νηστεία αὕτη ἢ ἀνωφελής, ἣν νηστεύετε αὐτῷ.

À en juger par ce passage, στατίων désigne une pratique comportant jeûne (νηστεύω) et prière (εὐχαριστῶν⁴). C'est un exercice individuel, car Hermas est seul⁵, et il est facultatif, car s'il avait été prescrit par

1. Voir Bauer, *Wörterbuch*, s.vv. et cf. Cameron, *Latin words*, p.233.

2. *Lex. Vind.* p.312. Mais l'attribution à Hérodien du *De soloecismo et barbarismo*, où se trouve la parole, est contestée.

3. Pour les sens de στατίων hors du *Pasteur*, voir, par exemple, J. Schümmer, *Die altchristliche Fastenpraxis mit besonderer Berücksichtigung der Schriften Tertullians*, Münster in Westf. 1933, pp.129-131, 135, 137-138; L. Moretti, *Inscriptiones graecae urbis Romae*, I, Romae 1968, p. 70.

4. Lorsqu'il s'agit de jeûne, on s'attend surtout à des prières de contrition et d'imploration, comme c'est le cas chez Hermas 6,1; 9,2; 18,6-7, mais la louange de Dieu est un pendant naturel de ces types de prière, cf. 2 *Esdr.* 19; *Ps.* 106; *Sir.* 39,5-6 et la prière dite *shemone 'esre*. Dans 51,5, Hermas met sur le même plan ἐντευξίς et ἐξομολόγησις, cf. 42,2 et voir Dibelius *ad* 42,2 (différemment Joly, *Pasteur*, p. 433).

5. Le pluriel (νηστεύετε, οἶδατε) qui prend vite la place du singulier dans la bouche du Pasteur, ne signifie pas qu'Hermas est en compagnie, mais est un signe que la parénèse, indépendamment de la situation, prend le dessus; de même, par exemple, 61,4. Voir Reiling, *Hermas*, pp. 165-169.

l'Église on comprendrait mal la réprobation du Pasteur. Si nous comparons les éléments que nous avons rassemblés ici avec ceux que nous trouvons chez Tertullien, le premier auteur qui, après Hermas, parle de la *statio*, nous trouvons beaucoup d'analogies¹: le jeûne, la prière, le caractère facultatif. Ce qu'Hermas ne dit pas, c'est que la *statio* se faisait le mercredi et le vendredi et qu'elle se terminait à la troisième heure de l'après-midi. En outre, à l'époque de Tertullien, la *statio* n'a pas encore de forme très fixe. C'est ainsi que Tertullien s'en prend à ceux qui, le jour de la *statio*, ne participent pas à l'eucharistie. La synaxe eucharistique des jours de *statio* a manifestement été instaurée plus tard et n'était pas encore généralisée². Dans une phase antérieure, pour autant que nous puissions l'inférer de la description chez Hermas, il n'est même pas encore question de célébrations communes. À tous égards, la *statio* semble y être un exercice individuel³.

On a donné de nombreuses explications à l'origine du terme *statio*⁴. On peut les diviser en trois groupes suivant qu'on part d'un sens profane de *statio*, d'une origine juive ou d'une combinaison d'éléments profanes et juifs. Dans le premier groupe, il faut surtout mentionner l'idée qu'on a affaire à une métaphore militaire. *Stationem habere* signifierait à peu près «monter la garde devant Dieu». Chez Tertullien, on trouve déjà plusieurs témoignages en faveur de cette interprétation, par exemple *Or.* 19,5: *si statio de militari exemplo nomen accepit (nam et militia Dei sumus)*, *Ieiun.* 10,6-7: *impressius tamen tum ei secundum ipsum stationis vocabulum addicimur. nam et milites numquam immemores sacramenti magis stationibus parent*. Mais ces formules nous sont de peu d'utilité; car nous avons affaire ici à une explication de circonstance, à «un de ces artifices stylistiques dont Tertullien est coutumier et qui devraient nous détourner de prendre au sérieux ses étymologies et ses explications sémasiologiques»⁵. Une autre possibilité d'explication est celle que, sous toute réserve, Thörnell a ouverte en partant de *statio* au sens d'«arrêt». Le terme indiquerait alors l'arrêt des occupations quotidiennes, et serait devenu ainsi un terme technique pour les pratiques religieuses en question⁶. Cette explication n'a guère

1 Cf Schummer, *Fastenpraxis*, p 83, Mohrmann, *Statio*, pp 311-314

2 Cf E Dekkers, *Tertullianus en de geschiedenis der liturgie*, Brussel-Amsterdam 1947, p 133, Mohrmann, *Statio*, pp 312-313

3 Cf Mohrmann, *Statio*, pp 312, 318, 327

4 Voir Schummer, *Fastenpraxis*, pp 123-129, Mohrmann, *Statio*, pp.307-308

5 Mohrmann, *Statio*, p 313, cf *ib* pp 313-314, 319 et Dekkers, *Tertullianus*, p 140 n 1

6 G Thörnell, compte-rendu de St W J Teeuwen, *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian*, Gnomon 3, 1927, pp (48-50)49-50

eu de succès; un des inconvénients est d'insister sur ce qui est omis plutôt que sur ce qui est fait.

Ceux qui cherchent l'origine du terme dans le judaïsme ont depuis longtemps appelé l'attention sur le terme hébraïque **מַעֲמָד**, qui est un *nomen actionis* formé sur **עָמַד** «être debout», exactement comme *statio* l'est pour *stare*. On s'est fondé, en particulier, sur le passage suivant du traité *Ta'anit* de la Mishna (4,2): «Les premiers prophètes créèrent vingt-quatre sections (de prêtres et de lévites), et à chaque section correspondait une représentation (**מַעֲמָד**)¹ à Jérusalem, composée de prêtres, de lévites et d'Israélites. Lorsque le temps était venu pour une section d'avoir son tour, les prêtres et les lévites de la section allaient à Jérusalem, et les Israélites de la même section (s'ils étaient empêchés d'aller, eux aussi, à Jérusalem) se rassemblaient dans leurs demeures et lisaient le récit de la création, et les hommes de la représentation (**מַעֲמָד**) jeûnaient pendant quatre jours de la semaine, du deuxième au cinquième jour». Lors de ces réunions locales, il y avait aussi des prières communes. Il y a donc des points de ressemblance entre les réunions locales des «représentations», d'une part, et la *statio* chrétienne, d'autre part: le jeûne, la prière, les jours fixes, ce qui incita certains spécialistes à considérer la *statio* comme la continuation de la «représentation»². Mais il y a aussi de grandes différences: la pratique juive est collective et obligatoire, elle a lieu chaque semaine dans un des vingt-quatre districts du pays, donc deux fois par an dans chaque district; la pratique chrétienne est individuelle et facultative, peut se faire chaque semaine et n'est pas liée à un pays ou un district. À cela s'ajoute que le judaïsme connaît un autre jeûne, qui ressemble beaucoup plus à la *statio* chrétienne et qui se fait également pendant deux jours de la semaine (à ce sujet, voir *infra*, p.172). Dans ces conditions,

1 À partir de maintenant nous désignons l'institution du *ma'amad* par «représentation». En allemand, on parle ordinairement de *Standmannschaft* ou de *Opferbeistände*. l'avantage de ces traductions est que le rapport avec **עָמַד** «être debout» continue à transparaître. Certains ne traduisent pas le terme, mais ici, où il peut être question d'autres sens de **מַעֲמָד** encore, cela prêterait à confusion. Il y a aussi des inconvénients à parler de «station», comme le font J. Bonsirven, *Notre statio liturgique est-elle empruntée au culte juif?*, *Recherches de Science Religieuse* 15, 1925, pp 258-266, et Peterson, *Judaismo e Cristianesimo*, p 378: cela suggérerait un rapport avec la *statio* chrétienne, ce qui n'est pas encore démontré. Sur la «représentation», voir Bonsirven, *ib* pp 260-266 et I. Elbogen, *Der jüdische Gottesdienst in seiner geschichtlichen Entwicklung*, Frankfurt am Main 1931³, pp 237-239, 553.

2 Voir Schummer, *Fastenpraxis*, pp 125-127, Mohrmann, *Statio*, pp 324-325. Aussi par exemple, Volter, *Die Apostolischen Vater*, I, pp 293-294, Peterson, *Judaismo e Cristianesimo*, pp 377-379.

il est difficile de penser que la *statio* puisse venir de la «représentation».

Schümmer a proposé une autre théorie, qui avait également le judaïsme pour point de départ, mais qui voulait échapper aux inconvénients que nous venons de signaler¹. Il remarque que, selon le Talmud, les Juifs, aussi bien individuellement que collectivement, priaient souvent en plein air et qu'ils attachaient une grande importance à l'endroit où se faisait la prière. Bien que les textes ne le disent pas, cet endroit se serait appelé **קִרְיָה**. En grec, ce terme aurait été traduit par **στατίων**, qui était également dans cette langue la désignation d'un endroit (attesté en tout cas pour «installation d'un port», «bureau», «salle de réunion»). Chez Hermas, **στατίωνα ἔχω** signifierait d'abord «j'ai occupé une place pour prier»; mais, étant donné que cette occupation d'une place fait partie d'une pratique de jeûne, l'expression équivaldrait à «je jeûne». Cette théorie n'est pas satisfaisante. Car, outre le caractère hypothétique de **קִרְיָה** au sens d'«endroit pour prier» et la faible probabilité que le grec ait traduit le **קִרְיָה** sémitique par le **στατίων** latin, l'exégèse de **στατίωνα ἔχω**, elle aussi, semble bien forcée. Il suffit de rappeler qu'Hermas lui-même répond à la question de savoir ce qu'est une **στατίων**, à savoir: **νηστεύω**. **Στατίων** n'indique donc pas un endroit, mais une action.

Reste la théorie de ceux qui combinent les données latines profanes et les données judaïques. Teeuwen propose l'idée d'une évolution du sens de *statio* qui, de «réunion» serait devenu «réunion liturgique le mercredi et le vendredi, jours de jeûne», et ensuite «jeûne»². Il faudrait alors attacher le sens de «réunion liturgique» à la «représentation» juive. La difficulté cependant, et elle est considérable, c'est que *statio* «réunion liturgique» apparaît pour la première fois chez Cyprien, au milieu du III^e siècle³, et que, chez Tertullien et plus encore chez Hermas, l'accent tombe entièrement sur le jeûne. Si l'on voulait en croire Teeuwen, l'évolution du sens de *statio* se serait accomplie dans l'ordre contraire à celui qu'on trouve dans les textes.

Mohrmann part d'un sens de *statio* qui a sa source dans la pensée grecque, à savoir: la place, le poste qu'on occupe dans la vie⁴. Ce sens métaphorique initial s'élargit en celui de «service». Il finit par désigner surtout la tâche du «premier serviteur de l'État», l'empereur. Les

1 Schummer, *Fastenpraxis*, pp 135-150

2 St W J Teeuwen, *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian*, Paderborn 1926, pp 101-120

3 Voir Mohrmann, *Statio*, pp 328-330

4 Mohrmann, *Statio*, pp 318-327

Chrétiens lui donnent alors le sens spécial de «service de Dieu» et indiquent par là le jeûne stational. *Statio*, dans le sens de «service», était beaucoup moins usuel que ses synonymes *munus* et *officium*. Mais s'il a été choisi, c'est à cause de l'influence du mot hébreu מַעֲשֵׂה, qui avait également évolué à partir du sens plus général de «service», «fonction», pour en venir à indiquer une fonction liturgique, celle notamment de la «représentation», tant à Jérusalem que dans les services correspondants des districts. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, pp. 170-171, il y a certains inconvénients à mettre en rapport le jeûne de la «représentation» avec la *statio* chrétienne, alors que d'autres formes judaïques de jeûne conviennent mieux à cet égard. Cette théorie ne résout donc pas non plus tous les problèmes.

Avant de chercher une explication à notre tour, nous voudrions faire deux remarques d'un ordre plus général. Pour commencer, un terme abstrait comme *statio*, qui indique une chose aussi universelle que l'action de se tenir debout, est prédestiné, tant dans la langue commune que dans les langues de groupe, à développer une multitude de sens, sens qui peuvent exister côte à côte¹. C'est pourquoi, lorsqu'on cherche à reconstituer une évolution sémantique, il ne faut pas se laisser hypnotiser par un seul sens, qui semble dominer, comme l'ont fait ceux qui supposaient dans *statio* une métaphore militaire. Il en va exactement de même pour le מַעֲשֵׂה hébreu, qui trop souvent a fait penser au seul phénomène de la représentation.

Deuxièmement, on peut tenir pour probable que l'origine de la pratique qu'Herma désigne par στασιών se trouve dans le judaïsme. La *Didachè* (8,1) recommande aux Chrétiens de faire leur νηστεῖται non pas le lundi et le jeudi, jours de jeûne juifs², mais le mercredi et le vendredi. Cette recommandation nous apprend donc que l'habitude de jeûner les jours de jeûne juifs était encore vivace dans les milieux chrétiens et aussi que les objections ne concernaient pas le maintien des pratiques de jeûne juives, mais l'observance des jours juifs alors que l'Église en avait fixé d'autres. L'exhortation de la *Didachè* et le fait que, d'une façon générale, le jeûne est, chez les Chrétiens, un héritage du judaïsme, nous engagent à chercher les origines du terme *statio*, et non pas seulement la pratique qu'il désigne, dans le milieu juif.

1 Cf Mohrmann, *Statio*, pp 318-319, 327

2 Voir Elbogen, *Gottesdienst*, pp 76-77, 524. Il pouvait s'agir d'un jeûne individuel (תַּעֲנִית יְחִידִי), mais aussi de celui de la communauté entière (תַּעֲנִית צִבּוֹר), voir Schummer, *Fastenpraxis*, pp 84-90, J Behm, *art* נָחַשְׁטִיץ, ThWNT IV, pp (925-935)930, 931-932

Nous constatons d'abord que l'Ancien Testament et, pour autant que nous sachions, les textes de Qumran et la littérature rabbinique ne possèdent pas de mot signifiant «la station debout» pour désigner la pratique qui, chez Hermas, s'appelle στατῶν. Il y a pourtant des indications que, dans le milieu juif, les temps étaient mûrs pour un tel terme. Cette affirmation demande à être précisée.

Pour commencer, nous voudrions signaler que les éléments qui, à en juger par les passages du *Pasteur* que nous avons cités, paraissent caractériser la στατῶν d'Hermas, se trouvent aussi dans les sources juives, tant dans l'Ancien Testament que plus tard¹. Ce sont la combinaison du jeûne et de la prière, mais aussi des aspects comme le fait d'être assis quand on jeûne (chez Hermas: καθήμενου) et de commencer tôt le matin (chez Hermas: ὀρθρινός). En particulier, nous voudrions attirer l'attention sur le fait qu'il dit qu'il jeûne εἰς ὄρος τι. La plupart des commentateurs négligent cet élément comme sans importance. Seul Schümmer dit que «le départ matinal pour la montagne fait partie de sa pratique; car, c'est seulement après avoir demandé la raison de cette sortie matinale qu'il est question de la station»². Partant de cette idée, on comprend mieux aussi le passage qui suit la partie du chap. 54 dont nous avons parlé. Le Pasteur considère que la pratique d'Hermas est sans intérêt et déclare que le vrai jeûne consiste à éviter le mal et à obéir aux commandements de Dieu (54,3-5). Il ne veut pourtant pas supprimer le jeûne au sens littéral: dans 56,7, il engage Hermas, le jour où il jeûne, à ne se nourrir que d'eau et de pain et de donner à un indigent ce qu'il a économisé; ainsi son jeûne plaira au Seigneur. Ce que le Pasteur condamne, c'est évidemment le jeûne considéré comme ayant un but en lui-même, conception que souligne l'isolement sur la montagne.

Or, on peut difficilement admettre que la *statio*, pour mériter son nom, devait absolument se faire sur une montagne. Mais si on prend l'élément «montagne» dans un sens large et qu'on entende par là un «endroit isolé, qui se situe habituellement quelque part dans la nature»,

1. Voir, par exemple, H. L. Strack-P. Billerbeck, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch*, II, München 1924, pp.241-244; IV 1, München 1928, pp.94-100; Schümmer, *Fastenpraxis*, pp.84-88, 91, 136; Behm, *ἡσυχία*, pp.928-935. Pour la prière tôt le matin, voir, par exemple, *Ps.* 5,4; 62,2.7; 91,3; *Job* 8,5; *Sir.* 39,5; *Os.* 5,15 et cf. les grands exemples paléotestamentaires comme *Gen.* 19,27; 22,3; *Ex.* 24,4; 34,2.4; *Num.* 14,40.

2. Schümmer, *Fastenpraxis*, p.83. Peterson, *Giudaismo e Cristianesimo*, p.379, lui aussi, prend la mention de la montagne au sérieux, et établit un rapport avec le jeûne individuel chez les Juifs.

nous trouvons toute une série de parallèles dans les sources juives d'avant et d'après le *Pasteur*. L'exemple le plus célèbre est sans doute le jeûne de Moïse sur le mont Sinaï: «Moïse fut là avec Yahvé quarante jours et quarante nuits; il ne mangea pas de pain et ne but pas d'eau» (*Ex.* 34,28). Daniel jeûne près de la rivière: «En ces jours-là, moi Daniel, je fus dans le deuil trois semaines entières; je ne mangeai aucun met agréable, ni viande ni vin n'entrèrent dans ma bouche et je ne me fis aucune onction, jusqu'à ce que fussent accomplies trois semaines entières. Et le vingt-quatrième jour du premier mois, j'étais sur le bord du Grand Fleuve, c'est-à-dire le Tigre» (*Dan.* 10,2-4; suit une vision). Jésus aussi jeûne pendant quarante jours dans le désert (*Mt.* 4,1-2; *Lc.* 4,1-2) et le *Protévangile de Jacques* raconte la même chose à propos de Joachim, ce qui lui permet de souligner la combinaison du jeûne et de la prière: καὶ ἔσται μου ἡ εὐχὴ βρώματα καὶ πόματα (1,3). À propos des pratiques juives de son temps, Tertullien, *Ieiun.* 16,6, déclare: *Iudaicum certe ieiunium ubique celebratur, cum omissis templis per omne litus quocumque in aperto aliquando iam precem ad caelum mittunt*. La littérature rabbinique, elle aussi, parle du jeûne et de la prière en plein air. On s'y réfère volontiers aux exemples bibliques. C'est ainsi que le Talmud babylonien, dans la *gemara* sur *Ta'anit* 3,1-9, raconte du fameux jeûneur Honi: «Alors (c'est-à-dire, après que d'abord sa prière pour la pluie n'eut pas été exaucée), il traça un cercle et se mit dedans, ainsi qu'autrefois l'avait fait le prophète Habacuc, ainsi qu'il est dit: 'À mon poste de garde je veux me tenir et rester debout sur mon rempart' (*Hab.* 2,1)».

On s'isolait pour entrer en contact avec Dieu dans le jeûne et la prière. Pour dire l'acte de se mettre ainsi en présence de Dieu à un endroit isolé, l'Ancien Testament emploie à plusieurs reprises l'expression יהיה עמך לפני (ou) עמך לפני יהיה «se tenir devant la face du Seigneur»¹. L'idée d'isolement s'efface parfois et יהיה עמך לפני devient une manière de dire «prier»². Dans le judaïsme ultérieur, cette expression semble même être devenue plus ou moins technique, comme nous croyons pouvoir le constater dans un passage du Talmud Babylonien, dans la *gemara* sur *Berakot* 1,1: «Et où (prend-on) que notre père Abraham ait fixé un endroit? Car il est dit: 'Et Abraham se rendit de

1. *Gen.* 18,22; 19,27; 1 *Regn.* 19,11; cf. *Ex.* 34,2-3; *Deut.* 5,31; 10,10; *Ps.* 24,3. Cf. pour l'expression J. Reindl, *Das Angesicht Gottes im Sprachgebrauch des Alten Testaments*, Leipzig 1970, pp 20, 35-36, 48.

2. *Jer.* 15,1; 18,20; avec la métaphore «être sur la brèche» *Ps.* 106,23; *Ez.* 22,30. Cf. aussi 1 *Hen.* 12,3.

grand matin à l'endroit où il s'était tenu debout' (*Gen.* 19,27); et se tenir debout ne signifie autre chose que prier, car il est dit: 'Et Pinhas se tint debout et pria' (*Ps.* 106,30). «Se tenir debout» est interprété ici très exactement comme «prier». Mais on cite en outre *Gen.* 19,27, sous une forme abrégée. Là où la *Genèse* a: «là où il était debout devant Dieu», le Talmud dit simplement: «où il était debout». La citation présente donc une ellipse qui caractérise bien la terminologie technique des langues de groupe¹.

Peut-on chercher dans cet usage l'origine du terme *statio* pour désigner une pratique de prière et de jeûne? On pourrait objecter que «se tenir debout devant la face du Seigneur» signifie surtout «prier», alors que dans *statio* c'est le jeûne qui prime. Il ne faut pourtant pas trop dissocier les deux éléments. Il est frappant que régulièrement, dans la Bible et dans les textes juifs et chrétiens ultérieurs, la prière et le jeûne vont de pair, surtout lors que la prière est une confession de fautes ou une supplication². C'est pourquoi nous croyons que cette objection n'est pas insurmontable et que l'hypothèse mérite d'être examinée.

La question est donc de savoir d'où peut venir le terme *statio*. Elle peut se poser en termes un peu plus larges: dans quel milieu un mot signifiant «être debout» se mit-il pour la première fois à signifier le jeûne stational? Non pas dans un milieu de langue grecque, pour autant que des conclusions puissent se tirer de l'absence d'un terme de ce genre dans les nombreux textes qui parlent de la chose³. Mais il reste trois autres possibilités qui méritent d'être sérieusement prises en considération. On peut penser qu'il y eut à l'origine: 1° un substantif sémitique signifiant «la station debout», 2° l'emprunt latin *statio* dans un milieu sémitique, 3° *statio* dans un milieu latin.

Le premier cas, comme nous l'avons dit, ne se présente pas dans nos textes. Le terme עֲמָדָא «la station debout» et מַצָּבָא «la station debout», «le poste», s'emploient plusieurs fois de telle sorte qu'on pourrait les prendre pour le point de départ d'une évolution vers le sens technique. C'est ainsi que, dans *Dan.* 8,17, lorsque Daniel a une vision sur la rive de l'Ulaï (probablement après avoir jeûné et prié, cf. *Dan.* 9,3), il est dit au sujet de Gabriel: «et il vint près de ma 'place' (מַצָּבָא)», (c'est-à-

1 Cf. *supra* p.149.

2 Voir les textes chez Behm, *vñστις*, pp 931, 933, 934 Cf aussi *supra* p 168 n 4

3 *Did.* 8,1, Clément d'Alexandrie, *Str.* 7,12,75,2; Origène, *Hom.* 10 in *Lev.* 2; Pierre d'Alexandrie, *Ep. Can.* 15, Epiphane, *Haer.* 75,3,7, 75,6,2 4, *Exp. Fid.* 22,1; *Const. App.* 5,14,20; 5,20,18, 7,23,2; 8,47,69, *Ps. Ignace*, *Phil.* 13, cf Socrate, *H. E.* 7,22,5 Cf Mohrmann, *Statio*, pp 309-310

dire jusque là où je me tenais debout). Et, dans 1QH 11,13, il est dit que Dieu purifie un homme des péchés «afin qu'il aille se placer à la place devant ta face (במקור לפניך)».

Mais il est une règle linguistique qui rend peu acceptable l'idée qu'on en soit venu à la formation d'un terme technique. D'après cette règle, une langue qui emprunte tend à rendre les mots concrets par un emprunt (*importation*) et les abstraits par une traduction (*substitution*). C'est ainsi que, dans la Septante, des mots concrets comme πάσχα, σάββατον, χειροῦβ ont été empruntés à l'araméen et à l'hébreu, alors que des abstraits comme δικαιοσύνη, εἰρήνη, ῥῆμα, tout en prenant le sens de leur équivalent sémitique, sont formés par la langue à laquelle ils appartiennent. De même en latin paléochrétien, on importe sans les traduire des termes concrets comme *baptisma*, *catechumenus*, *ecclesia*, alors que des termes abstraits comme *gloria*, *revelatio*, *salus* sont des mots d'origine latine¹. Le jeûne stational doit être considéré comme une institution concrète. C'est pourquoi, en passant du latin au grec, le mot qui le désigne resta un nom latin : στατῖων. Or, si à l'origine il y avait eu un terme sémitique, la règle en question ferait, qu'avec la chose, le terme serait passé dans la langue qui emprunte, ce qui n'est pas le cas. Il va sans dire qu'il ne s'agit ici que d'une vraisemblance. On pourrait facilement trouver nombre de cas de mots concrets qui, en passant de l'hébreu au grec, ont été traduits, mais qui, en passant du grec au latin, furent adoptés comme emprunts, ainsi קַיְמוֹר – ψαλμός – *psalmus*.

La deuxième possibilité, à première vue, semble encore moins vraisemblable. Des Juifs de langue sémitique auraient-ils besoin de mots latins pour une chose qui leur appartenait autant que le jeûne et la prière? Il ne faut pourtant pas sous-estimer l'importance des emprunts latins dans la langue sémitique. L'esprit impur, dans l'évangile, se nomme lui-même λεγιών (Mc. 5,9; Lc. 8,30) et Jésus, lui, utilise ce mot latin pour désigner les légions d'anges (Mt. 26,53); ces passages ont toute chance de remonter à des originaux sémitiques. Un grand nombre de mots latins ont pénétré dans la littérature rabbinique. Deux d'entre eux se trouvent dans des textes qui sont d'une époque plus récente, mais qui pourraient bien témoigner pourtant d'un usage qui remonte aux I^{er} et II^e siècles après J.-C.; ils méritent plus spécialement notre attention. Dans *jDemai* 26^b, on lit qu'un maître d'école est

1. Voir, par exemple, chez Mohrmann, *Traits caractéristiques*, pp. 22-23, 41-45, 47-48.

trouvé *ieiunus*¹ (affaibli); il s'avère que la raison en est le jeûne excessif. Ce passage nous apprend qu'on utilisait bien en fait des mots latins pour désigner certains aspects du jeûne. Quelques midrashim emploient le mot *statio*². Il est vrai qu'il est utilisé dans un sens beaucoup plus général, «l'existence», mais ils prouvent du moins que le mot circulait dans le judaïsme de langue sémitique. Mais il y a une autre objection contre l'emprunt *statio* au sens de pratique du jeûne et de la prière. En effet, s'il est exact que le mot s'est développé à partir de l'expression עמד לפני יהוה, on s'attendrait à trouver un terme dont la parenté avec עמד serait perceptible pour l'oreille sémitique: donc un mot sémitique et non un emprunt.

La troisième possibilité suppose une communauté de langue latine qui reproduisit en latin l'expression עמד לפני יהוה ou peut-être déjà le simple עמד, pour désigner le jeûne stational: *stare ante faciem Domini*, et par la même occasion forma même un terme, *statio*. En présence des données dont nous disposons, cette dernière possibilité nous semble la plus acceptable. Mais la question se pose dès lors de savoir si le mot a été formé par les Juifs ou seulement par les Chrétiens. Jusqu'à présent, on semble généralement admettre que *statio* est un néologisme chrétien. Pourtant l'hypothèse d'une origine juive nous paraît mériter la préférence. D'une part, à l'époque d'Hermas, la communauté juive de Rome était beaucoup plus importante que la communauté chrétienne, et le latin y avait fait aussi plus de progrès³. D'autre part, comme nous avons essayé de le montrer, la pratique qu'Hermas appelle στατῶν est d'origine judaïque et toutes les étapes préparatoires pour la création du terme avaient été franchies. En même temps que l'institution, les Chrétiens d'Occident ont fort bien pu reprendre aussi le nom donné par les Juifs.

Le terme, nous apprend-il quelque chose sur l'emploi du latin chez les Chrétiens de Rome? Dans son étude sur les origines du latin chrétien à Rome, Christine Mohrmann partait de l'idée que le terme *statio* avait vu le jour chez les Chrétiens. Elle en tirait la conclusion qu'à côté du grec, les Chrétiens de Rome, et Hermas en particulier, utilisaient le latin⁴. Il n'y a guère d'objections à cette conclusion si la

1. אִיִּינִים. On identifie parfois ce mot avec un mot grec, voir S. Krauss, *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum*, II, Berlin 1899, p.33, mais cf. Rosén, *Palestinian* 101v4, p.60.

2. אַסְטַטִּיּוֹן. Cf. Krauss, *Lehnwörter*, II, p.79.

3. Cf. *supra* pp.49-51. Sur la possibilité que le latin ait été employé même dans les services synagogaux à Rome, voir Colorni, *Uso del greco*, p.77.

4. Mohrmann, *Origines*, pp.76-78.

prémisse est juste, mais comme nous l'avons expliqué, une autre prémisse nous semble plus vraisemblable. M^{lle} Mohrmann trouvait un argument en faveur de sa thèse dans le passage sur στατίων où le Pasteur demande qu'Hermas lui explique le sens du mot (54,1-2): στατίωνα ἔχω. τί, φησί, ἐστὶν στατίων; νηστεύω, φημί, κύριε. Cette explication aurait été ajoutée à l'usage des lecteurs grecs qu'Hermas soupçonne de ne pas comprendre ce terme technique latin¹. Il est clair, en effet, que le passage en question demande à être expliqué, car l'ignorance dont le Pasteur fait preuve n'est pas tout à fait ce qu'on attendrait d'un envoyé de Dieu venu pour donner une révélation. Nous doutons cependant qu'il faille chercher la solution dans ce sens. Le Pasteur, en effet, n'est pas entièrement satisfait par la réponse νηστεύω et demande de quelle forme particulière de jeûne il s'agit, à quoi Hermas répond simplement: celle dont j'avais (jusqu'à présent) l'habitude: ὡς εἰώθειν, φημί, κύριε, οὕτω νηστεύω². C'est tout comme explication, et cette réponse laisse le lecteur dans son ignorance. Et cela, alors que le contexte, mise à part cette explication, rend suffisamment évident, même pour nous, ce qu'il faut se représenter par une στατίων³.

À notre avis, il faut chercher l'explication des questions posées par le Pasteur dans un procédé narratif que nous retrouvons ailleurs chez Hermas. Dans le chap.2, alors qu'il s'afflige d'avoir été accusé de «désir mauvais» par son ancienne maîtresse, Rhodè, Hermas a la vision d'une vieille femme. Celle-ci, avec une certaine compassion, s'informe de la raison de son chagrin; mais, il ne lui a pas plus tôt répondu à demi-mots qu'elle paraît bien savoir parfaitement la raison et même qu'elle le réprimande sérieusement. Pour illogique qu'elle soit, cette manière d'écrire a l'avantage de définir d'une manière concrète et avec force la situation à propos de laquelle la révélation de l'envoyé de Dieu sera faite. Il s'agit ici d'une condamnation du jeûne stational. Il nous paraît utile qu'Hermas insiste pour le faire com-

1. Mohrmann, *Origines*, p.76; id., *Statio*, pp.309-310. Cf. aussi Harnack *ad loc.*

2. Les mots ὡς εἰώθειν sont souvent rendus dans le sens de «comme c'est l'habitude», ce qui permet une interprétation plus commode, mais qui, à notre avis, ne peut être juste. Εἰώθειν est la première personne du singulier du plus-que-parfait; L₁ et L₂ traduisent littéralement *solebam*. Le plus-que-parfait a-t-il ici la valeur d'un parfait? *Job* 6,13 ἐπεπολθῆναι «j'ai confiance», *Protev. Jac.* 8,2 γέγονει (texte du papyrus Bodmer; d'autres manuscrits ont γέγονεν ou ἐγένετο) sont peut-être des parallèles.

3. Parfois on explique la question du Pasteur en supposant qu'il s'agit d'un terme récent. On signale alors que *Did.* 8,1 ne le connaît «pas encore». Mais c'est le cas pour tous les textes qui ont été écrits en Orient, cf. *supra* p.175.

prendre à ses lecteurs (qui sans doute connaissaient déjà et la chose et le nom) en appelant la chose par son nom¹.

Nous pouvons résumer l'hypothèse que nous venons de développer en disant qu'il faut chercher l'origine du terme *statio* dans l'expression biblique «se tenir devant la face du Seigneur» en tant qu'elle désigne une manière de prier et de jeûner en se retirant dans la solitude et en se mettant en plein air. De cette expression, sans doute sous sa forme abrégée de «se tenir debout», on dérivait, dans les communautés juives de langue latine, notamment à Rome, un terme technique, *statio*. Les Chrétiens, tant ceux qui parlaient habituellement le grec que ceux qui parlaient habituellement le latin, reprirent le terme. La présence de *στατίων* dans le *Pasteur* prouve seulement qu'Hermas connaissait un terme technique emprunté au latin, mais non qu'il connaissait lui-même le latin.

4. Οὐαί

Dans le *Pasteur*, l'interjection οὐαί se présente deux fois:

23,6: οὐαί τοῖς ἀκούσασιν τὰ ῥήματα ταῦτα καὶ παρακούσασιν· αἰρετώτερον ἦν αὐτοῖς τὸ μὴ γεννηθῆναι

108,5: ἐὰν δὲ εὗρεθῇ τινα ἐξ αὐτῶν διαπεπτωκότα, οὐαί τοῖς ποιμέσιν ἔσται. Le dernier passage n'a été transmis en grec que par Antiochus, mais il est étayé par L₁: *vae erit pastoribus*.

En grec profane, οὐαί ne se présente que relativement tard et reste rare dans nos textes. Nous ne connaissons qu'un passage, dans un mime, qui probablement date du I^{er} siècle avant J.-C.², deux chez Épictète (3,19,1; 3,22,33), un dans une fable ésopique (190^{II} Hausr.), deux dans la *Vita Aesopi Westermanniana* (2,37) et une mention dans les extraits de la *Καθολικὴ Προσῳδία* d'Hérodien (I, p.502 Lentz). En grec biblique, au contraire, οὐαί est fréquent. Le mot se présente 73 fois dans la Septante (surtout *Is.* et *Jer.*), 45 dans le Nouveau Testament (surtout *Mt.*, *Lc.* et *Apoc.*) et 30 fois dans les apocryphes (surtout 1 *Hen.*)³.

Dans la Septante, il traduit généralement וָאֵ et וָהֵ, mots qui, pour le son aussi, correspondaient plus ou moins au mot grec. C'est

1. Dans le même esprit Dibelius *ad loc.*

2. Transmis par POxy. 3,423,184-186 (I/IIp). Pour la datation du mime, voir H. Wiemken, *Der griechische Mimus*, Bremen 1972, p.43; le texte *ib.* p.88.

3. Les passages dans les apocryphes sont: 1 *Hen.* 97-100; 103,8; *Test. Abr.* B 9; *Apoc. Esdr.* pp.24.25.28.30; *Test. Job* 22,2; 53,2bis; *Protev. Jac.* 20,1; *Ev. Petri* 25; *Ps. Barn.* 4,11; 6,2.7; *Did.* 1,5.

pourquoi il a été souvent considéré comme un emprunt à l'hébreu. Mais la différence de prononciation entre le mot grec et les mots hébreux en question est pourtant telle qu'il faut écarter cette hypothèse¹. Si nous tenions à voir dans οὐαί un emprunt, c'est plutôt au *vae* latin qu'il faudrait penser, car il en est le pendant phonétique exact. Mais il est peu probable que les traducteurs de la Septante, dans l'Alexandrie du II^e siècle avant J.-C., aient déjà eu recours à des mots latins². Enfin, il y a le 𐤒 araméen, que nous trouvons dans la littérature rabbinique. On peut faire à son sujet des réserves du même genre. Il est difficile de croire, en effet, qu'un mot apparaisse comme emprunt (ici dans le grec de la Septante) plusieurs siècles avant qu'on le rencontre dans sa langue d'origine. C'est pourquoi il nous semble plus raisonnable de croire que c'est le grec lui-même qui a donné naissance à οὐαί. Étant donné que le mot manque en grec classique et est fréquent dans la Septante, il a dû se répandre au début de l'époque hellénistique³.

À cette hypothèse on pourrait objecter que les mots d'origine grecque ne commencent pas par οὐ- suivi d'une voyelle. Mais une particularité des interjections, qu'on observe aussi dans beaucoup d'autres langues, c'est que, pour elles, les règles phonétiques ordinaires n'ont pas cours⁴. La fréquence minime d'οὐαί dans les textes profanes s'explique facilement aussi: en tant que mot post-classique il est banni de la langue littéraire, d'inspiration attique. Ainsi, pour traduire le *vae victis* proverbial du chef gaulois Brennus (Tite-Live 5,48,9; Florus, *Epit.* 1,7,17), Denys d'Halicarnasse, *AR* 13,9,2, met ὀδύνη τοῖς κερρατημένοις, Plutarque, *Cam.* 28,6: τοῖς νενικημένοις ὀδύνη. Aussi, les

1. Cf. A. D. Lowe, *The origin of οὐαί*, *Hermathena* 105, 1967, p. (34-39) 34. En plus des auteurs qu'il cite, Turner, *Syntax*, p. 308 (cf. pp. 296, 309), parle aussi de «Hebraic οὐαί».

2. Cf. Lowe, οὐαί, p. 34. Ceux qui supposaient une origine latine sont Wackernagel, *Vorlesungen*, II, p. 257 et Hofmann, *Umgangssprache*, p. 13. Pour BD § 4^{2a} c'est aussi bien un hébraïsme qu'un latinisme.

3. Voir Lowe, οὐαί, p. 38 n. 1. De l'existence d'interjections indoe-européennes, apparentées selon lui, (le *vae* latin, le *wai* gothique, le *woe* anglais) il tire, pour sa part, la conclusion que οὐαί «existed in early Greek and reached the Koine from some pre-Koine dialect»; ce serait une forme secondaire du ὀά «hélas» qu'on rencontre chez Eschyle (*ib.* p. 34, cf. p. 36). Mais supposer des formes secondaires pour des interjections est chose hasardeuse (c'est ainsi que le ὀά de *Mc.* 15,29, par exemple, a une tout autre valeur qu'οὐαί); et les termes apparentés en question ne se présentent pas avant (pour *vae*) ou beaucoup plus tard (pour *wai*, *woe*) qu'οὐαί dans les sources.

4. Cf. Mussies, *Koine Greek*, p. 62 (et pp. 54, 59). Pour la question de savoir si une interjection construite avec un datif mérite encore ce nom, cf. Pinkster, *Latin adverbs*, pp. 141-143.

passages que nous avons cités à propos d'οὐαί viennent-ils d'auteurs qui ne se soucient pas des règles atticistes. Une remarque du Ps. Basile nous autorise peut-être aussi à penser qu'οὐαί est d'origine grecque, car, dans *Is.* 1,54, à propos d'*Is.* 1,24: οὐαί οἱ ἰσχύοντες Ἰσραήλ, il observe: ἰδίωμα τῆς γραφῆς, οὕτω σχηματίζειν τὴν λέξιν. ἀντὶ τοῦ «τοῖς ἰσχύουσιν» «οὐαί οἱ ἰσχύοντες» εἶπε. Ce qui déroge à l'usage normal n'est manifestement pas οὐαί, mais le nominatif dont il s'accompagne. Dans les passages que nous avons tirés des extraits de la *Καθολικὴ Προσωδία* d'Hérodien, οὐαί est également traité comme une interjection normale.

L'hypothèse d'un οὐαί d'origine grecque existant dès le début de l'hellénisme se confirme peut-être d'une autre manière encore. Après avoir supposé, dans son *Lateinische Umgangssprache*, que οὐαί est emprunté au latin, Hofmann signale un peu plus loin que le latin archaïque a emprunté une grande quantité d'interjections au grec, peut-être même plus qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici, et que le zèle des auteurs dramatiques romains joua un grand rôle à cet égard¹. Se peut-il que *vae* ait été emprunté au grec? Dans les textes, le οὐαί grec est plus ancien (*Num.* 21,29) que le *vae* latin (à partir de Plaute). Et le passage le plus ancien en grec profane provient du monde du théâtre. Le ʾI araméen pourrait fort bien, lui aussi, être interprété comme un emprunt au grec².

L'hypothèse suivant laquelle, à l'époque des premiers traducteurs de la Septante, οὐαί était un mot récent, mais d'origine grecque, explique aussi la faveur dont cette interjection jouissait dans la Septante. Du point de vue phonétique, les traducteurs pouvaient, sans devoir recourir à la transcription, trouver ainsi un équivalent qui, pour le son, offrait une certaine similitude avec les mots du texte original³. Du point de vue sémantique, ils ont trouvé un mot qui, parce qu'il était encore plus ou moins vierge de charge affective, pouvait se charger de ce qu'il y avait de sublime et souvent de prophétique dans le mot hébreu, si bien qu'on pouvait éviter des cris comme *φεῦ* ou *λώ*, qui auraient pu évoquer des associations indésirables avec, par exemple, la tragédie classique. Ensuite, le Nouveau Testament reprend οὐαί avec cette charge. C'est ainsi que, dans les évangiles,

1. Hofmann, *Umgangssprache*, pp. 13, 23. Les interjections s'introduisent facilement dans d'autres langues, cf. Weinreich, *Languages in contact*, pp.35-36, 47; Lowe, οὐαί, pp.34, 36.

2. Cf. Lowe, οὐαί, p.36. M. Schwab, *Transcription de mots grecs et latins en hébreu, aux premiers siècles de J.-C.*, *Journal Asiatique* IX 10, 1897, pp.(414-444)443, 444 pense à un emprunt au latin.

3. Cf. Thackeray, *Grammar*, pp.36-38; Lowe, οὐαί, pp.36-37.

le mot se présente uniquement dans les paroles du Seigneur et qu'ailleurs on le trouve surtout dans l'*Apocalypse*.

Chez Hermas aussi, il est revêtu d'une gravité prophétique qui rappelle fort la Bible. Dans le cas de 23,6, on pourrait même penser – ce qui a été fait – à une citation libre de *Mt.* 26,24 (qui est à peu près *Mc.* 14,21): οὐαὶ δὲ τῷ ἀνθρώπῳ ἐκεῖνῳ δι' οὗ ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου παραδίδοται· καλὸν ἦν αὐτῷ εἰ οὐκ ἐγεννήθη ὁ ἄνθρωπος ἐκεῖνος, mais la formule qui est commune à ces passages se présente aussi dans d'autres textes juifs et chrétiens¹. Il n'empêche qu'on a l'impression que, dans son emploi de οὐαὶ, Hermas s'inspire moins de la langue courante que du grec biblique. Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour mettre en doute que οὐαὶ soit d'origine grecque. Sur la question de savoir quelles autres langues que le grec Hermas a éventuellement pu connaître, notre interprétation ne nous apprend rien.

1. Voir H. Köster, *Synoptische Überlieferung bei den Apostolischen Vätern*, Berlin 1957, p.246; Reiling, *Hermas*, pp.166-167. Cf. aussi *Fab. Aesop.* 190^{II} Hausrath.

CONCLUSIONS

Nous avons donc considéré dans le *Pasteur* d'Hermas une série de phénomènes linguistiques qui donnaient l'impression d'être des sémitismes ou des latinismes. Notre propos était avant tout d'examiner s'il s'agissait bien de sémitismes et de latinismes ou si, en réalité, nous n'avions rien là qui ne fût conforme au grec de l'époque d'Hermas. Deux principes ont présidé à nos recherches: 1° Le grec post-classique connaît une évolution propre qui peut être parallèle à celle des langues sémitiques ou du latin sans en dépendre: quand un phénomène qui n'existe pas en grec classique a un équivalent en langue sémitique ou en latin, on ne peut pas pour autant affirmer *a priori* qu'il soit un sémitisme ou un latinisme. 2° On ne peut pas non plus, sous prétexte que le *Pasteur* comporte de nombreux éléments juifs et que son auteur est d'un milieu romain, considérer comme sémitismes ou latinismes des phénomènes qui, chez d'autres auteurs de l'époque impériale, sont acceptés comme du grec normal. On doit, au contraire, voir d'abord, grâce à une étude impartiale des faits linguistiques, s'il y a lieu, chez Hermas, de tenir compte de la connaissance d'une langue sémitique ou du latin. Notre propos était, en deuxième lieu, de préciser ce que nos constatations pourraient nous apprendre sur la connaissance qu'Hermas avait éventuellement des langues. Pour les sémitismes, nous sommes parti du principe que les phénomènes linguistiques qui se présentent déjà dans la Septante ne peuvent en général servir de preuve pour la connaissance de l'hébreu et de l'araméen.

Voici donc le bilan de nos recherches sur la présence de sémitismes et de latinismes dans le *Pasteur*. Peuvent valoir comme sémitismes, dans le chapitre IV: εἶναι εἰς «devenir», peut-être la périphrase au moyen d'εἶναι + participe présent, ensuite προστιθέναι + l'infinitif, le λέγων pléonastique, la formule ἀποκριθεὶς λέγει, ἀποκρίνεσθαι «parler»; dans le chap. V le ἐν instrumental, le ὑπέρ comparatif, μετά + gén. dans la fonction d'un datif simple, l'emploi de ὀπίσω, κατέναντι,

ἀπέναντι et ἐμπροσθεν comme préposition; dans le chap. VI: le «génitif hébraïque», le redoublement distributif des substantifs, la parataxe dans des subordonnées; dans le chap. VII: le pluriel οὐρανοί, les tournures εἰς...καὶ εἰς, ἡμῖς...καὶ ἡμῖς, πᾶς...οὐ dans le sens de οὐδεὶς, ὥς au lieu de ἵσος ou ὁμοῖος, ψυχὴ et καρδία en fonction quasinominale, les expressions ἐξ ὅλης καρδίας, οἱ υἱοὶ τῆς ἀνομίας, οἱ ἐκλεκτοὶ τοῦ θεοῦ, θανάτῳ ἀποθνήσκειν et la tournure καὶ ἰδοὺ dans le style narratif; enfin, une série de mots et d'expressions qui devaient être considérés comme des sémitismes non pas pour des raisons syntaxiques, mais sémantiques. Tous ces sémitismes pouvaient être ramenés à l'hébreu, la plupart en même temps à l'araméen (sauf: προστιθέναι et θανάτῳ ἀποθνήσκειν); mais il n'y avait pas d'aramaïsmes qui ne fussent pas des hébraïsmes.

Contrairement aux sémitismes, les latinismes étaient peu nombreux. Le génitif dans la combinaison τι ἀγαθοῦ semblait bien être latinisant, mais le passage où il se présente est si peu sûr qu'il vaut mieux ne pas s'en servir pour échafauder des théories. Le μετά sociatif et la tournure καὶ ἰδοὺ en style narratif, que nous avons comptés également parmi les sémitismes, pouvaient, en principe, être dûs au latin; mais, chez Hermas, ils sont suffisamment élucidés si nous les entendons comme des sémitismes. Ensuite, le latin n'est représenté que par les quatre emprunts κερβικάριον, λέντιον, στατίων et συμφελιον; c'est surtout dans le grec non-littéraire que ces mots nous ont paru être abondamment utilisés. Pour στατίων nous nous sommes permis d'avancer une hypothèse qui, si elle s'avérait juste, ferait de ce terme en même temps un sémitisme. Il y a un grand nombre de latinismes supposés que nous avons cru pouvoir expliquer comme étant du grec courant. Le plus fondamental parmi eux est l'emploi aoristique du parfait, et le plus-que-parfait pour signifier le passé antérieur. Dans quatre cas nous avons contesté la qualification de sémitisme comme de latinisme: ἄρχεσθαι périphrastique, la rareté de l'optatif, l'emploi de ὥς et ὥσεῖ pour adoucir et l'interjection οὐαί.

Nous avons laissé de côté l'emploi de constructions qui sont impossibles dans les langues sémitiques et le latin. On cite souvent ce genre de constructions pour prouver que le texte où ils se présentent est d'origine grecque. Mais nous les avons rencontrées tant de fois, même dans les livres de la Septante qui sont littéralement traduits, que nous ne croyons guère à leur force probante. Ils ne manquent pas d'ailleurs dans le *Pasteur*. Citons le phénomène de deux négations qui se renforcent, comme dans 28,3: οὐδέποτε μοι οὐδεὶς ἀντεῖπεν, un sujet

neutre au pluriel avec un verbe au singulier, comme 7,2: ταῦτα σέσωκέν σε, l'ordre des mots plus libre que dans les langues sémitiques.

En interprétant ces constatations, nous sommes amenés à nous faire des choses une image nette. Presque tous les sémitismes se trouvaient déjà dans la Septante. La seule exception, constituée par la terminologie des deux αἰῶνες, s'était développée néanmoins assez longtemps avant que le *Pasteur* ne vît le jour. Pour les sémitismes syntaxiques, nous avons pu observer que, dans certains cas, ils avaient évolué depuis leur emploi dans la Septante. C'est ainsi que, chez Hermas, on trouve maintenant ὑπέρ «plus que», construit avec le superlatif au lieu du positif ou du comparatif, et que, dans la formule ἀποκριθεὶς εἶπεν, Hermas remplace généralement l'aoriste εἶπεν par le présent historique λέγει si en faveur chez lui. Pour les sémitismes sémantiques, les cas d'évolution que nous avons pu relever sont beaucoup plus nombreux, notamment lorsque des termes d'origine juive ont pris un sens spécifiquement chrétien. Cette évolution était d'ailleurs chose faite bien avant le *Pasteur*. Dans l'ensemble, nous pouvons conclure qu'Hermas a pris ses sémitismes dans la Bible grecque et dans le milieu chrétien où on lisait cette Bible. Ils ne prouvent nullement qu'il connaissait des langues sémitiques.

Il y a d'autres manières de montrer que ce n'est pas une soi-disante langue maternelle sémitique qui joue des tours à Hermas. Ses sémitismes, en effet, consistent surtout en mots et en formules: le système de la langue n'est pas entamé. Le fait qu'il s'arrange pour que ses sémitismes n'obscurcissent pas son texte montre également qu'il est un écrivain d'expression grecque. Aussi bien, tous les sémitismes du *Pasteur* sont-ils de ces sémitismes qui se sont formés dans la ligne de ce que le grec profane avait amorcé, ou bien de ceux qui ne s'écartent de la langue profane que par la fréquence de leur emploi.

Au sujet de l'élément latin, nous pouvons être bref. Il n'est représenté que par quatre emprunts dont ni la forme ni le sens ne permettent de conclure qu'Hermas connaissait le latin.

Notre conclusion finale sera donc que, dans les matériaux linguistiques, nous ne trouvons aucune preuve qu'Hermas était familiarisé avec l'hébreu, l'araméen ou le latin. Ses sémitismes sont des éléments traditionnels du grec biblique, ses latinismes sont des emprunts déjà intégrés dans le grec de son temps.

Enfin, nous tenons à faire encore quelques remarques sur des sujets qui ont été abordés dans les chapitres d'introduction II et III. Les diverses hypothèses d'une pluralité d'auteurs ne se sont pas confirmées

au cours de la recherche linguistique. Au contraire, les phénomènes que nous avons examinés se présentaient toujours des deux côtés des frontières tracées par Giet et d'autres. La question de la composition reste un point difficile; mais il est trop commode d'en chercher l'explication dans une pluralité d'auteurs. Cette solution soulève plus de questions qu'elle n'en résout.

Les sémitismes et les latinismes ne permettent pas de déterminer la date avec plus de précision que les moyens auxquels nous avons eu recours dans le chap. II. Mais il est remarquable de voir combien de fois Hermas partage avec la Septante des phénomènes qui manquent dans le Nouveau Testament. Dans la mesure où l'étude de la langue peut nous renseigner sur ce point, Hermas montre une indépendance assez grande à l'égard des livres du Nouveau Testament, même les plus anciens. De même qu'un auteur comme Clément de Rome, il diffère sensiblement à cet égard des auteurs des évangiles et actes apocryphes, qui imitaient d'une manière beaucoup plus servile le Nouveau Testament non seulement pour le contenu, mais aussi pour la langue et le style. Cette question mériterait d'être examinée de plus près. Mais dès maintenant nous pouvons dire que l'indépendance relative d'Hermas à l'égard du Nouveau Testament suggère une date précoce.

Nous avons parlé assez longuement de la question du grec biblique comme étant la langue non seulement de la Septante et du Nouveau Testament, mais aussi des apocryphes qui s'y rattachent. Les matériaux que nous avons rassemblés dans les derniers chapitres ont montré plus clairement encore l'existence de cette langue. Notre connaissance du grec biblique présente d'ailleurs encore beaucoup de lacunes, et pour un grand nombre de sémitismes nous avons été réduit à nos propres recherches. Il serait souhaitable d'avoir une connaissance plus complète en premier lieu du comportement des différents traducteurs de la Septante. L'importance du grec biblique, qui a eu une influence incalculable non seulement sur le grec chrétien ultérieur, mais aussi sur les innombrables langues où, par le truchement des traductions bibliques, cette influence se prolongea, justifierait pleinement les efforts indispensables.

I. MOTS YRECS

ἀγίασμα 157, 158, 159
αἰών 159, 185
ἀκούειν 62, 121
-άλιον 166
ἄμα 94
ἀμαρτάνειν εἰς 109
ἀνά 113, 114, 115
ἀναγινώσκειν 102-103
ἄνθρωπος οὐ δύναται +
inf. 25
ἀνοδία 31
ἀνομεῖν 109, 157
ἀνομία 113, 144, 146,
157, 184
ἀπέναντι 106-107, 184
ἀπό 90, 94, 143
ἀποκρίνεσθαι 79-81, 183,
185
ἀρετή 112
-άριον 166
ἀρμόζειν μετά 95, 98-99,
142
ρχεσθαι 66-70, 184
ἄυτός 87, 88, 138
ἀχώρητος 19
βασανίζειν τὴν ψυχὴν 140
βλαβερός 31
βλασφημεῖν ἐν 86
γίνεσθαι εἰς 74-76
δεκτός 109, 157
διὰ 86, 102, 125, 142
διατί 31
δικαιος 112, 156, 158
δικαιοσύνη 111-113, 158,
176
ἐάν 65
ἐάν σοι φανῇ 161
ἐαυτοῦ 87-88, 138
ἐαυτῷ 87-88

εἶναι εἰς 74-76, 183
μετά 159
ὑπέρ 89
ὡς 134-135
+ partic. prés.
70-74, 183
εἰρηνεύειν μετά 102
εἰρήνη 102, 176
εἰς 9, 10, 25, 27, 32, 74-
76, 109, 125, 142
εἰς...καὶ εἰς 129-132,
184
εἰς τὰ ὀπίσω 106
εἶτα 25
ἐκ, ἐξ 142-144
ἐκλεκτός 30, 147-150,
158, 182
Ἑλλάδ 165, 167
ἐμπιπλάναι 139, 140
ἐμπροσθεν 106-109, 184
ἐν 54, 82-88, 142-144,
183
ἐναντι 106-108
ἐναντίον 106, 108
ἐν αὐτῷ 87-88
ἐνδοξος 30, 112
ἐν ὅλῃ (τῇ) καρδίᾳ 143-
144
ἐν ὀνόματι κυρίου 85
ἐν πάσῃ καρδίᾳ 143-144
ἐντευξις 168
ἐν τῷ + inf. 9, 83, 87
ἐν ὑποκρίσει 31
ἐνώπιον 106-109
ἐξ ὅλης (τῆς) καρδίας
142-144, 184
ἐξομολόγησις 168
ἐπιθυμία + gén. 111-112
ἔργα + gén. 112-113

Ἑρμᾶς 32
-ες acc. 18
ἕτερος 130
ἐτοιμάζειν 161-162
εὐθηνία 101-102
εὐπρόσδεκτος 157
ἔχειν 160
ὥς πότε 159
ζῆν 101, 158
ἦ 90, 93
ἡθελον γινῶναι 25, 27
ἡμισυς...καὶ ἡμισυς 131,
184
θανάτῳ ἀποθνήσκειν
150-153, 184
θεμελιούν 30
θυγάτηρ 145, 146
θύμβρις 166
θυσιαστήριον 158, 159
ἰδοῦ 29, 153-155, 184
τὸ ἱκανὸν ποιεῖν 162
ἴσος 134, 182
καταρτίζειν 142
καὶ 9, 25, 27, 118, 119,
129-132, 153-155
καὶ ἰδοῦ 153-155, 184
καρδία 137, 142-144,
159, 184
καρδιογνώστης 159
κατὰ 113-115
κατέναντι 106-107, 183
κελεύειν 125
κερβικάριον 165, 167-
168, 184
Κλήμης 165, 166
κοινωνός 100
Κοῦμαι 165, 166
Κύμη 166
κώμαι 166

λαλεῖν μετά 95-97
 λέγειν 41, 79-80, 142,
 185
 λέγων 78-79, 183
 λεγίων 176
 λέντιον 165, 167-168,
 184
 λίαν 25
 λόγος + gén. 110, 113
 μέθυσμα 113
 μέν...δέ 117, 129-132
 μέρος 161
 μετά + gén. 94-104,
 142, 183, 184
 + acc. 9, 25, 105,
 125
 μετα- 95
 μιαινεῖν ἐν 86
 μίλιον 51, 165
 Μιχαήλ 165, 167
 Μιχαήλος 167
 Μωδάτ 165, 167
 δλωσ 25
 δμ- 95
 δμαλός 30, 31
 δμοιος 134, 184
 ὀπίσω 104-106, 183
 ὀρᾶν 41, 62
 οὐαί 179-182, 184
 οὐδεὶς 132-133, 184
 οὖν 25-26, 31, 85
 οὐ...πᾶς 134

οὐρανοί 126-129, 184
 παῖς 145
 παλαῖειν μετά 95, 98
 πάντως 25, 26, 134
 παρὰ 90, 93-94, 109
 πᾶς...οὐ 132-134, 184
 πάσχειν 142
 πεισθῆναι ἐν 85
 πένης 10
 πετεινά τοῦ οὐρανοῦ 129
 πληροφορεῖν 140
 πνεῦμα 112, 157, 158
 πνεῦμα θεότητος 112
 ποιεῖν μετά 101
 ποιεῖν τὸ πονηρόν 107-
 108
 πονηρία 111, 113
 πορεύεσθαι (ἐν) 31, 159
 πρὶν 125
 τὰ προγεγραμμένα 24
 πρὸς 90, 94, 96, 98
 προσδεκτός 157
 προστιθέναι 76-77, 183,
 184
 ῥῆμα 113, 176
 σάρξ 138
 σχολιός 30
 στάδιον 51
 στατῶν 6, 165, 167,
 168-179, 184
 συμφωνεῖν μετά 95, 99
 συμψέλιον 165-168, 184

σὺν 95
 συν- 95, 99
 συναγωγή 156
 σύνεσις 30
 σὺ οὖν 31
 ταπεινοῦν τὴν ψυχὴν
 140-141, 159
 ταπεινοφροσύνη 140, 159
 -τατος 25
 τέκνον 146
 Τίβερις 165, 166
 τιθέναι τὰ γόνата 160
 τόπος κατασκηνώσεως 99
 -τός 148
 υἱοὶ τῆς ἀνομίας 144, 146,
 184
 υἱός 144-147
 ὕπαγε καὶ 25, 27
 ὑπαυχένιον 168
 ὑπέρ 89-94, 142, 183,
 185
 ὑπερέχων 93
 ὑπό 102, 148
 ὑπὸ τὸν οὐρανόν 129
 φάναι 5, 25, 79
 φωνή 96, 135
 ψυχὴ 137-142, 184
 -ώδης 25, 31
 ὥς 134-136, 184
 ὥσει 135-136, 184
 ὥσπερ 135-136
 ὥστε 125

II. MOTS LATINS

ab 90
 ante 109
 caeli 126
 cervical 166
 coepisse 67, 68
 comparare 161
 con- 99
 cum 95, 99, 100
 Cyme 166
 ecce 154-155
 et ecce 154-155
 genua ponere 160

habere 160
 ieiunus 177
 in 84, 109
 inquit 5
 iubere 125
 linteum 166
 loqui cum 96, 97
 luctari cum 98
 pars 161
 quasi 136
 satis 123-124
 satisfacere 162

senatus auctoritas 164
 sicut 136
 si tibi videtur 161
 stare ante faciem Domini
 177
 statio 166, 168-179
 subsellium 166
 super 93
 Thybris 166
 vae 179-181
 vivere cum 101

III. MOTS HÉBREUX ET ARAMÉENS

אוי	179	ק	134, 136
אָחד	130	פל	133
אָחד ... ואָחד	130	פל ... לא	133
אחר	105	ל	74-75, 76, 88
אָחרי	105	לא	133
איינים	177	לא ... פל	133
אין	72	לאמר	78
אסטטין	177	לנשש	88
את	95	לפני	102, 106, 108, 174
ב	83, 88	מבקר	150
בְּאוֹנִי	102	מזמר	176
בחור	150	מלל עם	96
בחיר	150	מן	90
בְּכָל-לֵב/לִקְבֹּב	143	מעמד	170-172, 175
בן	145-147	נגד	102, 106
בן-עוֹלָה	147	נפש	137-139
בְּעִינִי	107-108	עבר עם	101
דבר את/עם	96	עדה	156
הוי	179	על	90
היה	72, 74-75	עם	94-95, 100-102
היה ל	74-75	עמד	170, 174, 177
הנה	154	עמד	175
ו	130-131	עמד לפני יהוה	174, 177
י	180, 181	עשה עם	101
יצן ואמר	79	עשה הרע בעיני יהוה	107
חלל	68	קרא	102
יאל	68	שמים	126-127
ילד	146	תענית יחיד	172
יסף	76	תענית צבור	172

INDEX DES CITATIONS

I. HERMAS

L'astérisque dénote des questions de critique textuelle

1,1-3	31	9,4	62, 165
1,1	23, 27, 32, 57, 66	9,5	67, 135, 160
1,2	26, 32, 67, 78, 123, 142	9,7	165
1,3	25, 26, 50, 66, 69, 160, 166*	9,8	26
1,4	129	9,9	26, 86, 161
1,6	19, 109, 128, 129	10,1	159
1,7	80, 97, 109	10,4	86, 107, 153, 165
1,8	26, 27, 87, 111, 128, 129, 160	10,5	131
1,9	138	10,6	94, 95, 99, 123
2	178	10,7	18*, 131
2,1	26, 86, 128, 142	10,8	26, 86
2,2	26, 107, 142	11,1	80, 121
2,3	26, 109, 123	11,2	121, 131
2,4	26	11,5	3-4*, 5, 86
3,1	23, 109	12,1	80
3,2	113, 142, 144	12,2	26, 93
3,3	26, 29	12,3	26, 65, 78, 80, 93, 142
3,4	28, 86, 128, 129, 147, 153	13,1	18*, 94, 123, 131, 147
4,2	29, 78	13,2	99, 123
4,3	18*, 97	13,3	131
5,1	31, 50	13,4	83
5,2	66, 69, 160	13,5	26, 134
5,3	26, 62, 102, 107, 125, 147	14,1	31, 133, 144
6,1	141, 168	14,2	60, 94, 131
6,2-7,4	24	14,3	113
6,2	113	14,4	131
6,3	85, 86	14,5	80, 131
6,4	26, 142	14,6	80
6,5	147	15,1	60, 131
6,8	11*	15,2	111, 143
7,1	86	15,3	105, 121
7,2	26, 143, 185	15,5	26
7,4	24, 153, 161	15,6	31, 94, 112, 113, 143
8,1	26	16,3	131, 147
8,2	60, 102, 149	16,4-5	145
8,3	26, 33, 34, 102, 129	16,4	94
9,2	57, 60, 141, 168	16,5	131
9,3	67, 78	16,6	26

16,7	94	25,3-5	80
16,9	78	25,5	80
16,11	121	25,7	18, 31
17,3	8, 123	26,1	19
17,4	121	26,2	26, 112
17,5	26	27	7
17,6	87	27,1	135
17,7	26, 94, 131	27,3	8, 18*, 101
17,10	65, 88*, 107	27,4-6	31
17,11	147	27,5	131
18,1	97, 165	27,7	59, 97
18,2	80	28,1	112
18,3	131	28,3	97*, 101, 124, 184
18,4	93, 97, 131	28,4	112
18,5	26, 123, 165	28,5	26
18,6-7	168	29,4	95, 121
18,6	27, 141	29,5	95, 121
18,7	141	29,7	26, 125
18,8	141	29,8	121
18,9	80	29,9	94
18,10	80	30,1	78
19,2	26, 131	30,2	26, 60*, 80, 107, 108, 140
19,3	86	30,4	27
19,4	26, 27, 138	31,1	77
20,1	93	31,6	121
20,2	122, 138	32,1	67, 78, 121
20,3	142	32,3	26, 97
21,3	18*, 86, 165	33	92
21,4	26, 142	33,5	31, 121
22,2	31, 51	33,6	26, 92, 94
22,3	63*, 65	33,7	26, 142
22,4	66, 69, 81, 129, 135, 142	34,1	82, 86
22,5	51, 66, 69, 153	34,3	26
22,6-7	81	34,6	7
22,6	123, 135, 153	34,7	86
22,7	62, 66, 123	34,8	26, 73
22,8	125	35,2-4	30
22,10	25	35,2-3	7
23,1	24, 26, 154	35,3	25
23,2	18	35,4	25
23,3	80, 86	35,5	142
23,4	9, 59	36,1	131
23,5	26, 103, 142, 144, 147	36,3	97, 112
23,6	121, 179, 182	36,4	26
24,1	26, 80	36,5	94
24,2	131	36,6	31
24,3	25	36,7	26, 121
24,4	86	36,8	26, 63*, 65, 121
24,5	147, 149	36,9	94
24,6	31, 103	36,10	131
24,7	106	37,5	18*
25,1	18, 26, 123	38,2	26
25,2	26	38,3	113

- 38,4 26
 38,5 94
 38,6 131
 38,9 93, 112, 113
 38,10 93, 94, 123
 39 138
 39,1 109, 121
 39,2 138, 142
 39,3 135
 39,4 26, 31, 138, 142
 39,5 138
 39,7 26, 134, 138, 142
 39,8 31, 138
 39,9 145
 39,12 31
 40,2 26, 93
 40,3 121
 40,5 121
 40,6 94
 41,2 121
 41,3 94
 41,4 131
 42,2 131, 133, 159, 168
 42,3 26, 95
 42,4 142
 43 112
 43,1 165
 43,2 97, 111
 43,3 86
 43,4 94
 43,5 133
 43,6 26
 43,8 26, 93
 43,9 86, 121, 156
 43,10 112
 43,12 26, 27, 121
 43,13 94, 95
 43,14 112, 121
 43,15 121
 43,16 124
 43,18 129
 43,19 27
 43,20 121
 44,2 86, 121
 44,3 26, 85, 87, 113
 45,2-5 98
 45,2 145
 45,3 25, 153*
 45,4 31, 86, 111
 45,5 31, 111
 46,1 26, 94, 112
 46,4 26
 46,5 26, 80
 46,6 26
 47,1 26, 97
 47,2 19, 66, 97, 129
 47,5 83, 93
 47,7 98
 48,2 98, 142
 48,3 26, 120, 121, 122
 48,4 63*, 65, 82
 49,1 142, 144
 49,2 142
 49,4 124
 49,5 142
 50,1 97, 161
 50,2 26, 161
 50,3 26, 86
 50,4 31, 86, 161
 50,5 31
 50,6 86, 161
 50,7 26
 50,8 161
 50,10 26
 50,11 87
 51 10, 13, 47
 51,1 26, 94
 51,2 26
 51,4 93, 143
 51,5 26, 82, 168
 51,6 124
 51,7 86, 109
 51,8 140
 51,10 121
 52,1 80
 53,1 26, 131
 53,2 26
 53,4 121, 131
 53,5 31
 53,6 121, 138
 54,1-3 168, 173
 54,1-2 178
 54,1 26, 101, 165
 54,2 62, 165
 54,3-5 141, 173
 54,3 109
 54,5 109
 55,2 26
 55,4 26, 59, 67, 78, 142
 55,5 67
 55,7 94, 100
 55,8 94
 55,10 66, 69, 86
 55,11 62
 56,2 97
 56,3 26, 93, 124*

56,6	142	69,2	121
56,7-8	141	69,5	26, 60, 131
56,7	24, 139, 140, 173	69,6	80, 98, 121
56,8	109	70,2	113*
56,9	121*	70,5	131
57,2	80, 97, 121	70,6	26, 131
57,3	26, 78	71,1	131
57,5	18*, 97	71,2	132
59,6	94, 99	72,1	26, 125
59,7	99	72,2	31, 134, 142
60,2	85	72,3	60, 121
60,4	26	72,4	85, 87, 97
61,1	26	72,5	18*, 86
61,2	23, 60*	72,6	18*, 26, 97
61,4	97, 112, 168	73,3	26, 86, 150, 151, 153
61,5	25, 26, 97, 125	73,4	26
61,6	26, 73	73,5	26
62,1	26, 85, 87	74,1	94, 132
62,2	131	74,2	26, 67
62,3	73	74,3	26
62,4	85, 87, 131	74,4	86
62,5	123	75,1	95, 131
62,6	25	75,2	26
63,2	26, 97	75,3	86, 95
63,3	85, 86	75,4	26, 67, 88*
63,4	26, 86, 131	76,1	26
63,5	123, 124	76,3	88, 112*, 113
63,6	18*, 67, 85, 86	76,4	26
64,1	26	77,1	26, 27, 121
65,1	134	77,3	26, 27, 31, 80, 142, 144
65,2	80	77,5	97
65,3	26, 94	78,1	26, 97
65,5	87, 94, 162	78,2	86, 123, 131
65,7	86	78,3	26
66,1	26	78,4	24, 25, 50
66,2	125, 142	78,5	26
66,4	85*, 86, 134*, 140, 142, 144, 153	78,6	26, 62, 131
66,6	59	78,7	131
66,7	26	78,8	26, 71
67,1	13, 85*, 86	78,9	25, 88
67,2	62	78,10	26, 86, 87-88*
67,3	26	79,1	26
67,10	131	79,2	91
67,11	132	79,3	26, 62, 113
67,18	18*, 94, 135	79,5	26, 62, 125, 129
68,1	18, 125	79,6	142
68,5	26, 125	79,7	105, 107
68,6	26	80,1	67, 123
68,7	80, 121	80,2	62
68,8	9, 26, 113, 115, 116	80,5	67, 113
68,9	26, 86, 125	81,1	62
69,1	26	81,2	71, 72
		81,4	112

- 81,7 125, 142
 81,8 26, 86
 82,1 23
 82,2 26, 121
 82,3 26
 82,4 26, 142
 82,6 60
 82,7-83,1 154
 82,7 62
 83,1 26, 123, 155
 83,2 26, 66
 83,3 86, 113, 125, 142
 83,4 26, 94, 99
 83,5 125
 83,6 125, 131
 83,8 125
 84,2 94, 99
 84,3 62
 84,4 26, 80, 99
 84,5 80
 84,6 97, 121
 85,1 125
 85,2 125
 85,3 125
 85,4 125
 85,5 125, 132
 86,5 26, 123
 86,6 26, 67
 86,7 67, 123
 87,2 125
 87,3 26, 100
 87,4 26, 59
 87,5 66, 69
 88,1 67, 97
 88,2 24, 80
 88,4 66, 69
 88,5 62, 66, 69, 131
 88,7 143
 89,2 93, 125, 131
 89,4 63*, 65, 67, 142
 89,5 26
 89,6 86
 90,2 26, 73
 90,3 131
 90,4 26, 86
 90,5 26, 76, 100*
 90,6 86
 90,7 67, 76
 90,9 31, 86
 91,3 109
 91,4 134
 91,5 19, 102
 91,6 142
 92,1 26
 92,2 131
 92,3 131
 92,4 131
 92,6 60*
 93,3 125
 93,4 86
 93,6 131
 94,2 123
 94,4 76, 129
 94,5 26, 76
 95,1-2 142
 95,1 121
 95,2 93, 121
 95,3 26, 76, 86
 95,4 26, 76, 87
 96,2 94, 113, 131
 96,3 125
 96,6 62
 97,1 131
 97,2 94
 98,1 26, 131
 98,2 26, 94
 99,1 26, 131
 100,2 83
 100,5 26, 142
 101,1 26, 129
 103,1 25, 88
 103,2 131
 103,3 25, 94
 103,6 63*, 65
 103,7 26, 86
 104,2 86, 88
 105,1 86
 105,2 142
 105,3 26, 131
 105,4 121, 143
 105,6 60*, 62
 106,1 135
 106,2 85, 86
 106,3 93, 135
 106,4 26
 107,2 125
 108,4 76*
 108,5 10, 179
 109,3 59, 121
 109,4-5 27
 109,4 67, 121
 110,1 85*, 97
 110,3 121, 125, 142, 144
 111,1-2 26
 112,2 103
 113,2 131

II. ANCIEN TESTAMENT

<i>Gen.</i>		<i>Jud.</i>		91,3	173
9,20	68	10,18	68	106,23	174
18,22	174	16,19	68		
19,27	174			<i>Prov.</i>	
34,3	137	1 <i>Sam.</i>		31,5	146
41,54	68	26,16	148		
				<i>Os.</i>	
<i>Ex.</i>		2 <i>Sam.</i>		10,9	146, 147
3,7	151	3,34	147		
12,5	146	7,10	147	<i>Jon.</i>	
24,7	102			3,4	68
34,2-3	174	1 <i>Regn.</i>			
		19,11	174	<i>Is.</i>	
<i>Lev.</i>				57,4	146
1,9	110	2 <i>Regn.</i>		63,14	110
18,5	119	15,37	68	65,23	147
		22,10	102		
<i>Num.</i>		1 <i>Par.</i>		<i>Jer.</i>	
25,1	68	16,13	150	36,6	102
				36,10	102
<i>Deut.</i>		2 <i>Par.</i>		36,21	102
1,5	68	34,18	102		
2,24	68			<i>Lam.</i>	
2,25	68	<i>Neh.</i>		1,15	150
2,31	68	9,28	108		
5,31	174			<i>Ez.</i>	
10,10	174	<i>Ps.</i>		20,13	119
25,2	146	23,3	110	37,22	74
31,11	102	24,3	174		
<i>Jos.</i>		78,54	111	<i>Dan.</i>	
8,35	102	89,23	147	8,17	175
				9,3	175

III. SEPTANTE

<i>Gen.</i>		9,20	68	31,30	152
2,3	68	14,2	98	32,25	98
2,7	74	15,12	155	32,26	98
2,17	153	18,18	74,75	32,29	98
2,24	75,76	18,22	174	35,13	96
3,4	153	18,27	68	35,14	96
3,5	134	19,17	106	35,15	96
6,1	68	19,26	106	35,13-15	97
6,19	115	19,27	173, 174, 175	37,15	78
6,20	115	21,23	101	41,54	68
7,2	115	22,3	173	48,19	75
7,3	115	24,12	101	48,22	90, 91
7,9	115	26,20	98	49,17	106
7,15	115	26,29	101, 148		
8,21	77	31,24	96	<i>Ex.</i>	
9,15	75	31,29	96	10,1	79

12,5	146	14,3	75	8,18	164
17,12	131	14,40	173	17,13	151
22,21	133	17,17	115		
24,4	173	21,29	181	<i>Jud.</i>	
25,19	131	25,1	68	2,19	91
34,2	173	26,65	153	3,7	108
34,2-3	174	28,13	115	5,20	98
34,4	173	28,21	115	6,17	96
34,28	174	28,29	115	8,35	101
38,7	131	29,4	115	10,18	68, 75
		29,7	140	11,5	98
<i>Lev.</i>		29,10	115	11,6	75
1,9	110	29,15	115	11,8	75
4,14	87	30,3	115	11,9	75
4,23	87	30,14	140	11,25	98
4,28	87	31,4	115	11,27	101
5,7	131	31,6	115	13,22	153
6,13	132	31,8	84	15,3	101
12,8	131	32,13	108	16,19	68
14,22	131	35,18	153	16,29	131
14,31	131			18,2	146
14,35	135	<i>Deut.</i>		20,31	131
15,2	115	1,5	68	21,10	146
15,15	131	2,24	68		
15,30	131	2,25	68	<i>Jud. A</i>	
16,8	131	2,31	68	1,24	101
16,29	140	4,25	108	2,11	108
16,31	140	4,29	144	3,12	108
17,3	115	5,31	174	4,1	108
17,8	115	6,5	144	6,1	108
17,8-9	120	9,18	108	8,35	101
17,10	115	10,10	174	10,6	108
17,13	115	10,12	144	11,4	98
18,5	87, 119	11,13	144	11,20	98
18,6	115	13,4	144	13,1	108
20,9	115	13,7	134	16,30	91
22,18	115	17,2	108	20,14	98
23,27	140, 141	21,15	131	20,18	98
23,29	141	22,10	83	20,20	98
23,32	140	25,2	146	20,23	98
		25,3	90, 91	20,28	98
<i>Num.</i>		25,11	98	20,39	58
5,12	115	26,16	144	21,5	153
5,27	75	30,2	144	21,9	155
6,9	153	30,5	91		
6,11	131	30,6	144	<i>Jud. B</i>	
7,11	115	30,10	144	2,11	108
8,12	131	31,29	87, 108	3,9	91
9,10	115	32,43	127	3,12	108
9,15	135, 136	33,21	101	3,25	155
11,6	139			4,1	108
11,17	96, 97	<i>Jos.</i>		6,1	108
11,25	97	8,2	106	9,16	101

9,19	101	1,23	91	2,4	143
10,6	108	1,26	91	2,8	87
11,25	91	2,6	101	2,22	91
13,1	108	3,8	101	2,32	91
15,2	91	3,34	146, 147	2,35 ^b	91
18,26	91	3,39	148	2,35 ^a	87
		5,2	75	2,37	153
<i>Ruth</i>		6,21	91	2,42	153
1,8	101	7,8	75	2,46 ^c	68
1,13	91	7,10	146, 147	3,6	101
3,8	155	7,20	77	3,25	132
3,10	91	7,29	68	5,10	91
3,12	91	9,1	101	5,11	91
4,15	91	9,3	101	8,23	143
		9,7	101	8,39	159
1 <i>Regn.</i>		10,2	101	8,48	143
1,5	91	10,11	91	9,7	75
1,8	91	10,17	98	10,23	91
2,29	91	11,17	98	10,25	115
4,9	75	12,1	131	11,8	108
6,17	130	12,5	146	12,24	98
7,3	143	12,9	108	12,24 ^r	91
7,16	115	12,14	153	13,32	74
9,2	91	13,14	91	14,22	87, 108
9,6	74	13,15	91	15,26	108
10,3	131	13,16	91, 101	15,34	108
10,23	91	13,22	96	16,7	83
10,26	146	13,28	146	16,19	108
12,20	143, 144	14,14	153	16,25	91, 108
12,24	143	14,17	75	16,30	91, 108
13,17	131	15,20	101	16,33	91
13,18	131	15,33	75	18,13	115
14,39	153	17,10	146	19,4	91
14,40	75	17,14	91	20,2	91
14,44	153	18,8	91	20,20	108
14,52	146	19,8	91	20,25	108
15,6	101	19,44	91	21,15	146
15,19	108	20,6	91	21,23	91
15,22	91	21,6	150	21,25	91
15,28	91	21,15	98	22,45	102
17,32	98	21,18	98	22,53	108
17,33	98	21,19	98		
18,17	146	22,18	91		
20,8	101			4 <i>Regn.</i>	
20,14	101, 153	3 <i>Regn.</i>		1,4	153
20,31	146	1,14	96	1,6	153
22,16	153	1,22	96	1,16	153
24,18	91	1,35	75	2,16	146
26,16	146, 148	1,37	91	3,2	108
28,1	98	1,47	91	3,26	91
		1,51	87	5,12	91
2 <i>Regn.</i>		1,52	146	6,16	91
1,22	106	2,2	75	6,33	96
				7,5	155

7,10	155	11,25	91	1 Esdr.	
8,10	153	16,13	150	1,47	91
8,18	108	17,7	75	1,50	84
8,27	108	17,9	147	2,16	161
8,29	98	17,27	68	2,25	68
9,15	98	19,2	101	3,6	164
9,16	98	19,12	91	3,12	91
10,31	143	20,4	98	4,1	68
11,20	87	20,5	98	4,13	68
13,2	105, 108	21,22-25	162	4,37	87
13,11	108	21,24	162	5,53	164
14,14	146	24,6	115, 131	8,34	167
14,15	98	2 Par.		2 Esdr.	
14,24	108	1,8	101	4,1	146
15,9	108	2,2	101	6,8	101
15,18	108	3,1	162	6,16	146
15,24	108	3,3	68	6,19	146
15,28	108	3,17	131	6,20	146
15,37	68	6,5	75	7,20	161
17,2	108	6,14	143	8,21	141
17,14	91	6,30	159	8,35	146
17,17	108	6,38	143	9,5	141
17,29	115	9,22	91	10,7	146
17,32	115	9,24	115	10,16	146
18,26	96	11,21	91	11,4	72
18,31	101	12,8	75	12,12	101
19,4	86	15,12	144	14,10	132
19,9	98	16,8	75	14,11	131
20,10	106	18,12	79	15,14	75
20,11	106	21,6	108	19	168
21,2	108	21,13	91	19,17	101
21,6	108	22,4	108	19,28	108
21,9	91, 108	22,9	143	19,29	87
21,15	108	24,16	101	23,25	98
21,16	108	24,22	101	Esth.	
21,20	108	24,24	101	10,3*	131
22,19	75	25,13	146	Judith	
23,3	143	25,24	146	4,9	140
23,25	143	26,15	148	5,21	75
23,32	108	29,6	108	5,24	75
23,37	108	29,19	86	7,18	75
24,9	108	31,6	115	7,24	96
24,19	108	31,21	144	7,27	75
25,18	146	33,2	108	8,22	75
25,28	96	33,6	108	8,26	101
1 Par.		33,9	91	9,4	148
4,9	91	33,22	108	9,7	164
5,18	146	34,31	143	10,9	96
5,19	98	35,19 ^b	143	10,13	113
11,2	75	36,4 ^a	68	11,6	101
11,6	75	36,5	108	11,11	87
11,21	91	36,9	108		
		36,12	108		

11,16	101	9,4	106	106,30	175
13,16	101	14,3	86	108,8	64
15,8	96	17,18	91	108,21	101
15,10	101	18,11	91	110,1	143
		18,15	75	113,3	106
<i>Tob.</i>		23,3	110	113,5	106
3,6	101	27,3	96	118,2	143
5,17	128	34,4	106	118,10	143
8,5	68	34,13	140	118,34	143
8,16	101	34,14	141	118,40	87
12,6	101	36,4	139	118,58	143
13,6	143	36,16	91	118,65	101
13,7	101	36,26	75	118,69	143
		37,20	91	118,72	91
<i>Tob. BA</i>		38,2	86	118,93	87
8,15	150	38,4	86	118,98	91
12,6	101	39,6	91	118,99	91
		39,13	91	118,100	91
<i>Tob. S</i>		39,15	106	118,103	91
2,2	143	43,11	106	118,124	101
3,1	69	43,19	106	118,127	91
8,5	69	49,17	106	118,145	143
10,3	69	50,6	108	121,6-7	102
		50,9	91	122,1	128
<i>1 Macc.</i>		51,5	91	125,2	101
1,41	75, 76	54,22	91	125,3	101
2,47	146	55,10	106	128,5	106
3,30	91	62,2	173	137,1	143
6,49	101, 102	62,4	91	138,18	91
6,58	101, 102	62,7	173	141,7	91
7,15	96	65,5	90, 91		
7,23	91	68,5	91	<i>Or. Man.</i>	
9,47	106	68,11	141	9	91
9,66	68	68,32	91		
10,4	102	69,3	106	<i>Prov.</i>	
10,27	101	76,8	77	3,5	143
12,24	91	77,54	111	6,30	139
13,42	68	77,66	106	8,10	91
15,40	68	79,11	13	16,16	91
		83,11	91	19,10	68
<i>2 Macc.</i>		85,12	143	19,12	134
3,26	161	85,17	101	22,14	148
8,35	91	86,2	91	24,12	159
		88,4	150	24,22 ^a	146
<i>4 Macc.</i>		88,23	146	25,9	106
5,15	68	104,6	150	31,5	146
7,18	144	104,24	91		
9,3	91	104,43	150	<i>Ecl.</i>	
13,13	144	105,5	150	2,7	91
		105,23	150	4,2	91
<i>Ps.</i>		105,39	86	4,3	91
2,4	128	106	168	4,6	91
5,4	173	106,2	148	4,9	91
9,2	143				

4,13	91	7,27	143	17,4	107
6,3	91	8,1	98	17,32	148
6,9	91	8,2	98	17,43	91
6,10	91	8,3	98	18, <i>inscr.</i>	148
7,1	91	8,13	91	18,5	148
7,3	91	8,16	98	18,7	148
7,5	91	10,6	112	<i>Os.</i>	
7,8	91	14,17	153	1,2	146
7,10	91	18,21	41	2,6	146
7,19	91	18,30	105	5,11	68
7,24	91	19,16	86	5,15	173
7,26	91	22,11	91	6,11	68
9,4	91	22,14	91	7,5	68
9,16	91	24,20	91	10,9	146, 147
9,17	91	26,5	91	12,5	98
9,18	91	29,13	91	<i>Am.</i>	
<i>Cant.</i>		30,17	91	8,2	77
1,2	91	33,15	115	<i>Mich.</i>	
1,4	91	34,23	131	1,2	75
2,5	148	34,24	131	3,4	86
2,11	88	34,25	120	5,1	75
5,8	148	34,26	141	6,13	68
7,12	166	36,22	91	7,10	75
<i>Job</i>		38,10	142	7,13	75
5,14	134	39,5	173	<i>Joel</i>	
6,13	178	39,5-6	168	1,8	91
8,5	173	39,35	143	2,3	105
10,10	134	40,19	91	2,12	144
13,28	134	40,24	91	2,26	101
15,16	134	40,25	91	3,1	152
24,20	134	40,26	91	4,19	75
27,14	75	40,27	91	<i>Abd.</i>	
27,16	134	46,1	150	1,18	75
28,5	135	46,13	148	<i>Jon.</i>	
28,18	91	47,8	143	3,4	68
29,14	134	47,22	150	<i>Nah.</i>	
40,15	134	50,22	101	2,1	77
<i>Sap.</i>		51,22	86	2,10	91
1,10	111	<i>Ps. Sal.</i>		3,4	84
3,9	150	2,11	107	3,14	91
4,15	150	2,12	107	3,16	91
4,19	75	2,20	110	<i>Hab.</i>	
7,10	91	2,26	91	1,8	91
8,21	144	3,8	141	2,1	174
15,14	91	4,2	91	<i>Soph.</i>	
16,19	91	4,19	107	3,14	144
<i>Sir.</i>		6,6	139		
<i>prol.</i> 22	88	7,9	111		
2,17	140	8,12	86		
7,17	140	8,13	91		
		12,3	86		
		13,9	146		

<i>Agg.</i>		65,9	150	49,18	75
2,9	74, 91	65,12	108	50,11	115
2,22	150	65,15	150	51,12	75
		65,23	148, 150	<i>Bar.</i>	
<i>Zach.</i>		66,4	108	2,23	75
2,9	75	66,24	75	3,37	148
4,3	131			4,34	75
4,14	146	<i>Jer.</i>		<i>Lam.</i>	
8,10	75	3,2	86	1,13	106
12,12	115	3,10	144	1,15	150
14,4	132	5,3	91	4,6	91
14,8	132	5,13	75	4,7	91, 92
14,9	75	7,26	91	4,8	91
		7,30	108	4,19	91
<i>Is.</i>		7,34	75		
1,12-13	77	9,21	75	<i>Ex.</i>	
1,24	181	15,1	174	1,4	135
1,54	181	15,8	91	1,5	135
4,6	75	16,4	75	1,26	135
5,5	75	16,12	91, 105	1,27	135
5,9	75	17,23	91	3,10	96, 97
6,2	131	18,10	108	5,1	91
8,18	75	18,18	86	5,16	75
10,17	75	18,20	174	8,2	135
14,23	75	21,9	75	10,1	135
14,25	75	22,5	75	12,20	75
17,1	75	24,7	144	13,6	68
22,23	75	24,9	75	14,4	115
27,12	115	25,11	75	14,7	115
28,13	106	26,19	75	14,15	75
28,21	112	26,23	91	14,16	75
30,21	105	27,13	75	16,51	91
31,8	75	28,26	75	16,52	87, 91
32,17	112	28,37	75	17,6	13
34,12	75	30,7	75	17,8	75
35,7	75	30,18	75	17,23	74, 75
40,4	75	30,20	146	18, 13	153
42,1	150	30,27	75	18,22	87
42,17	106	31,9	75	20,11	87
44,25	106	31,26	75	20,12	75
45,1	109	32,33	75	20,13	87, 119
45,4	150	33,8	153	20,16	105
46,1	148	36,11	113	20,20	75
51,23	134	36,13	143	20,21	87
55,13	75	37,16	75	20,25	87
57,4	146	39,30	108	22,30	174
58,3	140	39,41	143	23,11	91
58,5	140	41,2	151	23,25	101
59,3	87	43,6	103	28,10	87
59,6	75, 113	45,2	75	31,8	134
60,22	75	45,3	152	33,16	87
62,12	148	46,18	75	33,19	87
63,14	110	49,5	75		

33,31	105	5,29	164	4,37 ^b	101
34,22	75	7,6	135	4,37 ^c	101
37,19	75,76	7,13	135	5,30	58
37,22	75	8,15	135	6,4	91
40,2	135	8,18	96,97	7,16	80
40,44	131	9,22	96,97	8,5	154
44,5	96,97	10,2-4	174	10,11	96,97
47,12	75	10,15	96,97	11,32	86,87
48,31	131	10,16	135	<i>Dan. Th</i>	
48,32	131	10,17	96	1,13	101
48,33	131	10,18	135	1,15	91
48,34	131	10,19	96,97	1,19	96
		10,20	98	2,5	75
<i>Suz. Th</i>		11,11	98	2,27	109
39	91	12,5	131	3,96	75
<i>Dan.</i>		<i>Dan. lxx</i>		4,2	101
1,19	134	1,20	90,91	7,21	98
3,35	148	3,22	91	11,13	91
3,42	101	3,92	155	11,15	150
5,7	164	4,32	96	<i>BelTh</i>	
5,16	164	4,33 ^b	58	2	91

IV. AUTRES VERSIONS GRECQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT 164

V. NOUVEAU TESTAMENT

<i>Mt.</i>		17,4	131	1,44	27
2,13	155	19,5	75	4,5	26
2,19	155	19,9	121	4,12	121
3,15	26	19,21	27	4,16	26
4,1-2	174	19,22	26	4,20	121
5,16	120	20,21	131	5,9	176
5,23-24	120	21,28	27	5,34	26
5,24	27	21,36	77	6,7	115
5,25	26	22,30	134	6,38	27
5,41	51	22,37	143	6,39	115
6,25	139	24,31	150	6,40	115
7,13-14	31	24,40	131	6,50	96,97
7,24	121	24,41	131	7,10	152
7,26	121	25,34	149	7,18	133
8,4	27	26,22	69	8,32	69
8,13	27	26,24	182	9,3	26
10,37	91	26,52	87	9,5	131
12,4	26	26,53	176	10,2	121
12,25	133	26,74	69	10,4	120
13,5	26	27,33	26	10,8	75
13,14	152	27,38	131	10,10	26
13,19	121	27,65	27	10,11	121
13,20	26	28,10	27	10,21	27
13,23	121			10,22	26
13,30	115	<i>Mc.</i>		10,37	131
13,46	58	1,9	26	10,41	69
15,4	152	1,39	27	11,15	69

12,4	77	16,11	111	5,42	133
12,19	121	16,18	121	6,11	113
12,30	144	17,4	121	7,4	26
12,33	144	17,31	106	7,12	26
13,3	26	18,7	150	7,60	160
13,9	26	19,17	26	8,23	26, 75
13,16	26, 106	20,11	77	8,37	144
13,27	150	20,12	77	8,40	26
14,19	69	21,37	26	9,9	26
14,21	182	22,15	152	9,18	135
14,25	77	22,41	160	9,21	26
14,33	69			9,40	160
14,71	69	<i>Joh.</i>		10,30	154
15,15	162	1,18	26	11,5	136
15,19	160	1,34	150	12,3	77
15,27	131	3,16	133, 134	13,11	26
15,29	180	3,27	26	14,25	26
16,7	27	3,29	152	14,27	101
		4,16	27	15,4	101
<i>Lc.</i>		4,27	96	18,7	26
1,20	26	5,24	121	19,22	26
1,72	101	6,39	133	19,36	26
3,5	75	6,66	106	20,36	160
4,1-2	174	9,7	27	21,5	160
4,23	26	9,37	96	21,13	26
4,44	26	10,12	122	23,11	26
6,47	121	11,26	133	23,14	152
6,49	121	12,33	151	24,2	68
7,38	69	12,36	146	25,4	26
7,49	69	12,46	133	26,13	91,92
7,50	26	12,47	121	26,25	113
8,21	121	13,4-5	167	28,26	152
8,30	176	13,17	26		
8,48	26	13,32	88	<i>Rom.</i>	
9,29	26, 73	14,30	96	1,26	111
9,33	131	17,12	146	7,24	111
9,61	26	18,6	106	8,33	150
9,62	106, 120	20,12	131	9,33	133
10,1	115	20,14	106	10,5	87
10,6	146	21,6	161	10,11	133
10,27	144			12,18	102
10,37	101	<i>Act.</i>		15,14	26
11,7	26	1-15	12	16,14	32
11,28	121	1,20	64		
12,19	139	2,5	26	1 <i>Cor.</i>	
12,22	139	2,17	152	6,16	75
12,23	139	2,27	26	7,12	121
12,32	88	2,29	26	7,13	121
13,11	26	2,39	26	10,13	91
14,18	160	3,25	146	11,13	26, 88
14,33	133	4,5	26		
16,8	91	4,17	152	2 <i>Cor.</i>	
16,9	111	5,28	152	1,8	91

3,1	68	<i>Tit.</i>		2 <i>Joh.</i>	
6,14	26	1,1	150	9	133
7,1	142				
9,12	26	<i>Philem.</i>		<i>Judas</i>	
12,1	26	21	91	15	112
12,4	26				
12,6	91	<i>Hebr.</i>		<i>Apoc.</i>	
12,13	91	4,12	91	1,8	26
		5,12	26	1,12	96, 97
<i>Gal.</i>		5,13	113	2,5	26
1,14	91	9,14	142	2,16	98
1,22	26	12,14	113	2,23	152
3,12	87			3,2	26
4,22	131	<i>Jac.</i>		4,1	96,97
4,24	26	1,25	111	4,6	135
		2,15	26	5,7	58
<i>Eph.</i>		3,9	87	6,6	135
2,3	146	3,15	26	7,14	58
2,16	88	5,17	152	8,5	58
3,20	91			8,8	135
4,22	111	1 <i>Petr.</i>		9,7	135
4,25	96	1,14	146	9,17	26
4,29	133	4,6	124	10,8	27, 96, 97
5,5	133	5,12	26	11,17	98
5,31	75			12,7	98
		2 <i>Petr.</i>		12,17	98
<i>Col.</i>		1,20	133	13,4	98
1,13	111	2,8	113	15,2	135, 136
2,15	88	2,10	105, 111	17,1	96,97
2,23	26	3,3	152	17,14	98
3,12	150			18,22	133
		1 <i>Joh.</i>		19,1	135
1 <i>Thess.</i>		2,16	133, 134	19,2	84
3,5	75	2,21	133	19,3	58
		3,6	133	19,6	135
2 <i>Thess.</i>		3,9	133	19,19	98
2,3	146	3,10	133	21,9	96,97
		3,15	133	21,15	96,97
1 <i>Tim.</i>		4,3	133	22,3	133
4,7	26	5,8	75		
		5,18	133		

VI. APOCRYPHES

cf. p. 53

<i>Apoc. Mos.</i>	58, 68, 69, 89, 91, 107, 146, 153, 154	<i>Test. XII Patr.</i>	58, 68, 69, 75, 76, 84, 86, 91, 101, 102, 105, 107, 115, 135, 140, 141, 144, 149, 150, 152, 154, 155, 165
1 <i>Hen.</i>	58, 67, 86, 87, 91, 101, 102, 107, 110, 133, 146, 149, 154, 174, 179	<i>Par. Jer.</i>	58, 98, 107, 150, 152, 154
<i>Test. Abr. A</i>	58, 68, 91, 92, 107, 131, 150, 152, 154	<i>Apoc. Bar.</i>	107, 115, 154, 155, 165, 167
<i>Test. Abr. B</i>	107, 154, 179	<i>Vit. Proph.</i>	58, 150
<i>Jos. et As.</i>	58, 91, 101, 105, 107, 131, 134, 135, 150, 154, 165	<i>Apoc. Esdr.</i>	68, 89, 91, 149, 150, 165, 179

Test. Job 58, 68, 98, 101, 107, 119,
146, 150, 160, 165, 179
Protev. Jac. 106, 131, 140, 149, 154,
155, 165, 174, 178, 179
Ev. Petri 58, 69, 107, 108, 115, 165,
179
3 *Cor.* 146

Acta Pauli et Th. 160, 165
Acta Pauli 91, 107, 149, 165
Mart. Pauli 165
Ps. Barn. 10, 30, 65, 77, 91, 107, 111,
112, 113, 141, 146, 149, 152, 179
Apoc. Petri 107, 146
Did. 10, 30, 31, 65, 91, 128, 131, 133,
165, 172, 175, 178, 179

VII. AUTRES TEXTES

Abgar, Épître d' 96
Achille Tatius 53, 69, 89, 124, 126,
161
Adrien 65, 126, 138
André, Martyre d' 160
André, Passion d' 77
André et Matthieu, Actes d' 92, 96
Antigone de Caryste 95
Apollodore 95, 149
Apollonius Dyscole 132
Apophthegmata Patrum 96
Appien 53, 62
Apulée 154
Aristée, Lettre d' 89, 161
Aristophane 104, 132, 136, 143
Aristote 130, 149
Athénée 95
Augustin 84
Aulu-Gelle 68
Callinicos 152
Canon de Muratori 31-35
César 68, 132
Chariton 69
Chio 104
Claudien 160
Clément d'Alexandrie 144, 175
Clément de Rome 49, 77, 102, 111,
112, 141, 144, 149, 150
2 Clément 65, 111, 142, 144, 150
Constitutions Apostoliques 175
Cornutus 88
Cyprien 171
Defixionum Tabellae 88
Démosthène 79, 117, 149, 151, 161
Denys d'Halicarnasse 99, 124, 161,
180
Diodore de Sicile 86, 106, 161
Diognète, Épître à 16
Dion Cassius 163
Dioscuride 164
Élien 151

Épictète 53, 107, 124, 134, 143, 154,
161, 179
Épiphane 115, 116, 136, 175
Érotianos 164
Eschyle 110, 114
5 Esdras 50
Ésope 179
Ésope, Vie d' 52, 179
Euripide 84, 110, 139, 138, 147,
160
Eusèbe 49, 160, 161
Ézéchiel le tragique 43
Flavius Josèphe 68, 69, 143
Flore 180
Gaius 119
Galien 136, 151
Gnomon de l'Idiologue 118
Hegemonius 96
Hégésippe 49
Hérodien le grammairien 167, 168,
179
Hérodien l'historien 89
Hérodote 71, 75, 77, 107, 138
Héron 83
Himérios 126
Hippocrate 151
Historia Alexandri Magni 52
Historia Monachorum 136
Homère 79, 82, 104, 105, 123, 137,
143, 145
Horace 8, 13
Ignace d'Antioche 87, 92
inscriptions 50, 89, 92, 95, 101, 104,
106, 110, 114, 126, 139, 141, 149,
160, 167, 168
Irénee 34
Jean, Actes de 136, 149
Jean Chrysostome 84, 152, 165
Jérôme 49
Julien 126
Justin l'apologiste 144

- Justin l'historien 160
 Lévi, Testament de 67
 Libanios 163
 Longus 68, 69
 Lucien de Samosate 52, 89, 106, 135, 151
 Lucrèce 68, 126
 Lysias 87
 Macarius 105
 Malalas 95
 Marcellinus 110
 Marc-Aurèle 143
 Martial 50
 Matthieu, Martyre de 77, 136
 Ménandre 145
 Métrodore 161
 midrashim 68, 177
 Mishna 170
 Moïse, Assomption de 160
 Nonnos 96
 Oppien 93
 Origène 31, 32, 34, 103, 115, 175
 ostraca 167
 Ovide 97, 134, 154, 160
 papyrus 95, 97, 104, 106, 115, 118, 130, 132, 136, 147-148, 152, 162, 167, 179
 Paul, Apocalypse de 92, 96
 Pausanias 53, 130, 161
 Périple de la Mer Érythrée 164, 167
 Perpétue, Passion de 68, 96, 102, 136
 Pétrone 160
 Phèdre 119
 Philippe, Actes de 89, 92, 136
 Philogelos 96
 Pilon 43, 141
 Philostrate 89
 Phrynichos 95
 Pierre d'Alexandrie 175
 Pierre et Paul, Actes de 96
 Pierre et Paul, Martyre de 92, 160
 Pierre et Paul, Passion de 160
 Pilate, Actes de 136, 152
 Pindare 89, 110
 Platon 72, 75, 79, 82, 124, 132, 151, 161
 Plaute 137
 Pline le Jeune 119, 136
 Plutarque 53, 180
 Polybe 58, 61, 68, 69, 89, 106, 107, 124, 161
 Polycarpe 10
 Polycarpe, Martyre de 149
 Priscien 132
 Properce 132
 Ps. Basile 181
 Ps. Callisthène 98
 Ps. Cébès 47, 104
 Ps. Hésiode 136
 Ps. Ignace 175
 Ps. Lucien 89, 104
 Ps. Phocylide 43
 Ps. Scymnus 106
 Ps. Tertullien 160
 Quinte-Curce 160
 Quintilien 160
 Qumran 12, 16, 67, 88, 110, 147, 150, 176
 Sénèque le philosophe 113, 160
 Sénèque le rhéteur 160
 Sibyllins, Livres 43
 Simonide d'Amorgos 139
 Socrate l'historien 175
 Sophocle 72, 82, 105, 113, 114, 124, 137, 145, 151
 Stace 166
 Suétone 93
 Talmud de Babylone 49, 174
 Talmud de Jérusalem 67, 68, 176
 Targums 67
 Tertullien 160, 169, 171, 174
 Thémistios 126
 Théocrite 143
 Théodore de Mopsueste 138, 153
 Théodoret 126
 Théognis 75
 Théophraste 143
 Thomas, Actes de 68, 96, 116, 147, 160, 167
 Thomas, Miracles de 160
 Thomas, Passion de 160
 Thucydide 89
 Timothée et Aquila, Dialogue de 116
 Tite-Live 180
 Végèce 160
 Virgile 13, 154, 166
Vitae Patrum 67
 Xénophon 61, 68, 69, 94, 113, 123, 124, 130, 135, 136, 139, 143

INDEX ANALYTIQUE

- ablatif latin 11, 76, 123
- accusatif prépositionnel 89
- accusatif de relation 9, 11, 123
- adjectif remplacé par le génitif 110-113, 145
 - substantivé 124, 148-150
 - verbal 147-150
- aoriste 22, 57-60, 61, 66, 74, 80, 185
- Apocalypse 28-29, 64, 84, 97, 128, 179, 182
- apocryphes 38-39, 53-54, 58 et *pass.*; 186
- aramaïsmes 43-44, 66, 70, 184; cf. sémitismes
- article 16, 142-144, 146-147, 148, 149
- asyndète 5, 130, 132
- atticisme 46-47, 52, 58, 64, 70, 123, 162-163, 180-181
- attraction du relatif 41
- Canon de Muratori 31-35
- Clément de Rome 7, 33-34, 48, 186
- comparatif 89-94
- construction *ad sensum* 138
- datif de la figure étymologique 86, 150-153
 - instrumental 86-88
 - avec *οὐαί* 180
 - de relation 9-11, 82, 123
 - sociatif 94-100
- deux voies 30-31
- diaspora 38, 42-44, 48-49, 177, 179
- dualité 130
- ellipse 149, 175
- emprunts 2, 5, 6, 36-37, 44, 45, 53, 56, 155, 163-182, 184, 185; cf. importation
- épexégèse 23, 92
- Flavius Josèphe 38, 66-67, 68, 69, 70
- formules de généralisation 27
- futur 41, 73, 74
- génitif absolu 9, 23
 - *auctoris* 147-150
 - de comparaison 92-94
 - «hébraïque» 9, 110-113, 145, 184
 - *inhaerentiae* 112
 - partitif 123-124, 184
 - de qualité 110
- grec biblique 8-10, 38-45, 50, 53-54, 64 et *pass.*; 185, 186
 - non-littéraire 38, 46, 58, 64, 104, 116, 117, 118, 144, 161, 164
 - post-classique 11, 45-47, 58-59 et *pass.*
- hébraïsmes 43, 77, 150-153, 180, 184; cf. sémitismes
- hyperbate 100
- impératif 25, 27
- importation 36-37, 53, 69, 176; cf. emprunts, interférence
- infinitif 25, 76-77, 83, 87, 116-122
 - absolu en hébreu 151, 184
- interférence 36-38, 55-56; cf. aramaïsmes, hébraïsmes, importation, latinismes, littéralisme, sémitismes, substitution
- interjection 153-155, 179-182, 184
- Jean 26, 64, 79, 128
- jeûne 140-142, 168-179
- Juifs, langues employées 9-10, 38-50, 177
- langue de groupe 38-45, 149, 175
 - stylisée 41-42
- latinismes 1-8, 11-12, 36, 45-47, 50-57 et *pass.*; 122-125, 160-162, 183-185
- littéralisme 39-40, 53, 55-56, 184; cf. interférence
- littérature rabbinique 49, 67-68, 122, 173, 174-175

- Luc 64, 72, 76, 77, 79, 80, 128, 152, 160, 164
 -, évangile 179
 -, Actes 12
 Lucien 52
 Matthieu 30-31, 50-51, 64, 79, 128, 143, 149, 179
 négation 25, 132-134, 184
 nom 32, 163, 165-167, 168
 nom de nombre 115
 Nouveau Testament 9, 24-26, 39, 53-54, 58 et *pass.*; 186
 optatif 9, 10, 62-66, 184
 ordre des mots 10, 16, 23, 146, 185
 Palestine 9-10, 32, 42, 170, 176
 parataxe 9, 10, 23, 116-122, 184
 parfait 57-60, 184
 participe 9, 23, 25, 70-74, 78-80, 116-122, 147-150, 151-153, 182
 particules 16, 18, 56
 passif 124, 125
 Pasteur d'Herma, auteur(s) 7, 10, 19-31, 33, 185-186
 -, -, connaissance des langues 6-14, 47-51, 55-56, 185
 -, date 7, 19-20, 31-35, 186
 -, éditions 3-5, 15-18
 -, lieu d'origine 6-7, 12-14, 24, 31-32, 50, 183
 -, et le Nouveau Testament 7, 9-10, 121, 182, 186
 -, rétroversion 2-5, 7-8, 12
 -, sources 8, 9, 10, 12-13, 20, 28-31, 47-48, 98
 -, style 18-19, 23-31, 33-34, 47, 120-121, 142, 152, 153, 178-179, 182
 -, tradition manuscrite 2-5, 7, 15-18, 60, 63 et *pass.*; 121
 -, versions 1, 3-4, 5, 15-16, 67, 76 et *pass.*
 -, vocabulaire 9, 19, 23, 27, 29-30, 31, 155-182, 184, 185
 -, «vulgarismes» 15-18
 patronymique 145
 Paul 32, 64, 128
 Pentateuque 40, 41, 152, 153
 périphrases 64, 66-74, 137, 151, 183, 184
 pluriel 126-129, 184, 185
 plurilinguisme 9-10, 38, 43, 55-56
 plus-que-parfait 58, 60-62, 178, 184
 Polybe 69
 prépositions 16, 82-109, 183-184
 présent historique 25, 41, 80, 155, 185
 - des verbes signifiant aller 41
 pronoms 16, 41, 87-88, 111, 124, 137-138, 142, 144
 proposition infinitive 9, 87, 124-125
 questions rhétoriques 27
 Qumran 12, 68, 145, 147, 150, 173
 redoublement distributif 9, 113-116, 184
 Rome 6-7, 12-13, 24, 31-32, 48-51, 52-53, 69, 177, 179, 183
 sémitismes 2, 8-12, 36, 38-45, 51-56
 Septante 10, 38-45, 53-54, 58 et *pass.*; 186
 Simonides, Konstantinos 1-5, 8
statio 6, 141, 168-179, 184
 -, dossier patristique 169, 171, 172, 174, 175
 style narratif 57-59, 68-70, 153-155, 178, 184
 subjonctif 63-65
 substitution 36-37, 45, 68, 176; cf. interférence
 suffixes 25, 37, 144
 superlatif 25, 92-94, 185
 Synoptiques 42, 54, 66, 68, 69, 70, 79
 verbes signifiant accompagner 95
 - - aller 41, 105
 - - combattre 95, 98
 - - dire 25, 41, 69, 77-81, 183
 - - mélanger 95
 - de sentiment 83, 87
 vocabulaire 43, 55-56

STELLINGEN

I

Het woord ὁμάλος kan in de Herder van Hermas niet als een 'significant term of repentance' beschouwd worden. In verband daarmee dient ook het vermoeden van Michaels, dat Hermas' gebruik van ὁμάλος op contact met de Ebionieten wijst, afgewezen te worden.

Cf I R Michaels, *The 'Level Ground' in the Shepherd of Hermas*, Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 59, 1968, blz 245-250

II

In Hermas 1,2 εἰ τοιαύτην γυναῖκα εἶχον καὶ τῷ κάλλει καὶ τῷ τρόπῳ duidt τῷ τρόπῳ niet het uiterlijk waarneembaar gedrag, maar het karakter van Rhode aan. Het is een toevoeging aan het oorspronkelijke verhaal, en dient om het amoureuze element daarin te temperen en Hermas' handelwijze te verontschuldigen.

III

In Hermas 7,1 μηκέτι μνησικακήσης τοῖς τέκνοις σου, μηδὲ τὴν ἀδελφὴν σου ἐάσης kan ἐάσης het best geïnterpreteerd worden door daarbij μνησικαῆσαι aan te vullen.

IV

In Hermas 27,2 betekent ἀδελφός niet 'geloofsgenoot', maar 'medemens'.

Tegen L. Pernveden, *The Concept of the Church in the Shepherd of Hermas*, Lund 1966, blz. 240 n 1

V

In Hermas 32,1 bevestigt de lezing καὶ van de Codex Athous de uit de antieke vertalingen gereconstrueerde lezing κύριε.

VI

Het zoeken naar aramaïsmen in de evangeliën is nutteloze moeite indien men zich niet zorgvuldig vergewist van de frequentie van de verschijnselen in kwestie in het Grieks van de vroege keizertijd.

VII

De 'fouten' tegen het Grieks in de Openbaring van Johannes bewijzen niet dat de auteur werd beïnvloed door een hem meer vertrouwde Semietische taal of dat de Griekse tekst de vertaling is van een Semietisch origineel.

Tegen G. Mussies, *The Morphology of Koine Greek as Used in the Apocalypse of St John*, Leiden 1971, blz. 311-312.

VIII

In het Proto-evangelie van Jacobus 11,3 kan de lezing van de Papyrus Bodmer ἔστη αὐτῇ λέγων αὐτῇ gehandhaafd worden.

IX

Μετά + genitivus wordt niet eerst vanaf de vierde eeuw na Christus, maar reeds vanaf de derde eeuw voor Christus instrumentaal gebruikt.

Tegen J. Humbert, *La disparition du datif en grec*, Paris 1930, blz. 199.

X

In Vergilius Aen. 4,256 is het voorkomen van *volabat* in de toepassing van een vergelijking, één regel na het voorkomen van *volat* in de vergelijking zelf, een reden te meer om de passage 4,256-258 als een alternatieve versie te beschouwen.

XI

Het gebruik, in woordenboeken op beperkte corpora van teksten, om volledigheid in het opgeven van plaatsen met een teken aan te geven, verdient overgenomen te worden in grammatica's op dergelijke corpora.

XII

Bij het schoolonderzoek voor de vakken Grieks en Latijn dient het begrip van de gelezen auteurs mede getoetst te worden met behulp van teksten die niet te voren behandeld zijn.

XIII

De suggestie van K. L. Poll, dat de verwezenlijking van de Contouren-nota het Nederlandse onderwijs naar nieuwe middeleeuwen zal voeren, geeft blijk van onderschatting van het onderwijs in de middeleeuwen.

Cf. NRC - Handelsblad 30 april 1976,
Cultureel Supplement blz. 6

Stellingen behorende bij Antonius Hilhorst,
Semitismes et Latinismes dans le pasteur d'Hermas
Nijmegen, 1976.